

Lt Eve Dallas T34- Célébrité du crime

Roberts,Nora

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

400 millions de lecteurs dans le monde

NORA ROBERTS

Lieutenant Eve Dallas

CÉLÉBRITÉ DU CRIME



A clapperboard is positioned diagonally across the center of the image. It has a black body with white text and a black-and-white striped top bar. Below the clapperboard, two film reels are visible, their spools and frames catching the light. The entire scene is set against a dark blue background.

LOCATION

TAKE	SOUND	DATE
SCENE		
DIRECTOR		
CAMERAMAN		



NORA ROBERTS

Lieutenant Eve Dallas – 34

Célébrité du crime

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sophie Dalle

De la renommée à l'infamie, c'est un sentier battu.

Thomas Fuller

La soif du pouvoir, de dominer les autres, enflamme le cœur plus que toute autre passion.

Tacite

1

Avec une expression de frustration mêlée de regrets, elle examina le cadavre. Il gisait sur un canapé bordeaux, une tache de sang maculant le pull gris sous la lame argentée d'un scalpel. Elle promena un regard sombre sur le corps, la pièce, le plateau de fromages et de fruits sur la table basse.

— Il est allongé, commença-t-elle d'un ton posé. Il a désactivé le droïde. Le robot et le système de sécurité de la maison sont programmés en mode NE PAS DÉRANGER. Mais il est étendu là, paisiblement. Il ne craint pas que quelqu'un entre, se penche sur lui. Il est peut-être sous tranquillisants. Nous vérifierons les analyses toxicologiques, mais j'en doute. Il la connaissait. Lorsqu'elle est entrée,

il n'a pas eu peur.

Elle s'avança jusqu'à la porte. Dans le couloir, une jolie blonde était assise par terre, la tête entre les mains. Près d'elle, un inspecteur frais émoulu affichait un petit sourire satisfait.

Elle s'immobilisa sur le seuil, le mort derrière elle.

— Coupez ! C'est dans la boîte !

Au signal du réalisateur, le plateau – une réplique du bureau de feu Wilford. B. Icove Junior – s'anima comme une ruche.

Le lieutenant Eve Dallas, qui s'était tenue autrefois dans ledit bureau (mais le macchabée ne s'était pas redressé en se grattant les fesses), retomba sur terre.

À ses côtés, Peabody exécuta une petite danse maîtrisée en sautillant sur les talons de ses bottes de cow-boy roses.

— C'est génial, non ? Nous sommes sur un plateau de cinéma en train de nous observer nous-mêmes. Et nous sommes épatantes.

— C'est bizarre, marmonna Eve.

« D'autant plus bizarre, songea-t-elle, de se voir – ou du moins un fac-similé vraisemblable de sa personne – venir vers elle avec un grand sourire. »

Était-ce ainsi qu'elle souriait ? Bizarre, là encore.

— Lieutenant Dallas, quel bonheur de vous avoir parmi nous ! Je mourais d'impatience de vous rencontrer.

L'actrice lui tendit la main. Eve avait déjà vu Marlo Durn, mais en blonde bronzée aux yeux vert foncé. Ces cheveux châains, courts et en désordre, ces yeux ambre et même cette fossette au menton identique à la sienne lui flanquaient vaguement la chair de poule.

— Et vous aussi, inspecteur Peabody, ajouta la comédienne en tendant à une habilleuse le manteau en cuir qu'elle avait porté pour cette scène (une réplique de celui que le mari d'Eve lui avait offert au cours de l'enquête Icove).

— Mademoiselle Durn, je suis une fan inconditionnelle, assura

Peabody. J'ai vu tous vos films.

— Appelez-moi Marlo, je vous en prie. Après tout, nous sommes partenaires. Alors ? Qu'en dites-vous ? enchaîna-t-elle en désignant le décor, une bague – copie conforme de celle d'Eve – scintillant à son annulaire gauche. C'est assez ressemblant ?

– Tout à fait, assura Eve.

— Roundtree, le réalisateur, voulait de l'authentique, expliqua Marlo en indiquant d'un signe de tête un type costaud penché sur un moniteur. Et ce qu'il veut, il l'obtient. C'est l'une des raisons pour lesquelles il tenait absolument à tourner à New York. J'espère que vous avez eu le temps de vous balader, de vous imprégner de l'atmosphère. J'ai eu envie de ce rôle à la minute où j'ai entendu parler du projet, avant même d'avoir lu le livre de Nadine Furst. Quand je pense que vous, vous l'avez vécu... Mais je m'égare ! s'esclaffa-t-elle. C'est moi, la fan inconditionnelle. Je m'immerge dans le rôle d'Eve Dallas depuis des mois. J'ai même effectué quelques patrouilles avec une équipe d'inspecteurs, Roundtree n'ayant pas réussi à vous convaincre – ni votre commandant – de nous laisser vous accompagner, K. T. et moi. Après coup, j'ai compris pourquoi.

— Tant mieux.

— Mon Dieu, je parle, je parle. K. T. ! Viens par ici, que je te présente le véritable inspecteur Peabody.

L'actrice, en grande conversation avec Roundtree, leur jeta un coup d'œil. Une lueur agacée vacilla dans ses prunelles avant qu'elle n'affiche ce qu'Eve supposa être son sourire professionnel.

— Quel plaisir !

K. T. vint leur serrer la main, puis étudia Peabody de la tête aux pieds.

— Vous laissez pousser vos cheveux, constata-t-elle.

— Oui, plus ou moins. Je vous ai vue récemment dans Teardrop. Vous étiez fantastique.

— Je vous vole Dallas quelques instants, intervint Marlo en glissant le bras sous celui d'Eve. Allons boire un café.

Elle l'entraîna à travers le décor du premier étage du domicile d'Icove.

— Les producteurs se sont débrouillés pour nous fournir votre marque préférée, et à présent, je suis accro. J'ai demandé à mon assistante de nous installer dans ma caravane.

— Vous ne travaillez plus ?

— Dans ce métier, on passe un temps fou à attendre. Comme dans le vôtre, j'imagine.

En boots et pantalon, son harnais contenant une arme factice, Marlo fonça à travers le studio. Eve s'immobilisa devant la réplique de sa salle commune du Central. Bureaux encombrés, tableau de meurtre, ordinateurs, sol éraflé... il ne manquait plus que les flics – et les odeurs de sucre raffiné, de mauvais café et de sueur.

— C'est conforme à l'original ?

— Oui, admit Eve. Mais c'est plus vaste que dans la réalité.

— On n'aura pas cette impression à l'écran. Ils ont reproduit votre bureau. Vous voulez le voir ?

Elles passèrent derrière un faux mur et gagnèrent une reproduction quasiment parfaite de son antre au Central, sinon que l'étroite fenêtre donnait sur le studio plutôt que sur New York.

— Ils inséreront la vue grâce à des images de synthèse – immeubles, trafic aérien, expliqua Marlo comme Eve s'approchait de ladite fenêtre. J'ai déjà tourné quelques scènes ici, ainsi que celle de la salle de conférences, lorsque vous révélez la conspiration : Icove, Unilab, l'académie Brookhollow. Un moment particulièrement intense. Les dialogues sont tirés du livre et, d'après ce que l'on nous a dit, ils sont très proches des enregistrements d'origine. Nadine a brillamment réussi à associer la réalité à une intrigue palpitante. Cela dit, la réalité était sûrement palpitante. Je vous admire tellement !

Surprise, un peu mal à Taise, Eve se tourna vers elle.

— Ce que vous faites jour après jour est si important, poursuivit Marlo. Je suis une bonne comédienne et j'estime que ce que je fais est important. Sans l'art, les histoires et les gens qui leur donnent vie, le monde serait triste et étriqué.

— Certainement.

— Quand j'ai commencé à me documenter pour ce film, je me suis rendu compte que jamais je n'avais autant souhaité rendre justice à un rôle. Pas dans l'espoir de décrocher un oscar – encore que le trophée serait superbe sur le manteau de ma cheminée –, mais parce que c'est important. Vous n'avez vu que la scène que nous venons de tourner, mais si quelque chose vous a paru sonner faux, je compte sur vous pour me le signaler.

Eve haussa les épaules.

— Ça m'a semblé bien. Mais je dois avouer que vous regarder incarner mon personnage, calquer vos gestes et vos paroles sur les miens m'a déstabilisée. J'en déduis que vous étiez dans le vrai.

Un large sourire fendit le visage de Marlo. « Non, décida Eve, je ne souris pas ainsi. »

— Tant mieux.

— Quant à ceci, poursuivit Eve en pivotant vers le décor de son bureau, J'ai la sensation que je devrais m'asseoir et m'attaquer à une pile de paperasse.

— Carmandy serait ravie de l'entendre. C'est la scénographe. Allons boire ce café. On ne va pas tarder à me réclamer sur le plateau.

Elles sortirent du bâtiment. En cette fin d'octobre 2060, le soleil brillait de tous ses feux.

— Je vous propose de passer devant le décor de votre maison. Il est spectaculaire. Preston, l'assistant-réalisateur, vous a-t-il prévenue qu'on allait profiter de ce que Peabody et vous étiez parmi nous pour prendre quelques photos ? C'est Valérie Xavier qui s'en charge. Elle est formidable.

— On nous en a parlé, oui.

Marlo sourit de nouveau et serra brièvement le bras d'Eve.

— Je sais que vous préférez éviter les médias, mais ce sera une formidable publicité pour le film – et cela fera plaisir à toute l'équipe. Vous venez au dîner de ce soir, j'espère. Connors et vous.

— C'est prévu, en effet.

« Impossible d'y échapper », songea Eve. Marlo lui jeta un coup d'œil et pouffa.

— Je parie que vous rêvez d'une nouvelle affaire pour pouvoir vous dérober.

— Vous m'avez étudiée de près.

— Ce sera plus amusant que vous ne l'imaginez. Ce qui ne sera pas difficile vu que vous imaginez cette réception comme une torture.

— Vous avez placé des mouchards dans mon bureau ?

— Non, mais j'aime à croire que je suis branchée sur vous. Vous verrez, ce sera sympathique. Et vous allez adorer Julian. Il a cerné Connors à la perfection : l'accent, le langage corporel, cette aura de pouvoir et de virilité. De surcroît, il est beau, drôle et charmant. J'adore tourner avec lui. Êtes-vous sur une enquête, actuellement ?

— Nous en avons clôturé une il y a quelques jours.

— Cependant, vous en supervisez d'autres, vous témoignez au tribunal, vous consultez les hommes de votre division. Vous croulez sous les responsabilités. Vous...

Marlo se tut quand le communicateur d'Eve bipa.

— Dallas.

— *Dispatching à Dallas, lieutenant Eve. Retrouver immédiatement l'officier sur place au 13, Troisième Avenue Ouest Homicide possible.*

— Bien reçu. Dallas et Peabody, inspecteur Délia, en route.

Elle raccrocha, contacta Peabody.

— On a une nouvelle affaire. Retrouvez-moi à la voiture.

Empochant son appareil, elle se tourna vers Marlo.

— Désolée.

— Pas du tout, je comprends. Ma question est peut-être stupide, mais que ressentez-vous quand on vous appelle pour vous

annoncer que quelqu'un est mort ?

— Qu'il est temps de se mettre au boulot. Merci pour la visite.

— Il reste tant de choses à voir. Les productions Big Bang ont pratiquement recréé le Monde de Dallas dans les studios de Chelsea Piers. Nous en avons encore pour deux semaines, voire trois, de tournage. Peut-être pourrez-vous revenir.

— Peut-être. Je vous laisse. Je vous verrai ce soir si mon travail me le permet.

— Bonne chance.

Eve gagna au pas de charge le parking réservé aux VIP. Elle ne se réjouissait pas qu'un individu soit mort, mais dans la mesure où il l'était déjà, elle n'était pas mécontente de pouvoir échapper à la séance photos. Elle avait trouvé que Marlo Durn présentait bien, un peu trop exaltée, peut-être, mais sympathique, intelligente et honnête. Elle devait cependant reconnaître que faire face à son double était troublant. Surtout dans un environnement qui était la copie conforme du sien.

Le Monde de Dallas.

Humm...

— Il fallait que ça tombe maintenant, comme par hasard, râla Peabody en la rejoignant. On s'amusait tant. Et Preston – Preston Stykes, l'assistant-réalisateur – m'a proposé une figuration. Le week-end prochain, ils tournent en extérieurs et je serai une piétonne – avec un gros plan et peut-être même une réplique. Pourvu que je ne me retrouve pas avec un bouton d'ici là, ajouta-t-elle en se tapotant le visage pour vérifier. Il suffit d'avoir un gros plan pour qu'il vous en pousse un.

— J'en ai eu beaucoup – des gros plans, pas des boutons. Je ne veux pas entendre parler des vôtres.

— Ce sera mon premier, déclara Peabody en prenant place du côté passager tandis qu'Eve se glissait derrière le volant. Et ce soir au dîner, on va pouvoir frayer avec les stars. Je vais manger en compagnie de célébrités dans la résidence chic du réalisateur le plus en vue de Hollywood. Je vais rencontrer le producteur le plus puissant et le plus respecté dans le milieu, fondateur des productions *Big Bang*.

Oubliant ses boutons potentiels, Peabody plaqua la main sur son estomac.

— J'ai mal au cœur, enchaîna-t-elle. Roundtree vous cherchait. Il s'appêtait à envoyer un coursier à vos trousses.

— Je vivais une expérience surréaliste : me voir moi-même me faisant visiter ma salle commune et mon bureau.

— Oh ! Mon poste de travail. J'aurais pu m'y asseoir. J'aurais pu m'asseoir au vôtre.

— Non.

— C'est un décor de cinéma.

— Quand bien même, non.

— Vous êtes méchante. Votre interprète est gentille. J'ai le droit de l'appeler par son prénom. La mienne est une espèce de garce.

— Ben voyons. Vive les stéréotypes !

— Ha ! Ha ! Très drôle. Franchement, elle a daigné m'adresser la parole pendant trente secondes, puis elle m'a envoyée balader. Et vous savez ce qu'elle m'a dit ?

— Comment le saurais-je puisque je n'étais pas là ?

— Eh bien, je vais vous le dire, grommela Peabody en chaussant ses lunettes de soleil arc-en-ciel. Elle a déclaré que si le portrait que Nadine a brossé de moi était juste, j'aurais intérêt à suivre un cours pour apprendre à m'affirmer. Sans quoi, je ne serai jamais rien d'autre qu'une subalterne, au mieux une assistante. Selon elle, mon attitude soumise me tire vers le bas.

Eve eut un frémissement d'agacement. Sa *coéquipière* s'était suffisamment affirmée pour faire rebondir l'une de leurs dernières enquêtes et démanteler un réseau de flics corrompus.

— Ce n'est pas une espèce de garce, mais une garce tout court, lâcha-t-elle. Et vous n'avez rien d'un sous-fifre.

— Exact. Je suis votre coéquipière et, d'accord, vous êtes mon lieutenant, mais ça ne fait pas de moi une subalterne lèche-bottes et

soumise.

— Obéir aux ordres, c'est se comporter en bon flic.

— Merci. Je ne me suis pas tellement plu.

— Vous ne me plaisez pas tellement. Pas plus que l'autre moi, du reste.

— Je suis paumée, là.

— Marlo et K. T. ne s'aiment pas. Ça crève les yeux dès qu'elles sont hors champ. Quand le réalisateur a crié « coupez ! », elles sont parties chacune de son côté. Elles se sont ignorées ostensiblement jusqu'à ce que Marlo appelle K. T. pour vous la présenter.

— Je devais avoir des étoiles de Hollywood plein les yeux car je n'ai rien remarqué. Mais vous avez raison. Ce doit être dur de travailler avec quelqu'un, de faire semblant de se respecter alors qu'on se déteste.

— C'est pourquoi on appelle ça « jouer la comédie ».

— N'empêche. Ah ! Et l'autre moi a un plus gros derrière.

— Sans aucun doute.

— Vraiment ?

— Peabody, je n'ai pas examiné son séant et j'ai rarement l'occasion d'admirer le vôtre. Mais je vous concède volontiers que le sien est plus gros si cela peut vous rassurer et nous permettre de parler d'autre chose que de Hollywood.

— Entendu, mais juste un petit truc. L'autre moi est aussi une menteuse. Elle m'a expliqué qu'elle devait aller se préparer pour la prochaine scène. Pourtant, quand j'ai traversé le parking des caravanes pour vous rejoindre, je l'ai vue – et surtout, entendue. Elle cognait de toutes ses forces contre la porte d'une des caravanes en hurlant : « Je sais que tu es là, connard, ouvre-moi cette putain de porte ! » Comme ça.

— La loge de qui ?

— Aucune idée, mais elle était furieuse et se fichait pas mal

des techniciens qui rôdaient dans les parages.

— Je l'ai toujours dit. Vous êtes une garce coléreuse et sans classe.

Peabody poussa un soupir, ébaucha un sourire.

— Mais je ne suis pas une subalterne.

— Ce problème étant réglé, marmonna Eve en se garant derrière un véhicule de patrouille, allons découvrir notre cadavre.

— Une visite sur un tournage, un macchabée, un dîner avec des célébrités. Sacrée bonne journée.

Cecil Silcock ne pouvait pas en dire autant.

Sa journée s'était terminée plus tôt que prévu, sur le carrelage léopard de sa cuisine ultramoderne. Il gisait sur le sol moucheté noir et or, la tête dans une mare de sang. On aurait dit une bête sauvage mortellement blessée.

Cecil était en effet mortellement blessé. Le sang imprégnait le peignoir en fin cachemire blanc qu'il avait enfilé avant que son crâne n'entre en contact avec un objet d'un certain poids, puis avec ces carreaux au motif douteux. À en juger par l'entaille sur son front, Eve en déduisit que Cecil avait, dans sa chute, heurté le bord du plan de travail or de l'îlot de cuisson.

Le reste de la cuisine, le salon, la salle à manger, la chambre principale et la suite des invités étaient impeccables, accessoirisés et agencés comme un appartement témoin haut de gamme.

— Aucune trace d'effraction, annonça l'uniforme à l'entrée. Le conjoint de la victime est là, dans la chambre. Il prétend qu'il était en voyage depuis deux jours, qu'il est rentré plus tôt que prévu et a découvert le corps.

— Où est sa valise ?

— Avec lui.

— Il nous faut les disques de sécurité.

— Le conjoint affirme que le système était débranché à son arrivée. D'après lui, la victime oubliait souvent de le mettre en marche.

— Trouvez la régie et vérifiez, ordonna Eve en jetant sa bombe de Seal-It dans son kit de terrain avant de s'accroupir près du corps. Peabody, confirmation de l'identité, heure du décès. Il a pris un sacré coup sur le côté gauche de la tête, la tempe, l'orbite. Un objet large, lourd et plat.

— Cecil Silcock, cinquante-six ans, domicilié à cette adresse. Marié avec Paul Havertø depuis quatre ans. Propriétaire et directeur de la société *Good Times*, spécialisée dans l'organisation de fêtes et de réceptions.

— Pour lui, la fête est finie.

Eve s'assit sur ses talons et parcourut la pièce du regard.

— Pas d'effraction. Et on dirait que les lieux ont été astiqués par des fées du logis. Il porte un anneau - je parie que c'est du platine - incrusté d'un gros diamant. Je doute que le mobile soit le vol. En plus des bijoux, je vois toutes sortes d'appareils électroniques haut de gamme facilement transportables.

— Heure du décès : 10 h 36, annonça Peabody. Vu sa tenue et l'absence d'effraction, il connaissait forcément le meurtrier. Il l'a laissé entrer et est revenu ici, peut-être pour lui préparer un café. Et vlan ! Exit Cecil Good Times.

— Possible. Ou alors, vu sa tenue, Cecil se trouvait en charmante compagnie en l'absence de son conjoint - dont il faudra confirmer l'alibi. Il prépare le petit-déjeuner et la Charmante Compagnie le tabasse. Autre hypothèse, le conjoint débarque à l'improviste, se rend compte que Cecil l'a trompé et le rosse.

L'uniforme reparut.

— Le système de sécurité est débranché depuis vingt-huit heures, lieutenant. Nous n'avons aucune image depuis hier soir.

— Entendu. Commencez à frapper aux portes, au cas où quelqu'un aurait remarqué quelque chose.

Ayant chaussé ses microlunettes, Eve examina le corps avec soin.

— Cecil est propre comme un sou neuf. Il sent le citron. Mais je perçois aussi une odeur de café, ajouta-t-elle en se penchant pour humer son visage. Il s'est douché et a bu un café avant l'agression. Aucune trace de lutte, aucune autre lésion. Il reçoit le coup, tombe, se cogne au bord de cet îlot, puis prend un deuxième coup sur l'autre tempe, après avoir heurté le carrelage. Curieux, non ?

— Ah bon ?

— Tout est si net, si ordonné.

— Parce que la victime était un maniaque de la propreté ?

— Possible. Probable... Il n'y a pas d'autochef, constata Eve, qui se redressa et ôta ses lunettes. Quel drôle d'endroit.

Elle jeta un coup d'œil dans le réfrigérateur.

— Que du frais, et tout est nickel, là encore.

Elle ouvrit quelques tiroirs, quelques placards.

— Beaucoup de poêles, de casseroles, de gadgets, de vaisselle assortie, de verres à vin et blablabla. Elle est lourde, ajouta-t-elle en soupesant une grande poêle à fond plat.

— Ma grand-mère a la même ! s'exclama Peabody. En fonte. Elle l'a héritée de sa propre grand-mère et ne jure que par elle.

Eve examina la poêle, s'accroupit de nouveau près du corps, rabassa ses lunettes pour inspecter la blessure à la tête. Elle sortit un instrument de sa mallette, prit des mesures.

— Intéressant, murmura-t-elle. Conservez cette poêle pour la police scientifique. Donc, Cecil a de la compagnie – ou de la visite –, ils viennent ici, derrière l'îlot de cuisson. Pourtant, il ne l'utilise pas. Or, contrairement à n'importe quelle cuisine civilisée en ce bas monde, celle-ci est dépourvue d'autochef. Il devait donc se servir d'ustensiles. Et pour le café ?

— Il a une machine à Espresso. On y verse les grains, de l'eau, elle broie et elle infuse.

— Mais elle est vide et immaculée.

— On peut supposer qu'il n'a pas eu le temps de le préparer.

— Non. Son haleine sent le café. Il n'est pas entré ici pour se faire bêtement massacrer. Je parie que la poêle en fonte est l'arme du crime. S'il l'a sortie, où sont les ingrédients qu'il s'apprêtait à faire cuire ? Imaginons qu'il se querelle avec quelqu'un, est-ce qu'il songe à confectionner un repas ? Pourquoi l'assassin range-t-il la poêle ? Pourquoi ne l'emporte-t-il pas avec lui ? Non, il la nettoie et la remet à sa place – la bonne, apparemment. Peabody, quand vous préparez votre petit-déjeuner, par quoi commencez-vous ?

— Le café.

— Comme tout le monde et, d'après moi, Cecil ne fait pas exception à la règle. Pourtant, il n'y a ni café ni tasse.

Les yeux étrécis, Peabody s'efforça de visionner la scène comme Eve.

— Et si la dispute avait démarré après qu'il eut tout nettoyé ?

— Dans ce cas, comment expliquer que l'agresseur ait eu la poêle à portée de main pour frapper la victime ? Ça, enchaîna Eve en brandissant la poêle, c'est une arme improvisée. Il se fâche, s'en empare, frappe. Il ne prend pas le temps de fouiller et de sélectionner avant de porter son coup.

— Selon vous, c'est l'œuvre du conjoint qui a ensuite tout astiqué avant de prévenir les flics ?

— Selon moi, le moment est venu d'avoir une petite conversation avec ledit conjoint, décréta Eve

Elle remercia l'uniforme chargé de surveiller ce dernier et l'envoya rejoindre ses collègues pour le quadrillage du quartier. Comme la cuisine, la chambre principale aurait mérité une double page dans un magazine de décoration : montants du lit en argent, oreillers noir et blanc savamment disposés sur le couvre-lit imitation zèbre, commodes-miroir et un étrange vase contenant une unique fleur rouge qui semblait dissimuler des épines acérées sous ses pétales.

Dans le coin-salon devant la baie vitrée donnant sur la terrasse, recroquevillé sur un canapé noir jonché de coussins rouges, Paul

Havertoe serrait entre ses doigts un mouchoir détrempé.

Eve lui donna une vingtaine d'années de moins que son partenaire. Son visage était beau, lisse, et son teint légèrement bronzé mettait en valeur sa chevelure couleur caramel. Son jean bien coupé – repassé – et sa chemise blanche impeccable moulait à la perfection son corps d'athlète.

Il leva vers elle des yeux violets rougis par les larmes.

— Je suis le lieutenant Dallas et voici l'inspecteur Peabody. Je vous présente toutes mes condoléances, monsieur Havertoe.

— Cecil est mort.

— Je sais que c'est difficile, mais nous avons des questions à vous poser.

— Parce que Cecil est mort.

— Oui. Nous enregistrons cette conversation pour vous protéger. Et je vais vous citer vos droits afin que tout soit clair entre nous. D'accord ?

— Vous êtes obligée ?

— C'est mieux ainsi. Nous vous retiendrons le moins longtemps possible. Souhaitez-vous que nous contactions un membre de votre famille ou un ami avant de commencer ?

— Je... je suis incapable de réfléchir.

— Si vous pensez à quelqu'un, dites-le-nous.

Elle s'assit en face de lui et lui récita le code Miranda révisé.

— Comprenez-vous vos droits et vos obligations ?

— Oui.

— Bien. Donc... vous étiez en voyage ?

— À Chicago. J'avais rendez-vous avec un client. Nous sommes créateurs d'événements. Je suis revenu ce matin et...

— Vous êtes rentré de Chicago ce matin. À quelle heure ?

— Aux alentours de 11 heures, il me semble. Je ne devais arriver qu'à 16 heures mais j'ai pu me libérer plus tôt que prévu. Je voulais faire la surprise à Cecil.

— Vous avez donc modifié votre vol ?

— Oui, oui. Exactement. J'ai pu prendre une navette et commander un taxi. Je voulais faire la surprise à Cecil, répéta-t-il dans un sanglot.

— Vous êtes en état de choc. Je comprends. À quelle compagnie de taxi avez-vous fait appel, monsieur Havertø ? Simple précision.

— Nous sommes fidèles à Delux.

— Parfait. À votre arrivée, poursuivit Eve tandis que Peabody s'éclipsait discrètement, que s'est-il passé ?

— Je suis entré, j'ai apporté ma valise ici, mais Cecil n'était pas dans la chambre.

— Aurait-il dû se trouver à la maison à cette heure-là ?

— Il avait l'intention de travailler ici aujourd'hui. Un client devait passer cet après-midi. Il faut que je le contacte. Il faut que je...

— Nous vous aiderons. Ensuite ? Qu'avez-vous fait ?

— Je... J'ai appelé... euh... J'ai pensé qu'il était dans le bureau qui jouxte la cuisine. La fenêtre donne sur la cour. Cecil aime contempler le jardin. Je l'ai vu par terre. Je l'ai vu et il était mort.

— Avez-vous touché à quelque chose ? Dans la cuisine, par exemple ?

— J'ai touché Cecil. Je lui ai pris la main. Il était mort.

— Savez-vous s'il avait des ennemis ?

— Non. Non. Tout le monde adore Cecil... Et moi, je l'aime, ajouta-t-il en pressant son mouchoir contre son cœur.

— Selon vous, qui aurait-il pu laisser entrer alors qu'il était encore en peignoir ?

— Je... J'ai l'impression que Cecil avait une liaison, déclara Havertœ, le menton tremblant.

— Qu'est-ce qui vous incite à le croire ?

— Il y a eu des signes... des retours tardifs, entre autres.

— Lui en avez-vous parlé ?

— Il a nié.

— Vous vous êtes disputés ?

— Tous les couples se disputent. Nous étions heureux.

— Mais il avait une liaison.

— Une aventure, éluda Havertœ en se tapotant les paupières. Ça n'aurait pas duré. Ce doit être son amant qui l'a tué.

— Avez-vous une idée de qui cela peut être ?

— Aucune. Un client ? Une personne rencontrée au cours d'une réception ? Nous en croisons tellement. Les tentations sont nombreuses.

— Vous avez une magnifique demeure, monsieur Havertœ.

— Nous en sommes très fiers. Nous recevons beaucoup ici. C'est notre métier... et une bonne publicité pour notre entreprise.

— Je suppose que c'est la raison pour laquelle vous avez nettoyé la cuisine, observa Eve d'un ton nonchalant alors que Peabody reparaisait. Vous ne teniez pas à ce que des inconnus voient le désordre.

— Je... Pardon ?

— Cecil était-il en train de préparer le petit-déjeuner quand vous avez surgi – plus tôt qu'il ne s'y attendait ? Ou avait-il terminé ? Avez-vous noté des détails qui vous ont mis la puce à l'oreille ? Vous tromper en votre absence, quel salaud.

— Il est mort. Vous ne devriez pas parler de lui en ces termes.

— À quelle heure êtes-vous arrivé, déjà ?

— Je vous l'ai dit : aux alentours de 11 heures, il me semble.

— C'est curieux, monsieur Havertøe, intervint Peabody, car votre navette a atterri à 8 h 45.

— Je... j'avais des courses à faire...

— Et le chauffeur de la compagnie Delux vous a déposé ici à 9 h 10.

— Je... je suis allé faire un tour.

— Avec vos bagages ? s'étonna Eve. Non. Vous avez franchi le seuil à 9 h 10, et Cecil et vous vous êtes querellés pendant que vous, lui, ou vous deux, prépariez le petit-déjeuner. Vous vouliez savoir avec qui il avait passé la nuit alors que vous étiez à Chicago. Vous avez exigé qu'il cesse de vous tromper. Vous vous êtes emporté, vous avez saisi la poêle en fonte et vous avez frappé. Vous étiez fou de rage. Quelle trahison, après tout ce que vous aviez fait pour lui ! Qui pourrait vous reprocher de vous énerver. Vous n'aviez pas l'intention de le tuer, n'est-ce pas, Paul ? Vous avez agi sous le coup de la colère.

— C'est faux. Vous vous trompez. Ce n'est pas du tout ça.

— Vous êtes rentré plus tôt que prévu. Vous espériez le prendre en flagrant délit avec son amant ?

— Non ! Je voulais lui faire une surprise. Je lui ai cuisiné son petit-déjeuner préféré : cocktail mimosa, café aromatisé à la noisette, œufs Bénédicte et pain perdu à la framboise.

— Vous vous êtes donné beaucoup de mal.

— J'ai dressé un joli couvert.

— Mais il n'a pas apprécié vos efforts.

— Et ensuite, je... je suis allé me balader. Quand je suis revenu, il était mort.

— Non, Paul. Vous l'avez poussé dans ses retranchements, vous l'avez assommé. Une sorte de réflexe. Vous étiez si furieux, vous souffriez tellement que vous vous êtes emparé de la poêle et l'avez frappé. Après... il était trop tard. Vous avez alors tout nettoyé tandis qu'il gisait là, sur le sol. Vous avez récuré la poêle. Vous avez remis la

cuisine en ordre.

— C'était un accident.

— D'accord.

— Il m'a annoncé qu'il voulait divorcer. J'ai tout fait pour lui. J'ai pris soin de lui. Il a prétendu que je l'étouffais, qu'il en avait assez que je farfouille dans ses affaires, que je surveille son emploi du temps, que je l'appelle à tout bout de champ. Il en avait pardessus la tête. De moi. Je lui avais préparé un brunch et lui, il voulait divorcer.

— Dur, commenta Eve.

2

Une fois Havertø inculpé et écroué, les rapports rédigés et l'affaire clôturée, Eve fut dans l'incapacité de trouver le moindre prétexte pour échapper à ce fichu dîner de stars.

Ce ne fut pourtant pas faute d'essayer.

Elle fourra le nez dans les enquêtes en cours de ses inspecteurs dans l'espoir d'y déceler une nouvelle hypothèse requérant son attention immédiate et personnelle. Bredouille, elle envisagea de ressortir au hasard un dossier classé. Mais personne ne serait dupe, Peabody encore moins que les autres.

— Qu'allez-vous porter ce soir ? s'enquit celle-ci.

— Aucune idée. Un truc pour me couvrir.

— Longue ou courte ?

— Quoi, longue ou courte ?

— La tenue. Courte, pour montrer vos jambes – qui sont montrables. Ou longue et moulante parce que vous êtes mince et que vous pouvez vous le permettre.

Eve lambinait sur un compte rendu que lui avait remis l'inspecteur Baxter. Elle en était à la troisième lecture, histoire de ne négliger aucun détail.

— Vous passez trop de temps à penser à ma silhouette.

— Votre corps me hante jour et nuit. Non, franchement, Dallas, vous opterez plutôt pour le sexy ou l'austère, la classe ou le clinquant ?

— Pourquoi pas le sexy austère mais élégamment clinquant ?

Prenant tout son temps, Eve approuva et signa le document de Baxter.

— D'ailleurs, en quoi cela vous intéresse-t-il ? ajouta-t-elle.

— J'ai deux possibilités et il me sera plus facile de trancher quand je saurai dans quelle direction vous comptez vous orienter, expliqua Peabody. Soit je mets en valeur « les filles » – mais si vous la jouez classe, il me semble que ce serait mieux de ne pas.

Ahurie, Eve fit pivoter son fauteuil vers sa partenaire.

— Vous croyez vraiment que je vais vous aider à décider si vous devez ou non exhiber vos nichons à...

— Laissez tomber. Je vais consulter Mavis.

— Tant mieux. Et maintenant, que fabriquez-vous dans mon bureau, vous et vos « filles » ?

— L'heure de la relève approche et vous traînez en quête d'une excuse pour louper la fête en toute légitimité.

— Oh, oui !

Peabody ouvrit la bouche, puis s'esclaffa.

— Allez, Dallas, on va s'amuser ! Nadine sera là, Mavis et Mira aussi. Quand aurons-nous de nouveau le privilège de fréquenter des célébrités ?

— J'ai l'espoir que ce soit la dernière. Rentrez chez vous.

— Ah bon ? Il reste encore dix minutes avant la fin du service.

Les chances qu'une affaire leur tombe dessus dans les dix minutes à venir étaient minces.

— C'est qui, le patron ?

— Vous, lieutenant. Merci ! À plus tard !

Peabody disparut, et Eve signa un deuxième rapport. Fixer son communicateur ne suffisait pas à déclencher le signal qu'un psychopathe venait d'exterminer tous les touristes sur la Cinquième Avenue, elle abandonna la partie et se prépara à partir.

Après tout, ce n'était qu'une soirée, se dit-elle en gagnant le parking. Le repas serait sans doute somptueux, et Peabody avait raison, elle y rencontrerait des tas de gens qu'elle connaissait. Elle ne serait pas obligée de passer son temps à échanger des banalités avec des inconnus.

Elle ne pouvait cependant s'empêcher de repenser aux Icove père et fils, des médecins respectés qui avaient joué à Dieu dans leur laboratoire clandestin. À engendrer des clones humains, à éliminer ceux qui n'étaient pas parfaits, à reproduire les autres. Les éduquer, les former, les exploiter.

Jusqu'au jour où tous deux avaient été assassinés par leurs propres créations.

Après cette réception, elle en aurait terminé. Sauf qu'on lui avait déjà demandé d'assister à la première new-yorkaise. Après *cela*, donc, elle en aurait vraiment terminé avec les mondanités. Et l'affaire serait enfin enterrée.

Combien d'entre eux étaient dans la nature ? s'interrogea-t-elle. Les clones, les œuvres des Icove ? Elle pensa aux enfants qu'elle avait libérés – ou plutôt que Connors avait libérés –, à Avril Icove – les trois Avril Icove, mariées avec le fils.

Avaient-elles lu le livre de Nadine ? Où qu'elles soient, prêtaient-elles attention à l'intérêt que suscitait encore leur venue au monde ?

Elle pensa aussi à ce que Connors et elle avaient laissé – ils n'avaient pas le choix, le labo étant sur le point de sauter – dans les éprouvettes du laboratoire clandestin. Sur le plateau de *La Conspiration Icove*, l'atmosphère, l'actrice en long manteau noir gravaient dans son esprit les vies qui y avaient été conçues, puis supprimées.

Oui, vivement qu'elle puisse tourner la page sur cette affaire.

Elle franchit le portail, fit jouer les muscles de ses épaules. Une seule soirée, se rappela-t-elle en admirant leur demeure.

Dès qu'ils seraient libres, et si le temps le permettait, Connors et elle dîneraient aux chandelles sur l'une des terrasses. Puis ils iraient se promener dans le parc sous le ciel étoilé.

Avant Connors, elle n'avait jamais songé à s'offrir ce genre de plaisirs. Elle n'en avait pas eu le désir. À présent, Connors faisait partie de sa vie et elle avait un chez-soi. Elle tenait à savourer les deux le plus possible.

Elle se gara devant le perron de l'immense bâtisse ornée de tourelles. Si la fête ne s'éternisait pas, ils pourraient s'offrir une petite balade en rentrant.

Elle se frotta distraitement le bras en descendant de voiture. Les blessures qu'elle avait récoltées à Dallas étaient presque guéries. Mais elle avait envie d'en chérir le souvenir.

Comme prévu, Summerset (squelettique) et le chat (obèse) l'attendaient dans le vestibule.

— Si je comprends bien, vous n'avez pas réussi à inventer une excuse pour échapper aux festivités de ce soir.

Décidément, le majordome de Connors la connaissait comme sa poche.

— Un meurtre pourrait être commis d'ici là, répliqua-t-elle. Y compris ici et maintenant.

— Trina vous a laissé un message sur le communicateur interne.

Eve se figea sur les marches.

— Si vous la laissez pénétrer dans cette maison, il y aura un drame. Un double homicide. Je vous tabasserai à mort tous les deux avec une brique.

— Elle est occupée en ville avec Mavis et Peabody et ne pourra donc pas passer ici pour vous coiffer et vous maquiller avant la

réception. Toutefois, enchaîna-t-il alors qu'Eve s'apprêtait à soupirer de soulagement, elle vous a laissé des instructions précises.

— Je sais comment me pomponner pour un dîner, marmonna Eve en montant l'escalier au pas de charge. Je n'ai pas besoin de ses instructions précises.

Une fois dans la chambre, elle ôta sa veste et son harnais avant de fusiller du regard le communicateur interne.

— Tu me crois incapable de prendre une douche et de me tartiner le visage de crème ? lança-t-elle au chat, qui l'avait suivie. Je l'ai déjà fait, figure-toi.

Galahad se contenta de la fixer de ses yeux bicolores. Elle écouta le message.

— Faites ce que je vous dis et tout ira bien, commença Trina de sa voix monocorde. Soyez attentive. Pour commencer, vous allez prendre une douche bien chaude, avec gommage exfoliant à la grenade.

Eve se percha sur le bord du lit. Les étapes se comptaient par milliers, songea-t-elle. Tout ça pour une soirée ? Qui saurait si elle s'était, oui ou non, frotté la peau avec un produit à base de grenade ?

Trina, bien sûr.

Une bonne douche bien chaude ? Excellente idée. Aucun problème.

Une fois accomplis la douche, le gommage, l'application de lait pour le corps, du masque pour le visage et d'un produit d'aspect particulièrement louche sur les cheveux, Eve se farda les paupières, les joues, les lèvres tout en maudissant l'inventeur des cosmétiques.

Assez ! décida-t-elle. Elle retourna dans la chambre à l'instant précis où Connors y pénétrait.

Quelle injustice ! Lui n'avait pas besoin de tous ces artifices pour être beau. Ah ! Ce visage, ces yeux d'un bleu étincelant, cette bouche parfaitement dessinée qui lui souriait... !

— Tu es là, dit-il.

— Tu es sûr de me reconnaître ? J'ai tellement de saloperies sur la figure que je pourrais être n'importe qui.

— Voyons voir, murmura-t-il en s'approchant pour effleurer ses lèvres d'un baiser tendre. Tu es là, mon Eve, répéta-t-il.

— Je n'ai pas l'impression d'être ton Eve. La mienne non plus, d'ailleurs.

— Tu es superbe, ma chérie. Juste assez maquillée. Sexy. Et tu sens très bon.

— Ce sont les produits à la grenade que m'a recommandés Trina. Pourquoi est-ce que je la laisse me bousculer ainsi ?

— Je l'ignore. Comment s'est passée la visite du studio ?

— C'était bizarre, mais Durn est sympathique. Nous ne sommes pas restées longtemps car nous avons été appelées sur une scène de crime.

— Ah bon ?

— Affaire clôturée.

Il sourit.

— Je me sens obligé de te dire que j'en suis désolé. Si tu me parlais de Marlo Durn et des autres pendant que je prends ma douche ? suggéra-t-il.

— Tu connais sûrement certains membres de l'équipe. Tu as fricoté avec les stars de Hollywood à une époque.

— Mmm. En tout cas, je n'ai jamais fricoté avec Marlo Durn, ce qui devrait nous rassurer tous, car j'ai vu des reportages sur elle. On pourrait la prendre pour ta sœur, actuellement.

— Mouais. Ça fait un drôle d'effet.

Les mains dans les poches de son peignoir, Eve appuya l'épaule au chambranle et admira les fesses de son mari tandis qu'il pénétrait dans la cabine.

— K. T., celle qui joue Peabody, est une garce.

— J'ai entendu des rumeurs à son sujet, dit-il en élevant la voix pour se faire entendre par-dessus les pulsations du jet d'eau. Il paraît que Durn et elle se détestent. Ce devrait être une soirée intéressante.

— Tu crois qu'elles vont se crêper le chignon ? interrogea Eve, que cette possibilité enthousiasmait. Ce serait drôle.

— Nous ne pouvons que prier.

— Les décors me flanquent la chair de poule, reprit-elle. Dans la salle commune, il ne manquait que les miettes sur le bureau de Jenkins. L'odeur, aussi, mais il faut des années de métier pour l'obtenir.

Comme Connors émergeait de la douche et enroulait une serviette autour de ses hanches, elle fronça les sourcils.

— C'est tout ? Tu es déjà prêt ? Ce n'est pas juste.

— Toi au moins, tu n'as pas à te raser tous les jours, lui fit-il remarquer.

— N'empêche.

Elle fonça vers son dressing, l'ouvrit, grogna.

— Qu'est-ce que je dois mettre ? J'ai beaucoup trop de choix. Quand on ne possède qu'une tenue, on n'a pas à réfléchir. On la prend et on l'enfile. Là, c'est trop compliqué. Peabody m'a harcelée au point que j'ai failli lui arracher la langue et la lui enrouler autour du cou. Entre Trina et elle, j'ai le cerveau en compote.

Amusé, Connors la rejoignit.

— Tiens, décréta-t-il en s'emparant d'une robe.

Elle était courte, avec une sorte de drapé autour de

la taille retenu par une fleur composée du même tissu bleu-vert. Eve l'examina, s'attarda sur le décolleté profond, les bretelles fines.

— Pourquoi celle-ci ?

— La petite robe noire est un classique – et pour de bonnes raisons –, mais souvent attendue, surtout à New York. Tu vas donc

opter pour une couleur à la fois riche et douce. C'est sobre, féminin et discrètement sexy.

— Discrètement sexy, répéta-t-elle, dubitative, en découvrant l'échancrure dans le dos.

— Absolument, confirma-t-il. Tu as les chaussures assorties.

— Ah, bon ?

— Oui. Côté bijoux, opte pour les diamants.

— Lesquels ? Sais-tu combien tu m'en as offert ? Pourquoi tous ces cadeaux ? gémit-elle.

Sa détresse le réjouit presque autant que le fait de la gâter.

— C'est une maladie. J'irai te les chercher quand tu seras habillée.

Muette, elle demeura clouée sur place pendant qu'il sélectionnait un costume foncé, une chemise gris ardoise et une cravate anthracite.

— Pourquoi dédaignes-tu les couleurs ? voulut-elle savoir.

— Pour mieux mettre en valeur ma ravissante épouse.

Elle étreint les yeux.

— Celle-là, tu l'avais préparée.

— C'est la vérité.

Elle pointa l'index vers lui.

— Celle-là aussi.

— Quel cynisme ! riposta-t-il en la gratifiant d'une tape sur le derrière.

Elle aurait pu lui répondre, mais décida de s'épargner cet effort. Le temps qu'elle enfle sa robe, se confonde en excuses auprès de ses pauvres pieds prisonniers d'escarpins à talons aiguilles et jette son arme, son insigne et son communicateur dans l'une de ces pochettes ridicules que les femmes se forcent à trimballer dans les

réceptions, Connors lui avait préparé les diamants.

— Tout ça ?

— Tout ça, confirma-t-il avec fermeté en achevant de nouer sa cravate.

— Il y a là de quoi acheter l'État du New Jersey.

— Je préfère les voir sur ma femme que d'acheter le New Jersey.

— On pourra me repérer depuis l'espace, bougonna-t-elle en mettant boucles d'oreilles, bracelet et montre.

— Non, pas comme ça, protesta-t-il tandis qu'elle essayait en vain d'attacher le collier à triple rang. Là, c'est mieux. Le temps se rafraîchit, ajouta-t-il en lui tendant un manteau court transparent.

Sur la robe, on aurait dit une pluie d'étoiles.

— Je l'avais déjà, ce machin ?

— Tu l'as maintenant.

Elle contempla le reflet de Connors dans la glace, prête à l'insulter, se ravisa. Après tout...

— Pas mal, admit-elle.

Une main sur son épaule, il pressa la joue contre la sienne.

— Je trouve aussi.

— Allons jouer à Hollywood.

Décor, costumes, éclairages, on se serait cru sur un plateau de cinéma. Mason Roundtree vivait à Los Angeles, mais il n'avait pas lésiné sur son pied-à-terre new-yorkais.

Située sur Park Avenue, la maison comptait trois étages, et une terrasse sur le toit avec une rotonde abritant une piscine et un jardin.

Le réalisateur avait opté pour un style minimaliste : beaucoup de verre, de chrome, d'espaces ouverts et de bois blond. Ici et là, un projecteur mettait en valeur une sculpture sinueuse ou une boule incrustée de bijoux. Les œuvres d'art jonglaient entre l'abstrait de couleurs éclatantes et les photographies en noir et blanc.

Dans le salon, un feu brûlait dans la cheminée plaquée argent.

— Enfin ! s'exclama Roundtree en bondissant vers Eve.

Vêtu d'un costume noir, il arborait une barbichette – un parfait triangle flamboyant – et une masse de boucles rousses.

Eve songea qu'on l'aurait davantage vu en train de couper du bois dans une forêt en pleine montagne.

— Vous êtes une femme difficile à amadouer, lieutenant Dallas.

— Sans doute.

— J'ai regretté de ne pas avoir pu vous parler au studio aujourd'hui.

— J'avais un meurtre à résoudre.

— Il paraît, oui. Ça tombait mal. J'espère que vous trouverez le temps de nous rendre visite, vous aussi, dit-il à Connors en lui serrant la main.

— Je ferai mon possible.

— Le tournage arrive à son terme. Je ne voudrais pas nous porter la poisse mais jusqu'ici tout s'est déroulé à merveille, déclara Roundtree en tirant sur sa barbichette, son regard bleu azur rivé sur Eve. Vous avez été notre seul obstacle. Impossible de vous consulter, de vous convaincre d'assister aux réunions, à un déjeuner, une interview.

— Les meurtres, toujours.

— Ah ! Bien sûr.

— Mason, cesse d'accaparer notre invitée d'honneur ! intervint une brune voluptueuse. Je suis Connie Burkette, l'épouse de Mason. Soyez les bienvenus.

— Quant à moi, je suis un grand admirateur, répliqua Connors.

Elle ronronna littéralement.

— Quoi de plus flatteur venant d'un homme aussi séduisant. Permettez-moi de vous retourner le compliment, ainsi qu'à vous, lieutenant Dallas. Mason est plongé dans ce projet depuis presque un an. Résultat, je le suis aussi. J'ai l'impression de vous connaître tous les deux. Alors... Champagne ? Vin ? Un alcool un peu plus fort ?

Sur un signe discret, un serveur leur présenta un plateau chargé de flûtes de Champagne.

— Merci, murmura Eve en se servant.

— Votre robe est superbe. Vous portez du Leonardo, n'est-ce pas ?

— Il est un peu trop original à mon goût.

Connie pouffa.

— Oh, oui ! J'ai eu grand plaisir à les rencontrer, Mavis et lui. Elle est unique, adorable. Et leur petite fille ! Quelle beauté. À présent, si vous veniez avec moi voir vos anciens et vos nouveaux amis ?

Moulée dans un fourreau couleur bronze, Marlo se précipita vers eux.

— Dallas ! Je suis si heureuse que vous ayez pu venir. Peabody m'a dit que vous aviez déjà clôturé l'enquête qui vous a été confiée aujourd'hui. N'est-ce pas incroyable ? ajouta-t-elle à l'adresse de Connie. Elles ont épinglé le tueur en quelques heures à peine.

— Ce n'est pas difficile quand ledit tueur est un imbécile, commenta Eve.

— La ressemblance est incroyable ! s'exclama Connie en prenant la main d'Eve, puis celle de Marlo.

Eve se demanda si tout le monde à Hollywood se sentait obligé de se toucher.

— Je connais Marlo depuis des années, poursuivit Connie. Mais vous voir côte à côte... C'est surréaliste. Certes, il y a des différences.

Marlo est un peu moins grande, vous avez les yeux un peu plus en amande, et sans maquillage, Marlo est dépourvue de cette adorable fossette au menton. Mais au premier coup d'œil, c'est...

— Assez terrifiant, compléta Eve.

— En effet.

— Pour la fossette, Joël – le producteur – voulait que je subisse une intervention de chirurgie esthétique, précisa Marlo.

— Vous plaisantez ?

— Pas du tout. Joël est assez excessif. C'est pourquoi il est le meilleur.

— Il ma obligée à me raser la tête pour *Unreasonable Doubt*, intervint Connie. Mais cette fois-là, Mason et lui avaient raison. J'ai un oscar pour le prouver.

— Ce n'est pas le fait d'être chauve qui t'a valu cet oscar. C'est ton génie, assura Marlo.

— Vous comprenez pourquoi j'adore cette ravissante créature ? s'esclaffa Connie. Ah ! Je crois apercevoir Charlotte Mira.

Eve jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— En effet. C'est le D^r Mira et son mari, Dennis.

Dieu qu'il était mignon avec son costume soigné et ses chaussettes désassorties ! Le simple fait de le voir suffit à détendre Eve.

— Je vais me présenter, annonça Connie. Marlo, prends soin de notre vedette.

— Tu peux compter sur moi. Connie est merveilleuse, enchaîna Marlo tandis que leur hôtesse se dirigeait vers les Mira. Elle a du talent et de la classe. Roundtree et elle sont mariés depuis plus de vingt-cinq ans. Dans le milieu du cinéma, c'est un miracle, surtout quand les deux en font partie.

Soudain, elle fixa un point derrière Eve et cligna des yeux.

— Oh, mon Dieu !

— Mesdames.

— Connors, dit Eve en guise de présentation.

— Aucun doute, fit Marlo. Les yeux, ce n'est pas tout à fait cela. Désolée. Julian et moi travaillons ensemble depuis des mois, et j'ai tendance à penser à lui comme étant vous. Mais vous voilà en chair et en os.

— Très heureux de vous rencontrer. J'admire votre travail.

— Ah, vous voilà !

Peabody, ses « filles » débordant fièrement d'un corset bleu nuit semé d'étoiles, se rua vers eux.

— Nous avons eu droit à un tour du propriétaire. Cette maison est méga-top.

— Peabody, la salua Connors en s'emparant d'une flûte de Champagne sur un plateau et en la lui offrant, vous êtes délicieuse.

Peabody s'empourpra.

— Merci. Qu'est-ce que c'est excitant ! Nous nous amusons comme des fous.

À ses côtés, Ian McNab, en chemise citrouille, baskets assorties et costume vert tilleul, souriait jusqu'aux oreilles. Ses longs cheveux blonds étaient attachés en catogan, dégageant son visage aux traits fins et révélant les anneaux en or à ses oreilles.

Eve ouvrait la bouche pour parler quand un autre homme vint se planter près de Peabody. Lui aussi avait les cheveux blonds attachés en catogan dégageant un visage aux traits fins. Son costume et sa chemise charbon épousaient ses formes à la perfection.

— McNab, voilà à quoi vous ressembleriez – quasiment – si vous vous habilliez comme un adulte, déclara Eve.

— Impressionnant, constata l'intéressé en engloutissant un canapé saisi au vol sur le plateau d'un serveur qui passait par là.

— Matthew Zank, se présenta l'acteur. Je joue le rôle de l'inspecteur Ian McNab. Enchanté, lieutenant.

— Appelez-moi Dallas, répondit Eve avec un sourire.

— Salut tout le monde !

Eve se retourna en entendant la voix familière. Mavis brandissait un appareil photo.

— Génial ! C'est c-o-n, mais je veux à tout prix immortaliser cet instant.

— Ta fille n'est pas là, lui fit remarquer Eve. Tu n'es pas obligée d'épeler le mot « con ».

— C'est l'habitude. Con, merde, salaud. Ouf ! Ça fait un bien fou. Bref... Leonardo discute avec Andréa à propos de sa robe pour la première. Vous l'avez rencontrée ? s'enquit-elle en s'emparant, comme McNab, d'un petit-four salé. Andréa Smythe. Elle incarne le D^r Mira. Ce soir, elle ne lui ressemble pas tellement. Je n'ai jamais vu Mira en combinaison moulante noire et je ne l'ai jamais entendue jurer.

— Andréa peut être terriblement grossière, expliqua Marlo. Cela fait partie de son charme, qui est énorme. Tout le monde l'adore.

— Elle fait rougir Leonardo. C'est craquant ! renchérit Mavis.

— C'est lui qui vous habille, n'est-ce pas ? s'enquit Marlo.

Eve la dévisagea d'un air hébété.

— Oui, répondit Connors à sa place.

— Superbe. Je sais, d'après mes recherches, que la mode n'est pas votre tasse de thé. Sur ce point, nous divergeons. Personnellement, j'en suis dingue. Vêtements, chaussures, sacs, chaussures encore et encore. Je ne m'en lasse pas.

— Nous ne pourrions jamais devenir amies, décréta solennellement Eve.

Marlo éclata de rire.

— Je suis une néophyte en comparaison de Julian qui est un véritable accro de la mode.

— Encore un point commun entre Connors et lui, murmura Eve. Il n'est pas là ?

— Toujours en retard. Il vient avec Nadine.

— Sans blague ?

— Qui sait ? fit Marlo en haussant les épaules. K. T. n'est pas encore là non plus, alors...

— Ah ! Nos deux vedettes sont réunies. Valérie, à toi de jouer ! Je me présente, Joël Steinburger.

Grand, la carrure imposante, l'homme aux cheveux argentés et aux yeux noirs serra vigoureusement la main d'Eve avant de pivoter pour lui agripper l'épaule et sourire de toutes ses dents à une jeune femme munie d'un appareil photo.

— Quel bonheur, quel bonheur !

Affichant un nouveau sourire, il enroula le bras autour de la taille de Marlo et la serra contre lui.

— Avez-vous apprécié votre visite du plateau, aujourd'hui ? demanda-t-il à Eve. Mieux vaut tard que jamais. Preston me dit que l'inspecteur Peabody a accepté un rôle de figurante. Excellente nouvelle. Nous nous débrouillerons pour que vous apparaissiez dans le film, vous aussi.

— Non, assena Eve.

— Ce serait amusant. Vous auriez droit à tous les égards. Qui n'a pas rêvé d'être star d'un jour ?

— Moi.

— Nous en reparlerons.

Il la gratifia d'un clin d'œil, mais son regard était perçant.

— Valérie est chargée des relations publiques sur ce projet. Il va falloir que vous déjeuniez ensemble pour discuter de la promotion.

— Non, répéta Eve en jaugeant du regard la jolie jeune femme au teint chocolat au lait et aux yeux de tigresse. Désolée, mais les déjeuners et les promos, je refuse.

— Valérie s'occupera de tout. Il paraît que vous n'avez ni agent ni manager. Cela nous évite les pourparlers avec des intermédiaires.

Nous aurons besoin de vous pendant deux ou trois jours pour les bonus des DVD – en flic, pas en robe de soirée.

— Vous savez ce que signifie le mot « non » ? articula Eve.

— Allons, allons, ma chérie, ne soyez pas timide. Valérie sera là pour vous soutenir. Tâche de prendre ces photos qu'on a loupées tout à l'heure sur le plateau, Valérie !

— Joël, intervint aimablement Connors en lui prenant le bras, si nous nous écartions un peu pour bavarder ?

— Connors, bien sûr ! Quel plaisir. L'homme d'affaires. Le mari. Le compagnon en toutes circonstances.

— Se doute-t-il que Connors vient de lui sauver la vie ? s'enquit Peabody.

— J'ai bien entendu ? grommela Eve. Il m'a appelé *sa chérie* ?

— Navrée, lieutenant, dit Valérie. M. Steinburger se donne à cent dix pour cent sur ce film. Il en attend autant de notre part à tous.

— D'où proviennent les dix pour cent supplémentaires ?

Le sourire de Valérie se crispa.

— La promotion fait partie du tout, continua-t-elle. Si vous avez un moment, je vous en prie, contactez-moi. Je vous promets de veiller à vous retenir le moins longtemps possible.

— Je me demande si elle lui donnait du M. *Steinburger* quand ils s'envoyaient en l'air dans son bureau de Hollywood, susurra Marlo tandis que Valérie s'éloignait.

— Non, elle l'appelait Dieu, rétorqua Matthew. Comme dans « Oh, mon Dieu, oui ! ». Je l'ai entendue. Malheureusement, depuis que nous sommes à New York, le bureau est très tranquille.

— Tu parles ! Ils ont rompu il y a des mois, bien. avant que l'on vienne sur la côte Est.

— Pardon, marmonna Matthew en gratifiant Eve de son sourire charmeur. Nous sommes superficiels et obsédés par les agissements des uns et des autres.

— Comme au lycée ? suggéra Eve.

— Exactement ! D'autant que les ragots nous occupent entre deux prises.

— Ma chère Eve !

L'accent irlandais était un peu grossier, les yeux d'un bleu moins intense, mais Julian Cross était beau à couper le souffle et bougeait bien. Il bougeait même si bien qu'il fonça sur Eve et l'embrassa sur la bouche.

— Hé !

— Désolé, je n'ai pas pu m'en empêcher. J'ai la sensation que nous sommes très proches.

— Recommencez et vous tournerez votre prochaine scène avec la lèvre enflée. Voire la mâchoire brisée, ajouta Eve en repérant Connors à l'autre extrémité de la pièce, les yeux plissés.

— Julian, un peu de tenue ! s'écria Nadine Furst en levant les yeux au ciel avant de lui prendre le bras. Nous sommes les derniers arrivés ?

— K. T. n'est pas encore là, lui signala Marlo. Julian, voici les inspecteurs Peabody et McNab.

— Peabody !

D'un mouvement aussi preste qu'enthousiaste, Julian la souleva de terre. Elle lâcha un ouch ! avant qu'il ne l'embrasse. Puis conclut par un « hum ».

— Ma douce, dit McNab.

— McNab !

Julian ne l'étreignit pas, mais il l'embrassa.

— Ah, Hollywood ! s'exclama Matthew d'un air désabusé. Nous sommes vraiment une bande de crétins.

— Certains plus que d'autres, marmonna Marlo.

K. T. venait d'entrer, affichant un air dédaigneux.

3

Le repas s'avéra nettement plus décontracté que ne l'avait craint Eve. Le menu était somptueux, les vins exquis, et la maîtresse de maison excellait dans l'art de relancer la conversation.

Coincée entre Roundtree et Julian, Eve nota que le plan de table avait été conçu de manière à placer les véritables personnes en face ou à côté de leur alias. Peabody était assise entre Matthew et McNab, Dennis entre Mira et Andréa Smythe – qui ponctuait toutes ses phrases d'un rire agréablement salace.

Roundtree, qui de toute évidence adorait son existence et choisissait d'emblée le rôle de chef, les régala d'une multitude d'anecdotes. Eve avait entendu parler de la plupart des personnalités qu'il évoquait, mais elle regretta vaguement de ne pas s'être plongée dans le *Who's Who* de Hollywood avant la soirée.

— J'ai lu que Connors et vous vous étiez rencontrés alors qu'il était soupçonné de meurtre, lui murmura Julian avec un sourire dévastateur, et peut-être même sincère.

— Il figurait sur notre liste d'individus à interroger.

— Comme c'est romantique.

— Je ne vois pas en quoi.

— Se trouver face à une enquêtrice aussi belle, quelle chance !

— Sa chance, c'était d'être innocent.

Julian s'esclaffa.

— Vous avez eu tous les deux de la chance, je dirai.

— Vous avez raison, convint-elle, touchée.

— Comment êtes-vous devenue flic ?

— J'ai suivi le programme de l'École de police.

— Mais pourquoi ? insista-t-il en se tournant carrément vers elle, son verre de vin à la main. Et la Criminelle, en plus. Vous en aviez toujours rêvé ?

« Ma foi, il semble vraiment intéressé », se dit-elle en ravalant une pique.

— Depuis aussi longtemps que je m'en souviennne.

— C'est l'avis de Marlo et elle s'en est inspirée pour incarner votre personnage. Avec cette intensité, cette énergie, ce côté flic jusqu'au bout des ongles. Je m'efforce d'en faire autant pour Connors – un homme de pouvoir, prospère, mystérieux. Depuis le début, Marlo et moi sommes d'accord pour affirmer que votre couple est le cœur de cette histoire.

— Il me semble que c'est plutôt l'affaire Icove.

— D'après moi, les Icove en sont davantage les entrailles. Le... cancer de l'estomac. C'est l'expression qu'a employée Marlo. Mais votre amour en est le cœur.

— Notre...

Partagée entre l'effroi et l'embarras, Eve ne put aller plus loin.

— Ne soyez pas décontenancée, fit Julian. L'amour véritable, c'est magnifique. Et... insaisissable, non ?

— Julian est un grand romantique, lança Marlo, qui était assise juste en face, entre Roundtree et Connors. Mais il n'a pas tort.

Julian lui adressa un clin d'œil.

— Les scènes d'amour sont celles que je préfère, assura-t-il.

— Seigneur ! souffla Eve.

— L'alchimie entre ces deux-là est explosive, commenta Roundtree. Ils vont embraser l'écran.

— Seigneur ! répéta Eve.

Ce fut au tour de Connors de rire.

— Du calme, lieutenant.

— Vous l'entendez ? s'exclama Julian, visiblement enchanté, en pressant la main d'Eve avant de fixer le regard sur Connors. Cette manière que vous avez de dire « lieutenant ». D'un ton à la fois tendre, intime et sensuel.

— C'est mon rang dans la police, marmotta Eve.

— Il le respecte. Vous respectez son rang, déclara Julian à Connors, autant que vous l'aimez, elle.

— Pas tout à fait, rectifia Connors.

— Non, sans doute, mais c'est présent. Et vous vous appréciez. Vous vous faites confiance mutuellement. Quand vous descendez ensemble dans le laboratoire clandestin au péril de votre vie...

— Pour l'amour du ciel, cesse de leur lécher les bottes, Julian ! s'énerva K. T.

Elle but une gorgée de vin, reposa brutalement son verre sur la table. Puis elle eut le culot de claquer des doigts à l'adresse de l'un des serveurs pour qu'il vienne le lui remplir.

— À force, tu vas avoir des crampes aux lèvres.

— Nous entretenons une conversation, protesta Julian.

— Ça, une conversation ? Tu te comportes comme si Marlo et toi étiez les seuls acteurs du film. C'est insultant à la fin. Si tu nous lâchais un peu. Tu n'auras qu'à prévoir une partie de jambes en l'air avec Dallas et Marlo pendant ton temps libre. Certains d'entre nous essaient de manger.

Un silence horrifié suivit, pendant lequel Eve examina K. T. Puis elle s'adressa à sa partenaire :

— Peabody ?

— Oui, lieutenant.

— Il m'arrive occasionnellement de vous botter les fesses, n'est-ce pas ?

— Et même régulièrement, oui, lieutenant.

— Vous allez peut-être avoir une chance de me voir botter

celles de votre double pendant que vous restez confortablement assise sur les vôtres. Ce genre d'occasion ne se présente pas tous les jours.

— Je n'ai pas peur de vous, riposta K. T. avec un sourire narquois.

— Vous devriez. Si vous laissiez les adultes discuter entre eux, à présent ?

— Bien joué, approuva Connors comme Eve reprenait sa fourchette.

Julian s'empara de son verre et le vida d'un trait.

— Je suis désolé, souffla-t-il.

Dès que le serveur l'eut resservi, il but de nouveau, longuement.

— Je suis désolé, répéta-t-il. Je ne cherchais pas à...

— Ne vous inquiétez pas, le rassura Eve en goûtant son homard. Si vous m'aviez offensée, Connors vous aurait déjà réglé votre compte.

Elle adressa un sourire à son mari.

— L'amour, le vrai, c'est magnifique, insaisissable, et aussi méchant qu'un serpent.

— Je m'occupe d'elle, intervint Connie d'un ton posé avant de s'éclipser avec K. T.

— Puis-je vous poser une question ? chuchota Marlo en se penchant vers Eve.

— Bien sûr.

— Si vous décidez de botter des fesses plutôt que de pendre, pourrai-je assister à la séance ?

— Plus on est de fous, plus on rit.

Un buffet avec desserts, digestifs et café avait été dressé dans la salle de projection, au sous-sol.

— Sacrée installation, admit Eve.

— En effet.

Elle observa la manière dont Connors examinait l'écran géant, les fauteuils en cuir jonchés de coussins, les canapés confortables, l'éclairage, le bar.

— Je vois tourner les rouages de ton cerveau, murmura-t-elle.

— J'avais pensé construire une salle de cinéma chez nous, mais j'hésitais quant à l'installation et au lieu.

— C'est l'écran géant qui t'excite.

— Possible.

— À ton avis, où Connie a-t-elle emmené K. T. ?

— Dans un endroit très tranquille. Cela dit, Julian te draguait.

— Simple réflexe.

— Je suis d'accord avec toi, et c'est pourquoi il est encore de ce monde.

Nadine, qui avait opté pour la petite robe noire et une demi-douzaine de rangs de perles, s'approcha pour choquer son verre de cognac contre la tasse de café d'Eve.

— Roundtree nous promet un film divertissant d'ici peu, annonça-t-elle, mais je doute qu'il vaille la petite scène à laquelle nous avons assisté tout à l'heure.

— K. T. est une imbécile et elle est grossière, déclara Eve. L'insolence, passe encore, mais lorsque s'y ajoute la bêtise, ça me donne envie de lui défoncer le visage à coups de poing.

— Vous n'êtes ni la première ni la dernière et encore moins la seule à éprouver ce sentiment, assura Nadine. Roundtree travaille avec elle parce qu'en dépit de son sale caractère elle est douée. J'ai vu quelques extraits. Elle a parfaitement cerné Peabody.

— Combien de temps Julian et elle ont-ils couché ensemble ?

— Ah ! Vous aviez compris. Une ou deux fois, il y a longtemps. Julian est beau gosse, charmant et attentionné. Il excelle dans son métier et couche avec n'importe qui, n'importe quand. C'est un chaud lapin mais il assume.

— Vous parlez d'expérience ?

— Non. C'est tentant, mais trop prévisible. Il a été surpris par mon « non merci » mais n'a pas pris la mouche.

Nadine scruta la pièce où s'étaient formés plusieurs petits groupes.

— Joël tente de glisser une liaison Marlo Durn- Julian Cross dans la locomotive publicitaire. Un coup classique et qui ne fait jamais de mal aux chiffres. Julian serait enchanté de lui rendre ce service. De surcroît, je pense qu'il s'est convaincu qu'il était amoureux de Marlo. Il fonctionne ainsi. À l'écran, c'est palpable.

— Il s'agit d'un film sur le sexe ou sur une affaire de meurtre ? s'offusqua Eve.

— Les deux alimentent la machine, expliqua Connors. Tiens ! On dirait que notre hôtesse a fini de sermonner son invitée.

— Le fac-similé de Peabody n'a pas du tout l'air repentant, nota Eve tandis que les deux femmes franchissaient le seuil de la salle. K. T. est visiblement énervée. Et elle alimente sa propre machine, ajouta-t-elle comme l'actrice fonçait vers le bar.

Eve se détourna en haussant les épaules. Cette femme ne méritait pas qu'on s'intéresse à elle.

Pendant une demi-heure environ, on continua à bavarder, à boire et à manger, à circuler. Eve frisait l'exaspération quand Roundtree vint à l'avant de la salle de projection.

— Asseyez-vous, tous. Dallas et Connors, ici au premier rang. J'ai monté quelques extraits de *La Conspiration Icove* en avant-première. J'espère que tout le monde, notamment nos invités d'honneur, appréciera cet aperçu.

— Voyons comment nous nous débrouillons, murmura Connors

en prenant la main de sa femme.

— Et si on déteste ? chuchota-t-elle. Il faudra faire semblant ?

— Si tu nettoyais tes lunettes roses, pour une fois ?

Il lui serra brièvement la main tandis que les lumières s'éteignaient.

« Pas mal, la musique », songea Eve. Puissante, à la fois éloquente et obsédante. À l'instant précis où elle commençait à se détendre, le visage de Marlo – si semblable au sien – remplit l'écran gigantesque.

— Enregistrement. Dallas, lieutenant Eve.

La caméra s'éloigna pour révéler Marlo et le cadavre dans le fauteuil de bureau.

— La victime s'appelle William B. Icové.

Comme elle commençait à s'accroupir, le macchabée éternua bruyamment.

— À vos souhaits, lança Marlo, imperturbable. La victime paraît allergique à la mort.

Hors champ, les rires fusèrent.

Malgré elle, Eve sourit. Gags, bourdes et moments intenses rompus par des incidents inattendus s'enchaînèrent. Andréa, dans le personnage de Mira, loupait une réplique et lâcha un torrent de jurons aussi grivois qu'inventifs. Marlo et l'actrice incarnant Nadine s'interrompirent au beau milieu d'un dialogue pour s'embrasser avec fougue.

Cette scène leur valut une salve d'applaudissements.

Matthew-McNab tomba de sa chaise tandis que l'ordinateur sur lequel il travaillait s'écroulait. Julian s'égara en adoptant subitement l'accent de Brooklyn.

Les spectateurs étaient hilares.

— Comment peuvent-ils avancer en se plantant aussi souvent ? s'étonna Eve.

— C'est la raison pour laquelle il faut multiplier les prises, lui répondit Connors.

Toutefois, les comédiens ne semblaient pas s'en plaindre. Le bêtisier prit fin et la caméra revint sur Marlo, cette fois vêtue de son long manteau noir, l'arme au poing, la brise ébouriffant ses cheveux courts.

— Je suis flic, déclara-t-elle, le regard féroce.

Elle écarta vivement le pan du manteau pour rengainer, rata l'étui. Le pistolet paralysant chuta à ses pieds.

— Eh, merde ! Pas encore !

Roundtree demanda qu'on rallume. Souriant, il se leva pour recevoir les acclamations de son public en caressant sa barbichette.

— Ça n'a pas été simple vu le nombre de bévues parmi lesquelles j'ai dû faire le tri, concéda-t-il.

Il s'assit auprès d'Eve, réclama son attention.

— Il faut bien s'amuser un peu.

— L'exercice est réussi.

— J'en rajouterai pour les bonus du DVD. Les gens adorent voir les acteurs merder, bafouiller et tomber sur leur postérieur.

— J'ai beaucoup ri, je l'avoue.

– Nous proposerons aussi des entretiens individuels avec les principaux acteurs. Sans vouloir vous harceler – c'est le boulot de Joël –, ce serait encore mieux si vous acceptiez une interview. Connors et vous... Je suis prêt à prolonger mon séjour à New York après le tournage s'il le faut, ou à revenir plus tard. Réfléchissez-y. Vous avez vécu cette histoire. Je vous promets que nous lui rendrons justice, et je tiens toujours mes promesses. Mais vous étiez présents. Tous ceux qui verront ce film auront envie d'entendre votre version des faits.

– Pour moi, c'est une affaire classée.

— Faux, contra-t-il en secouant la tête. J'ai compris au moins cela à votre sujet. Les Icove étaient les méchants, les Avril et les

autres, les victimes. Pourtant, quand une victime a assassiné le méchant, vous avez dû la poursuivre. Celles qui ont survécu sont quelque part dans la nature. Il n'y en aura pas d'autres grâce à votre intervention, et cela, c'est important. Mais si vous avez clôturé le dossier, vous fie l'avez pas enterré. Réfléchissez, répéta-t-il en lui tapotant le bras.

— Il est doué, marmonna Eve tandis que Roundtree se relevait pour rejoindre Andréa.

— Et il a raison, murmura Connors.

Quand j'ai consenti – dans une certaine mesure – à coopérer avec Nadine sur le livre, je Savais que cela remuerait le couteau dans la plaie. Une partie de moi-même souhaitait la refermer définitivement, mais c'est impossible. L'autre partie pense que les gens doivent savoir qui étaient – qui sont – les véritables victimes dans cette histoire. Comment en parler ? Ce n'est pas à moi de décider qui est coupable et qui est innocent.

— Légalement, non. Mais au fond de toi, tu le sais.

Eve laissa échapper un soupir.

— En d'autres termes, tu m'encourages à accepter la proposition de Roundtree ?

— Ce pourrait être un moyen pour toi de panser la blessure. Tu es toujours hantée par cette histoire – par eux. Moi aussi.

— Bon, d'accord, je vais y songer. On peut s'en aller ?

— Dirigeons-nous vers la sortie.

Mais il fallait d'abord saluer les uns et les autres. Avec envie, Eve regarda Mavis et Leonardo s'esquiver (le bébé était un excellent prétexte) alors que Connors et elle se faisaient accrocher une fois de plus.

D'après les calculs d'Eve, il leur fallut vingt bonnes minutes pour atteindre le rez-de-chaussée. Julian était vautré sur un canapé dans le salon.

— J'en étais sûre, grommela Connie. Il était déjà soûl avant la fin du dîner.

— Il a beaucoup bu, confirma Eve.

— Le comportement de K. T. l'a mis fort mal à l'aise. Julian a une fâcheuse tendance à noyer son embarras dans l'alcool. L'incident avec K. T. est regrettable, mais elle est ainsi.

— Aucun problème, la rassura Eve.

— Si vous voulez, nous pouvons raccompagner Julian à son hôtel, proposa Connors.

— C'est gentil, mais je crois qu'il vaut mieux le laisser dormir. Ne bougez pas, je vais chercher votre superbe manteau.

— Décidément, la ressemblance est de moins en moins convaincante, commenta Eve. Tu tiens mieux la boisson et je ne t'ai encore jamais vu affalé sur un divan, un coussin serré dans les bras comme un ours en peluche.

— Pourvu que cela n'arrive jamais.

— J'adore ce vêtement ! s'exclama Connie en revenant.

Eve voyait enfin la lumière au bout du tunnel quand Matthew Zank, trempé, déboula de l'ascenseur. Marlo, d'une pâleur de cire, le suivait.

— Sur... sur le toit, balbutia Zank. C'est K. T. Sur le toit...

— Je crois qu'elle est morte, dit Marlo d'une voix blanche, en s'asseyant sur le sol, les yeux rivés sur Eve. Elle est morte. Là-haut. Il faut que vous y alliez.

— Ne bougez pas, ordonna Eve. Connie, personne ne sort avant que j'aie vérifié.

— Je... Non... Ce doit être une erreur.

— Possible, mais empêchez les gens de partir.

Connors et elle s'engouffrèrent dans la cabine.

— C'est une blague ? grommela-t-elle.

— Niveau toit, commanda Connors. Elle est peut-être simplement dans les vapes, comme Julian.

— Je l'espère parce que ça me fiche vraiment les boules d'enquêter sur un meurtre commis lors d'une réception où je suis invitée.

— Ça n'arrive pas souvent.

— Une fois, c'est déjà trop.

Ils émergèrent dans une vaste véranda – encore un feu dans la cheminée, des sofas confortables, un bar en miroir sur lequel trônait une bouteille de vin ouverte.

Les baies vitrées menant à la terrasse s'ouvrirent automatiquement à leur approche. Ils franchirent une autre porte en verre pour pénétrer dans une rotonde. Eve sentit un courant d'air, leva les yeux vers le ciel.

— Le dôme est entrouvert, constata-t-elle.

L'avait-il été toute la soirée ?

Trempee, K. T. gisait sur le dos près du bassin. Les yeux bruns et fixes étaient ceux de Peabody, et Eve en éprouva une sensation de malaise. Elle lui prit le pouls.

— Merde. Non seulement elle est morte, mais en plus, elle refroidit. Il l'a sortie de l'eau. Ou alors, il l'a poussée dedans, noyée, puis ressortie. Quoi qu'il en soit, il a bougé le corps. Merde !

— C'est fou ce qu'elle ressemble à Peabody.

— Mais ce n'est pas elle. Tu ferais mieux d'aller chercher la vraie et d'en profiter pour me rapporter un kit de terrain si tu en as un.

— Dans la limousine.

— Parfait. Demande à McNab de bloquer toutes les issues – je répète, personne ne sort – et de se renseigner sur le système de sécurité. Ne laisse monter que Peabody.

— Entendu. Voilà une soirée qui se termine mal, conclut Connors en contemplant la défunte.

— Pour elle, certainement.

Tandis que son mari redescendait, Eve extirpa son communicateur de sa pochette ridicule et alerta les autorités. Puis elle fixa son micro sur la fine bretelle de sa robe.

— Dallas, lieutenant Eve. Enregistrement.

« Du verre cassé, nota-t-elle. Une mare de vin rouge, sans doute celui de la bouteille que j'ai aperçue en arrivant. »

— Selon l'identification visuelle, la victime est K. T. Harris.

Elle énuméra les détails : lieu, raison de la présence de la victime, noms – y compris le sien et celui de Connors – des invités.

— J'aperçois des éclats de verre et du vin renversé. J'avais remarqué une bouteille ouverte sur le bar dans la véranda.

Elle se déplaça de côté.

— Six mégots de cigarettes à base d'herbe dans le cendrier. Le sac de la victime est sur la table basse, ouvert.

Elle s'accroupit, prenant soin de ne rien toucher.

— Je vois du rouge à lèvres, un petit boîtier noir, des espèces, une carte-clé. La victime porte la même robe qu'à son arrivée à la réception, ses bijoux, sa montre. Son escarpin gauche est en place, éraflé au niveau du talon. Le droit est au fond du bassin.

Elle pivota, dissimulant délibérément le corps lorsqu'elle entendit Peabody approcher.

— Si vous ne vous sentez pas d'attaque, dites-le-moi. Je comprendrai.

— Je n'ai pas bu tant que ça. J'étais trop nerveuse, trop excitée. Mais j'ai pris un Sober-Up par précaution.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Peabody s'humecta les lèvres et ses « filles » tremblèrent un peu.

— Je suis d'attaque.

Eve s'écarta sans un mot.

— Oh ! souffla Peabody, les yeux ronds. D'accord. Accordez-moi une minute.

— Prenez votre temps. Retournez à l'intérieur, mettez la bouteille de vin sous scellés. Connors m'apporte un kit de terrain. J'ai prévenu le Central. Les renforts ne vont pas tarder à arriver pour sécuriser le périmètre.

— Compris.

Peabody disparut.

« Scénario possible, songea Eve. K. T. Harris vient ici fumer une cigarette, s'imbiber, ruminer. Elle glisse, tombe dans le bassin et se noie. Un accident aussi banal que stupide. »

Ne serait-ce pas merveilleux ?

— Ce pourrait être un accident, déclara-t-elle quand Peabody reparut. Trop d'alcool, talons aiguilles... La piscine n'est pas très profonde. Elle chute, se cogne la tête.

— Elle n'a pas arrêté de boire pendant le repas.

— Donc, ce pourrait être un accident. Inspectez l'extérieur du dôme, tâchez de relever tout indice laissant supposer qu'elle n'était pas seule.

— C'est bon, je me sens mieux.

— Tant mieux. Sortez le Seal-It, enchaîna Eve, comme Connors revenait avec la mallette, et mettez-vous au boulot. Quel est le climat, en bas ? demanda-t-elle à Connors.

— McNab a placé tout le monde, y compris les membres du personnel, dans le séjour. À moins d'un contrordre, il prévoit de transférer les domestiques et les employés du traiteur dans la cuisine dès l'arrivée des uniformes.

— Parfait. Identification confirmée, énonça-t-elle dans son micro après avoir pressé le pouce de la jeune femme sur son écran tactile. Sexe féminin, type caucasien, vingt-sept ans... Deux de plus que Peabody.

— Tu cherches les dissemblances.

Eve haussa les épaules.

— La grande différence, c'est que celle-ci est morte. Heure du décès, 23 h 30, ajouta-t-elle en consultant sa montre, sourcils froncés. Peu après le début de la séance de cinéma, il me semble. Avant et après, les invités ont circulé. Nous avons parlé avec Roundtree à la fin, mais je n'ai pas prêté attention à l'heure.

Paupières closes, elle remonta dans le temps.

— Il nous a demandé de nous installer au premier rang. Je ne me rappelle pas avoir vu K. T. après que nous nous sommes assis.

— Elle était au fond, dit Connors. Je l'ai noté parce que j'avais la ferme intention de l'éviter, et de te tenir à l'écart d'el|e.

Eve rouvrit les yeux.

— Nous tournions le dos aux spectateurs. Elle a très bien pu monter ici dès les lumières éteintes. Pas de sang, murmura-t-elle en lui tâtant le crâne. Tiens ! On dirait une petite lacération ici.

Elle chaussait ses micro-lunettes quand McNab les rejoignit.

— Nous avons quatre uniformes sur les lieux. Je leur ai demandé de...

Il blêmit.

— Ô mon Dieu ! Mon Dieu !

— Elle est plus âgée, dit Eve d'un ton neutre. Sa lèvre inférieure est plus mince, ses yeux, plus ronds. Ses pieds sont plus longs et plus étroits.

— Pardon ?

— La victime est K. T. Harris, vingt-sept ans, actrice.

— J'ai trouvé des verres et des serviettes sur un guéridon dans le coin jardin, annonça Peabody en revenant. J'ai tout embarqué pour la police scientifique.

— Peabody.

McNab lui agrippa la main. Elle poussa un cri et Eve se dit qu'il

avait dû lui broyer un os. Il l'attira à lui, enfouit le visage dans ses cheveux.

— Qu'est-ce que... ? commença Peabody. Ah ! Je comprends. Moi aussi, j'en ai eu la chair de poule. Mais je suis là, tout va bien.

Pour le lui prouver, elle lui pinça les fesses – un geste qu'Eve, vu les circonstances, choisit d'ignorer.

— McNab, rapport...

— Lieutenant.

— Regardez-moi, glapit Eve. Regardez-moi quand je vous parle. Rapport.

— Nous avons rassemblé les membres du personnel – domestique et traiteur – dans la cuisine. Les autres sont toujours dans le salon. Deux uniformes par groupe. Ils posent un tas de questions. Sauf Julian Cross, qui est toujours dans le cirage. J'ai pensé qu'il valait mieux le laisser tranquille pour le moment.

— Bien. Redescendez, envoyez-moi l'un des uniformes affectés en cuisine pour sécuriser la terrasse. Remplacez-le, commencez à prendre les noms, les coordonnées, les dépositions. Combien sont-ils ?

— Trois de la maison, dix de l'extérieur.

— D'accord. Peabody, donnez-lui un coup de main. Qu'en est-il de la sécurité à ce niveau ?

— J'ai posé la question à Roundtree, répondit McNab. Il n'y a aucune caméra ici. Les entrées sont surveillées, mais pas l'intérieur ni le toit.

— Dommage. Il faudra néanmoins visionner les bandes existantes afin d'éliminer l'hypothèse d'un intrus. Installons-nous dans la salle à manger pour interroger les propriétaires et les invités. Commencez par Matthew Zank – seul. J'arrive.

Eve attendit qu'ils s'éloignent, main dans la main.

— Ça se complique, marmonna-t-elle.

— Parce que ?

— Ce pourrait être un accident. Sauf que l'escarpin qu'elle porte encore est éraflé derrière le talon. Et qu'elle a un léger hématome sur la joue droite.

— Tu crois qu'on l'a traînée de force dans le bassin ?

— Je pense qu'on a pu l'y traîner, puis l'y pousser. À moins qu'elle n'ait abîmé sa chaussure et ne se soit blessée en tombant.

— Mais tu n'en es pas convaincue, devina Connors.

— Non. Quand bien même ce serait un accident, nous avons un cadavre qui ressemble comme deux gouttes d'eau à l'un de nos inspecteurs et une maison remplie de Hollywoodiens – plus une journaliste. Les médias vont se ruer dessus tels des requins.

— D'autant que la responsable de l'enquête est la vedette du film.

Eve jeta un regard au corps.

— Pour l'heure, c'est elle qui tient le haut de l'affiche.

Ils regagnèrent le rez-de-chaussée, et elle pria Connors de vérifier les disques de sécurité avant de se diriger vers le salon. À son entrée, tout le monde se mit à parler en même temps.

— Stop ! Taisez-vous. Restez assis. Je ne peux pas vous répondre pour l'instant, alors inutile d'insister.

En revanche, je peux vous confirmer le décès de K. T. Harris.

— Seigneur ! s'écria Connie en se cachant le visage dans les mains.

— Je ne pourrai vous fournir aucune information supplémentaire tant que le médecin légiste ne l'aura pas examinée. Je parlerai avec chacun d'entre vous.

Andréa brandit un verre minuscule. Elle en avala le contenu d'un trait, puis fixa Eve.

— Nous sommes les suspects.

— Je parlerai avec chacun d'entre vous, répéta Eve. Docteur Mira, si vous pouviez m'accorder quelques minutes.

— Bien sûr.

Mira se leva et suivit Eve hors de la pièce.

— Quel est votre avis ? s'enquit cette dernière. Comme ça, à brûle-pourpoint.

— Vous pensez qu'il s'agit d'un homicide ?

— Je l'ignore. Ce pourrait être un accident. Quoique... En attendant d'en avoir la certitude, nous procéderons comme si c'était un meurtre. Vos impressions ?

— Individuellement et en tant que groupe, ils sont nerveux, bouleversés. Connie a réussi à s'accrocher à son rôle d'hôtesse. Roundtree l'avait persuadée, ainsi que tous les autres, que Harris cuvait simplement son vin, comme Julian. Joël et Valérie – le producteur et la chargée de relations publiques – sont restés ensemble un moment. Il était furieux – et plusieurs d'entre eux ont protesté – quand McNab a confisqué tous les communicateurs. Cependant, personne n'a provoqué d'esclandre. Matthew et Marlo étaient les plus choqués. Dans la mesure où ce sont eux qui l'ont trouvée, cela peut s'expliquer.

— Vous pourriez peut-être assister aux interrogatoires, suggéra Eve. Du moins dans un premier temps.

— Si cela peut vous être utile.

— C'est une situation abracadabrante. Vous êtes psy. C'est votre domaine. Nous sommes dans un drôle de merdier, non ?

Mira laissa échapper un rire.

— Je suppose que oui.

4

Eve commença par Matthew. Ils s'installèrent dans la salle à manger où ils avaient dîné un peu plus tôt. Un centre de table composé de lys et de petites chandelles blanches avait remplacé les couverts et les plats. Matthew avait troqué son costume pour un tee-

shirt et un pantalon de jogging gris.

— Connie ma prêté une tenue de rechange, expliqua-t-il. Ils ont un gymnase et elle a toujours des vêtements de sport pour les invités. McNab ma autorisé à me changer. J'étais trempé. Marlo aussi.

— Pas de problème. Je souhaite enregistrer cet entretien et, par simple précaution, je vais vous citer vos droits.

— Ça faisait un moment.

— Pardon ?

— Quand j'avais dix-sept ans, on m'a arrêté pour ivresse sur la voie publique et consommation d'alcool alors que j'étais mineur. Je sortais d'une de ces fêtes du genre « les parents sont en voyage, profitons-en ». J'avais la langue bien pendue, j'ai insulté le flic. J'en ai été quitte pour une amende de mille dollars, une thérapie et trois mois de travaux d'intérêt général. En plus, j'ai été interdit de sortie pendant un trimestre. Désolé, enchaîna-t-il en se frottant la figure. Vous vous en fichez, pas vrai ? Je n'avais encore jamais vu un cadavre. J'ai joué le mort, tué des gens, bercé ma sœur agonisante dans mes bras – à l'écran. On croit avoir vécu tout cela mais on se trompe. Peu importe la qualité du maquillage, des éclairages, des angles de prise de vue, ce n'est pas pareil... K. T. était si pâle. Et ses yeux...

— Voulez-vous quelque chose à boire, Matthew ? intervint Mira.

Il lui adressa un regard reconnaissant.

— Je peux avoir un thé ? Ça ne vous ennuie pas ?

D'un signe de tête, Eve lui donna le feu vert et Mira se leva.

— Je n'arrive pas à me réchauffer, reprit-il. L'eau était assez froide, je suppose. Et le... désolé, répéta-t-il.

— Vous avez quelque chose à regretter ?

— Je suis maladroit. Je me croyais fort, mais je craque.

— Ne vous inquiétez pas.

Eve brancha l'enregistreur et récita le code Miranda révisé.

— Vous avez bien entendu, Matthew ? Vous comprenez vos droits et vos obligations ?

— Oui.

— Que faisiez-vous avec Marlo sur le toit ?

— Nous voulions prendre l'air.

— Que s'est-il passé ?

— Elle avait mal aux pieds. Marlo. Je lui ai suggéré d'enlever ses chaussures et de tremper ses pieds dans le bassin. Nous pensions rester assis au bord quelques minutes. On riait encore du bêtisier en pénétrant dans la rotonde. On ne l'a pas vue tout de suite.

Mira revint avec un plateau chargé d'une théière et de tasses, dont une fumante.

— Volontiers. Ensuite ?

— Marlo a poussé un hurlement. Elle l'a vue la première et elle a crié. Je n'ai pas réfléchi, j'ai plongé. K. T. flottait sur le ventre et je... nous l'avons sortie de l'eau.

— Marlo aussi a plongé dans la piscine ?

Il but une gorgée de thé.

— Non. J'ai ramené K. T. au bord et Marlo m'a aidé à la hisser hors de l'eau. Elle était lourde. J'ai tenté de la ranimer - j'ai été maître nageur sauveteur dans ma jeunesse -, mais il était trop tard. Marlo était en larmes. Elle m'a assisté, mais nous n'avons rien pu faire. Nous aurions dû appeler les secours depuis le toit. Mais nous sommes descendus vous chercher.

— Avez-vous remarqué quelqu'un là-haut, ou en chemin ?

— Non. Enfin si, nous avons aperçu Julian, endormi sur le canapé, et Andréa, qui sortait des toilettes du vestibule. Puis nous avons pris l'ascenseur.

— Connaissez-vous quelqu'un qui pourrait vouloir du mal à K. T. ?

— Seigneur ! soupira-t-il en fermant les yeux et en buvant une

autre gorgée de thé. Elle a un sacré caractère, et quand elle boit, c'est pire. S'il y a des frictions sur le plateau, c'est le plus souvent à cause d'elle, car le reste de l'équipe s'entend bien. Mais non, personne ne peut lui en vouloir à ce point. D'ailleurs, elle avait tourné pratiquement toutes ses Scènes. Nous n'aurions plus eu à la supporter que pendant la promotion.

— Avez-vous eu des problèmes avec elle, personnellement ? »

Il fixa sa tasse, puis :

— Je ne sais pas comment vous appeler.

— Dallas, c'est parfait.

— Dallas...

Il inspira profondément.

— Nous sommes sortis plusieurs fois ensemble. C'était il y a des mois, avant le lancement du projet, avant que je n'obtienne le rôle. À l'époque, elle ne buvait pas. Elle ne buvait pas non plus quand elle a décroché son contrat, et Roundtree s'est battu comme un fou pour que les financiers approuvent ce choix. Elle a dû passer une audition, ce qui ne lui a pas plu, mais elle a su parfaitement cerner le personnage – et elle m'a pistonné. Ils voulaient engager quelqu'un d'autre pour jouer McNab. J'ai fait une lecture et j'ai été sélectionné. Pour moi, c'était une chance inouïe. Après, on a cessé de se voir.

— Parce que vous aviez eu le rôle ?

— Je sais, c'est l'impression que ça donne. Et ce qu'elle aimait à penser. Que je m'étais servi d'elle pour mettre un pied à l'étrier.

— Quoi d'autre sinon ?

Il se frotta vigoureusement les cuisses, posa les mains à plat sur la table.

— Bon... Au début, on s'est bien amusés. Notre liaison n'a duré que trois semaines environ, mais nous avons partagé d'excellents moments. Nous avons préparé nos auditions respectives ensemble et nous nous entendions bien. Ensuite, quand elle a su qu'elle avait le rôle, elle s'est remise à boire. Énormément. Elle est devenue... possessive et paranoïaque.

— Par exemple ?

— Elle voulait savoir où je me trouvais à la seconde près. Où j'étais, ce que je fabriquais, avec qui. Une véritable obsédée. Quand elle ne me harcelait pas de coups de fil ou de SMS, elle débarquait chez moi. Lorsque nous dînions au restaurant, si j'avais le malheur de sourire à la serveuse, c'était sûrement parce que j'avais envie de coucher avec elle, si ce n'était déjà fait. Vous avez vu comment elle s'est comportée pendant le dîner ? Elle provoquait sans cesse des incidents du même genre dans les lieux publics.

Il s'empara de sa tasse.

— C'était humiliant, énervant. Quand elle estimait que je ne lui prêtais pas suffisamment attention, elle m'accusait de la tromper, de lui mentir, de l'exploiter. Je vous le répète, notre liaison n'a duré que trois semaines. Rien de sérieux. Du moins pour moi. Mais du jour au lendemain, elle s'est métamorphosée. Elle a commencé à venir chez moi en pleine nuit pour vérifier si j'étais seul. Puis elle s'est mise à me bousculer, à me gifler, à me jeter des objets à la figure. Je lui ai annoncé que je voulais rompre. Nous n'en étions qu'à la préproduction quand elle a tenté de me faire virer. J'ai dû me précipiter chez Roundtree et tout lui raconter. Il m'a soutenu et affirmé que ce n'était pas la première fois qu'elle dérapait ainsi.

— Ce ne devait pas être facile de travailler avec elle.

— Ça s'appelle jouer la comédie, admit-il avec un sourire en demi-teinte. Si c'était facile, tout le monde le ferait. Bref, elle a fini par se calmer. Ça a été un soulagement pour moi. Entre nous, ça marchait – question personnages. Tout le monde sentait que nous étions faits pour ces rôles. C'est très récemment qu'elle a recommencé à perdre les pédales. Peut-être parce que le tournage approche de sa fin. La semaine dernière, elle a saccagé ma loge. Je sais que c'était elle. Elle a tout cassé, déchiqueté mes vêtements, maintenant, je suis obligé de fermer la porte de ma caravane à clé avant de me rendre sur le plateau, nous n'avons plus de scènes ensemble, ajouta-t-il, puis il grimaça. Ce que je veux dire, c'est qu'avant ce drame, nous avions déjà terminé. Il marqua une pause, fixa sa tasse vide.

— Nous avons bien bossé malgré tout.

— Bien, Matthew, ce sera tout pour l'instant. Vous seriez gentil de demander à Marlo de venir. Ensuite, vous pourrez rentrer.

— Chez moi ?

— Pour l'heure, oui.

— Je préférerais attendre que... Ça ne vous dérange pas que je reste un peu ?

— Faites comme vous voulez, mais envoyez-nous Marlo.

Il se leva. Son regard passa de Mira à Dallas, puis revint sur la psychiatre.

— Merci pour le thé.

Il sortit, Eve arrêta l'enregistrement et se tourna vers Mira.

— Votre avis ?

— Il paraît plus jeune qu'au dîner. Il est encore sous le choc. Avenant, vaguement coupable. Il ne parvient pas à décider s'il s'est effectivement servi de K. T. pour décrocher ce contrat, mais il sait qu'elle en avait la conviction, donc il s'en veut. Selon moi, il avait choisi de penser à elle le moins possible, et désormais, elle hante son esprit.

Eve ralluma son appareil à l'arrivée de Marlo. Celle-ci avait revêtu un pantalon de yoga noir et un débardeur. Son visage était dépourvu de tout maquillage.

Eve répéta le processus qu'elle avait suivi avec Matthew. Marlo l'écouta, les yeux ronds, les mains croisées sur les genoux.

— Pourquoi étiez-vous sur le toit avec Matthew ?

L'actrice raconta la même histoire, à peu de chose près.

— La nuit était belle. Un peu fraîche. Il faisait meilleur dans la rotonde, mais après que Matthew avait sorti K. T. de la piscine j'ai eu tout à coup très froid. Je pensais qu'elle allait se remettre à respirer. Qu'elle tousserait et cracherait de l'eau. Il a essayé de toutes ses forces de la ranimer. En vain... C'était un accident, n'est-ce pas ? J'ai vu les éclats de verre. Elle a dû glisser et tomber. Se cogner la tête ? Elle avait beaucoup bu.

— Nous ne pouvons rien confirmer pour l'instant.

— C'est forcément un accident. Personne ici ne... Nous ne sommes pas des meurtriers ! s'exclama Marlo. Vous avez assisté à cet épisode au cours du repas, inutile de faire croire que nous étions amies. D'ailleurs, elle n'en avait pas. Elle avait des adversaires, des atouts, des possessions, mais pas d'amis. De là à la tuer, non. Nous avons une prédilection pour la tragédie, c'est indéniable. Nous nous en nourrissons. Mais pas comme ça.

— Avez-vous eu des problèmes particuliers avec elle ?

— Voyons voir, murmura-t-elle en repoussant ses cheveux d'un geste impatient, exactement comme le faisait Eve. Elle me détestait.

— Parce que ?

— Pour de multiples raisons. J'ai été nommée aux oscars. Je n'ai pas gagné, mais j'ai été reconnue en tant qu'actrice par l'Académie et ça l'a rendue folle. Elle m'a fait comprendre qu'elle savait comment j'avais obtenu le rôle qui m'avait valu cet honneur. J'étais sortie avec le scénariste – bien avant qu'il ne ponde ce projet, soit dit en passant, et donc bien avant le casting. Nous sommes restés amis. Elle pensait que j'avais couché pour gagner. Sur *La Conspiration Icove*, elle prétendait que j'accaparaissais l'écran, que je poussais Roundtree à sucrer ses répliques et ainsi de suite. Ce soir, juste avant la diffusion du bêtisier, elle m'a attirée dans un coin. Elle voulait savoir ce que je ressentirais quand les médias découvriraient que je me tapais Roundtree, Matthew et Julian. Elle m'a assuré que Connie était au courant et que Nadine préparait un reportage sur mes méthodes douteuses pour atteindre la gloire.

— Comment avez-vous réagi ?

— Je l'ai envoyée balader. « Va te faire foutre, K. T., parce que personne d'autre ne le fera. » Ce sont les dernières paroles que je lui ai dites. Mon Dieu, souffla-t-elle en fermant les yeux.

— C'est bon, fit Eve. Vous pouvez rentrer chez vous, Marlo. Demandez à Connie de nous rejoindre avant de partir.

— C'est tout ?

— Pour le moment, oui.

— Quand vous saurez ce qui s'est passé, vous nous le direz ?

— Bien sûr. Je vous tiendrai au courant.

Marlo se dirigea vers la porte, s'immobilisa.

— Nous sommes tous suspects, n'est-ce pas ?

— Vous vous êtes documentée pour ce rôle. Qu'en pensez-vous ?

— D'après moi, vous avez la certitude que K. T. a été assassinée et que l'un d'entre nous est le coupable, répondit Marlo, avant d'ajouter : Si seulement quelqu'un pouvait crier « Coupez ! ».

— Elle ne supporte pas d'avoir injurié la victime juste avant sa mort, commenta Mira après son départ. Elle ne l'aimait pas, et elle la jugeait comme inférieure à elle. Elle la trouvait grossière, pathétique et aussi horrible que sa dernière tirade.

— Elle la voyait aussi comme une menace à sa réputation.

— Vous ne croyez pas que Marlo couche avec Roundtree, Julian et Matthew ?

— Pas avec Roundtree ni avec Julian. En revanche, elle a une liaison avec Matthew.

Surprise, Mira s'adossa à son siège.

— C'est curieux, je n'ai rien remarqué.

— Ils le cachent bien. Cela risque de nous poser un problème. Ce sont des acteurs talentueux. Ils sont très discrets. Mais selon moi, deux personnes qui s'éclipsent en pleine réception pour se tremper les pieds dans un bassin sur un toit ont envie d'être seules. Et il l'attend dehors alors qu'il aurait pu partir depuis un moment.

Eve pianota sur la table.

— Je peux me tromper. Mais lui explique que Marlo l'a aidé, qu'elle a pleuré. Elle insiste sur le fait qu'il a tenté de ranimer la victime.

— Ils s'aiment, spécula Mira. Ils se considèrent mutuellement comme des héros.

— Mouais...

Eve remit en marche son appareil tandis que Connie franchissait le seuil de la pièce.

— Avant de commencer, puis-je vous offrir autre chose à boire ? s'enquit cette dernière.

— Non, merci, répondit Eve.

— Puis-je demander que l'on serve du café et peut-être quelques en-cas aux autres ? L'attente est longue.

— Bien sûr.

— Si je m'en chargeais ? proposa Mira en se levant. Asseyez-vous, Connie.

— Je suis complètement perdue, avoua celle-ci à Eve.

— Je vais vous poser quelques questions. Je serai aussi brève que possible. Par précaution, j'enregistre tous les entretiens et je cite ses droits à chacun d'entre vous.

Connie opina, l'air tendu, en se triturant les doigts.

— Pouvez-vous me dire ce qui s'est passé entre K. T. et vous quand vous l'avez emmenée à l'écart au cours du dîner ?

— Je l'ai priée d'un ton ferme de surveiller son langage et son comportement dans ma demeure. Je lui ai dit que si elle osait de nouveau s'en prendre à l'un de mes invités, je la mettrais à la porte et que je ne la recevrais plus jamais.

Connie détourna la tête, lèvres pincées.

— Ça n'a pas suffi.

— Expliquez-vous.

— Comme elle refusait de vous présenter ses excuses, à vous et aux autres, j'ai explosé. J'étais furieuse, horriblement gênée. Je lui ai lancé que je veillerais personnellement à ce qu'elle ne travaille plus jamais pour mon mari ni aucune de nos relations. Je lui ai rappelé que j'avais beaucoup d'influence dans le milieu.

Un frémissement la parcourut et elle essuya une larme furtive.

— Je n'aurais pas hésité.

— Comment a-t-elle réagi ?

— Au début, très mal. Elle a hurlé qu'elle en avait par-dessus la tête des sermons. Qu'elle avait des choses à dire et que personne ne pourrait l'en empêcher. Et elle a terminé sa tirade en déclarant que Marlo taillait des pipes à Mason entre deux scènes.

— Vous l'avez crue ?

— Ivre ou sobre, K. T. est une actrice douée. Sobre, elle est tolérable en tant qu'être humain, voire drôle. Ivre, elle est féroce, déraisonnable, et parfois violente. Grâce à l'intervention de divers agents, managers, responsables de relations publiques et producteurs, le public ignore cette facette de sa personnalité.

— C'est une réponse ?

— En partie. Non, je ne l'ai pas crue parce que mon mari est un homme intègre. D'une part, Marlo est trop orgueilleuse pour s'abaisser à ce genre pratique – et elle nous respecte, mon époux et moi-même. D'autre part, Mason et moi sommes mariés depuis de longues années. Nous avons passé un accord. Si l'un n'aime plus l'autre, nous devons faire preuve d'honnêteté. Si l'un ou l'autre éprouve le besoin d'une escapade, aucun souci. Mais si l'un ou l'autre couche, c'est fini. Pas de seconde chance.

— Un pacte judicieux.

— Nous ne nous en plaignons pas.

— De toute évidence, K. T. en voulait à Marlo. Pourquoi ?

— Elle était jalouse. Elle lui enviait sa beauté, son talent, son charme, sa popularité non seulement auprès de ses fans mais aussi de l'industrie. J'ai l'impression que K. T. s'en est prise à vous parce que vous êtes celle qu'incarne Marlo sur ce projet. Par conséquent, ce qu'elle ressent pour Marlo, elle le reproduit – le reproduisait – avec vous.

Elle se tut, plaqua la main sur sa bouche.

— Passé, présent, je mélange tout. Je suis complètement désespérée.

— Vous vous débrouillez très bien.

Mira réapparut et déposa une tasse de café devant Connie.

— Merci.

— Votre mari y a ajouté un doigt de cognac.

— Il me connaît.

— Vous rappelez-vous avoir Vu K. T. quitter la salle de projection ? demanda Eve. Ou quelqu'un d'autre pendant la séance ?

— J'avais déjà visionné le bêtisier, je me suis donc esquivée pour aller discuter avec le traiteur. Je suis restée un bon moment dans la cuisine. Je suis revenue vers la fin, je me suis glissée jusqu'au buffet pour m'assurer qu'il ne manquait rien. Je n'ai vu personne entrer ni sortir.

— Et quand on a rallumé ? Tout le monde était présent ?

— K. T. n'était pas là. Je le sais parce que je la surveillais. Elle avait trop bu, je ne voulais pas d'un nouveau scandale. Je comptais la mettre dans une voiture et la renvoyer chez elle, mais elle n'était nulle part en vue.

— Qui d'autre manquait à l'appel ?

— Je ne saurais dire. C'est sur K. T. que mon attention était concentrée. Je m'apprêtais à partir à sa recherche, quand Valerie m'a interceptée. Elle voulait la liste des desserts pour un article qu'elle devait rédiger à propos de la soirée. Puis Nadine nous a rejointes et nous avons bavardé. J'ai laissé tomber.

Du coin de l'œil, Eve aperçut Connors. Elle lui fit discrètement signe d'entrer.

— Désolé de vous interrompre.

— Ce n'est pas grave, dit-elle. Nous en avons fini pour l'instant, Connie. J'interrogerai quelqu'un d'autre d'ici à deux ou trois minutes.

— Les techniciens et l'équipe de la morgue sont arrivés, annonça Connors dès qu'il fut seul avec Eve et Mira. Ils sont sur le toit.

— Pressons le mouvement. Demande à Peabody d'interroger

Roundtree, Dennis Mira et l'assistant-réalisateur, dans n'importe quel ordre et ailleurs qu'ici. Restent Andréa Smythe, ce crétin de producteur et Nadine. Nous questionnerons Julian ensemble, en dernier. Mira, ajouta-t-elle, vous pourriez peut-être lui administrer une dose de Sober-Up.

Sur le qui-vive, les yeux brillants, Andréa avala une gorgée de café.

— C'était une salope. Un terme que j'emploie volontiers pour toute personne détestable, quel que soit son sexe. K. T. était une salope de première classe. Je ne l'aimais pas dans ce rôle car je trouve le personnage de Peabody particulièrement attachant. L'eau n'était jamais assez mouillée pour K. T.

Elle marqua une pause, sourit.

— Voilà qui est maladroit vu les circonstances. Je me fiche éperdument qu'elle soit morte, ajouta-t-elle en riant.

— Voilà une opinion bien arrêtée.

— Je maintiens. Pas plus tard qu'hier, je l'ai menacée de lui enfoncer un bâton dans le cul et d'y mettre le feu. Ou peut-être avant-hier. A force, je perds le compte. Il ne se passait pas une journée sans que je doive me retenir de l'étrangler à mains nues après lui avoir défoncé la figure à coups de pelle.

Andréa ébaucha un sourire par-dessus le rebord de sa tasse.

— Elle se débrouillait pour m'éviter.

— Je comprends.

— Ça m'est égal d'être une suspecte quand la victime est une imbécile de première, mais si je l'avais tuée, il y aurait eu des cris et du sang. Et j'y aurais pris trop de plaisir pour garder le secret.

Convaincue – du moins provisoirement –, Eve la libéra.

Joël Steinburger chercha immédiatement à prendre le contrôle.

— Nous avons quelques points à éclaircir.

— Sans blague ?

— Rien ne doit être dévoilé aux médias sans mon approbation, celle de Valerie ou de l'un des membres de mon équipe. Cette affaire doit être traitée avec la plus grande prudence. J'ai besoin de mon communicateur. En un moment comme celui-ci, je ne peux pas me permettre de figurer aux abonnés absents. De plus, je veux que tout le monde ici présent – personnel de service, police, invités compris – signe un accord de non-divulgateion. Imaginez qu'un serveur se précipite chez les éditeurs de tabloïds pour raconter une version déformée des faits, ou qu'un flic mal payé tente d'arrondir ses fins de mois en diffusant une vidéo de K. T. morte. Il paraît que vous avez demandé son transfert à la morgue. Nous refusons.

— Ah bon ?

— Il faut la transporter dans un établissement privé. Doux Jésus, savez-vous combien ces chiens de l'Internet paieraient pour une photo de K. T. nue sur une table d'autopsie à la morgue ?

— C'est tout ?

— Non. J'ai besoin...

— Pour l'heure, vous avez surtout le droit de garder le silence. Et je vous suggère de la fermer jusqu'à ce que je vous aie cité vos droits.

— Qu'est-ce que c'est que ce délire ? s'écria-t-il, sincèrement ahuri. Qu'est-ce qu'elle raconte ? demanda-t-il à Mira.

— Respirez. Calmez-vous. Le lieutenant Dallas fait son travail.

— Et moi, je fais le mien. Toutes les personnes impliquées dans cette production exigent que j'aborde cette affaire avec circonspection et que je la gère au mieux.

— Avez-vous bien compris vos droits et vos obligations ? s'enquit Eve.

— Vous ne me traiterez pas comme un criminel, riposta Joël en croisant les bras. J'exige la présence de mes avocats.

— Parfait. Contactez-les. Nous irons les attendre au Central. Aucun problème.

— Vous ne pouvez pas...

— Si, je peux, aboya Eve en abattant son insigne sur la table. C'est moi qui mène la barque. Soit je prends votre déposition ici, soit je vous traîne au Central et nous y attendons vos avocats. À vous de décider.

— Mesurez vos paroles ou je me plaindrai auprès de vos supérieurs.

— Whitney, commandant Jack. Allez-y.

Steinburger poussa un profond soupir. La couleur qui avait envahi son visage s'estompa légèrement.

— Vous devez comprendre : je m'efforce de protéger mon projet, mes camarades.

— Et vous, vous devez comprendre que je m'efforce de découvrir comment une jeune femme avec qui nous avons dîné il y a quelques heures a fini dans une piscine, flottant sur le ventre. C'est moi qui l'emporte. Ici ou ailleurs, Joël. À vous de choisir.

— D'accord. D'accord. Que voulez-vous savoir ? K. T. a été victime d'un tragique accident, c'est évident. Je ne veux pas que les médias s'en prennent à elle sous prétexte qu'elle était ivre. Je ne veux pas que Roundtree et Connie souffrent du fait qu'elle s'était enivrée chez eux.

— Etes-vous monté sur le toit ce soir ?

— Non.

— Avez-vous eu maille à partir avec la décédée ?

— Non.

— Vous mentez forcément. Vous seriez le seul, ici présent, à ne pas vous être fâché avec elle ?

— Certes, elle était difficile, reconnut-il. C'était une artiste. Les acteurs sont souvent de grands enfants. K. T. était capricieuse. Si je n'avais pas le don de gérer les personnalités excentriques, je n'en serais pas où j'en suis aujourd'hui.

— Il paraît qu'elle avait le vin mauvais.

— C'est précisément le genre de ragot que je veux éviter. Elle supportait mal l'alcool et elle était colérique. Elle n'était pas heureuse, mais elle faisait du bon boulot. Je ne tiens pas à ce qu'on la salisse.

— Avez-vous eu des altercations ?

— Je n'emploierais pas ce terme. Encore une fois, elle n'était pas heureuse. Elle avait des griefs contre le scénario, la direction, ses covedettes. Je suis accoutumé à ce type de saute d'humeur.

— Comment y remédiiez-vous ?

— Quand c'était possible, je les calmais, sinon, je me montrais ferme. K. T. comprenait qu'elle devait coopérer pour le bien de sa carrière. Elle était douée, très douée, mais pas indispensable. J'admets que son éclat au dîner était déplacé.

Il haussa les épaules.

— J'avais prévu d'en discuter avec elle demain, de l'encourager à retourner en cure de désintoxication, de suivre une thérapie. Sinon...

— Sinon ?

— Les acteurs affamés se ramassent à la pelle. J'ai un autre projet en cours et elle voulait y participer. Ce rôle lui aurait convenu à merveille, mais je lui aurais clairement expliqué que l'on pouvait se passer d'elle.

Eve libéra le producteur, et se tourna vers Mira.

— Il est à un poste où il a du pouvoir, observa celle-ci. Il s'en sert et adore cela. Il n'aurait eu aucun scrupule à se débarrasser d'elle – ou à l'en menacer – le cas échéant.

— Oui. Qui plus est, il est arriviste et nerveux. On ne peut s'empêcher de se demander ce que n'importe lequel d'entre eux ferait si la victime détenait une information pouvant ruiner leur réputation – ego et compte en banque inclus – ou ce film en particulier. Ce qui est évident, c'est que personne n'appréciait K. T. et que nul n'a pris la peine de feindre le contraire.

— Elle était particulièrement odieuse.

— Sans conteste, acquiesça Eve. Mais de là à se retrouver à la morgue.

— Avait-elle de la famille ?

— Je n'ai pas encore vérifié. Nous allons nous en occuper, prévenir les proches.

— Une tâche pénible. Voulez-vous que je commence à dégriser Julian ?

Eve ne put réprimer un sourire.

— Excellente idée. Pendant ce temps, je vais interroger Nadine. Merci pour votre aide. J'imagine que M. Mira et vous êtes pressés de rentrer chez vous.

— En fait, tout cela l'intéresse énormément. Et moi aussi.

— Ses chaussettes ne sont pas assorties.

— Pardon ?

— Les chaussettes de M. Mira ne sont pas assorties.

— Mince ! lâcha Mira avec un petit rire exaspéré. Le pauvre est si distrait. Je ne m'en suis pas aperçu.

— C'est... mignon, conclut Eve.

— Il a toujours la tête ailleurs. Il vivrait en cardigan dépenaillé et n'a cessé de faire des trous dans les poches de ses pantalons. Il ne trouve jamais son portefeuille ni rien dans le réfrigérateur. Et à l'instant où l'on se dit qu'il est dans la lune, il avance la réponse ou la solution qui manquait... Ceux qui attendent de leur compagnon qu'il soit parfait passent à côté de beaucoup d'éclats de rire – et de douceur, conclut Mira. Je vais m'occuper de Julian. Voulez-vous que je vous envoie Nadine ?

— Oui, merci.

Eve songea à Connors. La plupart des gens voyaient en lui un homme parfait. Elle savait qu'il ne l'était pas et s'en réjouit. Comme par hasard, il apparut, un gros mug de café à la main.

— Où as-tu trouvé ça ? s'exclama-t-elle. Je n'ai eu droit qu'à

des tasses de fille.

— Raison pour laquelle je suis allé trouver à la gouvernante.

Comme il posait le mug devant elle, Eve lui fit signe de se pencher. Et l'embrassa.

— Tu n'es pas parfait.

— Trop aimable.

— Tu n'es pas parfait, et c'est pour cela que tu me conviens. Merci, ajouta-t-elle en s'emparant du mug. Tu veux assister à mon entretien avec Nadine ?

— Volontiers, si tu acceptes de partager ce café. Histoire de te mettre au courant, Peabody et McNab viennent d'achever leurs interrogatoires. Peabody ne voulait pas t'interrompre. Elle m'a demandé de te prévenir qu'elle était remontée sur le toit faire le point avec les techniciens. Le corps a été transporté à la morgue.

— Je sais, ils m'ont envoyé un SMS : cause du décès non encore déterminée. Il faudra procéder à une autopsie pour savoir si c'est un accident ou un homicide. Selon moi, le suicide est une hypothèse à éliminer mais on ne sait jamais.

Nadine arriva, une tasse de café dans une main, une assiette de gâteaux dans l'autre.

— Écoutez... commença-t-elle.

— Non, c'est vous qui allez m'écouter. Asseyez-vous.

Eve s'empara d'un biscuit, au cas où Nadine s'énervait et écarterait l'assiette.

— Vous êtes le témoin d'une mort suspecte, enchaîna-t-elle. Je dois prendre votre déposition.

— Vous l'aurez, mais je veux mon communicateur et mon mini-ordinateur. Vous n'avez pas le droit de...

— Taisez-vous.

Eve mordit dans le gâteau. Pas mauvais.

— Vous ne les obtiendrez pas tant que je ne vous aurais pas éliminée de ma liste, car il est hors de question que vous joigniez votre producteur ou je ne sais qui d'autre à Channel 75. Je vois d'avance le scoop : « K. T. Harris retrouvée morte dans la piscine de Mason Roundtree – détails suivent. »

— Je suis journaliste et c'est mon boulot. Je me trouve sur la scène du drame. J'ai dîné avec la défunte.

Rejetant ses cheveux en arrière, Nadine étrécit les yeux tel un chat.

— Si vous vous imaginez un seul instant que je laisserai la primeur à quelqu'un d'autre, vous vous fourrez le doigt dans l'œil. Pourquoi ce sourire, Connors ?

— Je suis un homme, je déguste un café et des biscuits face à deux ravissantes jeunes femmes qui se crêpent le chignon. Malgré moi, je me demande si elles vont bientôt en venir aux mains. Plutôt divertissant, non ?

— Décidément, tu n'es pas parfait, grommela Eve. Fermez-la cinq minutes, Nadine, vous voulez ? Vous l'aurez, votre scoop – et ma coopération dans la mesure du possible.

— Ce qui signifie ?

— Ce que ça signifie. Mais vous avez dîné avec la défunte, et quand nous avons un cadavre sur les bras, mon boulot l'emporte sur le vôtre.

— J'aimerais un face-à-face avec vous dès que nous en aurons terminé ici, insista Nadine.

— Je vous dirai ce que je peux, mais vous ne me filmerez pas. Plus vous discuterez ou tenterez de négocier, plus vous laisserez le champ libre à un membre du personnel pour répandre la nouvelle. J'ai besoin de votre regard, Nadine. Voici ce que je sais : K. T. Harris est morte. Les trois personnes présentes dans cette pièce ne sont pour rien dans ce décès. Les Mira non plus. Peabody et McNab, pas davantage. Encore moins Mavis et Leonardo. Pour les autres ? Tout est possible. Par conséquent, il me faut vos impressions, vos intuitions, etc. À présent, au boulot.

Nadine extirpa de sa pochette une petite pile de serviettes en papier et un stylo-bille.

— Voyez à quoi j'en suis réduite, bougonna-t-elle. J'avais pourtant promis à McNab que je ne me servirais pas de mon mini-ordinateur pour contacter la chaîne.

— S'il vous l'avait laissé, je l'aurais expédié à la circulation. Première question – et cette fois, c'est officiel et enregistré – faites-vous des galipettes avec Julian Cross ?

— Vous avez l'art et la manière, commenta Nadine. Non, je vous l'ai déjà dit. Il est beau, charmant, amusant. Il est riche et célèbre. Il me plaît, je le trouve attendrissant, mais ce n'est pas une lumière. Or j'ai un faible pour les hommes intelligents. De plus, il « ferait des galipettes », comme vous dites, avec n'importe qui, n'importe quand et n'importe où. Je préfère quelqu'un de plus sélectif. Il n'insiste pas, que l'on accepte ses avances ou qu'on les refuse poliment. J'apprécie sa compagnie mais je n'ai aucune envie de coucher avec lui. Malheureusement... Sans compter que la machine promotionnelle lance une rumeur selon laquelle Marlo et Julian s'aimeraient à la ville comme à l'écran. De toute évidence, ça marche, bien qu'ils n'entretiennent qu'une solide amitié.

— Parce que Marlo a une liaison avec Matthew.

— Quoi ? Pas du tout ! s'exclama Nadine, avant de froncer les sourcils. Vraiment ? D'où sortez-vous cette information ? Je n'étais pas au courant.

Eve haussa les épaules.

— C'est mon impression. Vous devrez les interroger à ce sujet.

— Merde, grommela Nadine en écrivant fiévreusement sur une serviette.

— En attendant, reprit Eve d'un ton calme, vous avez passé beaucoup de temps sur le tournage. Qui pourrait vouloir tuer K. T. ?

— La thèse de l'homicide est confirmée ?

— Pas encore. Toutefois...

— D'accord. Ma réponse est : qui pourrait ne pas vouloir la tuer ? J'ai moi-même été tentée de l'assommer et de la noyer à plusieurs reprises. C'est ce qui s'est passé ?

— Sans commentaire. Pourquoi ?

— Parce que c'est une garce. Égoïste, geignarde, grossière. Elle boude, elle explose, elle aboie, elle crache son venin. Elle se considérait comme l'actrice principale de ce projet et s'arrangeait pour le faire savoir à la moindre occasion. Elle n'a pas hésité à m'aborder à propos du personnage de Peabody. Elle voulait des modifications, davantage d'interventions. Elle voulait une scène d'amour avec Matthew. Elle voulait que Peabody confronte Dallas sur divers points de l'enquête. Aucune de ses suggestions n'a été retenue, mais Roundtree, Valerie, Steinburger, Preston – ou un pauvre assistant – devaient la canaliser presque chaque jour. Elle ralentissait la production avec ses caprices et, ça, les huiles ne le supportent pas.

— Pouvez-vous me donner des exemples précis ?

— Dallas, à un moment ou à un autre, elle s'est attaquée à chacun des membres de l'équipe. Elle faisait ensuite profil bas pendant quelques jours, puis se trouvait une autre cible.

— Très bien. Concentrons-nous sur ce soir. Hormis son éclat au repas, l'avez-vous vue se disputer avec quelqu'un ?

Nadine examina les gâteaux, en choisit un, mordit dedans.

— Avec moi.

— Pour quelle raison ?

— Il ne lui restait plus que deux courtes scènes à tourner. Elle voulait qu'on les rallonge. Elle tenait absolument à ce que j'en parle à Roundtree, que l'on reprenne les séquences en fonction de ses propositions. Je lui ai répondu, comme les fois précédentes, que ses exigences étaient inacceptables. Elle m'a rétorqué, là encore comme les autres fois, que je ne connaissais rien au business ni au cinéma. Je lui ai conseillé d'écrire son propre bouquin, son propre scénario, et de laisser le mien tranquille. En des termes moins choisis.

— Vous êtes montée sur le toit ce soir ?

Nadine ricana.

— Non, pas ce soir.

— S'est-elle fâchée avec quelqu'un d'autre ?

— Je suppose que Connie et elle ont eu des mots quand Connie l'a entraînée hors de la salle à manger. Elle a vaguement insulté Andréa, mais K. T. manquait de répartie face à elle et le savait. Elle avait donc tendance à écourter leurs échanges. J'ai noté qu'elle avait attiré Preston à l'écart peu avant le dîner. Il avait l'air contrarié. Sinon, je l'avoue, je ne lui ai pas prêté plus d'attention que cela.

— Et durant la diffusion du bêtisier ? L'avez-vous vue quitter la salle de projection ?

— Non. Elle était au fond si je ne m'abuse, et je m'étais assise à côté d'Andréa parce que c'est de loin la plus drôle. De surcroît, Julian était déjà ivre et d'une humeur de chien. Je n'avais aucune envie de m'installer près de lui. Quelques minutes après le début du film, j'ai eu un message sur mon communicateur. Nous préparons une émission à Dallas avec des interviews des jumelles Jones, j'étais obligée de prendre l'appel. Je me suis donc rendue dans le petit salon du sous-sol. J'ai discuté avec mon producteur et mon réalisateur pendant une dizaine de minutes. À mon retour, je me suis glissée dans le fond...

Nadine plissa les yeux comme pour mieux se remémorer l'épisode.

— ... Elle n'était pas là. K. T. Harris. J'ai scruté la salle car je ne voulais pas me retrouver à côté d'elle. J'ai supposé qu'elle avait changé de place. En fait, elle avait dû sortir. Peut-être avant moi. Je n'ai rien remarqué d'autre, désolée.

— D'autres personnes manquaient-elles à l'appel ?

— Je l'ignore. Dès qu'on a rallumé les lumières, j'ai filé aux toilettes. Quand je suis revenue, quelques minutes plus tard, il y avait du monde un peu partout. Sauf K. T. mais, si je m'en suis aperçue, c'est uniquement parce que je cherchais à tout prix à l'éviter.

— Parfait. Pouvez-vous me décrire l'ambiance dans le salon pendant que vous patientiez ?

— Ils étaient tous en état de choc, bouleversés, les nerfs à vif.

Une réaction normale quand on sait qu'il y a un cadavre au-dessus de votre tête. Roundtree allait et venait, Connie s'efforçait de calmer les uns et les autres. Julian dormait, Matthew et Marlo étaient serrés l'un contre l'autre, blêmes. Quand elle n'était pas en train de supplier Connie de s'asseoir et de se détendre, Andréa tenait la jambe à Dennis Mira Steinburger serrait Valerie dans ses bras – rien d'étonnant à cela – tout en râlant parce que McNab nous avait confisqué nos appareils électroniques Preston a échangé quelques mots avec Roundtree Steinburger et même avec moi. Sinon, il fixait son verre de bière. L'atmosphère était tendue, inconfortable, pénible. Tout le monde croit – ou veut croire – à un tragique accident, mais personne n'en est sûr.

Peabody franchit le seuil, s'immobilisa en apercevant Nadine.

— Ah ! Euh... Lieutenant, pouvez-vous m'accorder un instant ?

— J'ai tout ce qu'il me faut pour l'heure, Nadine fit Eve. Vous pouvez retourner dans le séjour. Nous vous rendrons votre matériel rapidement.

— Dallas, vous m'aviez promis un scoop !

— Vous l'aurez. Mais je dois d'abord m'entretenir avec ma coéquipière.

— Très bien. J'emporte les gâteaux.

Non sans regrets, Peabody vit l'assiette disparaître avec Nadine.

— Ils avaient l'air délicieux, risqua-t-elle.

— Ils l'étaient. Rapport ?

— Nous avons toutes les dépositions. McNab vous en a préparé une copie, répondit Peabody en lui tendant un disque. Rien qui désigne quelqu'un comme un coupable possible. Le seul qui paraisse sincère ment chagriné est Roundtree. Il n'aimait pas K. T. mais il la détestait moins que les autres. Les techniciens ont presque terminé. Ils ont relevé des traces de sang.

— Où ? demanda vivement Eve.

— Au bord du bassin. Une infime quantité. Soit les taches avaient été nettoyées, soit l'eau les a estompées quand on a sorti le corps de l'eau. Cependant dans la mesure où on a aussi découvert ce

qui ressemble à un bout de tissu carbonisé dans la cheminée, j'opte pour la première hypothèse.

— Moi aussi.

— Le médecin légiste a confirmé la présence d'une contusion et d'une laceration à l'arrière de la tête de la victime, ce qui expliquerait la présence de sang. Ses empreintes étaient sur la bouteille de vin ouverte – dont le laboratoire analysera le contenu – et sur le tire-bouchon. La police scientifique étudiera aussi l'ADN sur les mégots de cigarettes, mais la marque correspond au paquet que K. T. avait dans son sac. Un paquet de douze. Il lui en restait deux. Marlo et Matthew ont laissé leurs empreintes sur les deux verres trouvés à l'extérieur de la rotonde.

— Bien. Nous allons interroger Julian, mais je vais d'abord transmettre quelques-uns de ces éléments à Nadine et la libérer.

Eve regarda Connors.

— Tu veux assister au dernier entretien ?

— Ma chérie, je ne raterais ce spectacle pour rien au monde. Toi, en train de cuisiner mon double.

— Peabody, allez chercher Julian. Citez-lui ses droits. Je n'en ai pas pour longtemps.

Elle entraîna Nadine à l'écart de Roundtree et de Connie tandis que Peabody conduisait un Julian à peu près sobre dans la salle à manger.

— Selon toute apparence K. T. s'est cogné la tête sur le bord de la piscine avant d'y tomber, soit toute seule, soit avec de l'aide, expliqua-t-elle. Ou alors elle a voulu se relever et, ivre et étourdie par sa chute, elle aura glissé. J'en saurai davantage après l'autopsie.

— C'est tout ? s'étonna Nadine, déçue.

— Pour l'instant. Si on l'a aidée, j'ai des dépositions, des impressions et un début de chronologie. Si c'est un accident, l'affaire sera vite clôturée, mais il est encore trop tôt pour l'affirmer. En tout cas, j'aimerais que vous patientiez une trentaine de minutes avant de prévenir votre chaîne. Je veux entendre Julian et le mettre à l'abri avant que les médias ne se déchaînent.

— Quelle différence ce...

— Nadine, si je ne vous faisais pas confiance, je vous enfermerais à double tour dans une pièce sans vos joujoux électroniques. Mais je sais que vous saurez respecter ma volonté.

— Compris, soupira Nadine. Merci, Dallas.

Après une pause, elle ajouta :

— Il y a une autre raison pour laquelle j'ai refusé de coucher avec Julian.

— Je vous écoute.

— Il n'est pas comme Connors, mais il en donne l'illusion quand il joue son rôle. Du coup, l'idée de m'envoyer en l'air avec lui m'a paru... déloyale et euh... assez ignoble.

Eve faillit rire, puis se rendit compte que Nadine était très sérieuse.

— Vraiment ? fit-elle.

— Vraiment.

— J'apprécie votre délicatesse.

— Il paraît que c'est un très bon coup.

— Vous venez de me dire qu'il n'était pas comme Connors.

— Pardon, je suis méchante. Au fond, je vais peut-être revenir sur ma décision, riposta Nadine en se recoiffant. Je vais saluer Roundtree et Connie. Mon chauffeur m'attend, si vous en avez fini avec les Mira, je peux les déposer.

— Et en profiter pour obtenir quelques impressions.

— Naturellement. Mais même si j'échoue, ce sera un plaisir de les raccompagner.

— Je n'en doute pas. Ils peuvent s'en aller quand ils veulent.

Lorsqu'elle regagna la salle à manger, Julian, pâle et désespéré, était recroquevillé devant sa tasse de café.

— On vous a cité vos droits ?

— Oui. Elle a dit que c'était pour me protéger.

— En effet, confirma Eve en s'installant en face de lui. Savez-vous ce qui s'est passé ?

— Quoi ?

— Savez-vous que Marlo et Matthew ont découvert le corps de K. T. sur le toit ?

— Oui, marmonna-t-il en secouant la tête comme s'il émergeait d'un cauchemar. Mon Dieu ! C'est abominable. Je ne sais pas quoi faire.

— Commencez donc par répondre à mes questions. Êtes-vous monté sur la terrasse ce soir, Julian ?

— Non... Enfin, si... Je confonds tout. J'avais trop bu. Je n'aurais pas dû, mais cette scène pendant le dîner m'a déstabilisé. Sachez que je n'étais pas... que je n'aurais jamais eu le culot de vous draguer devant votre mari.

Il adressa un regard suppliant à Connors.

— Mais vous auriez peut-être essayé dans mon dos ? hasarda celui-ci.

Julian blêmit encore davantage.

— Je n'ai pas voulu dire...

— Je vous fais marcher, l'interrompt Connors avec un sourire.

— Ah, d'accord ! N'allez pas imaginer que je flirtais avec votre femme. Elle est fascinante, et quand j'incarne votre personnage, il y a de l'électricité entre Marlo et moi. Mais je... Marlo et moi ne sommes pas... ensemble. Sauf pour le boulot, pour la promo. C'est le jeu. Ce que je veux dire, c'est que... toutes deux sont très belles mais...

— Est-ce une condition ? coupa Eve. La beauté ?

— Toutes les femmes sont belles, affirma-t-il, souriant pour la première fois.

— Y compris K. T. ?

— Bien sûr. Enfin, elle aurait pu l'être.

— Avez-vous eu une aventure avec elle ?

— Pas récemment.

— À savoir ?

— Ça doit remonter à deux ans, environ. Et de nouveau, il y a deux mois. Elle était déprimée, je lui ai remonté le moral.

— Elle réclamait encore vos services ?

Il changea de position, le regard rivé sur sa tasse.

— Ce qu'elle voulait, c'était se plaindre de Marlo. Ou m'inciter à me plaindre d'elle – de Marlo, j'entends – auprès de Roundtree. Il n'en était pas question. Elle s'est fâchée et m'a traité de tous les noms. J'ai fini par aller chercher Joël pour qu'il la calme. Ça m'ennuyait, mais elle me déconcentrait. J'ignore pourquoi elle se comportait ainsi... Je ne comprends pas pourquoi les gens ne peuvent pas être gentils, tout simplement.

— Pourquoi êtes-vous monté sur le toit ce soir ?

Il baissa le nez.

— La vue est magnifique.

— Vous étiez seul avec la vue magnifique ?

Il demeura silencieux. Peabody se pencha vers lui, lui tapota le bras.

— Julian ? murmura-t-elle.

Il la dévisagea.

— Quand elle n'était pas maquillée, elle ne vous ressemblait guère. Vous avez une plus jolie bouche, de plus jolis yeux. Je préfère les vôtres.

— Merci.

Peabody s'empourpra, mais Eve se garda d'intervenir.

— Qui était avec vous ? insista Peabody avec douceur.

— Quand je suis arrivé, elle – K. T. – était là. Je n'avais aucune envie de discuter avec elle vu son humeur. Nous avons trop bu l'un comme l'autre. Je ne voulais pas lui parler.

— Mais vous l'avez fait ? intervint Eve.

— Je lui ai demandé pourquoi elle s'était énervée au dîner. Connie s'était donné tant de mal pour que nous passions une bonne soirée. Elle s'est énervée contre Marlo, vous, Matthew, contre tout le monde. J'étais agacé, je suis donc redescendu.

— Vous vous êtes querellés, devina Eve.

— J'ai horreur des conflits.

— Pas elle.

— On dirait qu'elle est incapable d'être heureuse. Pourtant, la vie nous a plutôt gâtés. Notre métier est parfois difficile mais, franchement, la plupart du temps on s'amuse. On gagne beaucoup d'argent. Que demander de plus ? K. T. n'a de cesse de se plaindre. Auriez-vous un antidouleur ? s'enquit-il en se frottant la nuque. Le Sober-Up me donne toujours mal à la tête, la gueule de bois. Je me sens complètement abruti. Je préfère cuver mon vin.

Connors sortit une petite boîte de sa poche et lui offrit un minuscule cachet bleu.

— Merci.

— À quel moment vous êtes-vous trouvé sur le toit avec K. T. ? poursuivit Eve.

— Ce soir.

Eve repensa au commentaire de Nadine à son sujet. Il était en effet un peu lent à la détente.

— À quelle heure ?

— Ma foi, je n'en sais rien. J'avais bu et... c'était après le dîner.

— Avez-vous regardé le bêtisier ?

Il fixa le vide, le front plissé.

— Plus ou moins. J'aimerais le revoir quand j'aurai recouvré mes esprits. Là, j'avais du mal à me concentrer. Je m'assoupissais. Du coup, je suis allé m'allonger sur le canapé.

— Quand vous êtes redescendu de la terrasse K. T. y était-elle encore ?

— Oui.

— Avez-vous vu quelqu'un d'autre s'y rendre ?

— Non. J'avais envie de m'étendre, mais Roundtree nous poussait vers la salle de projection... Vous êtes sûre qu'elle est morte ?

— Tout à fait sûre.

— C'est irréel. J'ai du mal à le croire. M'avez-vous expliqué ce qui s'est passé ? Je ne m'en souviens plus. Tout se mélange.

— Il semblerait qu'elle se soit noyée.

— Noyée ? fit-il. Elle s'est noyée. Parce qu'elle était ivre et qu'elle est tombée dans le bassin ?

— Je l'ignore.

— Parce qu'elle était ivre, répéta-t-il. Elle est tombée dans le bassin et elle s'est noyée. C'est épouvantable.

Il se redressa tandis que Peabody lui tendait un verre d'eau.

— Merci, dit-il en s'en emparant. Si seulement ce n'était pas arrivé. Si elle n'était pas montée sur le toit. Elle refusait le bonheur. Elle ne le connaîtra jamais.

Eve pria Peabody d'emmener Julian Cross, puis demeura un instant songeuse, s'efforçant de mettre de l'ordre dans ses pensées.

Connors vint s'asseoir en face d'elle.

Bizarre, songea-t-elle, vraiment bizarre de le voir dans le siège que Julian venait de quitter. Les différences entre eux étaient

flagrantes. Langage corporel, clarté du regard, aisance même lorsqu'il ne bougeait pas.

— C'est un gobeur, non ? fit-il.

— Je ne saurais le dire. Que diable signifie ce mot ?

— Niais. Ce n'est pas seulement la boisson qui lui brouille l'esprit, à mon avis.

— Pas seulement, en effet. Un gobeur, répéta Eve en secouant la tête. Même les gobeurs peuvent tuer.

— Il me paraît plutôt inoffensif.

— Les inoffensifs aussi. Mais il est le seul, jusqu'ici, à admettre avoir été avec elle sur la terrasse. C'est peut-être le gobeur ou l'inoffensif en lui. Ou l'innocent. Il se dispute avec elle, se dit « j'en ai ras le bol d'elle », redescend. Quelqu'un d'autre prend le relais et la supprime. À moins qu'elle ne trébuche sur ses talons aiguilles et ne se supprime toute seule.

Peabody réapparut.

— Roundtree a enfin persuadé Connie d'avaloir un somnifère et d'aller se coucher, annonça-t-elle.

— Bonne idée. Je n'ai plus besoin d'eux ce soir.

— De quoi as-tu besoin ? s'enquit Connors.

— De rentrer à la maison, je suppose, et de réfléchir. On a rarement l'occasion d'interroger autant de témoins-suspects d'un seul coup. Nous sommes des témoins, nous aussi, et pour l'heure, j'ai l'impression d'être nulle.

— Parce que tu n'as pas su repérer l'assassin – s'il existe – avant que le corps n'atteigne la morgue ?

— Nous étions sur place.

— Je n'arrête pas de me remémorer la soirée, avoua Peabody. De me demander si j'ai vu, ou senti, quelqu'un sortir puis rentrer en douce. Mais j'étais tellement absorbée par la projection. Ce bêtisier était si drôle. Je me rappelle avoir entendu différentes personnes

lancer une remarque ici ou là, mais je suis incapable de dire à quel moment. Tout le monde riait de bon cœur. Rien ne me revient.

— On trouvera, décréta Eve avant de se lever. Mince ! marmonna-t-elle en vacillant sur ses talons. J'avais oublié ces fichus escarpins. Je vais m'assurer que les collègues ont sécurisé le périmètre.

— C'est fait, dit Peabody. J'ai déjà vérifié.

— Dans ce cas, on lève le camp.

— Venez avec nous, proposa Connors. Le chauffeur vous déposera chez vous ensuite.

— Super ! Merci ! Un tour en limousine. Tout bien considéré, si on élimine le corps et les deux heures d'interrogatoire, j'ai passé une soirée exceptionnelle.

Eve se débarrassa de ses chaussures dès qu'elle posa le pied dans la maison. Elle grimaça.

— Pourquoi ai-je encore plus mal après les avoir enlevées ? Je parie que Harris a plongé dans la piscine parce qu'elle avait mal aux pieds.

Connors la souleva dans ses bras.

— Tu mérites que je te porte.

— J'accepte, décida-t-elle alors qu'il entamait déjà l'ascension de l'escalier. Meurtre ou accident, c'est cinquante-cinquante.

— Je suis d'accord.

— Sauf que ce n'était pas un accident.

— Parce que ?

— Elle cherchait la bagarre et trop de gens parmi les personnes présentes étaient prêts à lui rentrer dans le lard. Quant à la tache de sang sur le bord de la piscine, oui, il est possible qu'elle soit tombée, qu'elle se soit relevée, qu'elle ait chuté de nouveau... le talon éraflé,

une lanière cassée... Mais ces restes de tissu brûlé dans la cheminée... La victime énerve tout le monde, provoque une scène odieuse devant une flopée de civils – nous, en l'occurrence.

— C'est agréable d'être entouré de civils pour changer, commenta Connors en la déposant sur le lit.

— Ensuite, elle monte sur le toit et, comme par hasard, elle se noie.

Il cala les pieds d'Eve sur ses genoux.

— Comme par hasard ? Tout est relatif. Après tout, le flic le plus doué de sa génération était sur les lieux.

— Oui, mais... Mmmm... c'est divin ! fit-elle tandis qu'il entreprenait de lui masser les orteils.

— Un petit préambule, précisa-t-il.

— Exquis. Bref, le flic le plus doué de sa génération soupçonne tous les individus présents au même endroit, à la même heure – tandis que tous ceux qui ne l'ont pas tuée s'efforcent de se rappeler où ils étaient et ce qu'ils faisaient au moment du drame. Or tous les protagonistes, sauf l'assassin et la victime, sont restés enfermés dans une salle de projection pendant une bonne quarantaine de minutes.

— Entièrement focalisés sur eux-mêmes.

— Exactement. Nadine reçoit un appel ; elle s'éclipse mais elle est trop accaparée par son coup de fil pour remarquer quoi que ce soit d'anormal. Personne ne s'est aperçu de son départ, pas même Andréa, alors que Nadine était sa voisine. Nous étions devant, nous ne pouvions rien voir.

— Par ailleurs, tous les innocents sont convaincus, ou veulent se convaincre, qu'il s'agit d'un accident.

— D'autant qu'ils sont unis dans leur haine à l'égard de K. T. et leur engagement vis-à-vis du projet. Quand on veut tuer quelqu'un au milieu de la foule, mieux vaut savoir s'y fondre.

Comme Connors s'attaquait à son autre pied, Eve soupira d'aise.

— J'en viendrais presque, je dis bien presque, à me féliciter d'avoir porté ces escarpins briseurs de chevilles, avoua-t-elle.

— Je te suis redevable. J'ai pu admirer tes jambes toute la soirée.

— Question sérieuse.

— Je t'écoute.

— Lorsque la nouvelle va éclater, ce qui ne saurait tarder connaissant Nadine, en quoi cela risque-t-il d'affecter la fin du tournage ?

— S'ils s'y prennent bien – et ce sera le cas –, cela suscitera un maximum d'intérêt et une véritable attente. On vient de leur offrir une manne publicitaire gratuite. Un meurtre en plein tournage d'un film traitant d'un homicide ? Le véritable flic autour duquel est bâtie l'intrigue chargé de l'enquête ? Quelle aubaine !

— Je m'en doutais.

— Je te vois venir, lieutenant, mais il me semble un peu excessif de commettre un assassinat dans le seul but de faire parler d'un film, surtout quand le buzz existe déjà.

— C'est un avantage annexe non négligeable. Je vais y réfléchir. Pour l'heure, j'aimerais que tu m'aides à me déshabiller.

— Justement, je me demandais par où commencer.

— Je pense qu'il suffit de tirer sur la fermeture à glissière.

Il sourit, lui pinça les mollets.

— Retourne-toi.

Eve roula sur le ventre.

— Roundtree connaissait la durée du bêtisier. Il savait durant combien de temps précisément il pouvait quitter la salle. Mais il me semble que je l'aurais vu. Il était devant avec nous. Idem pour Connie, qui a avoué spontanément être sortie. Je parie que Preston Stykes avait déjà visionné la bande, voire participé à son montage. Si c'était planifié...

Elle perdit momentanément le fil quand les lèvres de Connors remplacèrent ses mains sur son mollet.

— Ce sont mes meilleurs candidats, reprit-elle. Steinburger et Valerie auraient pu s'éclipser, eux aussi, et l'un comme l'autre connaît la valeur potentielle du scoop.

Du bout de la langue, Connors lui taquina la cuisse.

— N'importe lequel des acteurs a pu s'éclipser, murmura-t-elle.

— Comment auraient-ils su que Harris était sur la terrasse ?

— Le tueur a pu s'arranger pour l'y retrouver. Ou encore...

La fermeture Éclair de sa robe glissa lentement tandis que la bouche de Connors continuait de s'activer.

— ... c'est elle qui lui avait donné rendez-vous, ce qui nous ferait pencher du côté du crime impulsif ou passionnel. À moins que... Je n'arrive pas à penser quand tu fais cela.

— Eh bien, cesse de penser parce que je n'ai pas l'intention d'arrêter.

Il fit glisser son slip le long de ses hanches. La bouche au creux de ses reins, il inséra deux doigts en elle. Elle agrippa le drap.

— J'ai encore ma robe.

— Pas là où je suis. Tu es aussi chaude qu'une caille. Aussi douce que du duvet.

L'orgasme déferla en une longue vague sensuelle qui la laissa pantelante.

Il la retourna alors, acheva de la déshabiller.

— Tu es toujours en costume. Il s'inclina sur elle, dessina de la langue un cercle autour de son mamelon.

— Tu m'aides pour la cravate ?

— Tu me rends folle, articula-t-elle en la dénouant d'un geste preste.

Il ôta sa veste tout en se repaissant de ses seins.

— On dirait une reine guerrière païenne, murmura-t-il en lui mordillant la gorge. Nue, éclatante, uniquement vêtue de diamants.

— Je te veux en moi, chuchota-t-elle, le souffle court.

— J'ai les mains occupées, fit-il en lui pétrissant les seins. J'ai besoin d'assistance pour ma chemise.

Elle attrapa les pans, tira. Les boutons volèrent.

— C'est une méthode comme une autre, commenta-t-il, ironique.

— Ainsi réagissent les reines guerrières païennes. Prends-moi... Je veux que tu me fasses l'amour comme si tu ne voulais rien d'autre au monde.

— C'est le cas. Avec toi, toujours.

— Quand tu me regardes ainsi, j'ai des frissons partout.

— Tu es à moi... Toute à moi.

Elle noua les bras autour de son cou, l'attira à elle, et il la posséda comme s'il ne voulait rien d'autre au monde.

6

Bâillant à s'en décrocher la mâchoire, Peabody hésitait sur les choix qui s'offraient à elle en matière de petit-déjeuner. Pour démarrer la journée sainement, mieux vaudrait renoncer aux bagels tartinés de fromage frais. Le plus sage serait d'opter pour un yaourt aux fruits. Surtout pas les bagels, le fromage frais et le yaourt.

Encore moins la viennoiserie qu'elle pouvait s'acheter en route pour le Central. Rien que d'y penser, elle s'offrait un kilo sur les hanches.

— Je prends le yaourt aux fruits, point final.

Assis à la table de leur minuscule cuisine, McNab engloutit une cuillerée de céréales sans mot dire.

Peabody but une gorgée de café. Si seulement cet édulcorant à la noix avait aussi bon goût que le vrai sucre à dix millions de calories ! Tant pis, elle demeurerait vertueuse sinon comblée.

Elle aurait tant voulu s'offrir un bol de Croustis aux pépites de chocolat noyé dans un océan de lait de soja comme McNab et son petit cul qui ne prenait jamais un gramme. Décidément, la vie était injuste quand on était doté d'un métabolisme comparable à celui d'une tortue boiteuse.

Tout en buvant tranquillement son café, elle songea combien elle aimait la façon dont le soleil inondait cette pièce le matin, filtrant à travers les rideaux jaune vif qu'elle avait cousus elle-même. Elle avait pris plaisir à acheter le tissu, à le couper, puis à s'installer devant sa machine à coudre pour confectionner un accessoire aussi joli que fonctionnel.

Cerise sur le gâteau, McNab en était resté baba.

Un de ces jours, elle achèverait le tapis qu'elle avait commencé à crocheter pour la salle de séjour. McNab n'en reviendrait pas.

Il était tellement épaté par ses dons créatifs que cela redoublait

son plaisir. Quel bonheur de partager leurs affaires dans cet appartement. Sa vaisselle et les bocks de McNab, son fauteuil et la table de McNab... Que c'était bon de se retrouver ainsi au lever, de petit-déjeuner ensemble, de discuter.

Elle s'aperçut soudain qu'il ne mangeait ni ne parlait.

— Tes céréales vont se détremper, le prévint-elle.

— Hein ? Ah ! marmotta-t-il en repoussant son bol. Je n'ai pas faim.

— Je ne comprends pas les gens qui ne sont pas affamés au saut du lit, déclara-t-elle. J'ai faim dès le réveil et je dois me forcer à ne pas me jeter sur la nourriture si je ne veux pas ressembler à un dirigeable publicitaire.

Comme il ne réagissait pas (contrairement à son habitude lorsqu'elle abordait le sujet de son poids), elle fronça les sourcils. Il était pâle, les yeux cernés.

— Ça va ? s'enquit-elle en lui effleurant la main. Tu n'as pas l'air en forme.

— Je n'ai pas beaucoup dormi.

— Tu es malade ? s'inquiéta-t-elle en se penchant pour lui tâter le front. Non, tu n'as pas de fièvre. Veux-tu que je te prépare un thé ? J'ai ce fameux mélange de ma grand-mère.

— Non, merci.

Il plongea son regard dans le sien.

— Peabody... Délia...

Aïe ! Il ne l'appelait par son prénom que lorsqu'il était fâché ou très, très excité – ce qui n'était visiblement pas le cas.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je me demandais... Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime. Je me disais justement combien j'adorais prendre mon petit-déjeuner avec toi tous les matins dans cette cuisine. Commencer la journée ensemble et...

— Veux-tu te marier ?

Elle faillit s'étrangler.

— Hein ? Euh... Hum... Oui, bien sûr. Éventuellement.

— Avec moi, je veux dire.

— Bien oui, avec toi, gros bêta. Qui d'autre ? s'exclama-t-elle en lui flanquant un coup de poing taquin dans l'épaule.

Mais il ne sourit pas et l'estomac de Peabody se noua.

— Je viens de te dire que je t'aime, non ? poursuivit-elle. Ai-je fait quelque chose qui te ferait penser le contraire ? Ian... je suis parfois maladr...

— Non, Délia, non. Tu n'as pas envie qu'on se marie tout de suite ?

— Eh bien... Et toi ?

— Je t'ai posé la question le premier.

— Tu pourrais peut-être m'expliquer pourquoi.

— Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, avoua-t-il. Je n'arrêtais pas de voir K. T. Harris gisant près du bassin. Elle te ressemblait tellement sous cet éclairage... l'espace d'un instant, j'ai eu l'impression que c'était toi. J'en ai eu la respiration coupée.

Anxieuse, soulagée, amoureuse, elle alla s'asseoir sur ses genoux et se blottit contre lui.

— Je vais bien. Je suis là, murmura-t-elle. Tout va bien.

— Je me suis rendu compte à quel point je tenais à toi et je me suis demandé si je... si nous... ne perdions pas un temps précieux. Que le moment était venu de nous marier. Tu es la femme de ma vie, Peabody. La seule et unique.

Elle s'écarta, encadra son visage de ses mains.

— Tu es l'homme de ma vie, McNab. Le seul et unique. Avec toi, je suis heureuse. Ici, chez nous.

— Moi aussi.

— Le mariage, c'est pour les adultes, déclara-t-elle, le sourire aux lèvres.

— Mais un jour peut-être... ?

— Oh, oui ! On organisera une fête extravagante. On se mariera et on aura des enfants.

Il sourit à son tour, lui tapota le ventre.

— Un petit ou une petite Peabody bis.

— Quand nous serons adultes.

Elle le gratifia d'un long baiser langoureux.

— Je t'aime, souffla-t-elle. Tu pourras me redemander ma main.

— Et si tu en prenais l'initiative ?

— Non, non, toi.

— Pourquoi pas toi ?

— Parce que c'est toi qui as commencé, gloussa-t-elle en réclamant de nouveau ses lèvres. Merde ! On me bipe.

Elle tendit le bras et attrapa son communicateur sur la table.

— Un SMS de Dallas. Rendez-vous à la morgue.

Elle effectua un rapide calcul, puis :

— Nous avons un quart d'heure devant nous.

Se levant d'un bond, elle se rua dans la chambre. Quinze minutes avec l'homme de sa vie, c'était bien meilleur qu'une viennoiserie, non ?

Eve remonta le long couloir blanc de l'institut médico-légal. Elle était accoutumée à l'odeur de la mort masquée par un produit de nettoyage industriel au parfum de citron. Lorsqu'elle apercevait ces hommes et ces femmes autour des distributeurs automatiques ou lorsqu'elle les croisait, elle ne pensait plus qu'ils avaient récemment éviscéré les organes d'un cadavre ou s'apprêtaient à le faire.

Elle ne se demandait plus combien de corps occupaient les tiroirs réfrigérés, combien de litres de sang s'écoulaient quotidiennement dans les gouttières des tables d'autopsie.

Toutefois, quand elle franchit les portes de la salle et que son regard tomba sur K. T. Harris, l'émotion la saisit. La ressemblance avec Peabody était telle...

Le médecin légiste en chef Morris se détourna de son écran d'ordinateur. Il portait un costume bleu marine à fines rayures argent. Il avait rassemblé ses cheveux d'ébène en plusieurs catogans sur la nuque.

Les haut-parleurs diffusaient à bas volume un morceau de rock et un gobelet de café fumant attendait sur un plateau d'acier.

— J'espérais que Peabody serait avec vous.

— Elle arrive.

— C'est... Je ne sais pas trop comment en parler, dit-il en s'approchant du corps nu dont l'incision en Y avait été soigneusement recousue. Les similitudes ne sont que superficielles. Et pourtant...

— Je sais.

— Je l'avoue, je suis content que Carter ait été de service hier soir. J'aurais eu un mal fou à travailler sur ce macchabée. Vous ne m'avez pas sollicité, fit-il remarquer.

Eve haussa les épaules et fourra les mains dans ses poches.

— Il était tard.

— Non, murmura-t-il, et son regard s'adoucit. Vous avez pensé qu'après la disparition d'Amaryllis, cette ressemblance même lointaine avec une amie me perturberait.

— Possible.

— Je tiens à vous remercier de votre délicatesse. Amaryllis me manque, ajouta-t-il. Je regretterai toujours ce que nous n'avons pas pu vivre ensemble. Mais je remonte la pente.

— Tant mieux.

— Quand je l'ai vue en arrivant ici ce matin, j'ai éprouvé une tristesse infinie. Nous avons beau affronter la mort jour après jour, nous n'en éprouvons pas moins du chagrin par moments. Il me semble que c'est important.

— Je la connaissais à peine et elle ne m'a pas plu du tout, avoua Eve. J'essaie de ne voir que les différences physiques entre Peabody et elle, mais je suis émue malgré tout.

— C'est rassurant de constater que nous conservons un peu d'humanité après tout ce temps, tous ces drames. Un café ?

— Ça ? railla-t-elle en désignant son gobelet. Sans façon, merci.

— Il est immonde, concéda-t-il. Mais je m'y suis habitué.

— Je pourrais vous en procurer du vrai.

— Si j'avais du vrai café ici, je serais assailli par des visiteurs indésirables. Même les morts se relèveraient tels des zombies. Ce serait un cauchemar.

— Je doute que l'odeur d'un vrai café pousse Harris à se relever et à vous arracher la gorge.

— La cervelle, rectifia Morris. Les zombies mangent la cervelle.

— Beurk !

— Après tout, ce sont des zombies. Mais revenons à nos moutons. Après la peine, la gratitude a pris le dessus. Cette perte n'est ni la mienne ni la vôtre. Je pense de temps en temps que nous devons en être reconnaissants.

— Hier soir, j'ai eu envie d'embrasser Peabody sur la bouche. J'ai résisté, mais...

— Le flic et le légiste ont l'âme bien sensible, commenta-t-il

avec un sourire. Enfin, quelqu'un d'autre la pleurera ce matin.

— Pas sûr. C'était une peste. Personne ne l'aimait à l'exception de sa mère. Et encore. Peut-être était-ce simplement le choc.

— Elle n'a donc rien en commun avec notre Peabody. Dommage pour la victime. Cela dit, au vu des résultats des analyses toxicologiques je doute qu'elle ait souffert. Harris était très imbibée. Son taux d'alcoolémie était élevé et on a relevé des traces considérables de Zoner.

— Elle a bu toute la soirée. Elle avait des cigarettes aux herbes dans son sac, et j'ai repéré six mégots sur le toit. Ils sont au labo. Elle avait peut-être ajouté du Zoner au mélange.

— À vous entendre, elle semblait plutôt désespérée, commenta Morris.

— Cause du décès ?

— Noyade. De l'eau dans les poumons. Elle était vivante quand elle est tombée. La plaie à la tête, poursuivit-il en l'affichant à l'écran aux côtés d'un gros plan du bord du bassin, était sévère mais pas fatale. Si elle avait été sobre, elle aurait souffert d'un léger traumatisme requérant quelques points de suture et un analgésique. La reconstitution effectuée par Carter, avec laquelle je suis d'accord, indique une chute.

Il appela une série de données numérisées.

— Elle est tombée ou a été poussée et s'est cognée sur cette surface granuleuse. Elle a dû demeurer inconsciente plusieurs minutes.

— À en juger par la manière dont elle s'est blessée et l'endroit, elle n'a pas pu se retrouver dans l'eau sans aide, supposa Eve.

— En effet.

— À moins qu'elle n'ait repris connaissance, tenté de se lever et perdu l'équilibre.

— Dans ce cas, il y aurait d'autres lésions car l'eau n'était pas profonde. La contusion sur la tempe, comme vous pouvez le voir, correspond à un choc sur le bord. Par ailleurs, comme vous l'avez noté dans votre rapport, l'arrière d'un de ses escarpins était éraflé. Ici,

continua-t-il en revenant vers le corps et en montrant la hanche droite, nous avons une autre contusion mineure. Celle-ci concorde avec la chute initiale et le sang prélevé par les techniciens.

— Du sang qui a été effacé. Les éclaboussures n'auraient pas suffi, la distance ne colle pas.

— C'est ce que tend à indiquer la reconstitution de Carter.

— Donc, elle tombe, seule ou avec de l'aide. Elle est dans les pommes et quelqu'un en profite pour la tirer vers le bord et la pousser dans le bassin où elle s'est noyée.

— C'est notre conclusion. Il ne s'agit pas d'un accident mais bel et bien d'un homicide.

— C'est tout ce dont j'ai besoin.

Alors quelle pivotait, Peabody surgit. Et s'immobilisa abruptement.

— Ça fait un drôle d'effet, avoua-t-elle. J'ai l'impression que ses jambes sont plus longues que les miennes Pourquoi suis-je aussi mal foutue ?

Morris contourna la table d'autopsie, s'approcha d'elle, la prit par les épaules et planta un baiser sur sa bouche.

— Eh bien ! s'exclama-t-elle en clignant des yeux Euh... merci. C'est gentil.

— Je suis très heureux de vous voir, déclara-t-il en s'écartant et en adressant un regard complice à Eve.

— Jusqu'ici, c'est la plus belle matinée de ma vie déclara Peabody.

— Cela ne saurait durer, la prévint Eve. Nous avons un meurtre sur les bras, un cirque médiatique en puissance et une liste interminable de suspects Mettons-nous au boulot. Merci, Morris.

— À votre service. Peabody ? Vos jambes son1 parfaites.

— De mieux en mieux !

Grisée, Peabody emboîta le pas à Eve, qui avait déjà atteint le

couloir.

— Vous êtes en retard, grommela celle-ci. Et je devine, à votre démarche sautillante, que ce retard est dû à des ébats sexuels. Résultat, je suis obligée de vous résumer les propos de Morris, c'est donc loir d'être la plus belle matinée de ma vie,

— Je n'ai pas pu faire autrement. McNab m'a demandée en mariage.

Eve se figea.

— Quoi ? Seigneur ? Quoi ?

— Je mangeais un malheureux yaourt aux fruits pendant qu'il se régalaît d'un bol de Croustis aux pépites de chocolat et il m'a proposé de l'épouser. Je n'avais pas le choix, je devais faire l'amour avec lui.

— D'accord, murmura Eve. Et donc... ?

— Et donc, nous allons nous marier. Un jour. Pas tout de suite.

— Je n'y comprends rien.

— Il voulait me dire que j'étais l'amour de sa vie. Et il avait besoin de savoir que c'était réciproque. Ça l'est. Vraiment. En voyant K. T. morte, il a eu l'impression que c'était moi. Ça l'a secoué.

— Normal.

— Il voulait que je sache, et il voulait savoir, il m'a donc posé la question et... je suis folle de lui, Dallas. Mais c'est plus que cela. Je l'aime profondément.

Eve s'accorda une pause lorsqu'elles émergèrent au grand air.

— Je vous crois. Je ne vous le répéterai probablement jamais, Peabody, mais vous formez un beau couple. Et vous avez raison de patienter avant de franchir la prochaine étape.

— Vous n'avez pas attendu, vous.

— Connors et moi n'avons pas réfléchi. Au fond, c'est un miracle que nous soyons ensemble.

— Vous vous trompez. Plus on vous observe, plus on a la conviction que ça ne peut que marcher entre vous.

— Possible, grommela Eve. Mais je vous préviens, la prochaine fois que vous êtes en retard, je vous botte les fesses.

— Bien reçu, lieutenant.

— Nous allons faire un saut chez Mavis et Leonardo. Ils sont partis avant la découverte du corps, mais ils étaient là toute la soirée et pendant la projection. Il nous faut donc leurs dépositions. D'autant plus que Mavis a travaillé avec l'équipe. Elle aura peut-être des détails intéressants à nous fournir.

Eve ressentait toujours un pincement au cœur lorsqu'elle se rendait dans l'appartement qui avait été le sien autrefois. Mavis, Leonardo et leur bébé l'occupaient désormais, de même que l'appartement voisin dont ils avaient abattu les cloisons pour créer un espace en accord avec leur vie de famille et leur travail.

Plus étonnant encore, Peabody et McNab s'étaient installés dans le même immeuble.

Que de changements en si peu de temps.

— Il est tôt, admit-elle en gravissant l'escalier, mais je veux en finir au plus vite, quitte à les réveiller.

— Dallas, ils ont un enfant de moins d'un an. Croyez-moi, ils sont debout.

— Si vous le dites.

Tout en frappant, elle nota que le système de sécurité était de qualité et que la porte avait été récemment repeinte en rose fuchsia.

Leonardo leur ouvrit, un grand sourire aux lèvres. Ses yeux ambre étaient encore ensommeillés, et ses cheveux cuivrés, coiffés en dreadlocks.

— Quelle bonne surprise ! s'exclama-t-il.

Il portait une longue tunique beige aux manchettes brodées sur un pantalon chocolat.

Il les étreignit tour à tour affectueusement.

— Mavis est en train d'habiller Bella. Nous avons un cours de yoga en famille tout à l'heure, avant que Mavis n'aille faire un enregistrement. Quant à moi, j'ai une série de réunions pour la collection de printemps.

— Un cours de yoga ? répéta Eve. La petite fait du yoga ?

— C'est une excellente activité familiale.

— Ah bon. Et la collection de printemps ? Nous abordons à peine l'automne.

— Dans la mode, on a toujours un train d'avance. Café ? J'ai la marque de Connors.

— Je m'en charge, proposa Peabody.

Parfaitement à l'aise, elle se précipita dans l'espace cuisine fraîchement rénové.

Eve prit un instant pour examiner le décor. Que de couleurs ! Murs, œuvres d'art, étoffes drapées ici et là. Pour séparer la cuisine du séjour, ils avaient fait construire une sorte de demi-mur en verre texturé.

— Cet endroit vous ressemble, décréta-t-elle.

— Nous y sommes heureux.

— Ça se sent. Leonardo, je suis navrée de bousculer votre matinée, mais...

Avant qu'elle n'ait le temps de terminer, Mavis apparut, les cheveux enroulés en chignon au sommet du crâne, le corps moulé dans un débardeur et un pantacourt chamarrés. Calée sur sa hanche, Bella portait un pantacourt du même rose que la porte d'entrée, et un tee-shirt blanc étincelant de faux diamants.

— Das ! s'écria Bella - qui s'obstinait à appeler Eve ainsi avant de débiter un flot de paroles incompréhensibles.

— Il me semblait bien avoir entendu quelqu'un, dit Mavis. Et Peabody est là aussi ! Vous arrivez au bon moment. Regardez cela !

Bellissima, va voir Dallas.

— Das ! répéta Bella tandis que Mavis la déposait doucement sur le sol en tenant sa main potelée.

— Allez, bébé, tu peux le faire.

L'œil brillant, Bella avança prudemment un pied chaussé d'une basket rose. Puis l'autre. Elle lâcha sa mère, tituba.

— Qu'est-ce qu'elle fait ? s'affola Eve en se retenant de s'enfuir devant ce petit être qui fonçait vers elle avec enthousiasme.

— Elle marche ! s'écria Peabody qui oublia le café et les rejoignit. Elle a fait ses premiers pas, constata-t-elle.

Bella les acheva en heurtant les tibias d'Eve et en se cramponnant à son pantalon.

— C'est arrivé ce matin ! expliqua Mavis, émue. Leonardo l'a posée sur le tapis pour qu'elle joue pendant qu'on lui préparait son petit-déjeuner. Elle s'est mise debout en s'agrippant à une chaise et elle est allée jusqu'à lui. Jusqu'à son papa adoré. J'en ai encore les larmes aux yeux, bredouilla-t-elle en s'essuyant les paupières.

Derrière Eve, Leonardo renifla.

Toujours agrippée à elle, Bella renversa la tête.

— Das ! implora-t-elle.

— Qu'est-ce qu'elle veut ?

— Que tu la prennes dans tes bras, répliqua Mavis.

— Pourquoi ? Elle marche.

— Das ! insista Bella en parvenant à insuffler tout son amour dans cette seule syllabe.

— D'accord, d'accord.

Paniquée, Eve se pencha, la ramassa. Bella battit des pieds en hurlant de joie. Puis elle pressa ses lèvres – toujours humides – sur la joue de Dallas.

— Salut, toi.

Bella lui tapota le visage, écarta les bras.

— Pidy !

— C'est moi, intervint Peabody. Je suis Pidy. Que tu es jolie ! Que tu es intelligente ! s'exclama-t-elle en l'attrapant et en la jetant dans les airs.

— Vous êtes folle ! protesta Eve.

— Elle adore ça, assura Peabody en recommençant, au grand bonheur de Bella qui éclata de rire.

— À vrai dire, commença Eve, nous sommes ici pour des raisons officielles.

De toute évidence, Mavis ne voyait aucun inconvénient à ce que Peabody traite son bébé comme un ballon.

— K. T. Harris a été assassinée hier soir.

— Assassinée ? répéta Mavis, ahurie. Voyons, nous étions tous à cette soirée. Elle était en pleine forme, cette garce.

— Elle s'est noyée dans la piscine sur la terrasse. On l'a aidée.

— C'est abominable, marmonna Leonardo. Je ne sais pas quoi dire.

— Vous êtes partis avant que l'on découvre le corps, mais nous devons vous interroger tous les deux.

— Si j'allais jouer avec Bella ? suggéra Peabody. Ce sera plus rapide et plus simple.

— Bonne idée, approuva Mavis. Je ne tiens pas à l'exposer à de mauvaises vibrations.

Tandis que Peabody pivotait et s'éloignait, Bella se pencha par-dessus son épaule, agita les mains, souffla des baisers.

— Voir ! Voir !

— Je m'occupe du café, annonça Leonardo en caressant au

passage la joue de Mavis avant de continuer vers la cuisine.

— Quel choc ! s'exclama-t-elle. Nous étions là, nous avons parlé avec elle. Enfin, plus ou moins. Et cette scène, pendant le dîner... Vous savez qui l'a tuée ? Vous avez un suspect ? Ils sont tous comédiens, artistes. Comment l'un d'entre eux a-t-il pu la supprimer ? Au beau milieu d'un tournage majeur.

— Assieds-toi, ma chérie, lui recommanda Leonardo en revenant avec un plateau chargé de tasses fumantes. Je t'ai préparé un thé au jasmin.

— Le café sent bien meilleur, soupira Mavis en obtempérant. Mais j'évite les excitants, ajouta-t-elle à l'adresse d'Eve. J'ai tourné des scènes avec K. T. Sur le plateau, elle était remarquable. Elle était Peabody. Quand nous jouions ensemble, je l'aimais bien.

— Avait-elle des problèmes avec l'un des membres de l'équipe ?

— Elle en avait avec tout le monde, oui ! Hors plateau, elle était odieuse – tout le contraire de Peabody. Elle s'acharnait particulièrement sur Marlo et Matthew.

Mavis replia les jambes sous elle, but une gorgée de thé.

— Je l'ai entendue crier après Julian dans sa loge un jour, alors que je me rendais dans la mienne. Et elle traitait Preston – qui est pourtant une perle – comme de la m-e-r-d-e. Elle avait tendance à éviter Andréa dont les insultes valent souvent mieux qu'un coup de poing dans le nez. Elle a énervé Roundtree à plusieurs reprises mais, apparemment, il la supportait.

— Et hier soir ?

— Je n'ai pas fait très attention. Mon chou ? fit-elle en se tournant vers son mari.

— L'atmosphère était tendue, répondit-il. Je déteste cela. Elle m'a interrompu alors que je discutais avec Andréa de la robe que j'allais lui créer pour la première. Elle tenait absolument à ce que je lui en réalise une aussi. Elle était ivre, grossière, et Andréa l'a envoyée paître. Le ton est monté. K. T. a prétendu qu'elle avait un rôle plus important, qu'elle devrait donc avoir la primeur. Andréa l'a de nouveau remise à sa place. J'étais terriblement mal à l'aise. K. T. a fini

par s'éloigner, et Andréa et moi avons repris notre conversation comme si de rien n'était.

— C'est bon à savoir, commenta Eve. Andréa Smythe n'a pas signalé cet incident hier soir.

— Quant à moi, intervint Mavis, j'ai vu K. T. intercepter Matthew. Je n'ai pas entendu ce qu'ils se racontaient mais il semblait pétrifié. Elle lui a enfoncé l'index dans la poitrine, puis elle a tourné les talons. Il paraissait offensé.

— C'était à quel moment ?

— Hmm... juste avant le repas. Oui, quelques minutes avant. Ensuite, elle s'en est prise à Julian, un peu avant la projection. Lui ne paraissait pas offensé mais agacé. Ils étaient tous deux déjà bien imbibés. Je suis presque sûre qu'elle s'est installée toute seule au fond de la salle. Je ne lui ai pas prêté attention parce que j'avais envie de profiter du bêtisier.

— Avez-vous vu quelqu'un sortir pendant le film ?

— Non, répondit Mavis.

— Non, renchérit Leonardo.

— Nous étions collés l'un à l'autre, mon amoureux et moi. Nous avons quitté les lieux peu après. Trina est une baby-sitter hors pair, mais nous ne voulions pas rester trop longtemps loin de notre Bella. Nous avons salué Roundtree et Connie, et nous nous sommes éclipsés. Ah ! Nous avons aperçu Julian. Il cuvait son vin dans le salon.

— Parfait. Si le moindre détail vous revient, contactez-nous.

— Dire que K. T. est morte, murmura Mavis en secouant la tête. Et maintenant ?

— Maintenant, on trouve celui ou celle qui l'a tuée.

Eve mit Peabody au parfum sur le chemin du Central.

— Aucun de ceux que Mavis et Leonardo ont vu se quereller

avec K. T. n'a mentionné ce fait dans sa déposition, fit remarquer Peabody.

— Tâchons de savoir pourquoi.

— On les convoque ?

Eve réfléchit.

— Oui. On prétexte un suivi de routine mais on les oblige à se déplacer. Contactez-les, organisez les rendez-vous. Je veux noter ces nouveaux éléments, et commencer mon tableau de meurtre. Ensuite, nous les questionnerons un par un, histoire de leur rafraîchir la mémoire.

Sur un mode amical, songea Eve. Pour l'instant.

7

— Lancez une recherche approfondie sur la victime, ordonna Eve tandis que Peabody et elle s'engouffraient dans l'ascenseur du Central. Voyez quels liens pourraient exister entre Harris et les personnes présentes chez Roundtree hier soir, y compris le personnel de maison et les employés du traiteur.

— Tout de suite.

Lorsqu'elles sortirent de la cabine, Eve repéra deux de ses inspecteurs devant les distributeurs automatiques.

Carmichael, ses cheveux attachés avec une pince bizarre, se tourna vers elles.

— Lieutenant.

— Inspecteurs.

— Sanchez est en train de réduire notre choix de boissons fraîches.

— J'ai simplement signalé que le Fizzy au citron n'en contient pas. Pour s'en procurer un véritable, il faut se rendre chez le restaurateur au coin de la rue. Ils préparent le leur sur place.

— Quant à moi, argua Carmichael, je prétends que de toute façon notre corps est bourré de produits chimiques, alors un peu plus ou un peu moins.

— Fascinant, déclara Eve.

— On voulait se désaltérer avant d'interroger une bande de racailles, expliqua Carmichael. On est tombés dessus hier soir. Deux casseurs ont fait irruption sur ce lieu de trafic de stupéfiants déguisé en terrain de basket, Avenue B. L'un d'entre eux est mort sur la scène, criblé de trous. L'autre respirait encore, lui aussi est plein de trous, et il s'est fait en plus défoncer la tête avec un vieux poteau métallique – sur lequel on a pu prélever un peu de son sang et de sa peau mais aucune empreinte.

— Nettement plus intéressant que les citrons, décida Eve.

— Le second ayant claqué ce matin, nous avons un double meurtre, enchaîna Sanchez. Il se pourrait que les deux DCD se soient entretués, sauf que le premier type ne portait pas de gants, aucune protection, et qu'il est bel et bien mort sur la scène de crime. Donc, difficile d'imaginer qu'il ait pu effacer ses empreintes digitales du poteau avant de claquer. Par ailleurs, le légiste n'a trouvé ni mouchoir, ni chiffon, ni bout de chemise dans l'estomac du cadavre – au cas où il aurait avalé le morceau de tissu avec lequel il aurait essuyé ses traces. On n'a rien découvert sur le site qui ait pu servir à cet effet. On en déduit donc qu'une tierce personne s'est chargée du tabassage et du ménage.

Sanchez était relativement nouveau dans sa division, mais Eve aimait bien son style.

— À ce stade, j'aurais tendance à me ranger à votre avis, dit-elle.

— Raison pour laquelle on a convoqué les racailles soupçonnées d'avoir des liens avec les deux victimes, précisa Carmichael. La journée s'annonce donc dure et longue. – D'où notre désir de nous désaltérer avant 1 épreuve, conclut Sanchez.

— Je comprends. Le poteau métallique provenait-il des alentours ?

— Il y en avait plusieurs, éparpillés sur le sol, confirma Carmichael. Autrefois, ils faisaient partie de la clôture.

— Cherchez plutôt un jeune ou une petite amie en marge du groupe. Le poteau est une arme improvisée. N'importe quelle racaille qui se respecte serait venue munie d'un pistolet.

— Excellent, approuva Carmichael. Et ça réduit le champ considérablement.

— N'empêche que je ne boirai pas un faux Fizzy au citron.

— Il existe un marchand, Avenue B, qui fabrique encore des *Egg Creams* authentiques, leur fit savoir Eve. Ça vous coûtera un max, mais le jeu en vaut la chandelle.

— Je le connais ! s'exclama Carmichael. Je sais où c'est.

— Tant mieux, fit Sanchez. Parce que c'est toi qui régales.

Ils se dirigèrent vers les escaliers roulants en se chamaillant. Eve s'en réjouit car elle voyait là une équipe solide qui s'était formée en un temps record.

— C'est malin, grommela Peabody. Maintenant, j'ai envie d'un *Egg Cream*.

— Vous vous contenterez de faux citrons. Occupez-vous de la recherche, organisez les rendez-vous avec les témoins. Je commence mon cahier et mon tableau de meurtre.

Eve traversa sa salle commune en savourant bruits et parfums familiers – faux sucre, fausse graisse, faux café, vraie sueur, voix, bips, ronronnements d'ordinateurs – avant de s'enfermer dans son bureau.

Sur son communicateur, le signal de la boîte vocale clignotait comme un néon sur Vegas II. Elle gratifia l'appareil d'une grimace, se rua sur l'auto-chef pour se programmer un café, puis demanda la liste des appels sans messages.

En s'attelant à son travail, elle eut une soudaine envie – maîtrisée – d'Egg Cream, ce qui lui fit penser chocolat, puis friandises. Des friandises auxquelles elle avait enfin trouvé une nouvelle cachette.

Elle jeta un coup d'œil au fauteuil réservé aux visiteurs qui abritait dans son siège un stock de gourmandises. Cependant, pour y accéder, elle devait démonter le fond. Ce serait pour plus tard.

Elle commença son tableau de meurtre en y fixant des photos de la victime, puis les portraits des personnes présentes à la réception ainsi qu'une série de clichés pris sur la scène du crime – la pochette, les mégots, le verre brisé. Elle y afficha ensuite le rapport initial de la police scientifique, le compte rendu et les résultats de Carter, le légiste.

Après quoi, elle s'installa à son bureau et but son café en examinant son œuvre.

Elle achevait une première ligne chronologique quand elle entendit un bruit de pas.

Ce n'était pas celui de Peabody, nota-t-elle distraitement. Celui de Peabody était reconnaissable entre tous... Whitney ! Elle se redressa précipitamment, quelques secondes à peine avant l'apparition de son supérieur.

— Dallas.

— Commandant.

Elle se leva, mal à l'aise. Whitney venait rarement à elle, encore moins dans son bureau en refermant la porte derrière lui.

— K. T. Harris, fit-il.

— Le légiste confirme la thèse de l'homicide. Vu que j'étais sur les lieux à l'heure du décès, j'ai pu interroger, avec l'aide des inspecteurs Peabody et McNab, tous les individus sur place.

— Y compris vous ?

— Je vais rédiger ma déposition, en effet. Je devrais pouvoir vous la transmettre d'ici peu.

— Asseyez-vous, lieutenant.

Lui-même prit place dans le fauteuil des visiteurs, sourcils froncés.

— Qu'attendez-vous pour remplacer ce machin ? J'ai l'impression d'être assis sur un tas de briques.

Cela faisait bizarre de savoir que les fesses de son commandant

n'étaient qu'à un coussin de ses friandises.

— Personne ne s'y attarde, dit-elle en guise d'explication. Prenez le mien, commandant.

D'un geste, il refusa cette proposition et fit pivoter son siège pour étudier le tableau de meurtre. Il avait un visage large, marqué par les années et le poids des responsabilités. Ses cheveux, coupés ras, étaient striés de fils d'argent.

— Cette enquête s'annonce compliquée, commença-t-il avant d'indiquer la lumière clignotante de son répondeur. Les médias ?

— Oui, commandant. Je m'en occuperai plus tard.

— Je n'en doute pas. C'est là la première complication. La deuxième, c'est votre lien avec la victime.

— Je n'en avais aucun.

— Dallas, vous avez dîné avec elle peu avant le meurtre.

— J'ai dîné avec plusieurs personnes. J'ai rencontré la victime, je lui ai parlé, point à la ligne. Nous ne nous connaissons pas.

— Vous avez eu des mots avec elle.

Eve réprima un sursaut, entre surprise et irritation.

— Pour être exact, c'est elle qui s'est emportée, précisa-t-elle. Elle avait trop bu et, selon tous les témoins interrogés, elle était odieuse. Elle s'est énervée pendant le repas, mais elle ne s'est pas adressée directement à moi. Je crois l'avoir remise à sa place de manière brève et appropriée. L'incident s'est arrêté là.

— Elle incarnait le rôle de votre partenaire dans un film important, lui rappela Whitney. Pour l'heure, les suspects sont les individus qui jouent votre personnage, celui de votre mari, des autres membres de ce département et de plusieurs de vos relations personnelles.

— Oui, commandant.

— Les médias vont se ruer sur ce tas de foin et le mélanger avec le fumier, déclara-t-il sans détours. Nous devons être prêts. À ce

stade, vous retirer l'affaire pour la confier à un collègue ne servirait à rien. Il y aurait même un risque d'enlisement. Toutefois, vous ne pouvez ignorer ces appels, poursuivit-il en désignant son communicateur. Peabody et vous devez rédiger une déclaration précise sur cette affaire. Nous tiendrons une conférence de presse cet après-midi. Voyez notre responsable des relations publiques à cet effet.

— Commandant, protesta Eve, qui aurait préféré qu'on lui enfonce dans l'œil une aiguille extirpée dudit tas de foin puant.

— Certes, il vaudrait mieux que votre coéquipière et vous puissiez vous consacrer entièrement à votre travail, mais c'est une étape nécessaire. Certains racontent déjà que vous vous êtes querellée avec la victime. D'autres se demandent s'il est bien sérieux que vous enquêtiez sur la mort de la femme qui jouait le rôle de votre coéquipière. Tous insistent sur le fait que vous étiez présente au moment du décès de K. T. Harris. En attendant que vous ayez clos le dossier – là-dessus, je vous fais entièrement confiance –, nous ferons face.

Il se leva.

— Salle de conférences numéro un. Maintenant. Avec Peabody.

— Bien, commandant.

« Nom de nom », songea-t-elle en lui emboîtant le pas.

— Peabody, avec moi ! ordonna-t-elle comme elle traversait la salle commune.

Quelle perte de temps !

— Quoi de neuf ? s'enquit Peabody.

— Ces putains de journalistes, siffla Eve. Le putain de responsable des relations publiques, la putain de conférence de presse, les putains de déclarations officielles.

— Ah ! souffla Peabody. C'était prévisible.

— Oui, mais j'espérais pouvoir terminer d'abord mon rapport préliminaire et récupérer les résultats d'analyse. Quelqu'un a déjà répandu la nouvelle selon laquelle j'avais « eu des mots » avec la

victime.

— Pas du tout ! C'était une pouffiasse.

— Souvenez-vous-en.

Elles pénétrèrent dans la salle de conférences. Un autre tableau avait été dressé et Eve éprouva une bouffée d'irritation en voyant sa propre photo d'identité figurer aux côtés de celles de Marlo, de Connors, de Julian... et ainsi de suite.

L'homme qui venait de le compléter était grand, vêtu d'un élégant costume gris. Ses cheveux sombres et lustrés rebiquaient sur le col de sa chemise. Il avait des boutons de manchette en argent.

Comme il pivotait pour leur faire face, Eve découvrit qu'il avait un visage magnifique, le teint moka, des yeux foncés en amande et des cils épais. Quand il lui sourit, une fossette lui creusa la joue gauche.

— Lieutenant Dallas, dit-il d'une belle voix grave. Inspecteur Peabody.

— Voici Kyung Beaverton, annonça Whitney. Il travaille avec le préfet Tibble qui nous le prête pour la durée de cette affaire.

— Appelez-moi Kyung, je vous en prie, fit ce dernier en leur serrant la main. Je suis heureux de vous aider à naviguer à travers ce labyrinthe médiatique. Voulez-vous vous asseoir ?

Eve ignora sa question.

— Commencez par m'expliquer pourquoi vous nous avez placées parmi les suspects.

— Parce que les médias l'ont déjà fait. C'est contrariant mais c'est ainsi. Vous n'êtes pas elle, elle n'est pas vous, mais ce lien sera pointé du doigt encore et encore. À nous d'agir en conséquence.

Il écarta ses mains aux longs doigts fins.

— Vous avez beau respecter l'actrice qui vous incarne, elle n'est que votre reflet sur une affaire classée. Marlo Durn continuera à jouer des personnages fictifs et réels tandis que vous continuerez à enquêter sur des homicides. Votre priorité, à ce stade, est de faire toute la lumière sur le malheureux décès de...

— Le médecin légiste a confirmé la thèse de l'homicide, intervint Whitney.

— Ah ! Bref, vous suivez toutes les pistes possibles. Vous ne pouvez ni ne voulez divulguer les détails d'une affaire en cours.

— D'accord, murmura Eve en se détendant légèrement.

Ce type paraissait un peu moins stupide que les responsables de relations publiques qu'elle avait côtoyés jusqu'à présent.

— Il semblerait que vous ayez eu une vive discussion avec la victime avant sa mort, reprit-il.

— C'est inexact.

— Tant mieux. Je vous en prie, asseyez-vous. J'ai réussi à obtenir le café que vous aimez. Nous allons le déguster ensemble et vous allez me raconter -précisément - ce qui s'est passé entre la victime et vous. Inspecteur Peabody, n'hésitez pas à nous faire part de vos réflexions ou de ce que vous auriez pu entendre au cours de ce spectacle dans le spectacle.

— Un spectacle dans le spectacle, répéta Eve en suivant Kyung des yeux tandis qu'il programmait l'autochef. Pas mal, la trouvaille.

— J'excelle dans mon métier, lieutenant. Comme vous et votre coéquipière dans le vôtre.

Il leur adressa un sourire charmeur et enchaîna :

— Vous détestez tout ce cirque. Je le conçois. Personne ne vous oblige à y prendre plaisir et c'est pourquoi vous aurez tout intérêt à me laisser les rênes.

Il leur sourit de nouveau en posant un pot de café sur la table.

— J'adore mon travail. On est plus efficace quand on aime ce que l'on fait, non ?

Non, décidément, cet homme n'était pas un imbécile, mais un... manipulateur. Très doué, de surcroît. Respect.

— Bien, voici ce qui s'est passé.

Elle lui rapporta la scène quasiment mot pour mot.

— Une réponse appropriée à une attitude odieuse, commenta Kyung. Ensuite ?

— Entre nous, rien. Je me suis rendu compte qu'elle avait un problème avec ses camarades et que la boisson exacerbait son agressivité. Ne pouvant deviner qu'elle finirait dans un cercueil, je ne lui ai guère prêté attention.

— Elle vous a traitée de « salope », intervint Peabody. Quand les conversations ont repris autour de la table, elle a grogné « salope ». McNab me l'a rapporté plus tard. Il était assis à côté d'elle. Ça l'a ulcéré mais il n'a rien dit parce que le... spectacle dans le spectacle avait assez duré.

— Il a eu raison. D'autant que si personne ne me traitait de salope au moins une fois dans la journée, j'aurais l'impression de ne pas faire mon boulot.

Kyung esquisssa un sourire.

— Maintenez ce ton et cette posture, et vous vous en sortirez merveilleusement avec les médias.

Eve le fixa d'un air perplexe.

— D'ordinaire, on m'encourage plutôt à leur parler gentiment, à me montrer diplomate. À mettre du rouge à lèvres.

— Autres circonstances, autre style, riposta-t-il en haussant les épaules. Je considère que vous devez vous présenter telle que vous êtes, mais en vous préparant aux questions inévitables. Quand on vous interrogera sur cet épisode du repas, je vous conseille de réagir comme vous venez de le faire. Il n'y a pas eu de dispute. M^{lle} Harris s'est montrée désagréable, vous l'avez remise à sa place. C'est le seul moment de la soirée où vous avez eu affaire à elle. Si vous parvenez à vous exprimer d'un ton calme et posé, puis à prendre une autre question, ça devrait passer.

Il leva les bras et ses boutons de manchette accrochèrent la lumière.

— Si quelqu'un insiste, tenez-vous-en à cette version et au fait que vous ne vous connaissiez pas. Rappelez que votre priorité est de retrouver la personne responsable de sa mort. Je vous ai entendue dire à propos d'autres affaires de meurtre que la victime vous appartenait

désormais. Si cela vous paraît être le cas ici, dites-le.

— C'est le cas.

— Parfait. Efforcez-vous de bifurquer sur les informations que vous êtes en mesure de divulguer. On vous demandera sûrement quelle impression cela fait d'enquêter sur le meurtre d'une femme qui incarne votre coéquipière, qui lui ressemble.

— K. T. Harris n'était pas ma partenaire. C'était une actrice qui faisait son boulot. Le mien est de démasquer le coupable.

— Ma présence semble superflue, observa Kyung en souriant de nouveau. Marlo Durn figure-t-elle parmi les suspects ?

— Elle a été interrogée, comme toutes les personnes présentes au moment du meurtre. Elle coopère. Il est encore trop tôt pour désigner un suspect en particulier.

— Quelle impression cela vous fait-il d'enquêter sur celle qui joue votre rôle dans le film ?

— Là encore, elle n'est pas moi, mais bon, je l'admets, c'est assez bizarre. Remarquez, la plupart des affaires ont des côtés bizarres.

— Craignez-vous que ce lien inhabituel n'affecte votre travail ?

— En quoi ?

— Là-dessus, je peux vous aider.

Il pressa les mains l'une contre l'autre comme s'il s'apprêtait à prier.

— Vous devriez enchaîner en expliquant que si une telle crainte vous avait frôlé l'esprit, vous vous seriez empressée de confier le dossier à quelqu'un d'autre.

— Parce que maintenant, c'est K. T. Harris que je défends, continua Eve. En ma qualité d'officier de la police de New York, c'est mon devoir. Point barre. À présent, fichez le camp, que je puisse faire mon boulot.

— Parfait. Si vous pouviez juste retirer la dernière phrase.

Franchement, j'ai du mal à comprendre ce que mes collègues vous reprochent.

— La plupart d'entre eux sont des imbéciles. Jusqu'ici, pas vous.

— Pourvu que cela dure. Inspecteur Peabody, à vous.

— Je vais devoir parler aux journalistes ? s'étonna Peabody.

— Harris incarnait votre personnage, vous étiez présente à la réception, vous assistez la responsable de l'enquête. Mieux vaut soulever la question dès cette conférence de presse.

Sous l'œil d'Eve, il coacha Peabody, l'aida à formuler des réponses brèves et précises.

— Tout ira bien, décréta-t-il enfin. Mais sachez que les médias seront sur vos talons et vous presseront comme des citrons. Lieutenant, j'ai cru comprendre que votre mari serait entouré de sa propre équipe de relations publiques. Un homme dans sa position sait comment s'y prendre. Toutefois, dans le cas présent, j'aimerais que l'on coordonne notre action.

— C'est à lui d'en décider.

— Oui, mais si je vous annonce d'emblée la couleur, cela m'évitera de basculer dans le camp des imbéciles.

Malgré elle, Eve laissa échapper un petit rire.

— Je lui ferai savoir que vous n'en êtes pas un.

— Je vous en remercie. Je serai à vos côtés avant et durant toute la durée de la conférence de presse. Si vous avez besoin de quoi que ce soit avant cela, je serai à votre disposition. Commandant Whitney, je me mets au travail.

— Merci, fit ce dernier.

Il demeura silencieux quelques instants après le départ de Kyung, puis :

— Qui avez-vous convoqué ?

— Andréa Smythe, Julian Cross, Matthew Zank. Pour

commencer, commandant.

— Bien. Soyons aussi discrets que possible. Qu'ils entrent par le parking sécurisé. Je veillerai à ce qu'on les y accueille et les accompagne jusqu'à la salle d'interrogatoire. Je choisirai de préférence quelqu'un qui ne se laisse pas éblouir par les stars.

— Merci, commandant.

— Soupçonnez-vous l'un d'entre eux ?

— Pas pour le moment. Nous allons chercher des liens éventuels entre la victime et les domestiques et les serveurs engagés pour la soirée. Aucun des membres de l'équipe de tournage ne l'appréciait. Au contraire. C'est souvent un mobile suffisant, notamment quand la mort semble, comme c'est le cas ici, le résultat d'une querelle ou d'une confrontation. Une poussée, une chute... L'alcool est peut-être un facteur – il coulait à flots. La victime était capricieuse, exaspérante. Elle provoquait des scandales sur le plateau, elle avait des exigences.

D'un signe de tête, Eve indiqua le tableau.

— À diverses époques, elle a eu des relations intimes avec Zank et avec Cross. Tous deux en ont parlé spontanément. Zank a ajouté que la victime avait continué à le harceler après leur rupture, qu'elle était violente et d'une jalousie obsessionnelle.

— Et Zank affirme l'avoir trouvée et sortie du bassin.

— Oui, avec l'aide de Marlo Durn. Je pense que Zank et Durn ont une liaison. Si la victime était au courant, cela a pu exacerber les frictions. À l'heure du décès, les invités étaient rassemblés dans la salle de projection pour visionner un bêtisier. Nous savons que Harris a filé à l'anglaise puisque l'heure du décès confirme qu'elle est morte pendant la projection. Nous n'avons pas encore réussi à déterminer qui d'autre a pu sortir la rejoindre sur le toit. En revanche, le coupable avait amplement le temps de s'éclipser, de monter sur la terrasse, de tuer Harris et de revenir à sa place avant la fin du film.

Elle marqua une pause.

— Nous nous pencherons sur les passés, les conflits préalables, les comportements agressifs. La poussée initiale – ou la chute – me semble être le résultat d'un geste impulsif, d'une bouffée de colère.

Mais plonger une femme inconsciente dans l'eau est un acte délibéré, de même que celui de s'en aller alors que ladite femme se noie. Calculé ou non, il a été commis de sang-froid.

— Est-il possible qu'un membre du personnel ait eu une relation avec elle et se soit transformé en assassin ?

— Les probabilités sont minces. Ce sera sans doute un membre de l'équipe de tournage, quelqu'un qui travaillait avec elle, qu'elle avait provoqué, insulté, menacé.

— Ah ! Ces meurtres de célébrités, marmonna Whitney en se levant. Je parie qu'ils en feront un autre film.

Voyant l'expression ahurie et horrifiée d'Eve, il sourit.

— Vous pourriez écrire un livre là-dessus. Tenez-moi au courant. Et ne soyez pas en retard pour la conférence de presse.

— Merde ! lâcha Eve dès qu'il fut sorti. Il a peut-être raison.

— Qui jouerait mon rôle, cette fois ? s'excita Peabody. C'est complètement dingue, non ? Imaginez un peu, quelqu'un qui jouerait mon personnage en train d'enquêter sur le meurtre de quelqu'un qui jouait mon personnage. Sans compter...

— Taisez-vous, vous me filez la migraine. Concentrez-vous sur les recherches, marmotta Eve.

Se massant la nuque, elle fonça dans la salle commune, s'immobilisa, balaya la pièce du regard, réfléchit...

— Agent Carmichael.

Ce dernier leva la tête.

— Dans mon bureau.

Elle tourna les talons, envoya un SMS à Connors pour l'avertir que Kyung allait prendre contact avec lui. Et que ce n'était pas un imbécile.

— Lieutenant ?

— Aimez-vous le cinéma, Carmichael ? Êtes-vous un fan de ragots hollywoodiens et de journaux à scandales ?

— Quand j'ai le temps, j'aime regarder le sport.

— Parfait.

Elle lui attribua le titre d'accompagnateur, lui ordonna le silence absolu, le renvoya.

Elle transmettait avec joie tous les messages des journalistes à Kyung et se remit au boulot.

Elle avait achevé son compte rendu initial et sa propre déclaration, puis lancé une recherche approfondie sur Harris quand son communicateur lui signala un texto de Connors.

Pas imbécile. De ta part, sacré compliment. M'en occupe.

Satisfaite, elle se cala dans son fauteuil et se plongea dans la lecture de la biographie de Harris.

Ses parents avaient divorcé quand elle avait treize ans. Elle avait un frère, de deux ans son aîné. Elle avait vécu dans le Nebraska jusqu'au divorce. Sa mère avait intenté un procès au père (accusé de violences domestiques), obtenu la garde exclusive des enfants et déménagé dans l'Iowa.

Eve ne voyait pas de grande différence entre le Nebraska et l'Iowa. À ses yeux, les deux États n'étaient qu'une succession de prés, de granges et de vaches.

Elle creusa davantage, parcourut quelques rapports de police sur les violences domestiques en question, examina les photographies de Piper Van Horn – la mère – après que son mari, Wendall Harris, l'eut battue. Brice Harris – devenu Van Horn car il avait pris le nom de sa mère après la séparation –, quinze ans à l'époque, avait souffert d'une fracture du poignet, d'un coquart et d'un léger traumatisme crânien. Wendall avait purgé une peine de prison dans l'Omaha, suivie d'une thérapie. Il était mort des suites de ses blessures après une bagarre dans un bar alors que Brice avait vingt ans.

Intéressant, songea Eve. K. T. avait conservé le patronyme du père. Elle semblait avoir hérité de – ou opté pour, comment le savoir ? – ses penchants pour la brutalité et l'abus d'alcool.

Eve se plongea dans ses bulletins scolaires. Élève moyenne, problèmes de discipline. Aucune activité en dehors des cours avant

l'âge de quatorze ans, quand elle s'était inscrite au club de théâtre de son école.

— Tiens ! Tiens !

À vingt-deux ans, Harris collectionnait déjà les arrestations pour conduite en état d'ivresse et avait dû remettre son permis aux autorités. Comme son père, elle avait été en thérapie.

Après l'Iowa, Harris s'était installée à la Nouvelle Los Angeles, où elle avait été accusée à deux reprises de comportement agressif. Elle avait payé les amendes, suivi une cure de désintoxication.

Quelque chose clochait, songea Eve en pensant à l'expression, à la voix, au chagrin de Piper Van Horn quand elle l'avait contactée pour lui annoncer le décès de sa fille.

La mère était sincèrement triste, comme la plupart des mères. Pas toutes, mais la plupart. La sienne s'était empressée d'oublier l'enfant qu'elle avait mise au monde, l'avait abandonnée aux mains d'un monstre. Elle ne l'avait même pas reconnue le jour où elles s'étaient retrouvées face à face.

« La situation n'est pas comparable, se rappela Eve. Concentre-toi sur la victime. » Plus elle la comprendrait, plus elle aurait de chances de comprendre le tueur.

Ce qu'elle voyait pour l'instant, c'était une femme qui avait connu la violence et la colère. Elle s'était réfugiée dans le métier d'actrice, mais n'avait pas réussi à échapper à ce cycle violence-colère qui avait abouti à sa propre mort.

Pourquoi ? Et le pourquoi était-il vraiment important ?

Eve pivota vers son tableau de meurtre. La victime savait-elle quelque chose sur l'un de ses camarades, un technicien ? Avait-elle exercé un chantage sur son futur assassin ?

Où l'avait-elle tout simplement poussé à bout ?

Elle se concentra de nouveau sur son écran où venait de s'afficher un rapport du laboratoire.

— Dallas ? fit Peabody, qui venait de s'encadrer sur le seuil.

— Zoner et herbes variées, cinquante-cinquante.

— Mince ! Entre ça et le vin, elle n'avait pas besoin qu'on la cogne pour tomber dans les pommes.

— Une fois à terre, elle n'a probablement pas pu se relever. On a retrouvé des traces de sang sur le chiffon brûlé. Celui de la victime. Les mégots ne révèlent que son ADN. Les marques sur les escarpins correspondent au dallage.

— Ils ont fait vite.

— Pour changer. Évitions de mentionner le Zoner. Voyons si quelqu'un évoque spontanément ses habitudes en ce domaine.

— Bien, lieutenant. Carmichael fait monter Andréa.

— Parfait. Laissons-la mariner quelques minutes. « Procédons par étapes, décida Eve. Grattons un peu le vernis hollywoodien et voyons ce qu'il cache. » Plus elle en apprenait sur Harris, moins elle l'appréciait. Mais elle n'en demeurerait pas moins sa victime.

8

Vêtue de rouge pivoine, sa chevelure ondulée un peu trop blonde comparée à la couleur plus subtile de Mira, Andréa Smythe avait pris place à la table pleine d'éraflures de la salle d'interrogatoire. Elle portait aux oreilles d'audacieux anneaux noirs assortis aux tourmalines étincelantes formant un cœur allongé au creux de sa gorge.

À l'arrivée d'Eve et de Peabody, elle inclina la tête et sourit.

— Je constate que notre scénographe a bien travaillé. Ce lieu ressemble furieusement à notre décor.

— Ce n'est pas sorcier, rétorqua Eve. Enregistrement. Dallas, lieutenant Eve, et Peabody, inspecteur Délia, audition de Smythe, Andréa au sujet de l'affaire Harris, K. T. dossier H-58091.

— Quelle solennité !

— Le smoking n'est pas requis mais, dans nos murs, nous prenons les meurtres très au sérieux. Merci d'être venue.

— Vu les circonstances, cela me paraissait le choix le plus sage.

— On vous a déjà cité vos droits et vos obligations. Souhaitez-vous que je recommence ?

— Inutile. J'ai une excellente mémoire.

— Tant mieux pour nous, commenta Eve tandis que Peabody et elle s'asseyaient. Avez-vous quelque chose à ajouter à vos déclarations d'hier soir ? Des rectifications à y apporter ?

— Non.

— Puis-je vous offrir à boire avant de commencer ? s'enquit Peabody. Un café ? Une boisson gazeuse ?

De nouveau, Andréa sourit.

— Vous allez tenter de me mettre à l'aise pendant que votre lieutenant me titille. C'est un bon rythme. Il me semble que Marlo et K. T. l'ont bien capté pour la caméra. Pas parfaitement, mais presque. Non, merci, je n'ai besoin de rien, mais c'est gentil de me le proposer.

— Nous ne sommes pas sur un plateau de cinéma, lui rappela Eve. Les dialogues ne sont pas écrits. Et le cadavre existe bel et bien.

— J'en suis consciente. Aurais-je dû m'habiller en noir, afficher un air grave, verser une larme ou deux ? Mais le noir me sied mal, et ce n'est un secret pour personne : K. T. et moi nous évitions. Je suis désolée pour elle. Sur un plan philosophique, je regrette que la mort fasse partie intégrante de la vie, et je suis d'avis que le meurtre – hors fiction – est un putain de jeu de lâche. À part cela, sa disparition ne m'émeut guère.

— Pourtant, cela tombe mal, non ? Le tournage n'est pas terminé.

Andréa haussa les épaules et croisa les jambes.

— Ses scènes étaient dans la boîte et, le cas échéant, Roundtree saura se débrouiller. C'est un réalisateur brillant et innovant.

— La production va bénéficier du buzz médiatique.

— En effet. C'est ainsi. La machine encensera davantage K. T. morte que vivante. Quelle ironie, n'est-ce pas ? Enfin elle a droit à la célébrité et à l'attention qu'elle réclamait tant. Il lui aura suffi d'être assassinée pour les obtenir. Pardon, c'est de la méchanceté gratuite, ajouta Andréa en poussant un soupir. Je vous prie de m'excuser.

— Vous avez avoué d'emblée que Harris vous déplaisait, que vous la trouviez « difficile » d'un point de vue personnel et professionnel. Est-ce exact ?

— En plein dans le mille.

— Vous est-il arrivé de vous affronter ?

— Naturellement. À de rares occasions. Je doute que quiconque sur ce projet n'ait pas eu maille à partir avec K. T. Là encore, c'est ainsi.

— Vous n'avez pas hésité à nous révéler vos sentiments à son

égard. Par conséquent, j'ai du mal à comprendre pourquoi vous nous avez caché l'accrochage que vous avez eu avec elle hier soir, peu avant sa mort.

— Nous nous serions disputées hier soir ? s'étonna Andréa, l'air innocent. Je n'en ai aucun souvenir. Nous avons si souvent échangé des noms d'oiseaux que les incidents se confondent.

— J'en doute. Vu votre excellente mémoire, je pense qu'une querelle avec elle le soir de son meurtre serait restée gravée dans votre esprit.

— Elle s'était fort mal comportée au cours du repas, elle avait offensé Connie. Je lui ai dit qu'elle n'était qu'une idiote et qu'elle méritait qu'on la jette dehors. Elle avait suffisamment bu pour m'envoyer paître. Cela s'est arrêté là et ne m'a pas vraiment marquée.

— Là encore, j'en doute. Si c'était aussi simple, vous ne mentiriez pas. J'en déduis que votre échange a été plus personnel, plus intense. Il paraît qu'elle vous ignorait. Pourtant, hier soir, vous vous êtes querellées – détail que vous avez omis de préciser dans votre déposition. Et que vous éludez maintenant. Qu'avait-elle contre vous, Andréa ? De quoi vous menaçait-elle ?

Andréa regarda Eve droit dans les yeux.

— Je ne sais pas du tout de quoi vous parlez.

— Curieusement, cela ne fait qu'exciter ma curiosité. Et que se passe-t-il quand je m'interroge, Peabody ?

— Quand vous vous interrogez, vous creusez. Quand vous creusez, vous avez le don de découvrir des choses que les gens préféreraient ne jamais déterrer. Toutes sortes de choses, insista Peabody. Parfois, elles n'ont aucun lien avec l'enquête, mais une fois révélées au grand jour, il faut les examiner.

— Parfaitement, confirma Eve. Et plus on en découvre, plus il faut poser de questions, multiplier les entretiens. Les médias sont à l'affût. J'ai une conférence de presse cet après-midi. Qui sait ce que l'on va me demander ?

— Qui menace qui, à présent ? s'insurgea Andréa.

— Il ne s'agit pas d'une menace mais d'une mise en garde. Plus

vous vous renfermerez, plus je fouillerai, acheva Eve en se balançant sur sa chaise.

Le pied d'Andréa, chaussé d'un escarpin rouge à talon aiguille noir, s'agitait.

— Ensuite, je me demanderai si vous n'avez pas décidé de monter sur la terrasse régler vos comptes en toute tranquillité. Supposons que l'atmosphère s'échauffe, dérape. Vous la poussez. Elle se cogne le crâne. Il y a du sang. Elle est inconsciente. Vous êtes folle de rage. Cette garce vous a exaspérée. Vous en avez par-dessus la tête. Pourquoi ne pas la pousser encore, cette fois dans la piscine ? Elle l'a mérité. Elle l'a cherché.

— Personne ne mérite d'être assassiné, et si vous croyez que je vais tomber dans votre piège, vous vous fourrez le doigt dans l'œil. Je ne l'ai pas tuée. Je ne suis pas montée sur le toit hier soir. Et je n'ai plus rien à vous dire.

— C'est votre droit. Nous nous renseignerons, nous découvrirons la vérité. Car maintenant, je sais que votre conflit d'hier soir avec la victime était important. Cela vous effraie.

— Je n'avais pas peur d'elle.

— Peut-être que oui, peut-être que non. Mais moi, je vous terrifie, poursuivit Eve en se penchant en avant. Sous prétexte que les projecteurs sont braqués sur vous, vous supposez que les médias ont déjà divulgué tout ce qu'il y avait à savoir sur vous. Détrompez-vous. Si vous avez volé une glace quand vous aviez six ans, je le saurai. Si l'un de vos enfants a triché lors d'un contrôle d'orthographe à l'école primaire, je le saurai.

Imitant le mouvement d'Eve, Andréa plongeait de nouveau son regard dans le sien. Cette fois, une lueur de fureur vacillait dans ses prunelles.

— Ne mêlez pas mes enfants à cette affaire.

Ah ! devina Eve. Le maillon faible.

— Vous avez un fils de l'âge de la victime, il me semble. Peabody ?

— Cyrus Drew Pilling, vingt-six ans. Fils unique issu du

deuxième mari, Marshall Pilling. Mariage en octobre 2034, divorce prononcé en janvier 2036. Pas d'enfants du premier lit : Beau Sampson, mariage en juin 2030, divorce en avril 2032. Des jumelles âgées de dix-huit ans avec le troisième et actuel époux, Jonah P. Kettlebrew. Mariage en septembre 2040.

— Ma famille n'a rien à voir avec tout cela. Je n'apprécie pas vos sous-entendus.

— Je parie que vos proches vous ont rendu visite sur le plateau, reprit Eve. Et si Harris avait dragué votre fils – voire votre mari ? Ou encore, vos filles, histoire de varier les plaisirs ? L'un d'entre eux a pu rattraper la balle et s'enfuir avec. De quoi se mettre en colère.

— Vos insinuations sont ignobles. Comment pouvez-vous parler ainsi de gens que vous ne connaissez pas ?

Eve se leva, plaqua les paumes sur la table, la fixa sans ciller.

— Je finirai par les connaître. À vous de choisir. Entre Harris et vous, il y avait un litige personnel, n'est-ce pas ? Ce n'était pas le boulot ni ses caprices. C'était personnel. Cela se lit sur votre visage.

— J'ai travaillé dur pour protéger mes enfants, pour les mettre à l'abri du public. Je vous interdis de les exposer à tant d'horreur sous prétexte que vous jouez une putain de partie de dés.

— Dans mon métier, on y est souvent contraint. Harris vous faisait-elle chanter au sujet d'un de vos proches, Andréa ?

— Cela n'a aucun rapport avec ma famille. Ma famille officielle.

Elle passa la main sur son front, puis dans ses cheveux tout en observant tour à tour Eve et Peabody.

— Aurions-nous fait fausse route en ce qui vous concerne ? dit-elle. Puis-je encore croire aux personnages dont nous nous sommes tellement rapprochés ? Êtes-vous aussi intègre qu'on l'affirme ?

— Celle-ci a été décorée pour son intégrité, répondit Eve en indiquant Peabody. Mais bon, elle a gagné sa médaille sur un coup de dés, je suppose.

Andréa parvint à émettre un petit rire.

— Il s'agissait de mon filleul. Je l'aime comme mon propre enfant. Il a deux ans de plus que Cyrus et ils sont amis depuis toujours. La mère de Dorian et moi fréquentions la même école élémentaire.

Eve se rassit.

— D'accord.

— C'est un bon garçon. Malheureusement, il y a quelques années, il a eu des soucis. Il était venu en Californie pour faire un break, comme tant d'autres. Il est resté chez nous un moment, j'ai pu l'aider à trouver un emploi. Mais il était... immature.

— D'accord, répéta Eve. Quel genre de soucis ?

— Trop de fêtes, trop de gens ayant la possibilité, et la volonté, de lui fournir des produits illicites. Nous sommes intervenus en vain, sa mère aussi. Pendant presque dix-huit mois, il a été en chute libre. Chaque fois, nous payions la caution pour le sortir de prison. Il suivait les thérapies imposées, puis recommençait la tournée des bars, des réceptions et des coins de rue. Il a perdu son boulot.

— C'est terrible, intervint Peabody, lorsqu'un être aimé se détruit et qu'on ne peut rien pour lui.

— Oui, murmura Andréa, se ressaisissant. C'est carrément insoutenable. Il volait ou se prostituait pour se procurer sa prochaine dose. Il mentait, il rusait, et moi... je me sentais responsable. Il était si beau, si débordant d'énergie, mais à cause de la drogue il est devenu méconnaissable. Un menteur, un escroc, un tricheur. Un jeune homme violent. Un jour, tout cela l'a rattrapé et un dealer qu'il avait dupé l'a battu. Il en est presque...

Les mots demeurèrent en suspens au bord de ses lèvres et elle secoua la tête.

— Bref, la police a contacté mon fils. Dorian avait le numéro de Cyrus sur lui. Lorsqu'on parle de toucher le fond, on ne croit pas si bien dire. Quand il a pu de nouveau marcher, Dorian est parti en cure de désintoxication. Je connaissais un établissement à la réputation exceptionnelle, discret, dans le nord de la Californie. Grâce à ce séjour, Dorian a pu s'en sortir.

— Comment l'a-t-elle découvert ?

— Elle s'y trouvait déjà. Décidément, le destin est un salaud sans cœur, cracha Andréa d'un ton amer. K. T. était au même endroit au même moment. Ensemble, ils ont suivi quelques séances de thérapie de groupe, au cours desquelles Dorian s'est beaucoup dévoilé. Comme je viens de vous le dire, il a réussi à s'en sortir. Aujourd'hui, il vit à Londres, il est avocat. Il est fiancé avec une jeune femme charmante. Ils sont venus me rendre visite il y a environ une semaine – bien entendu, je les ai invités sur le tournage. K. T. l'a reconnu. Comprenant le lien qui nous unissait, elle a commencé à me tourmenter. Si les médias avaient vent de cette histoire, ce pauvre Dorian serait dans un sacré pétrin.

— Elle vous faisait chanter ?

— Non. Elle me provoquait. Elle savait pertinemment combien ses insinuations me perturbaient. Dorian a payé pour ses erreurs. Quel intérêt aurait-elle eu à lui infliger, ainsi qu'à sa famille et à sa fiancée, une telle humiliation ? Elle se vengeait sur moi, voilà tout.

— Êtes-vous montée avec elle sur le toit ? Vous a-t-elle harcelée, Andréa, jusqu'à ce que vous craquiez ?

— Non. Pendant la discussion que vous évoquez, je lui ai juré que si elle osait aller jusqu'au bout, je me débrouillerais pour que la presse sache comment elle avait obtenu cette information. Que c'était elle qui se retrouverait dans le pétrin. J'avais parlé avec Dorian le matin même et je l'avais mis en garde.

Son regard se voila de larmes.

— Il m'a dit d'arrêter de m'inquiéter. De ne pas la laisser me malmenier ainsi en se servant de lui comme d'un gourdin. Bien avant de la demander en mariage, il avait raconté son passé à sa fiancée, prévenu ses associés du cabinet lors de son entretien d'embauche. Il n'avait rien à cacher, mais il aurait été navré que les révélations de K. T. me mettent dans l'embarras.

Cette fois, elle laissa échapper un sanglot.

— Le problème n'était pas là.

— Vous vouliez protéger Dorian, devina Peabody.

— Je m'en voulais de ne pas avoir été à la hauteur autrefois. Mais il n'avait pas besoin de ma protection. Du coup, lorsqu'elle m'a abordée hier soir, je lui ai dit ce que j'avais sur le cœur. Et j'ai terminé par : « Fous-moi la paix, espèce de garce ! » Ce sont les dernières paroles que je lui ai dites et je ne les regrette pas. Pas du tout.

Une fois l'audition terminée, Andréa quitta la salle.

— Vous y croyez, Peabody ? demanda Eve.

— Oui. Les faits sont faciles à vérifier. L'établissement, les dates, s'ils ont tous deux suivi une cure au même moment, et blablabla. Mentir à ce sujet serait stupide.

Eve opina.

— Un contrôle s'impose malgré tout.

— Vous n'y croyez pas ?

— Selon moi, il est très possible qu'Andréa ait un filleul, que celui-ci se soit retrouvé dans cet institut en même temps que K. T. et que K. T. l'ait reconnu le jour où il est venu sur le plateau.

— Donc, on l'écarté comme suspecte.

— Non. Je crois que « fous-moi la paix, espèce de garce » furent probablement les dernières paroles d'Andréa à K. T. Harris, mais elle a très bien pu les prononcer sur la terrasse, juste après l'avoir poussée, inconsciente, dans le bassin.

— Mince !

— La famille est son point faible et Harris a mis le doigt dessus. Donc, oui, Smythe a pu la pousser dans ses retranchements – « Vas-y, salope, crache le morceau mais tu t'en mordras les doigts. » Harris est ivre et agressive, elles montent sur le toit régler leurs comptes. Smythe ne veut surtout pas d'une confrontation en public. La situation dégénère. On peut même imaginer que Harris ait donné les premiers coups, mais quand elle tombe, Smythe est à bout de nerfs. Elle traîne Harris jusqu'au bord du bassin, la jette à l'eau, efface le sang et redescend boire un verre. Et le monde, à ses yeux, compte désormais une salope de moins.

— Vous pensez vraiment qu'elle en aurait été capable ?

— Elle a du cran. Quant au sang-froid, je l'ignore. Elle reste en haut de la liste.

Matthew prit la suite. Il avait opté pour une tenue décontractée, chemise vert foncé ouverte sur un tee-shirt d'une nuance plus claire, jean et baskets dernier cri. Quand Peabody lui offrit à boire, il réclama une boisson aux agrumes. Il fixa le miroir sans tain, se tortilla sur sa chaise.

— Je me suis toujours demandé ce que l'on ressentait dans ce genre de situation. J'ai les nerfs en pelote. Je manque d'air.

— Avez-vous des raisons de vous inquiéter ? s'enquit Eve.

— Quand un flic vous convoque dans une pièce comme celle-ci, on est forcément angoissé. Ça fait partie du jeu, non ? La personne qui interroge a déjà un train d'avance.

Il but une gorgée de son jus de fruits.

— Me serait-il possible de profiter de ma présence ici pour jeter un coup d'œil à la DDE ? J'en avais discuté avec McNab... avant.

— Je verrai cela avec le capitaine Feeney.

Il semblait détendu. Eve décida de la jouer relax.

— Comment allez-vous, Matthew ?

— Pas trop mal. Non, pas bien. Elle était morte quand je l'ai sortie de l'eau. C'est sans doute stupide, mais je ne m'en suis rendu compte que plus tard. Elle était morte quand j'ai tenté de la ranimer. J'en reviens toujours à cela. Mes efforts étaient vains dès le départ.

— Vous aviez eu une liaison avec elle.

— Oui. Je connaissais son corps, la sensation de sa peau, de ses lèvres. Hier soir, je l'ai touchée, je lui ai fait du bouche-à-bouche. Elle était morte. Mais elle...

— Vous avez déclaré que vous n'aviez pas eu de relations sexuelles depuis plusieurs mois.

— En effet.

— Elle aurait voulu coucher avec vous.

— Je pensé surtout qu'elle voulait ce qu'elle ne pouvait pas avoir. Certaines personnes sont ainsi. Peut-être.

— Cela devait vous mettre mal à l'aise, d'autant que vous étiez amants à l'écran.

— Elle ne me facilitait pas les choses, mais elle avait beaucoup d'ambition. Elle n'était pas du genre à saboter son travail pour coucher avec moi.

— Vous avez raconté qu'elle avait saccagé votre caravane.

— Oui. C'est forcément elle. Elle ne m'a jamais vraiment aimé, ajouta-t-il en haussant les épaules. Avec le recul, je m'aperçois que j'aurais dû la laisser prendre l'initiative de la rupture. Elle m'en aurait moins voulu.

— À vous entendre hier soir, elle avait l'air d'être obsédée par vous. En fait, je crois même que vous avez employé ce terme.

— Je ne sais pas... Je suppose que oui. En fait, ce qui l'énervait le plus, c'était de ne pas m'avoir largué la première. Question carrière, elle avait plus d'influence que moi. Elle aurait pu insister pour que l'on attribue le rôle de McNab à un autre. Elle s'imaginait peut-être qu'on pourrait se rabibocher pendant le tournage et qu'elle me larguerait ensuite. Mais à quoi bon ruminer ? Elle est morte.

— Elle n'a pas dû apprécier que Marlo et vous ayez une relation.

Il se figea, posa son gobelet.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Vous ne savez pas que vous couchez avec Marlo Durn ?

— J'ignore d'où vous tenez cette information mais...

— Vous niez ? coupa Eve d'un ton neutre. Attention. Mentir à un officier de police au cours d'un interrogatoire ne sert à rien. Au contraire, cela nous rend d'autant plus suspicieux et persévérants.

Il hésita, changea de position.

— Mes rapports avec Marlo n'ont rien à voir avec K. T. - ni

personne d'autre, d'ailleurs.

— Voyons, Matthew, n'avez-vous pas dit que K. T. était obsédée par vous ? Qu'elle vous épiait ? Qu'elle avait vandalisé votre caravane ? Votre avis, Peabody ? ajouta Eve en se tournant vers sa coéquipière.

— Ça ne tient pas debout, déclara celle-ci d'un ton empreint de compassion. Je suis désolée, Matthew. Dévoiler sa vie personnelle est difficile et désagréable, mais à force de fuir et d'éluder, vous finirez par éveiller nos soupçons. Marlo et vous êtes adultes, libres de prendre du bon temps ensemble.

— J'aimerais le croire. Mais ça n'a rien à voir avec K. T., insista-t-il. Nous avons rompu bien avant que Marlo et moi ne nous rencontrions.

— Sauf que K. T. ne supportait pas que ce soit fini entre vous.

L'expression de Matthew se durcit, de même que sa voix lorsqu'il rétorqua :

— Ça, c'était son problème.

— Elle s'est débrouillée pour que ce soit le vôtre.

— Elle était odieuse, d'accord ? Elle l'a toujours été, même avant d'être au courant pour Marlo et moi. Simplement, la situation s'est envenimée à partir du moment où elle l'a su.

— C'est-à-dire ?

— Il y a environ deux semaines. Elle s'est précipitée dans la loge de Marlo, elle lui a raconté toutes sortes de conneries à mon sujet : que je m'étais servi d'elle, qu'on continuait à se voir. C'était faux, bien sûr. Nous avons posé pour des photos publicitaires dans la peau de nos personnages – ce qui fait partie de notre boulot –, mais on avait bel et bien rompu. En fait, la tension était telle entre nous que je ne supportais plus de tourner avec elle.

— Cette confrontation a-t-elle été la cause de frictions entre Marlo et vous ?

— Non. Marlo ne se laissait pas impressionner par les menaces de K. T.

— Mais vous avez accusé le coup.

— Oui. Quand Marlo m'a relaté cet épisode, je me suis énervé. Et, oui, je m'en suis pris à K. T. Je n'aurais pas dû. J'aurais mieux fait d'écouter Marlo et de laisser tomber. Je n'ai pas pu. J'ai envoyé K. T. sur les roses, je lui ai interdit de retrouver Marlo ailleurs que sur le plateau. Elle a essayé de me provoquer en affirmant que Julian et Marlo s'envoyaient en l'air. Que je n'avais qu'à lui poser la question. Qu'il me le confirmerait. Je lui ai répliqué qu'elle était pathétique, ce qui n'a servi qu'à jeter de l'huile sur le feu.

— Expliquez-vous.

— Marlo et moi nous sommes installés dans le loft d'un ami. Il s'est absenté quelques mois et nous le prête. Nous avons pris toutes les précautions pour que notre relation reste secrète.

— À cause de Harris ?

— Non. Enfin si, entre autres. Mais les huiles et le service promo veulent absolument exploiter l'angle Eve/Connors/Marlo/Julian. Eve avec McNab, c'est nettement moins sexy, acheva-t-il avec un sourire las. Marlo et moi avons l'esprit d'équipe. Ce projet est une aubaine pour moi. Nous avons donc décidé d'être discrets – pour cette raison, mais aussi parce que nous en avons envie. On est très vite pris dans l'engrenage, les ragots se répandent à toute allure. Nous souhaitons vivre cette histoire à l'abri du cirque médiatique. Des tas de gens s'imaginent que nous autres, acteurs, enchaînons les aventures sans lendemain. Avec Marlo, c'est différent. Je n'avais encore jamais éprouvé ce genre de sentiments. Nous voulons saisir notre chance. D'où notre prudence.

— K. T. a appris que vous vous étiez réfugiés dans ce loft ?

— Sans doute par notre faute. Cela peut paraître stupide de se coiffer d'une perruque ou de se déguiser pour rentrer chez soi – ça l'est, en fait. Au début, nous nous en amusions, mais à l'approche de la fin du tournage, nous nous sommes moins méfiés. K. T. m'a probablement suivi un soir. Elle a déclaré...

Il s'empourpra, but une longue gorgée de jus de fruits.

— Elle a déclaré qu'elle avait des photos. Qu'elle nous avait filmés. Au lit.

— Depuis l'intérieur du loft ?

— Elle a prétendu qu'elle avait trouvé ma carte-clé le jour où elle avait pénétré dans ma loge. Qu'elle l'avait clonée. Qu'elle avait engagé un détective privé pour installer une caméra dans la chambre, au-dessus de l'armoire. Vérité ? Mensonge ? En tout cas, elle en savait pas mal sur l'appartement, les couleurs, la disposition des meubles. Et quand nous avons vérifié les disques de sécurité, nous avons repéré deux coupures sur deux jours distincts.

— Cela a dû vous contrarier.

— Oh que oui ! s'exclama-t-il en serrant le poing. J'ai carrément eu envie de l'étrangler. Je n'ai jamais levé la main sur une femme mais j'ai eu envie de la tabasser. Je me suis retenu. Savez-vous ce qu'elle m'a dit ?

— Je suis tout ouïe, fit Eve.

— Elle m'a dit que je devais larguer Marlo – et sans ménagement. Que nous allions reformer un couple, mais que cette fois c'est elle qui mènerait la barque. Elle voulait un grand ramdam médiatique autour de notre histoire d'amour née sur le plateau.

— Et si vous refusiez ?

— Elle menaçait de poster la vidéo de nos ébats sur le Net. Elle avait recruté des types qui étaient prêts à raconter que Marlo avait couché avec eux – et qu'elle avait des goûts bizarres en matière de sexe. Je pense qu'elle avait perdu la tête. Oui, vraiment, elle avait pété les plombs.

— Quand vous a-t-elle adressé cet ultimatum ?

— Seigneur ! souffla-t-il en se frottant le visage. Le jour où elle a été tuée. Le matin même. Je lui ai répondu que je ne la croyais pas. Qu'elle se ridiculisait.

Elle a riposté qu'elle était prête à me montrer quelques images ce soir-là.

— Matthew, vous a-t-elle demandé de la rejoindre sur le toit ?

— Elle m'en a donné l'ordre. Je l'ai répété à Marlo. Ce n'était pas mon intention. Je voulais régler ce problème seul, mais nous nous

étions promis de ne rien nous cacher. Alors je lui en ai parlé. Nous avons décidé de laisser tomber. Après tout, c'est notre vie, non ? Et, comme vous me l'avez fait remarquer, nous sommes adultes et libres. Avoir l'esprit d'équipe ne nous oblige pas à nous soumettre aux caprices d'une foldingue rancunière. Par ailleurs, si elle mettait sa menace à exécution, il nous suffisait de la traîner au tribunal.

Il émit un profond soupir, repoussa sa boisson.

— Peut-être est-ce le fait d'avoir joué le rôle d'un flic pendant plusieurs mois, toujours est-il que Marlo était décidée à se battre. Si K. T. avait payé un type pour pénétrer par effraction chez nous et monter ce piège, elle finirait derrière les barreaux. Et tant pis si les producteurs, Roundtree, le public et les médias s'en offusquaient.

— Cependant, vous vous êtes rendus tous les deux sur la terrasse, lui rappela Eve.

— En effet. Nous avons échafaudé un plan. Nous y sommes allés avant le dîner, pour repérer les lieux, nous asseoir et en discuter. Nous avons décidé de la rejoindre et de l'inciter à nous intimider, à parler du détective privé, de la caméra, à tout déballer, quoi ! Marlo avait une caméra dans son sac. À la fin, nous menacerions K. T. de transmettre la bande aux flics. Les internautes verraient peut-être nos ébats à l'écran, mais ils prendraient carrément leur pied en apprenant que K. T. était écrouée pour chantage et complicité de... J'ai oublié quoi. Marlo avait rédigé une liste.

— Comment Harris a-t-elle réagi ?

— Elle n'a pas réagi parce qu'elle était déjà morte. Écoutez, oui, nous avons eu des mots en début de soirée. Je lui ai demandé de me laisser tranquille, de se ressaisir et de prendre un minimum de recul. Elle m'a agrippé l'entrejambe.

Il renversa la tête, fixa le plafond.

— Elle m'a attrapé les couilles et elle m'a dit : « Mon vieux, n'oublie pas par quoi je te tiens. »

Il inspira profondément, dévisagea Eve.

— Nous aurions dû vous raconter tout cela spontanément, je sais, mais c'était tellement... énorme. Nous n'avions aucune preuve. Quand nous avons compris que K. T. était morte, Marlo a fouillé dans

son sac.

Il grimaça.

— Ça peut vous paraître cruel, mais elle était morte et nous voulions... Que ressentiriez-vous si des tas d'inconnus se rinçaient l'œil alors que vous êtes au lit avec Connors ou avec McNab ?

— J'aurais sans doute envie de punir la personne responsable.

— C'était notre but. À la manière de Marlo – la vôtre. Mais nous n'avons rien trouvé dans son sac. Elle avait probablement menti depuis le début. Je ne comprends pas pourquoi. A-t-elle pensé que j'allais céder ? Cherchait-elle à sauver la face ?

— Et si vous aviez craqué ? Vous vous êtes querellés, vous l'avez poussée, suggéra Eve. Qui pourrait vous le reprocher ? Tout s'est passé si vite. Un geste impulsif, enragé. Peut-être ne souhaitiez-vous pas qu'elle se noie. Vous vouliez juste récupérer la vidéo, vous protéger. Malheureusement, vous ne l'avez pas sortie de l'eau assez vite.

— Non, pas du tout ! Elle flottait sur le ventre dans le bassin quand nous sommes arrivés. Nous n'avons repensé à la bande qu'après... J'ai essayé de la ranimer. Nous nous sommes acharnés tous les deux. Tout s'est déroulé comme nous vous l'avons raconté. Nous avons simplement omis le chantage, les menaces. Mais je vous jure que ça s'est passé comme nous vous l'avons dit.

— Y compris Marlo apportant une caméra ?

— Oui. Je vous le répète, nous... Dieu que nous sommes bêtes ! Nous étions tellement... Nous avons un enregistrement. Marlo a mis la caméra en marche alors que nous montions. Pour faire un test. Nous avons un enregistrement.

9

Stupides ? Innocents ? Calculateurs ? Eve décida de réserver son jugement sur Marlo et Matthew. Pour l'heure, elle laisserait ce dernier mariner en salle d'interrogatoire pendant que Peabody contacterait Marlo et la convoquerait au Central.

— Nous allons interroger Julian en l'attendant, décida-t-elle. Lorsqu'elle sera là, nous aviserons en fonction de nos impressions. Et nous verrons si le faux Connors a des secrets à nous révéler sur la fausse Peabody.

— Je n'ai plus envie de penser à elle en ces termes. Plus on avance, plus on s'aperçoit à quel point K. T. était méchante et cinglée. Comme si ça ne suffisait pas qu'on ait assassiné la fausse Peabody, voilà qu'on apprend que cette harpie faisait chanter ses camarades. C'est déprimant, à la fin.

— C'est vraiment dommage pour vous.

— Ben oui ! Comment suis-je censée apprécier le film tandis que je ne pourrai m'empêcher de penser que j'intimidais McNab pour l'attirer dans mon lit alors qu'il est amoureux de vous ? Et qu'il existe peut-être une vidéo de vous deux tout nus et...

— Bouclez-la !

— Tiens ! Peut-être existe-t-il une vidéo de la fausse Peabody et du faux Connors tout nus. Ce serait au moins une compensation. Je pourrais peut-être en demander une copie.

— Si vous continuez, il y aura bientôt une vidéo de moi en train de vous arracher la peau des fesses pour en tapisser mon bureau. J'en enverrai des copies à tout le monde. Faites venir Marlo. Je commence l'audition de Julian.

Eve gagna la salle d'interrogatoire où Julian l'attendait, la tête entre les mains. Il se redressa à son entrée. Son visage était pâle, ses yeux cernés. Il n'était pas rasé.

— Je ne me sens pas bien, commença-t-il.

— Ça se voit, rétorqua Eve. Enregistrement. Dallas, lieutenant Eve, entretien avec Cross, Julian.

Elle ajouta les informations utiles, puis s'installa.

— Je suis en plein jeûne, annonça-t-il.

— Sans blague ? C'est votre manière de surmonter l'affaire Harris ?

— Euh... non. J'avais trop bu. En plus du Sober-Up et de l'antalgique, j'ai pris un cachet pour dormir en rentrant à l'hôtel. Mon métabolisme ne l'a pas supporté. Aujourd'hui, je n'ingurgiterai que des liquides clairs afin d'éliminer les toxines.

— C'est une méthode comme une autre.

— Ai-je besoin d'un avocat cette fois ?

— Souhaitez-vous en appeler un ?

— Je ne souhaite que rentrer me coucher. Me réveiller avant-hier. J'ai l'impression de vivre un cauchemar.

— Vous vous êtes disputé avec K. T.

— Au cours du repas.

— Après. Juste avant la projection du bêtisier.

— Ah bon ? fit-il en regardant Eve droit dans les yeux. À propos de son éclat durant le dîner ? J'étais déstabilisé, affreusement gêné. Vous l'ai-je déjà dit ?

— En partie. Et quand elle a frappé à la porte de votre loge, hier ? Que voulait-elle ?

— Je... ne m'en souviens plus.

— Quelle blague, Julian. Vous n'étiez pas encore ivre. J'ai un témoin qui l'a vue frapper à votre porte. Elle était en colère, elle a insisté.

— Elle était sans cesse en train de se plaindre, répondit Julian en haussant les épaules.

— Elle voulait que vous répandiez la rumeur selon laquelle vous aviez une liaison avec Marlo.

— Manigances publicitaires. C'est...

— Non, Julian. Elle voulait que vous disiez à Matthew que Marlo et vous couchiez ensemble dans son dos. Matthew et Marlo sont amants. Harris ne le supportait pas. Elle voulait que vous l'aidiez à les séparer.

— J'ignorais que Matthew et Marlo étaient ensemble.

— Jusqu'à... ?

— Hier. Je l'ai appris quand K. T. s'est mise à délirer à ce propos. Ils se sont montrés d'une discrétion incroyable. J'ai décelé quelque chose pendant la soirée – parce que j'étais à l'affût. Avant cela, je les croyais simplement amis. Ils avaient peut-être couché ensemble – ça arrive –, mais je ne me doutais pas qu'ils formaient un couple.

— Pourquoi s'imaginait-elle que vous lui obéiriez ?

— Aucune idée. D'ailleurs, j'aurais refusé. J'aime bien Marlo, et j'aime bien Matthew, déclara-t-il d'une voix vibrante de sincérité. Jamais je ne leur ferais du mal.

— Cela ne vous ennuyait pas que Marlo vous préfère Matthew ?

— À vrai dire, j'étais soulagé de découvrir la raison pour laquelle elle avait rompu avec moi.

— Vous n'avez guère l'habitude qu'on rompe avec vous, n'est-ce pas ?

— Pas vraiment, admit-il sans honte ni fierté. Je couche beaucoup. J'aime ça, ça me détend. Si Marlo veut sortir avec Matthew, tant mieux pour elle. Quelqu'un d'autre jettera son dévolu sur moi, non ?

Difficile de discuter avec quelqu'un qui semblait considérer le sexe comme une denrée disponible au supermarché du coin, songea Eve.

Lorsque Peabody fit son apparition, Julian tressaillit visiblement, puis fixa la table.

— Peabody, inspecteur Délia, entre dans la salle d'interrogatoire, annonça cette dernière. Merci d'être venu, Julian, poursuivit-elle. Puis-je vous offrir quelque chose à boire ?

Il secoua la tête, puis lui jeta un coup d'œil.

— Au fond, si. Je prendrais volontiers de l'eau. J'élimine les

toxines.

Peabody enregistra officiellement sa sortie avant de s'éclipser.

— Vous ne vouliez pas que Harris pénètre dans votre loge hier, reprit Eve. Pourquoi ?

— Elle hurlait. Je ne voulais pas d'un affrontement.

— Qu'aurait-elle pu vous reprocher ?

— Je ne sais pas, marmonna-t-il en se cachant de nouveau le visage. Avec elle, il y avait toujours quelque chose qui clochait.

Peabody reparut, posa une bouteille d'eau devant Julian.

— Quelle menace brandissait-elle ? insista Eve. Que vous promettait-elle de faire ou de dire si vous refusiez de mentir au sujet de Marlo ?

— Je ne souhaite pas en parler.

Eve glissa un regard à Peabody, hocha discrètement la tête.

— Julian, murmura Peabody.

Comme elle lui effleurait la main, il eut un mouvement de recul.

— Désolé, s'excusa-t-il. Vous... vous me rappelez...

— Je ne suis pas K. T. Je ne vais pas vous crier après, vous menacer ou vous insulter. Elle ne s'en privait pas. Elle s'en prenait à tout le monde.

— J'ai du mal à comprendre ces gens qui sont incapables de gentillesse. Jamais heureux.

— Elle n'était ni gentille ni heureuse. Elle cherchait toujours en tout le côté négatif. Chacun d'entre nous a ses défauts et ses secrets. Elle s'efforçait de les découvrir et les exploitait soit pour blesser, soit comme moyen de pression, pour obliger les gens à agir contre leur gré. Qu'a-t-elle découvert vous concernant ?

— C'était il y a très longtemps.

— D'accord.

— Et ce n'était pas ma faute.

— Je vous crois.

— Nous écumions les bars. Je venais de décrocher le rôle principal dans *Forgiven*. Une méga production, un tremplin pour nos carrières, nous étions donc toute une bande à fêter l'événement. Nous avons festoyé toute la nuit. Alcool, stupéfiants. Je n'en prends plus, mais à l'époque je m'offrais de temps à autre un zeste de Zoner ou un remontant, selon ce qui se présentait. Idem pour les femmes.

— *Forgiven*. Ce film est sorti il y a environ dix ans. Vous étiez très jeune, observa Peabody.

— J'avais vingt-trois ans. Nous étions dans un sex-club, nous circulions d'un salon privé à l'autre, tout le monde était défoncé. Vous connaissez la chanson.

Il haussa les épaules, but une gorgée d'eau.

— Bien sûr, mentit Peabody.

— Ensuite, nous sommes allés chez moi, et plusieurs femmes nous ont accompagnés. Deux d'entre elles m'ont suivi dans ma chambre. Le lendemain matin, elles étaient toujours là. À la porte, un type braillait qu'il allait me tuer. Apparemment, l'une des nanas était sa fille. Elle avait seize ans. Les deux avaient seize ans... Comment j'étais censé le savoir ? Elles n'auraient jamais dû être admises dans l'établissement. Elles avaient de fausses cartes d'identité, elles prétendaient être majeures. Je ne les ai pas obligées à coucher avec moi. Mais je leur ai offert des boissons, des produits illicites, et j'ai eu des relations sexuelles avec elles. Si j'avais su qu'elles n'avaient que seize ans, je me serais enfui à toutes jambes. Je vous le jure. Elles ne paraissaient pas leur âge, elles s'étaient littéralement jetées sur moi. Le type a dit qu'il allait appeler les flics et que je serais arrêté pour détournement de mineures. Tout le monde s'est mis à hurler et il a giflé sa gamine. violemment. Comme il allait remettre ça, j'ai voulu m'interposer, il m'a sauté à la gorge. Mes copains ont réussi à nous séparer. Les filles étaient hystériques. L'un de mes amis était avocat. Il les a averties qu'elles allaient se retrouver en centre de détention pour délinquants juvéniles, et le père, devant un juge pour coups et blessures. C'était de pire en pire.

Il se tut.

— Que s'est-il passé ? murmura Peabody.

— Je leur ai filé du fric. Une grosse somme, pour que ça s'arrête. C'était il y a longtemps, je n'avais pas l'impression de commettre un acte répréhensible. Mais si on m'avait inculpé de viol, j'étais fichu. Cette histoire pourrait encore me démolir.

— Et K. T. l'avait déterrée.

— C'est son mode de fonctionnement, dit-il avec amertume. Elle dégote des infos sur vous et elle vous les lance à la figure quand ça l'arrange. Je ne lui avais rien fait, pourtant elle était prête à dévoiler cet incident à la presse. Elle avait même les noms du type et de sa fille. Elle m'a dit que je finirais derrière les barreaux, que plus aucun studio ne m'engagerait.

— À moins que vous ne mentiez au sujet de Marlo ?

— Oui. Elle voulait que je raconte à Matthew qu'elle le trompait et que je lui fournisse des détails.

— Que lui avez-vous répondu ?

— J'ai dit non. Pas question de faire un coup pareil à des amis. Elle a riposté qu'ils n'étaient pas mes amis. Elle m'a demandé si j'étais assez naïf pour m'imaginer qu'eux iraient en prison pour moi ? Elle m'a effrayé.

— Comment avez-vous réagi ?

— J'ai contacté mon ami avocat. Il m'a conseillé d'essayer de gagner du temps pendant qu'il recherchait la fille. Il m'a assuré que je ne risquais pas l'incarcération à cause du délai de prescription, et que je n'avais donc rien à craindre de ce point de vue. Il n'empêche que je ne tenais pas à ce que les médias s'emparent du scoop. Mon ami misait sur le fait que le père et la fille n'y tiendraient pas davantage. Ce serait donc la parole de K. T. contre la mienne. En attendant, je devais feindre de vouloir réfléchir tandis que lui se renseignait de son côté.

— En avez-vous discuté avec elle hier soir ? demanda Eve.

— Je me suis débrouillé pour l'éviter. Puis elle a provoqué cette scène au cours du dîner. C'était horrible parce que je savais ce

qu'elle avait en tête. Du coup, je me suis mis à boire, histoire de ne plus penser à tout ça. Plus tard, elle m'a acculé dans un coin et elle a remis ça. Je l'ai envoyée balader. Pas question de lui parler en présence de tous ces gens. J'ai dû ajouter une stupidité du genre « mon avocat est sur le coup ». Ou alors, je l'ai pensé mais je me suis retenu. Je ne me rappelle pas. Tout est flou dans ma tête. J'étais ivre... Connie a raison.

— À quel propos ?

— L'alcool ne supprime pas les problèmes. Ce n'est pas parce qu'on les oublie qu'ils n'existent plus.

Pour ne pas perdre le rythme, Eve enchaîna directement avec Marlo. Elle cita les faits pour le rapport officiel, s'assit en face d'elle.

— Vous n'avez pas mis longtemps pour venir.

— J'étais... déjà en ville.

— Allons droit au but. Nous savons que Matthew et vous avez une liaison et que vous vous efforciez de le cacher. Nous savons que K. T. a découvert le pot aux roses, le loft où vous vous réfugiiez tous les deux, et tenté de vous faire chanter avec une vidéo de vos ébats intimes.

— Ma foi, vous en savez beaucoup. J'espère que vous êtes aussi consciente que ce n'est pas Matthew qui l'a tuée. Nous avons décidé de ne pas nous laisser intimider et menacer, mais nous ne l'avons pas tuée.

— Elle vous a raconté qu'elle avait engagé un détective privé pour s'introduire chez vous, y placer une caméra, puis revenir chercher ladite caméra. Pourtant, vous n'avez pas jugé nécessaire d'en informer la police.

— En effet. Il s'agissait d'une affaire intime. Vous n'imaginez pas à quel point l'intimité est précieuse quand on en a si peu. Du reste, nous ignorions qui elle avait recruté. Si nous avions couru au poste pour porter plainte, elle aurait tout nié. Comment voulez-vous que nous prouvions quoi que ce soit. Nous avons préféré régler le

problème à notre manière. Récolter des preuves.

— Comment ?

— Matthew a accepté d'aller la retrouver sur la terrasse, mais nous avions prévu de nous y rendre tous les deux avec une caméra dans mon sac. Notre intention était de la faire parler de l'effraction et du chantage. Après quoi, nous lui aurions dit de se mettre sa vidéo où je pense. Nous avions de quoi négocier, vous comprenez ? Si elle divulguait l'info aux médias, non seulement nous lui rendrions la pareille mais en plus, nous porterions plainte.

Marlo opina du chef.

— Violation de domicile, extorsion, harcèlement sexuel. Malheureusement, quand nous sommes arrivés sur la terrasse, elle était déjà dans la piscine. Morte. Matthew – écoutez-moi bien – n'a pas hésité. Il a plongé pour la sauver. En dépit de ce qu'elle avait fait, de ce qu'elle menaçait de faire, il a tenté de la secourir. Il a essayé de toutes ses forces.

À présent, sa voix tremblait, et son regard était brillant de larmes.

— Il l'aurait ranimée s'il l'avait pu. Mais il était trop tard. Si nous avons gardé le silence sur cette histoire de chantage, c'était pour éviter les soupçons, le cauchemar médiatique inévitable, le scandale. Nous ne méritons pas cela. Nous ne sommes coupables de rien sinon d'être amoureux.

— Tant mieux pour vous. Toutefois, vous avez aussi entravé le cours de la justice en ne divulguant pas des informations utiles à l'enquête.

— Très bien, rétorqua Marlo avec un petit haussement des épaules. Arrêtez-moi. Nous n'avons rien à nous reprocher.

— Où est la fameuse vidéo que K. T. était censée détenir ?

— Aucune idée. Peut-être n'était-ce qu'un lamentable mensonge. Un coup de bluff. Elle avait promis à Matthew de lui en montrer une partie, elle devait donc l'avoir sur elle. Mais...

— Vous l'avez cherchée ?

— Oui. Ça paraît peut-être égoïste et sans cœur, mais elle était morte. Nous n'y pouvions plus rien. Et si vous aviez trouvé la vidéo, qui auriez-vous soupçonné de meurtre ? Donc, j'ai jeté un coup d'œil dans son sac. Il n'y avait rien. Ni là, ni sur elle, ni ailleurs. À la liste de mes péchés, vous n'aurez qu'à ajouter tentative de vol et dégradation d'une scène de crime.

— Marlo, le moment est mal choisi pour vous braquer, observa Eve d'un ton posé. Où est votre enregistrement ?

— Je viens de vous le dire. Elle n'avait rien sur elle,

— Pas le sien. Le vôtre.

— Mon...

Elle se pétrifia.

— Ma caméra. Elle était en marche. Seigneur ! J'étais tellement obsédée par la vidéo de K. T. que je l'avais oubliée. Elle est toujours dans mon sac du soir. Au loft. Je vais la chercher ! s'exclama-t-elle en se levant. Vous verrez que nous ne l'avons pas tuée.

— Deux officiers vont vous escorter, annonça Eve. Ils me rapporteront l'enregistrement. Soit dit en passant, Marlo, la Division de détection électronique avec qui nous travaillons est redoutablement efficace. Sabotage, coupures, montage... nous décèlerons la moindre intervention.

— Parfait. Parce que nous n'y avons pas touché et vous vous en apercevrez. Je la détestais. C'était un tyran, malade et amer. Une manipulatrice qui aurait été heureuse de briser ma vie. Mais je n'ai jamais souhaité sa mort. Au contraire, j'aurais voulu qu'elle vive en sachant que j'étais plus intelligente, plus forte et meilleure qu'elle. Qu'une fois le film terminé, je soumettrais l'enregistrement à Roundtree, aux producteurs, et qu'elle ne tournerait plus jamais. Voilà ce que je souhaitais.

— Je la crois, déclara Peabody dès que Marlo fut partie. Ça colle. Ça tient debout.

— C'est une actrice, lui rappela Eve. Cela dit, j'aurais tendance à aller dans le même sens que vous. Question cruciale : où est la vidéo de K. T. ?

— C'était peut-être juste un coup de bluff.

— J'en doute. Ce qui m'intéresse, c'est pourquoi le meurtrier l'a emportée. Pour se protéger ? En vue d'un autre chantage ? Dès la fin de cette fichue conférence de presse, nous irons fouiller la chambre d'hôtel de la victime. Si elle en avait une partie sur elle, la vidéo complète est ailleurs.

— Je pourrais m'en charger pendant que vous calmez les médias.

— Jolie tentative, Peabody.

Eve consulta sa montre.

— Allons-y. Plus vite nous en aurons terminé, plus vite nous pourrons faire ce pour quoi nous sommes payées. Je veux aussi le détective privé, si tant est qu'il existe, ajouta-t-elle tandis qu'elles se dirigeaient vers la salle de presse du Central. S'il existe, il a été payé. S'il a été payé, nous le saurons en examinant les relevés bancaires de la victime.

— Elle a pu le régler en espèces. Les détectives privés qui s'introduisent chez les gens par effraction n'aiment pas laisser des traces.

— Possible, mais le retrait serait récent et relativement conséquent. Nous retrouverons ce type.

— Il aura vérifié la bande pour s'assurer qu'il avait de quoi satisfaire sa cliente.

— Absolument. Et je parie qu'il en aura fait une copie en guise de garantie. Un détective privé qui accepte ce genre de contrat ne peut être qu'une ordure. Sa cliente étant morte, il a deux solutions.

Soit il se débarrasse de tout ce qui risque de le relier à elle, soit il tente de monnayer la vidéo. Avec tout ce dont nous disposons, nous devrions pouvoir placer les communicateurs de Marlo et de Matthew sur écoute.

— Vous ne pensez pas qu'ils reviendraient vers nous si on les menaçait de nouveau ?

— Ils ne l'ont pas fait la première fois, ce qui est un argument

supplémentaire pour obtenir le mandat. En attendant, on passe au peigne fin la chambre d'hôtel de K. T., sa caravane et on se met en quête d'un coffre-fort loué à son nom – ou au vôtre.

— Au mien ? Pourquoi... Ah ! souffla Peabody. Au cas où elle s'en serait servie pour se couvrir.

— Je parie que tous les personnages de flics ont des badges. Facile d'en profiter pour louer un coffre-fort. On va vérifier auprès des banques et des organismes de location à proximité de l'hôtel.

Kyung les guettait à l'entrée de la salle.

— Vous êtes pile à l'heure, les félicita-t-il. Avez-vous besoin de quelque chose avant qu'on ne commence ?

— De presser le mouvement, répliqua Eve. Nous avons des pistes à explorer de toute urgence.

— Des pistes à partager avec les médias ?

— Non.

— Très bien. Nous nous en tiendrons donc à ce dont nous étions convenus. Il y a de l'eau sur la table. Vous serez...

— Je ne m'assois pas, coupa Eve.

— À votre guise. Nous monterons sur l'estrade. J'énoncerai les règles du jeu, je vous présenterai toutes les deux. Vous répondrez aux questions pendant un quart d'heure. Le moment venu, j'interromprai la séance et vous serez libres d'aller suivre vos pistes.

Décidément, Kyung avait l'art et la manière, décida Eve. Il prit place derrière le pupitre, se montra à la fois sobre et affable. Lorsqu'il s'écarta, Eve s'avança avec Peabody. Les questions fusèrent instantanément de toutes parts. Immobile, Eve balaya la foule du regard.

Salle comble, nota-t-elle. Journalistes surexcités, flashes à gogo.

Elle reconnut l'opérateur de Nadine, mais la vedette de Channel 75 brillait par son absence.

Malin. Elle avait dû s'arranger avec Kyung pour assister à la

réunion depuis une salle d'observation, devina Eve.

— K. T. Harris a été assassinée hier soir aux alentours de 23 heures, commença-t-elle, ignorant les voix qui la suppliaient de parler plus fort. Elle est morte au cours d'une réception au domicile de Mason Roundtree et de Connie Burkette, à laquelle assistaient plusieurs individus liés à au tournage d'une adaptation du livre de Nadine Furst sur l'affaire Icove.

Elle marqua une pause.

— L'inspecteur Peabody et moi-même répondrons à vos questions à condition qu'elles ne nous soient pas hurlées par une salle remplie de journalistes aussi indisciplinés que des gosses en excursion scolaire.

L'un des reporters se laissa choir sur son siège et leva la main.

— Gralin Peters, pour *UNN*. Vous étiez là au moment du meurtre. Avez-vous interrogé toutes les personnes présentes et avez-vous des suspects ?

— Tous les individus qui se trouvaient dans la maison à l'heure du décès de M^{lle} Harris ont été auditionnés immédiatement après la découverte du corps. Pour l'heure, nous étudions leurs déclarations, nous en assurons le suivi et nous menons notre enquête. Nous n'avons pas encore de suspects.

— Quelle impression cela vous fait-il de savoir que K. T. Harris, qui jouait le rôle de votre coéquipière dans le film, a été tuée pratiquement sous votre nez ? Bibi Minacour, pour Foxhall Mediagroup.

— La même que pour n'importe quel meurtre, n'importe où. J'éprouve le besoin de démasquer le coupable, de rassembler les preuves à son encontre et de l'écrouer.

— Inspecteur Peabody ! Inspecteur Peabody ! Jasper Penn, pour le New York Eye. Est-il difficile pour vous d'enquêter sur l'homicide d'une femme qui vous incarnait à l'écran et à qui vous ressemblez tant ?

— La situation est inhabituelle mais, non, ce n'est pas plus difficile.

— Pourquoi n'êtes-vous pas toutes deux considérées comme des suspectes ? Loo Strickland, pour Need to Know.

— Nous avons des alibis, répliqua Eve, ce qui lui valut quelques rires.

— Mais vous avez eu des mots avec la victime peu avant le drame.

— C'est inexact. La victime a eu un commentaire malheureux pendant le dîner. J'ai commenté son commentaire. Je ne l'avais rencontrée qu'une fois, un peu plus tôt dans la journée et très brièvement, sur le plateau. La victime étant arrivée en retard et étant placée à l'autre bout de la table, nous n'avons pas eu l'occasion de bavarder.

Eve s'apprêtait à écouter la question suivante quand Strickland lança :

— Quel était son commentaire et que lui avez-vous répondu ?

Elle faillit l'ignorer, se dit que quelqu'un d'autre prendrait le relais.

— Vous n'avez pas « besoin de savoir » dans la mesure où ce qu'elle a dit et ma réponse n'ont aucun rapport avec l'enquête. Je le répète, nous ne nous sommes pas adressées l'une à l'autre. En outre, les commentaires, réactions et conversations avant et après le dîner étaient fort nombreux. Après tout, il s'agissait d'un événement mondain.

— Lieutenant ! Le fait d'avoir un lien, à travers cet événement mondain, non seulement avec la victime mais avec les autres membres de l'équipe – y compris Marlo Dura, qui joue votre rôle dans ce projet – ne vous pose-t-il pas un problème ?

— Primo, je n'ai fait la connaissance de M^{lle} Harris, de M^{lle} Dura et des autres qu'hier matin. Ce dîner était notre tout premier contact en société. Parler de « lien » est donc tiré par les cheveux. Si ma partenaire ou moi-même pensions que cela pouvait influencer ou entraver l'enquête, nous ne la mènerions pas. K. T. Harris est désormais notre priorité. Nous lui rendrons justice.

— Quelqu'un lui a ôté la vie, intervint Peabody. Peu importe qui elle était, le métier qu'elle exerçait, si c'était une amie ou une

inconnue. Quelqu'un lui a ôté la vie, et le lieutenant Dallas et moi-même utiliserons toutes les ressources du Département de police de New York pour identifier son assassin. Ceux d'entre vous qui sont à l'affût de ragots nous font perdre notre temps. Un temps que nous préférierions consacrer à notre travail.

— Lieutenant Dallas, comme l'inspecteur Peabody l'a reconnu elle-même, les circonstances sont inhabituelles, lança quelqu'un. Vous enquêtez sur le meurtre d'une actrice qui savait s'exprimer et se comporter comme l'inspecteur Peabody. Vous allez forcément interroger les acteurs qui s'expriment et se comportent comme vous, Connors, l'inspecteur McNab, le commandant Whitney, et ainsi de suite.

— Un meurtre n'est jamais habituel, répondit Eve. Ça ne l'est en tout cas jamais pour la victime, ses amis et sa famille. Quant aux acteurs, ils jouent un rôle. La victime n'est pas l'inspecteur Peabody. Marlo Durn n'est pas moi. Je suppose que M^{lle} Durn incarnera d'autres personnages, réels ou fictifs, de même que je continuerai à enquêter sur des meurtres et à démasquer des assassins. Pour l'heure, toute notre attention se porte sur K. T. Harris. Elle nous appartient désormais, comme ma coéquipière vous l'a expliqué. En ce qui concerne le côté paillettes, optez pour cet angle si cela vous amuse. Après tout, c'est votre boulot. Faites-le, et moi je vais faire le mien. Peabody...

Elle s'écarta du pupitre et quitta l'estrade tandis que les questions continuaient à jaillir.

— Vous n'avez pas tout à fait suivi la ligne que nous avons déterminée, murmura Kyung. Bravo tout de même. C'est la célébrité qui conduit ce train. La sienne, la vôtre, celle des autres invités.

— Je ne suis pas une célébrité.

— Vous l'êtes et vous devez l'assumer. Vous l'êtes en tant que professionnelle, en tant qu'épouse d'un homme riche et puissant, en tant que personnage central d'un best-seller et d'un film en cours de tournage. Au fond, cela pourrait être un atout. Nombre de ces reportages vont se focaliser sur le côté « star ». Personne ne se serait intéressé à la victime si elle avait été une citoyenne lambda. Dans un premier temps, l'intérêt se cristallisera sur elle, sur vous et les autres vedettes, et ils en oublieront de vous chercher des poux dans la tête au sujet de l'enquête elle-même.

— Vous n'avez pas tort, reconnu Eve. Profitons de ce répit.

— Bonne chance, dit Kyung. Oh, inspecteur Peabody ? Excellente prestation.

— Merci.

Elle s'éclaircit la gorge en rattrapant Eve.

— Les mots sont sortis tout seuls. J'avais l'impression que tout le monde se moquait qu'elle soit morte – assassinée. Ce qui les intéresse, c'est qu'on l'ait tuée en plein tournage alors qu'elle jouait mon rôle. Ils ne se soucient pas le moins du monde d'elle.

— En effet. Kyung a raison. Qu'ils se concentrent sur le côté superficiel. Nous nous occuperons d'elle.

— Même si c'était une garce.

— Même si. Contactez McNab, demandez-lui d'examiner ses relevés bancaires, de chercher une transaction avec le détective privé. Dès que nous aurons récupéré l'enregistrement de Marlo, nous irons à l'hôtel de la victime.

— Vous savez ce qui risque de se passer en cas de fuite ? De l'enregistrement ou de la vidéo, voire des deux ?

— Oui. Alors empêchons que cela n'arrive.

10

Eve décacheta le disque que ses officiers lui avaient rapporté de chez Marlo après l'avoir glissé dans un sachet, étiqueté et enregistré.

— Peabody, fermez la porte.

Eve démarra son ordinateur, commanda une lecture du disque. Puis croisa les doigts en priant pour que sa machine coopère.

Après quelques hoquets, l'image se stabilisa et le visage de Marlo emplît l'écran.

— *Marlo Durn et Matthew Zank.*

— *En quel honneur est-ce que tu t'appropries le haut de l'affiche ?*

Marlo rit avant de régler l'objectif afin que tous deux soient visibles. Eve reconnut les boucles d'oreilles qu'elle portait la veille.

— *Durn, Zank – par ordre alphabétique. Voyons si ça marche.*

Un blanc, puis la bande repartit. Ils étaient maintenant dans l'ascenseur menant à la terrasse.

— *Bien, fit Marlo d'une voix plus feutrée. Nous savons tous deux comment nous allons procéder. D'emblée, elle sera folle de rage de me voir avec toi.*

— *Quelle aille au diable. Elle est peut-être folle mais je suis encore plus furieux quelle. J'aimerais lui défoncer le visage.*

— *Matthew !*

— *D'accord. C'est toi qui t'en charges. Une fille contre une autre, c'est mieux – et c'est sexy.*

— *Seigneur ! soupira Eve. Pourquoi cette fascination des hommes pour les bagarres entre filles ?*

— En plus, poursuivit Matthew, tu as du répondant vu que tu tes entraînée pour jouer Dallas.

— J'adorerais essayer, mais ce que nous avons planifié est plus malin. Plus elle sera énervée, plus elle nous menacera.

— La garce. Tout de même... je suis curieux de voir cette vidéo. Une petite projection privée ? Juste toi et moi ?

Marlo s'esclaffa de nouveau et l'objectif se porta sur son visage hilare.

— Je fournis le pop-corn, plaisanta-t-il. Mais d'abord, menons à bien notre mission. Si tout se déroule comme prévu, elle échangera sa vidéo contre la nôtre. Elle ne mettra pas sa carrière en péril pour ça. Si ?

— Tout va bien se passer, mon chéri. Elle va vite comprendre qu'elle n'a pas intérêt à chercher des noises à Zank et à Durn. Ordre alphabétique inversé.

— Je t'aime, murmura-t-il tandis qu'ils pénétraient dans le salon. Quand tout ceci sera terminé, allons nous reposer quelque part. Sur une île, au sommet d'une montagne. Un endroit où nous serons tranquilles.

— Ce que tu veux. Où tu veux.

Limage se brouilla.

Apparemment, Marlo avait repoussé le rabat de son sac et celui-ci était pressé contre Matthew tandis qu'ils s'embrassaient.

— Ils ne donnent pas l'impression de préparer un meurtre, commenta Peabody.

— Pas encore.

— Bien, fit Marlo en reculant Action !

— Extérieur, nuit, chuchota Matthew alors qu'ils émergeaient sur le toit-terrasse. Dieu que c'est beau. Mais c'était mieux quand nous sommes montés tout à l'heure, rien que toi et moi.

— Nous reviendrons une fois cette affaire réglée.

— J'en prends note... K.T. appela-t-il. Tu voulais qu'on discute. Me voici.

— *Je ne la vois pas. Elle n'est peut-être pas encore là.*

— *Elle n'était pas dans la salle de projection. Nom de nom, K. T., arrête de déconner.*

Ils continuèrent à marcher, pénétrèrent sous le dôme.

— *Peut-être qu'elle est...*

— *ô mon Dieu !*

— *Marlo, qu'est-ce qui... Bon sang !*

L'image vacilla, s'inclina, montra Matthew se ruant vers le bassin et sautant dedans tout habillé, retournant le corps pour révéler le visage de K. T.

Marlo laissa échapper un cri étranglé et l'image sauta et se brouilla comme son sac tombait à terre. Eve vit ses jambes et ses pieds, tandis qu'elle s'éloignait en courant, la regarda tomber à genoux pour aider Matthew à hisser la victime hors de l'eau. Leurs voix, leurs paroles se mélangeaient.

— *Qu'est-ce qui s'est passé ?*

— *Aide-moi à la sortir de là.*

— *Elle est morte ? ô mon Dieu, elle est morte ?*

— *Écarte-toi, écarte-toi. Elle ne respire plus.*

Matthew tenta une réanimation cardio-respiratoire, puis lui fit du bouche-à-bouche pendant que Marlo frottait vigoureusement la main de K. T. entre les siennes comme pour la réchauffer.

— *Reviens ! Reviens ! Allez !*

— *Elle est froide. Elle est tellement froide. Tu veux que j'aille chercher une couverture ?*

— *Elle est morte, Marlo. Bon Dieu, elle est morte !*

Il s'assit sur ses talons, pâle et ruisselant. Il avait le souffle court. Marlo tremblait.

— *Il faut appeler une ambulance. Mon communicateur !*

Matthew lui prit la main.

— Elle est morte, Marlo.

— Mais elle ne peut pas... comment ? Tu dois te tromper.

— Je n'arrive pas à la ranimer. Elle est morte... elle est déjà froide.

— Matthew, qu'est-ce qu'on va faire ? Dallas et Peabody ! Il faut aller les prévenir.

— Tu as raison. Attends, je frissonne. Tu parles d'un héros. Donne-moi une minute. Juste une minute.

Marlo le serra contre elle, puis s'écarta brusquement.

— La vidéo ! Il faut qu'on la récupère.

Elle se releva précipitamment.

— Marlo, ne touche à rien !

— Je veux juste prendre la vidéo. Elle doit être dans son sac. Il est juste là. Si la police la découvre, ils risquent de croire que... de croire qu'on l'a tuée ou qu'on s'est battus avec elle ou... Il n'y a rien là-dedans. Elle a une poche ?

— Marlo, arrête. Elle n'a rien. Elle a probablement menti. Et maintenant, elle est morte... acheva-t-il d'une voix rauque.

— Tu as fait tout ce que tu pouvais, assura Marlo en se laissant tomber près de lui et en lui caressant les cheveux. Elle a dû se cogner la tête et tomber dans le bassin. Elle était ivre, elle a trébuché, elle s'est noyée. Regarde, là, sur le sol, il y a du verre brisé et du vin renversé. C'est un abominable accident. Pauvre Connie, elle va en être malade ! Il faut descendre, à présent. Aller chercher de l'aide.

— Oui. Oui, tu as raison. Qu'est-ce qu'on leur raconte, Marlo ?

— La vérité. Nous sommes montés, nous l'avons découverte. Tu Vas sortie de l'eau, tu n'as pas pu la ranimer. Le reste, personne n'a besoin d'être au courant. Ça ne concerne que nous.

— D'accord. J'avais envie de lui faire du mal, Marlo. De la voir souffrir. Je ne sais pas quoi penser de ça, dit-il en inspirant à fond avant de se redresser. Qu'as-tu ressenti quand je t'ai dit quelle était morte ?

— Quoi ? fit-elle en se relevant à son tour. J'ai été horrifiée. Effrayée. Affolée.

— Bien, c'est ainsi que tu seras quand on arrivera en bas. On descend, on explique. Rien de ce qui s'est passé avant avec K. T. ne change rien à ce qui est arrivé, n'est-ce pas ?

— Non, dit-elle en ramassant son propre sac. Prêt ?

— Prêt.

Ils se mirent à courir. La caméra tournait toujours. À un moment, Marlo posait son sac. On percevait ensuite une brîbe de conversation, l'image partielle de quelqu'un qui passait. Puis l'écran annonçait la fin de l'enregistrement.

— Tout s'est passé comme ils l'ont déclaré, constata Peabody.

— Oui, acquiesça Eve. Toutefois, ce sont deux acteurs doués, alors... on vérifie. Je veux que Feeney analyse l'original. Nous en ferons une copie pour nos dossiers.

Elle commanda cette dernière, pianota sur son clavier.

— Il n'y avait pas de sang, reprit-elle. Il avait déjà été nettoyé quand cet enregistrement a été fait. Je n'ai pas vu le sac de la victime, s'il était ouvert ou fermé quand Marlo s'en est emparé. Nous lui poserons la question.

— On peut en déduire que l'assassin a fait le ménage et emporté la vidéo... et donc qu'il ou elle en connaissait l'existence.

— En supposant qu'elle ait bel et bien existé. Auquel cas, à nous de la retrouver.

Sur ordre d'Eve, on avait verrouillé la suite de K. T. Harris et sa loge, et posé les scellés. La directrice de l'hôtel manifesta son mécontentement.

— Les scellés de la police inquiètent nos clients, expliqua-t-elle à Eve en les escortant – elle avait insisté – jusqu'à la chambre.

— Je parié que les scellés contrarient encore plus votre ex-cliente, désormais morte.

Pinçant les lèvres, la directrice les précéda hors de l'ascenseur.

— Tout le personnel est désolé de ce qui est arrivé. Mais nous avons une responsabilité envers nos autres clients. Après tout, M^{lle} Harris n'a pas été tuée ici. La suite n'est pas une scène de crime.

— Vous êtes flic ?

— Non, je dirige cet établissement.

— D'accord, alors, voici ce que je vous propose. J'évite de vous conseiller sur la manière de gérer votre affaire. Et vous évitez de me conseiller sur la manière de mener une enquête.

À la porte, Eve brisa les scellés.

— Je veux les données enregistrées sur la ou les cartes-clés de cette suite pour avant-hier, hier et aujourd'hui.

— Personne n'est entré ici depuis la nuit dernière quand deux officiers de police ont posé les scellés.

— Dans ce cas, les données le confirmeront, n'est-ce pas ?

— Si vous mettez en doute ma parole ou la sécurité de cet hôtel...

— Ni l'un ni l'autre, l'interrompit Eve, à bout de patience. Pour le moment. Je fais mon boulot. Vous pouvez m'ouvrir avec votre passe-partout ou je peux me servir du mien, quoi qu'il en soit, vous pouvez retourner travailler.

La directrice inséra sa carte d'un geste agacé.

— Quand les affaires de M^{lle} Harris seront-elles évacuées ?

— Plus tard dans la journée. Mais la suite restera sous scellés tant que je ne serai pas certaine qu'il n'y reste rien d'utile à mon enquête. On vous préviendra. D'ici là...

Eve pénétra dans la pièce, attendit que Peabody franchisse le seuil avant de refermer la porte.

— Elle ne vous aime pas beaucoup.

— Quel dommage ! Moi qui commençais à l'apprécier, railla Eve.

Elle plaqua les mains sur ses hanches, parcourut la pièce du regard. Elles se trouvaient dans un salon spacieux, et coloré.

Un canapé confortable recouvert d'un tissu or était adossé à un mur orné de miroirs de formes et de tailles variées. Il était flanqué de deux guéridons surmontés de lampes en forme de paons. Des fauteuils bleu canard étaient disposés juste en face, sur la moquette au motif audacieux. D'autres sièges, plus petits, entouraient une table ronde près de la fenêtre qui donnait sur le centre-ville. Une coupe de fruits trônait sur la table.

Un placard orné d'émaux – encore des paons – occupait l'autre mur.

Intriguée, Eve l'ouvrit. Elle y découvrit un écran de divertissement, un bar bien approvisionné, une impressionnante collection de vidéos et d'audio-livres.

— Sympa, approuva Peabody. Il y a aussi une kitchenette, par là. Autochef, réfrigérateur, lave-vaisselle, couverts... Tout est impeccable.

— L'équipe du soir avait dû passer avant l'arrivée de nos collègues. Ici, ce sont les toilettes, et la dernière feuille du rouleau de papier toilette est pliée en pointe – preuve que personne n'y a mis les pieds depuis l'intervention des femmes de chambre.

— J'adore cette habitude. Ma tante faisait toujours ça quand je séjournais chez elle. Et elle me laissait sur l'oreiller un bonbon au citron fait maison.

Eve se dirigea vers la chambre.

— Votre tante a dû faire un saut ici, ironisa-t-elle en jetant un coup d'œil à la corbeille posée sur le lit.

Celle-ci contenait une paire de chaussons, un peignoir au logo de l'hôtel, un chocolat emballé dans du papier doré et une carte imprimée souhaitant à M^{lle} Harris de beaux rêves.

Eve se demandait parfois si les morts rêvaient, mais elle doutait que les rêves de ceux qui avaient été assassinés fussent très doux.

— Que voyez-vous, Peabody ?

— Beaucoup de coussins, du linge de qualité, un service irréprochable. Atmosphère paisible. Bonne insonorisation. On entend à peine New York.

— Que ne voyez-vous pas ?

— Pas de désordre. Pas de vêtements ni de chaussures qui traînent. Aucun objet personnel, souligna Peabody. Pas une photo, pas un souvenir. Elle vivait là depuis des semaines. Des mois. Or il n'y a pas trace d'elle ici ou dans le salon.

— Exactement. Elle n'a pas éprouvé l'envie de se créer un chez-soi. Elle devait aimer vivre à l'hôtel. Le service, le personnel, le confort, l'espace, le décor, l'anonymat.

Eve inspecta l'armoire.

— Garde-robe bien remplie. Vêtements de marque, même les tenues décontractées. Le panier à linge sale est vide. Elle utilisait peut-être le pressing de l'hôtel. Renseignez-vous. Je veux une liste de ce qu'elle leur a confié, les horaires de récupération et de remise.

— Entendu.

Eve s'aventura dans la salle de bains. Bains à remous surdimensionnés, cabine de douche à jets multiples, cabine de séchage – et des montagnes d'épaisses serviettes blanches pour ceux qui le souhaitaient.

Le long comptoir était équipé de deux lavabos et d'un plateau garni de toutes sortes de flacons offerts par la maison.

— Elle conservait ses produits cosmétiques et capillaires dans les tiroirs, constata Eve après en avoir ouvert deux ou trois. Ainsi que le reste : dentifrice, déodorant, antalgique... un somnifère léger – sur ordonnance. La plupart des gens ont tendance à laisser des trucs sur le comptoir, non ? Peigne, brosse à dents, ce genre de choses. Mais elle, elle range tout. Interdiction de toucher à mes affaires. Elles sont à moi, à moi, à moi.

— Peut-être était-elle simplement une maniaque de l'ordre ?

— Elle jette tout en vrac dans les tiroirs et les ferme, fit remarquer Eve. Difficile de faire plus anonyme. Fouillez la commode, je m'attaque au dressing, décida-t-elle.

Oui, K. T. Harris faisait bel et bien appel aux services du pressing. Tous les vêtements étaient regroupés par style et par couleur. Les chaussures – en abondance – étaient alignées sur des étagères, les sacs nichés dans des cubes. Un seul était suspendu à un crochet.

« Celui de tous les jours », conclut Eve. À en juger par son poids, la victime y mettait la moitié de sa vie. Elle s'en empara et en vida le contenu sur le lit.

— Nom de nom, qui a besoin d'un tel attirail ?

— Certaines personnes aiment parer à toute éventualité.

— La famine, la peste, une invasion d'extraterrestres ?

— Tout peut arriver, raisonna Peabody.

— En somme, un sac surchargé est un signe de paranoïa. C'est bon à savoir.

Eve effectua un tri parmi les appareils électroniques, barres de céréales, bonbons à la menthe, produits de maquillage et boîtiers de pilules – antalgiques et tranquillisants. Elle huma le contenu d'un flacon.

— Vodka, annonça-t-elle. J'en suis presque sûre. Il faudra l'analyser. Apparemment, elle voulait aussi se prémunir contre la sécheresse et le retour de la Prohibition.

— Tout peut arriver, répéta Peabody.

Amusée, Eve secoua la tête.

— Pas d'appareil enregistreur. Pas d'argent, pas de cartes bancaires. Elle n'avait pratiquement rien sur elle à l'heure du décès. Elle utilisait sans doute le coffre-fort.

— Jusqu'ici, je n'ai trouvé que des sous-vêtements parfaitement pliés, déclara Peabody. Le pressing doit être du genre haut de gamme.

Au fait, la lingerie va du sexy au vulgaire.

Intéressant, songea Eve avant de joindre la direction pour obtenir le code du coffre-fort.

Cette requête lui fut refusée, peut-être en représailles, parce qu'elle avait claqué la porte au nez de la directrice. Eve insista donc pour qu'on lui envoie un membre de la sécurité.

En l'attendant, elle poursuivit sa tâche.

— J'aperçois un mouchard sur le coffre-fort, lança-t-elle. Un cheveu scotché sur le coin, en bas.

— C'est une parano, confirma Peabody. Elle avait une photo encadrée de Matthew sous ses petites culottes. Quelle tristesse.

— Enlevez-la du cadre.

Eve inspecta les poches du sac. Un peu de monnaie, encore des bonbons à la menthe. Encore une flasque. À l'odeur, ce ne pouvait être que de la vodka.

— Comment avez-vous deviné ? s'exclama Peabody en se ruant vers elle, une clé à la main.

— Elle est parano, donc elle cache. Elle est obsédée. Matthew était son obsession actuelle. On dirait que vous avez déniché une clé de coffre.

— Ça m'en a tout l'air.

— Mettez-la sous scellés et continuez, ordonna Eve alors qu'on sonnait à la porte. Ce doit être la sécurité.

Grand, la carrure imposante et la poignée de main féroce, le membre de la sécurité n'avait pas grand-chose à dire. Il tapa rapidement le code du coffre, salua Eve d'un signe de tête et repartit.

— Il est plein à craquer, annonça Eve. Espèces, cartes bancaires, bijoux, carnet électronique... Oups ! Tss, tss. On dirait un sachet de Zoner. Et voici une enveloppe contenant des photos – probablement l'œuvre du détective privé. Matthew, Matthew avec Marlo, parfois déguisés, parfois au naturel. Matthew et Julian, Matthew et Roundtree. Ah ! Un petit coffre dans le coffre. La paranoïa,

encore et toujours.

— J'ai des pages du script, des notes et des emplois du temps des acteurs dans le secrétaire, déclara Peabody.

Eve s'empara du petit coffre, l'examina, réfléchit. Connors pourrait l'ouvrir en deux secondes – voire moins – et sans doute en utilisant uniquement le pouvoir de sa pensée.

— Merde, grommela-t-elle en sortant son couteau de poche. Quelle était sa banque à New York ?

— *La Liberty Mutual*, près de Chelsea Piers. McNab travaille sur ses relevés bancaires.

— Elle n'est pas du genre à mettre toutes ses poules dans le même poulailler.

— Tous ses œufs dans le même panier, rectifia Peabody.

— Les poules, les œufs, c'est du pareil au même.

Eve continua à triturer le coffre et fut surprise quand il s'ouvrit brusquement.

— Ce n'est pas si difficile, murmura-t-elle. Encore un carnet électronique, une carte de visite d'un certain A. A. Asner, détective privé. Adresse, Stone Street. Un enregistrement scellé. Je parie que c'est une copie. Si elle possède l'original, il est soigneusement caché.

Eve ramassa le carnet, tenta de l'ouvrir.

— Accès codé.

Elle tapa MATTHEW et l'écran s'alluma.

— Parano, mais simpliste, commenta-t-elle en faisant défiler les pages. Ah ! La réception... l'heure, la date, quelques commentaires lapidaires.

M'attends à ce que Connie l'Extravertie cherche à impressionner Garce Maigrichonne et Pirebody.

— Pirebody ? N'importe quoi ! s'indigna l'intéressée.

— Moi, je suis la Garce Maigrichonne et nous nous

connaissions à peine.

Marre d'Andréa la Conne. Après ce soir, elle fermera sa gueule. Temps aussi de faire rentrer Julian le Nul dans le rang. Marlo-couche-toi-là, fichue. Matthew va me revenir et s'en féliciter. Ce soir, c'est le grand soir.

— Bien vu, marmonna Eve. Sinon que ce n'était pas la fin à laquelle elle s'attendait.

Elle revint en arrière.

— Ici, elle a consigné un paiement en espèces d'un montant de cent mille dollars à un certain Triple A. Le détective, forcément. Rémunération en deux étapes. La première, une semaine avant la dernière note, la deuxième, il y a trois jours. J'ai aussi un code. 45128#1337.

— Le code et le numéro d'une boîte ?

— Je pense, oui, acquiesça Eve. Appelons les banques. Commençons par le secteur du Lower West pour savoir si elle a loué un coffre sous son nom. Ou le vôtre.

— Encore le mien ?

— Elle est parano, répéta Eve. Et elle joue votre rôle. On finit ici, on trouve la banque, le coffre et on rend visite à Triple A.

Au bout d'une heure supplémentaire de recherches, elles convinrent qu'elles avaient déjà un bon filon à exploiter. Pendant que Peabody s'efforçait de trouver la banque, Eve appela la police scientifique et la DDE. La suite devrait être explorée de fond en comble, les appareils électroniques analysés, les affaires personnelles de la victime emballées, scellées et enregistrées comme preuves.

— Je continue de chercher, lui dit Peabody.

— Continuez. On se dirige vers le bureau d'Asner.

« Une paranoïaque, obsessionnelle qui abusait de l'alcool et des stupéfiants, songea Eve. À quoi bon la tuer puisqu'elle s'autodétruisait ? »

Elle avait beau dissimuler ses flasques et ses drogues, ses

collègues devaient être au courant de son problème d'addiction.

Eve considéra le cas de Matthew et de Marlo. Ils auraient pu la tuer, puis remonter et enregistrer leur « découverte ». Élaborer, dramatiser... après tout, c'était leur métier.

Le mobile lui paraissait faible. Certes, la divulgation d'une vidéo montrant leurs ébats les embarrasserait, mais ils n'avaient rien à se reprocher. Le public lorgnerait, ricanerait... et compatirait.

Cela dit, on pouvait opposer à la chute accidentelle, celle de l'autodéfense. « Elle s'est jetée sur moi, je l'ai repoussée, elle a glissé. »

La suite n'était peut-être que le résultat de la panique.

Non, raisonna Eve. Cela ne ressemblait pas à de la panique, mais à du calcul. « Je suis allé jusque-là, finissons-en une fois pour toutes. »

Pourquoi avoir emporté la vidéo ? Et nettoyé le sang ?

Parce que la vidéo avait une valeur certaine. Parce que le coupable était novice en la matière et s'était imaginé que l'on conclurait à une noyade accidentelle, conséquence d'une chute dans la piscine.

Retour à la case départ.

— J'ai trouvé ! *New York Financial*, et elle s'est bel et bien servie de mon nom ! pesta Peabody. J'en ai la chair de poule.

— C'était pourtant prévisible. Les coordonnées ?

Eve les programma sur le GPS.

— À un pâté de maisons seulement du détective privé, constata-t-elle. Allons le voir d'abord. Entre-temps, on obtiendra le mandat pour la perquisition du coffre.

Peabody lança sa requête, se cala dans son siège.

— Tout ça pour un mec ? Un mec qui l'a larguée et sortait avec une autre, qui plus est.

— Non, il ne s'agit pas de lui. S'il n'y avait pas eu Matthew, elle aurait inventé un autre prétexte. C'est un problème d'ego et d'avidité.

De jeux de pouvoirs et d'une nature fondamentalement méchante.

— Je n'en reviens pas de m'être enthousiasmée quand j'ai appris qu'elle allait jouer mon rôle. Pirebody, marmonna Peabody. Elle ne me respectait pas du tout. Si seulement j'avais su à quel point elle était mesquine avant qu'on la tue. Je lui aurais montré qui était Pirebody.

— Combien de temps allez-vous ruminer là-dessus ?

— Un bon moment. Je n'ai jamais travaillé sur une victime que je regrette de ne pas avoir bourrée de coups de poing avant qu'on l'élimine. Je continue à m'entraîner au corps à corps.

— Pas possible ?

— Si. Et je progresse. En plus, j'ai perdu un kilo. Enfin, huit cent cinquante grammes.

— Huit cent cinquante grammes, répéta Eve. Sérieusement ? Vous comptez les grammes ?

— Facile pour vous, la Garce Maigrichonne.

— Pour vous, c'est lieutenant Garce Maigrichonne, inspecteur Pirebody.

Peabody ébaucha un sourire malgré elle.

— Ce que je voulais dire, c'est que je m'efforce de m'améliorer, de ne plus télégraphier mes coups et ainsi de suite. J'aurais pu l'aplatir.

— Absolument. Vous auriez passé la serpillière avec elle si elle n'avait pas eu la mauvaise idée de mourir avant. L'égoïste. Elle aurait au moins pu survivre le temps que vous la mettiez en sang.

Peabody croisa les bras.

— Peu importe. C'est la vérité.

— Quand nous épinglerons le meurtrier, vous pourrez peut-être vous exercer sur lui. En guise de consolation.

— Pourquoi pas ? Oui, bonne idée. Je me sens déjà mieux. Merci.

— Pas de quoi.

Eve décida que le destin la récompensait pour avoir calmé Peabody quand elle parvint à se garer dans la rue, à un demi-bloc de leur destination.

— Vous perdrez peut-être les deux cent cinquante grammes restants en poursuivant à pied jusqu'au bureau d'Asner.

11

Le bureau d'Asner se trouvant au-dessus d'un restaurant polonais, dans un immeuble délabré coincé entre un salon de tatouage et un bar minable, elles ajoutèrent une montée d'escalier à leur marche.

— Ça sent les *pierogi*, marmonna Peabody. Rien qu'à l'odeur, on reprend du poids. C'est un phénomène médical.

— Retenez votre souffle, lui conseilla Eve.

Asner avait pour voisins un avocat (sans doute spécialisé dans la défense des pourritures) et un garant de caution. Les deux se partageaient sûrement les clients.

Eve pénétra dans un espace de réception exigu, à peine assez grand pour contenir le bureau derrière lequel une blonde à la poitrine volumineuse se peignait les ongles en rouge sang.

« Les clichés deviennent des clichés parce qu'ils sont ancrés dans la réalité », en déduisit Eve.

— Bonjour, lança la blonde avec un fort accent de Brooklyn. En quoi puis-je vous être utile ?

Eve lui présenta son insigne.

— Nous souhaitons parler avec M. Asner.

— Je regrette, M. Asner n'est pas là.

— Où est-il ?

— Je regrette, je ne suis pas en mesure de vous communiquer cette information.

— Vous avez vu ceci ? insista Eve en tapotant son insigne.

— Hon-hon, assura l'autre en hochant la tête, les yeux ronds. Si vous pouvez m'expliquer la raison de votre visite, j'en parlerai à

M. Asner dès son retour.

— À quelle heure doit-il rentrer ?

— Je regrette, je ne suis pas en mesure de vous communiquer cette information.

— Écoutez-moi bien, camarade. Nous sommes de la police, compris ? Nous sommes là pour une affaire qui relève de la police. Où est votre patron ?

— Je regrette...

— Arrêtez de rabâcher cette réplique !

— Mais c'est vrai ! se défendit la blonde en agitant ses ongles écarlates. Je ne peux rien vous dire parce que je ne sais rien. Il m'a simplement dit qu'il avait un rendez-vous à l'extérieur et que je devais tenir le fort.

— Pouvez-vous le contacter ?

— J'ai essayé parce que Bobbie est passé me proposer d'aller boire un verre. Sauf que je ne peux pas sortir si je dois tenir le fort. Donc, j'ai tenté de le joindre pour savoir quand je pourrais le quitter. Je suis tombée sur sa boîte vocale.

— C'est habituel ?

— Eh bien... ça dépend. Parfois, les rendez-vous à l'extérieur de M. Asner impliquent... euh... des paris. Dans ce cas, il lui arrive de ne pas décrocher un bon moment.

— Savez-vous où il parie ?

— Les lieux varient.

— Sans blague, railla Eve. Vous avez un nom ?

— Hon-hon.

Eve patienta une seconde. Puis deux.

— Comment vous appelez-vous ?

— Barbarella Maxine. Dubrowsky. Mais tout le monde

m'appelle Barbie.

— Pas possible ? Très bien, Barbie, procédons autrement. Avez-vous une cliente qui ressemble à ma coéquipière ici présente ?

Barbie se mordilla la lèvre inférieure – sa façon, supposa Eve, de se concentrer.

— Euh... non. Je ne pense pas.

— Une certaine K. T. Harris ?

Elle cligna les yeux, un réflexe trahissant l'anxiété.

— Je suis censée vous répondre ?

— Oui.

— D'accord. Non, en tout cas, ça ne me dit rien. Mais c'est le nom d'une actrice. Avant, elle était avec Matthew Zank. Il est trop mignon ! Elle, je l'ai vue dans un film sur un crime commis dans une entreprise – je n'ai rien compris. Mais elle était drôlement convaincante et en plus, c'était avec Declan O'Malley. Alors lui, il est...

— Trop mignon, compléta Eve.

— Hon-hon.

— Auriez-vous parmi vos clientes une certaine Délia Peabody ?

— Absolument ! Elle est venue voir Asner il y a une semaine. Ou à peu près. Elle a discuté très longtemps avec lui, au moins une heure, et quand elle est repartie, il était excité comme une puce. Mais, entre nous, poursuivit-elle à voix basse après avoir jeté un coup d'œil derrière elle, je l'ai trouvée plutôt... garce, si vous voyez ce que je veux dire.

— Soyez plus précise.

— Elle... eh bien, elle me donnait des ordres. Comme...

Barbie claqua les doigts puis fronça les sourcils en fixant ses ongles.

— Flûte ! J'ai massacré mon vernis. Je suis toujours polie avec

les clients, mais elle, j'avais vraiment envie de l'envoyer bouler. Elle est peut-être riche mais ça ne lui donne pas le droit de me traiter comme une moins-que-rien.

— Pourquoi avez-vous pensé qu'elle était riche ?

— Ses chaussures. Trop, trop belles. Je les ai vues dans le magazine Styles, elles coûtent la peau des fesses. Et sa robe ! Une rousse qui débarque ici habillée comme ça est forcément riche. Ce n'est pas une raison pour m'envoyer lui acheter un café décent – avec crème, sans sucre – qu'elle ne m'a pas payé, d'ailleurs. Si encore je pouvais me faire rembourser mes frais. J'en ai eu pour dix dollars ! C'est vrai qu'Asner a empoché un bon paquet il y a deux jours, mais elle n'aurait pas dû se comporter comme ça, pas vrai ?

— En effet. Savez-vous pourquoi elle a engagé Asner ?

— J'ai rédigé le compte rendu. Je dois vous le montrer ? Ici, on promet la confidentialité.

— Je suis flic, lui rappela Eve.

— Mouais, d'accord. Eh bien... j'ai préparé un protocole pour une surveillance de domicile. On en a des tonnes. C'est fou ce que les gens peuvent se tromper mutuellement. Asner m'a dit de laisser un blanc pour le montant.

— C'est courant ?

— Jamais de la vie, mais moi, je ne suis qu'une employée. Il m'a dit de laisser un blanc et il ne m'a pas remis une copie signée pour mes dossiers. Il m'a dit de ne pas m'inquiéter, sauf que c'est moi qui gère la comptabilité. Je suis douée avec les chiffres.

Les chiffres et les relations avec les clients, ajouta-t-elle en désignant ses seins. C est mon atout.

— Cette femme est-elle revenue ?

— Non, et c'est tant mieux. Je n'apprécie pas qu'on me méprise. Notez que depuis, Asner était sacrément de bonne humeur. Sauf ce matin. Il m'a à peine dit bonjour et il s'est enfermé dans son bureau. En partant, ça avait l'air d'aller mieux. Il m'a même adressé un clin d'œil. Remarquez, il n'y a rien entre nous. Je n'aimerais pas coucher avec mon patron. Il ne faut pas tout mélanger, n'est-ce pas ?

Sinon, on ne vous respecte plus.

— Voilà une attitude intelligente, Barbie.

— Bref, je n'ai jamais revu la dame-pipi-body. Elle a des ennuis ? Ça me serait égal, sauf pour Asner.

— On peut dire qu'elle a des ennuis, oui. Dès qu'Asner rentrera, ou si vous parvenez à le joindre entre-temps, je vous serais reconnaissante de le prévenir que j'aimerais lui parler, dit Eve en sortant sa carte.

— Comptez sur moi. Mais je ne vais pas tenir le fort encore bien longtemps. De toute façon, nous n'avons aucun rendez-vous de prévu. Si je m'en vais avant son retour je lui laisserai un message.

— Merci de votre aide.

Le visage de Barbie se fendit d'un large sourire.

— De rien. J'adore rendre service.

En quittant le bureau, Peabody fourra les mains dans ses poches.

— Ces surnoms m'agacent.

— Mais vous n'êtes pas la dame-pipi-body. C'est Harris.

— N'empêche. Et maintenant, j'ai envie de faire pipi. On dirait que ma vessie a quelque chose à prouver.

— Vous ferez pipi à la banque.

Elles trouvèrent un autre coffre contenant des espèces et deux reçus datés et manuscrits au nom de A. A. Asner pour un montant de cinquante mille dollars chacun.

Elles confisquèrent le tout et le rapportèrent au Central.

— Enregistrez les espèces et le reçu, ordonna Eve à Peabody. Je monte les enregistrements à Feeney pour une analyse préliminaire. Dès que j'aurai fini, je ferai un saut au studio pour fouiller la loge de la victime avant de rentrer chez moi.

— Vous voulez que je vous accompagne ?

— D'après moi, elle est trop parano pour avoir laissé traîner des trucs dans sa caravane, mais il vaut mieux y jeter un coup d'œil, au cas où. Je m'en charge. Occupez-vous des rapports, postez-en une copie à Whitney. À Mira, aussi. Et arrangez-moi un rendez-vous avec elle pour demain.

— Entendu. Dallas ? J'ai réfléchi. Il n'y a pas d'arme du crime. Nous avons quantité de mobiles et d'opportunités. Ces gens forment une communauté soudée. Ils se côtoient jour après jour depuis des mois et appartiennent tous au même monde.

— Absolument.

— Je ne suis pas sûre que l'un d'entre eux nous avouerait avoir vu quelqu'un s'éclipser de la salle de projection. Ni que l'un d'entre eux nous cracherait le morceau s'il connaissait l'identité de l'assassin.

— Sans doute pas. Du moins, pas encore.

— Je ne vois pas comment nous allons réussir à démasquer le coupable et à prouver sa culpabilité s'il ne décide pas de se confesser.

— Peut-être l'y inciterons-nous. En attendant, on avance pas à pas, on cherche. Et surtout, évitez de noter dans votre rapport que nous sommes paumées.

Peabody avait raison, dut admettre Eve en gagnant la DDE. Elles se retrouvaient avec une victime que personne n'aimait, qui avait menacé, manipulé ou exaspéré tous ceux qui étaient présents sur la scène de crime.

Trois flics, songea-t-elle avec irritation. Une psy, un ex-criminel devenu expert consultant, civil. Tous là, sur les lieux, au moment du drame. Et impossible de réduire la liste des suspects.

C'était aussi embarrassant que rageant.

En pénétrant dans les locaux de la DDE, elle fut assaillie par les couleurs et le bruit. Elle repéra McNab qui caracolait dans la pièce, se faufilant entre ses collègues.

On aurait dit qu'il exécutait une danse étrange, décousue. Même les gens assis semblaient rebondir, pivoter ou battre la mesure au rythme d'une pulsation interne constante.

Eve se planta devant lui, lui tapota l'épaule pour attirer son attention.

— Salut ! s'exclama-t-il en ôtant ses oreillettes. J'ai vos relevés bancaires.

— Deux retraits de cinquante mille dollars chacun au cours des dix derniers jours.

— Zut ! Vous me gênez mon plaisir.

— Nous avons suivi la trace du détective privé. Quoi d'autre ?

— Suivez-moi dans mon boudoir.

Il la précéda dans son box, qu'il avait récemment re-décoré, nota Eve, en ornant l'un de ses murs d'une affiche représentant un singe en tutu sur un aéro-skate, un mini-ordinateur dans une main, un sandwich dans l'autre. Un primate plus petit était accroché à son dos. L'œuvre était intitulée : *MAMAN MULTITACHES*.

— J'étais sûr d'avoir touché le jackpot avec les deux retraits, mais j'ai tout de même vérifié le reste, expliqua-t-il. Prélèvements automatiques pour sa maison à New Los Angeles, frais fixes, les trucs habituels. Honoraires versés à son agent et à son manager. Vu ses rentrées, elle était plutôt économe. L'essentiel de ses dépenses était consacré aux produits de beauté et aux vêtements. Et tout à coup, je tombe sur une jolie somme. C'est louche, je creuse, et je déniche ce magasin de Times Square. Elle y a acheté deux caméras d'espionnage il y a deux semaines. Microscopiques, haute technologie. J'ai appelé le type qui a réalisé la vente et il s'est souvenu d'elle. Sauf qu'il la décrit comme une rousse, je cite « arrogante et désagréable ».

— Ça colle. Elle était rousse quand elle a recruté le détective et loué le coffre à la banque. Ce devait être son déguisement de circonstance. Deux caméras. Intéressant. Le timing aussi. Beau boulot, McNab.

— J'accepte tous les lauriers. Détail supplémentaire : elle a avancé une somme conséquente pour l'acquisition d'une villa haut de gamme sur Olympus – pour un séjour de deux semaines à compter du 23 décembre. Et réservé une navette privée. Elle a dû donner des noms. Le sien et celui de Matthew Zank.

— Là encore, intéressant. Transférez toutes ces données à mon

domicile. Je les relirai de là-bas. Feeney est dans son bureau ?

— Aux dernières nouvelles, oui.

Elle s'y rendit. Le capitaine du navire était assis à sa table de travail, le dos voûté, la chemise froissée. Des fils d'argent striaient ses cheveux roux. Son visage s'affaissait tel un hamac confortable. Concentré sur son écran, il tendit distraitement la main pour s'emparer d'une poignée de pralines.

Elle frappa brièvement à la porte ouverte.

— Tu peux me consacrer une minute ?

— Je bosse sur ce fichu budget. Je t'accorde une heure.

— J'ai fini le mien.

— Boucle-la.

Elle sourit, ferma la porte. Le regard de Feeney s'éclaira.

— Tu m'as apporté des beignets ? Je ne sens pas l'odeur.

— Parce que je n'en ai pas.

— Alors pourquoi as-tu fermé la porte ?

— J'aimerais que tu m'analyses un document.

— Je l'ai déjà fait – la vidéo du sac à main. RAS. Pas de montages, pas de coupures.

— Tant mieux. Mais il s'agit d'une autre. Et elle est confidentielle, ajouta-t-elle en péchant quelques amandes caramélisées dans le bol bleu, orange et vert. C'est l'œuvre de M^{me} Feeney ? s'enquit-elle en indiquant ce dernier.

— Non. Elle a beaucoup progressé ces derniers temps. C'est un cadeau de ma petite-fille. Maintenant, elle me réclame un tour de potier et un four pour Noël. Qui pense à Noël aussi tôt ?

Harris, de toute évidence.

— Vous arrive-t-il de vous offrir une escapade au moment des fêtes de fin d'année ?

— Quelle idée ! Noël, ça se fête à la maison, en famille.

— Mouais. Donc, ma victime a engagé un détective privé pour qu'il installe des caméras dans la chambre du loft où se réfugient son ex-amant et la maîtresse actuelle de celui-ci. J'ai deux enregistrements. Le premier était enfermé dans le coffre-fort de sa chambre d'hôtel, l'autre, dans un coffre à la banque.

— Elle les a surpris en train de faire quoi ? De s'envoyer en l'air comme des malades ? De préparer un attentat ?

— Je l'ignore, je ne les ai pas encore visionnés. Mais je suppose qu'elle a filmé leurs ébats.

— Pour qu'elle ait jugé nécessaire d'en mettre deux copies sous clé dans deux endroits différents, ça devait être plus que des ébats.

— Pour l'heure, ce que j'aimerais savoir, c'est si l'un de ces deux enregistrements est l'original. Tu peux me le dire ?

— Oui.

Il se tourna vers son ordinateur, appela le programme ad hoc, pianota un instant, puis :

— Voyons cela.

Eve sortit les deux sachets, les descella, nota l'heure, le lieu, son nom, celui de Feeney. Il inséra les disques dans la machine.

— Lecture simultanée, écran partagé, commanda-t-il. Cette application repérera toutes les anomalies et déterminera la source.

Les images apparurent, présentant deux scènes identiques dans lesquelles Marlo franchissait le seuil de la chambre.

— C'est l'actrice, n'est-ce pas ? Il paraît qu'elle te ressemble. Je ne suis pas de cet avis, décréta Feeney.

— Le maquillage y est pour beaucoup.

Hors-champ, Matthew demanda à Marlo si elle voulait un verre de vin.

— Je ne dirais pas non.

Elle s'approcha d'une longue commode, ouvrit un tiroir ; jeta un tee-shirt et un pantalon de jogging sur le lit avant de se débarrasser de son pull. Paupières closes, elle fit jouer les muscles de ses épaules. Matthew la rejoignit, sourit

— J'adore ta tenue.

Elle lui rendit son sourire.

— Je me suis fait pas mal bousculer pendant la scène de bagarre d'aujourd'hui, et je le sens. Je vais me mettre à l'aise et tenter de me détendre.

— Je peux t'y aider, proposa-t-il.

Il posa son verre et entreprit de lui masser les épaules. Elle poussa un grognement.

— Tu as des hématomes.

— Oh, je sais ! Je n'ose penser à la quantité que Dallas doit récolter après s'être battue pour de vrai. On devrait terminer demain à condition que je puisse marcher. Sais-tu que K. T. s'est accrochée avec Nadine et Roundtree ? Elle voulait à tout prix qu'ils rajoutent Peabody dans la scène.

— J'en ai vaguement entendu parler. Oublie-la. Rien que de penser à elle, tu te crispes. Elle n'en vaut pas la peine.

— Je sais, je sais. Elle se fiche du film. Elle veut simplement plus de temps à l'écran. Elle a crié après Preston, aussi. On entendait ses hurlements jusque dans la salle des costumes. Elle a menacé de le faire virer sous prétexte qu'elle n'aimait pas la façon dont il l'avait filmée dans une séquence dirigée par lui.

— Pour l'amour du ciel !

— Elle s'est emportée contre Lindy, du service traiteur. Une histoire de pâtes trop cuites. Franchement, elle est de plus en plus odieuse.

— Dans quelques semaines, le tournage s'achèvera et elle sortira de notre vie.

— Jusqu'au démarrage de la campagne de promo. Rien que d'y penser, je... Non, je me tais. À quoi bon ruminer sur cette cinglée quand

mon amoureux me masse les épaules ?

Zank pencha la tête, déposa un baiser entre ses omoplates.

— Détends-toi.

— C'est exactement ce que je fais.

Elle pivota vers lui, posa son verre.

— J'ai mal partout

— Mon pauvre bébé.

Elle s'esclaffa et l'entraîna vers le lit, le poussa légèrement. Il tomba sur le dos.

— D'après moi, un peau contre peau est le seul remède efficace.

Elle dégrafa son soutien-gorge, déboutonna son pantalon.

— Je suis à ton service, murmura-t-il.

Comme elle s'allongeait, nue, sur lui, Eve sentit un flot de chaleur se répandre dans sa nuque. Elle dut lutter pour ne pas se balancer d'un pied sur l'autre.

Quelle mouche l'avait piquée d'apporter ces bandes à Feeney ? De les découvrir avec lui. C'était peut-être stupide mais elle savait qu'il était aussi mal à l'aise qu'elle.

Devant un meurtre – haches tranchantes, giclements de sang, ils n'auraient pas cillé. Mais une femme nue et un homme à demi nu en pleins préliminaires sexuels ?

Insoutenable.

— Stopper lecture, ordonna Feeney d'un ton brusque. Cela me suffit pour t'assurer que, là non plus, il n'y a aucun signe de trucage, enchaîna-t-il sans la regarder, ce dont elle lui fut reconnaissante. Les deux sont des exemplaires de deuxième génération.

— Pas d'original ?

— C'est ce que je viens de te dire, répondit Feeney en glissant les disques dans leur pochette.

— Asner, lâcha Eve. Le détective privé. Il l'a gardé, peut-être pour tenter d'empocher du fric en douce. Ou alors, il prend son pied à les regarder.

— Une copie suffirait, fit remarquer Feeney.

— Exact. Il a conservé l'original ou alors, il l'a peut-être vendu à une chaîne de ragots. À moins qu'il n'ait cherché à intimider les acteurs.

Elle n'échapperait pas à la fouille de la loge de K. T. mais les activités du détective privé lui semblaient de plus en plus louches.

— Il faut que j'aie une petite conversation avec Triple A, conclut-elle en récupérant les enregistrements. Merci, Feeney.

— De rien.

Les joues écarlates, il se remit au travail.

Tout en regagnant son bureau pour rassembler ce dont elle risquait d'avoir besoin chez elle, Eve appela le bureau d'Asner.

La voix de crécelle de Barbie l'informa que le cabinet était fermé, lui cita les horaires d'ouverture et l'invita à laisser un message.

— Ici le lieutenant Dallas du Département de Police de New York. Je dois parler à M. Asner dès que possible. J'ai des questions de routine à lui poser concernant une enquête en cours.

Elle s'en tint là. Asner avait au moins cent mille dollars en sa possession. Si elle le poussait dans ses retranchements, il risquait de filer.

Prenant en compte l'heure, le temps qu'il lui faudrait pour atteindre le studio, celui que durerait la fouille – d'autant qu'elle avait décidé d'en profiter pour inspecter aussi la loge de Matthew –, elle appela Connors.

— Lieutenant ! s'exclama-t-il tandis que son visage apparaissait à l'écran. Tu tombes à pic. Je sors d'une réunion.

— Tu avais une réunion. Quelle surprise, marmonna-t-elle, avant de froncer les sourcils en entendant le bruit de fond. Tu es en route pour une ville lointaine ?

— Non, j'en reviens. J'étais à Cleveland.

— Ah bon. Écoute, je dois retourner au studio pour fouiller la caravane de la victime. Je rentrerai tard.

— Tu rentreras tard. Quelle surprise.

— J'aurais dû m'y attendre, grommela Eve.

— J'ai une course à faire dans le centre-ville. Retrouvons-nous à la caravane de Harris. Ensuite, nous irons dîner dans un restaurant avec vue sur la rivière.

— Bonne idée. Rien de huppé, d'accord ?

— Une pizza et une bière ?

— Tu essaies de me séduire ?

Il s'esclaffa.

— Toujours. À tout à l'heure.

Elle remplit son sac, retourna dans la salle commune.

— Les deux vidéos sont des copies, annonça-t-elle à Peabody. Asner est dans la nature. Nous irons chez lui demain à la première heure. Sauf contrordre, on se retrouve là-bas.

— Lieutenant ! l'interpella Sanchez alors qu'elle tournait les talons. C'était la petite amie – les deux racailles.

— Ah !

— L'ex-petit copain qui n'accepte pas d'avoir été largué a poignardé son rival. Le rival pisse le sang et n'a pas la force de se défendre. La petite amie s'empare du poteau et assomme l'ex. Elle prétend qu'elle voulait l'empêcher de tuer le nouveau – un peu tard mais l'histoire tient debout.

— Vous allez l'inculper ?

— Le hic, c'est que nous avons interrogé des témoins. Tous confirment que l'ex les harcelait et les avait déjà agressés. Il battait la fille, ce qui explique qu'elle l'ait envoyé balader. Elle pourra peut-être plaider l'homicide involontaire. Carmichael et moi n'en voyons pas

l'intérêt.

— Demandez à Carmichael de la convaincre de suivre un de ces programmes destinés aux victimes, puis libérez-la si le juge vous donne le feu vert.

— Merci, lieutenant. C'était comme cela qu'on voyait les choses.

« Parfois, songea Eve en piquant un sprint jusqu'aux ascenseurs, les événements se déroulent selon notre désir. »

Elle fourra son insigne sous le nez des vigiles du studio et les informa qu'ils devraient laisser passer son expert consultant, civil, à son arrivée.

Puis elle fonça directement au petit village des caravanes.

Alignées très près les unes des autres, elles étaient identiques, à part les noms sur les portes. « Question intimité, songea-t-elle, on fait mieux. »

Suivant les indications du gardien, elle atteignit la loge de Harris, coincée entre celle de l'actrice qui jouait Nadine et celle de l'acteur qui jouait Feeney. Et éloignée de celles de Matthew, de Marlo et de Julian. Ce qui avait encore dû donner à K. T. Harris des raisons de se plaindre.

Eve brisa le sceau et entra.

Un coin séjour, nota-t-elle, avec des divans colorés et un fauteuil pivotant en cuir. Une coupe de fruits un peu trop mûrs sur la table. Le réfrigérateur de la kitchenette était abondamment garni : eau, vin, boissons gazeuses, une sélection de fromages, des baies dans une boîte en plastique. Une bouteille de vodka dans le congélateur.

Eve s'aventura dans la zone repos, jeta un coup d'œil dans la salle de bains. Fleurs légèrement fanées sur le comptoir, un panier contenant savons, shampoings et lotions. La chambre, bien qu'étriquée, comprenait un lit soigneusement fait, un siège confortable, un écran de divertissement, une armoire.

Elle commença par là. Dans un tiroir, elle découvrit une deuxième bouteille de vodka – à moitié vide – et un sachet de Zoner dissimulé dans une botte.

Elle achevait de fouiller la chambre quand elle entendit la porte s'ouvrir. La main sur son arme, elle sortit de la pièce... juste comme Connors entra.

Il était à couper le souffle, et elle se demanda si elle s'y habituerait un jour.

Il lui sourit et, franchissant la distance qui les séparait, déposa un baiser sur ses lèvres.

— Salut ! fit-elle. C'était comment Cleveland ?

— Venteux. Que cherchons-nous dans la caravane de la défunte et peu regrettée K. T. Harris ?

— Rien qui soit susceptible de s'y trouver, à mon avis, mais il faut tout de même que je regarde. J'ai presque fini. Ensuite, je te raconterai ma journée.

— Un de mes moments préférés, murmura-t-il en caressant du doigt la fossette qu'elle avait au menton.

— Tu es de fort bonne humeur, constata-t-elle.

— Je suis assez content de moi.

— Tu n'as pas acheté Cleveland, j'espère ?

— Juste un petit bout.

Il haussa les sourcils en voyant la bouteille de vodka, le sachet de Zoner et une boîte contenant des herbes probablement assaisonnées de produits illicites.

— On fait la fête ?

— Apparemment, notre victime passait pas mal de temps en état d'ébriété ou droguée. Et elle a été très occupée ces deux dernières semaines.

Eve lui résuma les dernières avancées de l'enquête tout en farfouillant dans la salle de bains où elle récupéra un flacon de

tranquillisants – sur ordonnance mais prescrits par un médecin différent.

— On dirait une femme malheureuse qui trouvait plus naturel de se faire des ennemis que des amis.

— Résultat, j'ai une flopée de suspects qu'elle a énervés, terrorisés ou menacés.

— Ça m'ennuie de te poser la question car il me paraît plutôt sympathique, mais dans la mesure où elle avait réservé deux places à bord de la navette dont l'une pour Matthew, est-il possible qu'il soit complice de ses manigances à l'égard de Marlo ?

— J'y ai pensé, avoua-t-elle, mais non, je ne crois pas à cette hypothèse. Sinon, pourquoi le détective privé, les paiements ? Il leur suffisait de convaincre Marlo de l'existence de ce type, de l'effraction, de la présence de la caméra. Matthew aurait parfaitement pu l'installer lui-même. Ils auraient économisé une belle somme.

— Certes.

— Je me pencherais malgré tout sur ses relevés bancaires, au cas où. Je l'ai contacté pour lui demander la permission d'inspecter sa caravane. Il me l'a accordée sans hésiter. RAS ici, conclut-elle en haussant les épaules. Elle prenait ses précautions. Les stupéfiants, l'alcool sont là uniquement parce qu'elle ne pouvait pas s'en passer.

Ils sortirent, et elle remit les scellés sur la porte.

— Selon moi, elle a dissimulé les caméras achetées à Times Square dans la loge de Matthew, qu'elle a ensuite saccagée en apprenant sa relation avec Marlo, dit-il.

— C'est aussi mon avis. Femme larguée, femme aigrie... Allons faire un tour chez Matthew.

Si la disposition était la même que chez K. T., l'atmosphère était fort différente. L'endroit, un peu en désordre, était vivant et accueillant. Sur la table trônait une panier remplie de barres énergétiques, de friandises et de chewing-gum. Si le réfrigérateur contenait une bouteille de vin, il était surtout plein de boissons gazeuses. Dans le congélateur, un trio de desserts glacés.

Il ne fallut pas deux minutes à Connors pour repérer la

première caméra, au-dessus d'une fenêtre.

— La deuxième est forcément dans la chambre, supposa Eve. Vas-y pendant que je continue ici.

Ils quittèrent la caravane moins d'une demi-heure plus tard.

— Pas de produits illicites, pas de médicaments à part un antidouleur banal, une seule bouteille de vin, pas d'accessoires érotiques et assez de bonbons pour nourrir une classe de CP, constata Eve. Matthew et Marlo ne seraient jamais venus ici pour tirer un coup, ajouta-t-elle en scrutant les alentours. Trop de passage, trop de promiscuité. Peut-être Harris le croyait-elle, ou peut-être voulait-elle juste les espionner, les regarder s'embrasser ou échanger des mots doux. Dans un cas comme dans l'autre, c'est tordu. Cette femme était tordue et malheureuse.

— Tu es partagée entre la colère et la pitié, devina Connors en la prenant par la taille pour l'embrasser sur la tempe. Allons nous régaler d'une pizza et d'une bière et oublions tout cela un moment.

— Bonne idée, approuva-t-elle en l'enlaçant à son tour.

12

Recharger ses batteries était pour Eve un concept relativement nouveau. Avant Connors, « se détendre » consistait à boire une bière dans un bar de flics, entourée d'autres flics parlant boutique. De temps en temps, Mavis réussissait à la traîner dans un club. Mais pour l'essentiel, elle préférait décompresser en solo, chez elle.

Elle n'avait jamais vraiment cherché à partager ses fins de journée avec quelqu'un. Mais avec Connors, qu'ils travaillent ensemble ou s'accordent un bref interlude comme celui-ci, c'était devenu une habitude.

Et c'était beaucoup mieux.

Elle adorait cette pizzeria, sa jolie vue sur la marina et les bateaux oscillant le long des pontons.

Oui, c'était nettement mieux.

— Pourquoi ne possèdes-tu pas de bateau ? s'étonna-t-elle.

— Je crois en avoir un ou deux.

— Je ne parle pas d'un de ces énormes cargos dont tu te sers pour transporter ton butin d'un point à un autre.

— Mon butin ? Le terme est péjoratif. Maintenant que je suis marié avec un flic, je m'en tiens aux produits licites. Imagine notre humiliation mutuelle si mon épouse devait m'arrêter.

— Je paierais ta caution. Probablement.

— C'est bon à savoir.

— Pourquoi ne t'es-tu pas offert un de ces yachts dernier cri ou un voilier ? insista-t-elle en désignant les bateaux derrière la baie vitrée. Le genre d'embarcation pour les gens qui prennent leur pied à surfer sur les vagues.

— Tu n'en as pas envie, toi.

— Moi ? Non. Contempler l'eau me suffit. Me baigner dedans – une piscine ou la mer – parfait. Mais se promener dessus et risquer de finir au fond, là où toutes sortes de créatures pourraient vous dévorer ? Non, merci.

— L'océan en lui-même peut se montrer cruel. D'une manière ou d'une autre, j'ai vécu sur une île presque toute ma vie, lui rappela-t-il. Je dois les aimer.

— Mais pas les bateaux.

— Je n'ai rien contre, argua-t-il en la resservant. J'y ai connu de bons moments – pour les affaires, pour le plaisir. À une époque, quand butin rimait avec business, j'y passais pas mal de temps.

— Tu tâtais de la contrebande.

Il eut un sourire narquois.

— C'est une façon de voir. Certains parleraient de « libre entreprise ». Cependant, en haute mer, les flics et les escrocs ne sont pas les seuls dangers encourus.

— Quels sont les autres ?

— Eh bien, une fois, dans l'Atlantique Nord, quelque part entre l'Irlande et le Groenland, nous sommes tombés sur une tempête. Ou plutôt, c'est elle qui nous est tombée dessus. L'enfer. Les ténèbres absolues, puis les éclairs illuminant des vagues plus hautes qu'un immeuble, le rugissement du vent, les cris des hommes, le froid qui vous paralyse le visage et les doigts. Quel souvenir, conclut-il après avoir bu une gorgée de bière.

De ceux qu'il évoquait rarement et sur lesquels elle ne l'interrogeait jamais.

— Que s'est-il passé ?

— Nous nous sommes battus une nuit entière et une journée pour rester à flot. On était comme des dés dans un gobelet. L'eau inondait le pont. On n'est jamais aussi seul que pris dans une tourmente en pleine mer. Nous ne nous en sommes pas tous sortis, et personne n'a rien pu faire pour ceux qui avaient basculé par-dessus bord.

Sentant qu'il revivait cet épisode, elle lui laissa quelques instants pour se ressaisir.

— Je me rappelle avoir été déstabilisé par une vague et avoir roulé jusqu'à la rambarde, reprit-il. Je me suis cogné contre quelque chose et j'ignore encore à ce jour ce qui m'a empêché de plonger de l'autre côté. Tandis que je me cramponnais à je ne sais quoi, j'ai agrippé la main de quelqu'un qui glissait près de moi. J'ai vu son visage le temps d'un éclair. Petit Jim, ils l'appelaient, parce qu'il était minuscule et léger comme une plume. Pourtant, c'était un dur. Je l'avais allégé de cinquante dollars, la veille, au poker. Je le tenais, mais une nouvelle vague a déferlé sur nous, et j'ai lâché prise.

Il marqua une pause, savoura une gorgée de bière.

— Ce fut la fin de Petit Jim de Liverpool.

— Quel âge avais-tu ?

— Hmm ? Euh... dix-huit ans. Peut-être moins. Cette nuit-là, cinq hommes ont péri. Ce n'étaient pas des saints, mais il n'empêche que c'était une fin brutale. Malgré tout, nous sommes parvenus à destination. Tu comprends pourquoi j'évite de me balader en bateau, désormais. Cela dit, si tu en as envie, sache que j'ai mon permis.

— Tu n'as rien à craindre de ce côté-là, murmura-t-elle en posant la main sur la sienne. Le jeu en valait-il la chandelle ? Tous ces risques que tu as pris ?

— Je suis où je suis et tu es avec moi. Donc, je ne regrette rien.

Il entrelaça ses doigts aux siens.

— Rien du tout, acheva-t-il.

Sur le chemin du retour, Eve réfléchit. Elle ne questionnait pas souvent Connors sur son existence d'avant. Elle savait qu'il avait vécu une enfance misérable, avait connu la pauvreté, la faim et avait été maltraité par son père.

Tout comme elle, il ne gardait pas de souvenirs heureux de ce

que l'on appelle les années de formation.

Il lui avait raconté son passé de voleur et de pickpocket dans les rues de Dublin. Puis d'entrepreneur, qui s'était servi de ces acquis pour poser les fondations de ce qui était devenu un véritable empire financier.

S'il s'efforçait de revenir dans le droit chemin quand ils s'étaient rencontrés, il avait continué à tremper ici ou là dans des affaires louches – plus par amusement que par nécessité. Puis il avait cessé complètement, pour elle. Pour eux.

Elle avait glané quelques informations sur lui au fil des ans, mais n'était pas au courant de tout.

Quand elle s'interrogeait à son sujet – une manie de flic –, elle s'empressait de penser à autre chose. Car il avait raison. Quoi qu'il ait fait, au bout du compte, il était arrivé jusqu'à elle.

Parfois, pourtant, elle se demandait pourquoi et comment.

— À ton avis, qu'est-ce qui rapproche deux êtres ? demanda-t-elle. Hormis l'attirance physique, j'entends. Ce n'est pas parce qu'on couche ensemble que le couple fonctionne.

— En dehors de l'alchimie ? On se reconnaît, je suppose.

— Je comprends que Matthew ait pu s'acoquiner avec K. T. Harris. Même métier, même lieu, tous deux sont beaux. Je comprends même, dans une certaine mesure, pourquoi elle s'est acharnée après avoir été plaquée. Par orgueil, par mauvaise foi, ou par obstination, tout simplement. Mais là, ça va plus loin. Elle était littéralement obsédée. Elle le suivait, elle l'espionnait, elle a payé un détective privé une fortune pour commettre des actes illégaux dans le but de faire chanter Matthew. Elle était si sûre de le récupérer qu'elle avait planifié des vacances avec lui. Peu lui importait qu'il ne veuille pas d'elle, ou qu'il l'accompagne malgré lui. C'est une sorte de viol... En somme, je viens de répondre à ma propre question.

— Pouvoir, manipulation, violence. Telle que tu me la décris, cette femme veut avoir le contrôle absolu sur son entourage, son image, sa carrière.

— En matière de pouvoir, tu t'y connais mieux que personne. Quand tu veux quelque chose, tu t'arranges pour l'obtenir. Tu me

voulais, moi.

Tendant le bras, il pianota sur le dos de sa main.

— Et je t'ai obtenue, non ?

— Parce que c'était réciproque. Ne serait-ce que pour le café. J'aurais été vraiment bête de refuser.

— Or tu n'es pas bête.

— Je l'aurais été si je t'avais repoussé...

— Au début, tu l'as fait.

— Oui, et tu m'as tourné le dos. Tu étais vexé mais malin. Tu m'as ignorée, et parce que j'étais follement amoureuse de toi, c'est moi qui suis venue à toi.

— Le bon sens l'a emporté.

— Je mourais d'envie d'un bon café. Mais si je m'étais entêtée, si j'avais trouvé un autre moyen de m'en procurer, comment aurais-tu réagi ?

— J'aurais tout fait pour te persuader que tu serais malheureuse sans mon café.

Il n'aurait pas hésité à ramper à ses pieds. Mais à quoi bon le lui avouer ?

— Pas tout, non, rectifia-t-elle. Vu ta position, tu en avais la possibilité. Tu aurais pu me mettre la pression, me menacer, me faire chanter. Mais tu ne te serais jamais abaissé à cela.

— Je t'aime, murmura-t-il. Te faire souffrir n'était pas mon but – encore moins une solution.

— Précisément. Pour K. T., faire souffrir était un moyen – voire un bonus –, son but étant de posséder. Elle ne se serait jamais arrêtée.

— Qu'en déduis-tu ?

— La tuer était un moyen de mettre fin à ses agissements. Cela n'avait rien de personnel au sens intime du terme, comme quand on ferme une porte à clé sur quelque chose de dangereux ou de

désagréable. D'où l'absence relative de violence dans ce crime. Elle tombe ou on la pousse. Le meurtrier ne s'acharne pas sur elle. Il ne la frappe pas, il ne l'étrangle pas. Il se contente de la traîner jusque dans le bassin puis il fait un brin de ménage. « Ouf. Bon débarras. »

— Tu as éliminé Matthew de ta liste de suspects.

— L'enregistrement le couvre, ainsi que Marlo. On pourrait les soupçonner d'avoir mis en scène cet épisode – après tout, ils sont comédiens. Mais il faut ajouter l'absence d'acharnement. K. T. voulait imposer à Matthew une relation sexuelle dont il ne voulait pas. Ça, c'est personnel, intime. Le crime ne l'était pas. Donc, oui, j'écarte Matthew. Quant à Marlo, j'ai des doutes.

— Vraiment ?

— Selon moi, elle aurait été capable de gifler, de griffer. D'un autre côté, je conçois leur intention d'affronter K. T. comme ils en étaient convenus. Je peux aussi imaginer Marlo l'affrontant la première, la bousculant puis, soit dans l'affolement, soit parce qu'elle était furieuse, la poussant dans la piscine. Matthew la couvrirait. Il l'aime. Ce n'est pas joli, joli, mais ça tient debout.

Elle rumina sur cette thèse tandis que Connors bifurquait dans la longue allée menant à leur demeure. Le soleil couchant nimbait les pierres d'or et dardait des rayons rouges sur les innombrables fenêtres. Les feuilles encore vertes commençaient à changer à l'approche de l'automne.

En descendant de voiture, Eve fut frappée par la fraîcheur de l'air.

— L'été est fini, constata-t-elle.

— Il a été particulièrement long et chaud. Ce soir, on pourrait allumer un feu dans la cheminée de la chambre.

Cette perspective lui parut si réjouissante qu'elle pénétra dans le vestibule le sourire aux lèvres. Et continua de sourire en apercevant Summerset.

— Halloween est encore loin mais je vois que vous avez déjà votre déguisement, lança-t-elle. Vous avez raison, mieux vaut être prêt.

Le majordome se contenta de hausser un sourcil.

— J'ai un carton rempli des vêtements que vous avez apportés lorsque vous vous êtes installée ici. Je ne les ai pas encore déchiquetés pour en faire des chiffons. Au cas où vous auriez envie d'aller quêter des bonbons en costume de SDF.

— Que c'est bon de rentrer chez soi, murmura Connors en entraînant Eve vers l'escalier.

— À ton avis, il était sérieux ou il cherchait à me provoquer ? demanda-t-elle tandis que le chat se ruait sur leurs talons.

— Aucune idée.

— Mes vêtements n'étaient pas si moches que ça.

— Sans commentaire, riposta Connors.

— Lui est toujours habillé comme un croque-mort. Il n'y connaît rien. Hé ! protesta-t-elle comme Connors la guidait vers la chambre. J'ai du boulot.

— Oui, et je te donnerai un coup de main avec plaisir. Mais avant, j'ai quelque chose à te montrer.

— Dans la chambre ? fit-elle, sur ses gardes.

Il la mena directement jusqu'au lit sur lequel reposait une boîte entourée d'un ruban doré.

— Mince ! Tu m'as rapporté un cadeau de Cleveland ? Tu devrais le mettre de côté jusqu'à Noël, poursuivit-elle en fourrant machinalement les mains dans ses poches.

— Nous sommes début octobre et tu vas vouloir en profiter avant Noël. Au passage, je ne l'ai pas acheté à Cleveland.

— J'ai déjà tout ce qu'il faut. Tu n'arrêtes pas de m'acheter des trucs.

— Tu n'as pas ceci. Tu t'en rendrais compte si tu soulevais ce fichu couvercle.

— D'accord, d'accord. C'est trop gros pour être un bijou, donc je ne risque pas de le perdre. C'est forcément un vêtement puisque

tous ceux que je possédais autrefois ont fini dans le panier à chiffons.

Elle tira sur le ruban.

— Je te parie que je l'abîmerai au boulot et que Summerset me disputera. Raison – entre autres – pour laquelle je préférerais que tu ne... Oh ! Pas mal.

Eve avait un faible pour le cuir et les couleurs riches, ce qui n'avait pas échappé à Connors. Lorsqu'elle déplia le manteau, il se félicita intérieurement : cette teinte cuivrée lui seyait à merveille. La coupe était impeccable, la longueur, parfaite. Les poches en biais (renforcées) étaient profondes. Les boutons étaient une réplique miniature de son insigne.

— Il est superbe ! s'exclama-t-elle en y enfouissant le visage pour en humer l'odeur. Vraiment superbe. Mais j'adore le manteau que tu m'as offert l'an dernier. Je n'ai pas besoin de...

— Pense « transition ». L'autre est idéal pour les grands froids. Celui-ci, tu vas pouvoir le porter dès maintenant. Essaie-le.

Elle aperçut l'étiquette.

— Un « Leonardo » ne peut que m'aller comme un gant. Tu as vu ces boutons ?

— Nous avons pensé que cela te plairait.

Oui, constata-t-il, il lui allait parfaitement. La couleur, la coupe, les finitions subtiles.

— Quel confort ! Je peux dégainer mon arme sans la moindre gêne, déclara-t-elle, joignant le geste à la parole.

— Un étui à couteau est inséré dans la doublure du côté droit.

— Sans blague.

Elle écarta le pan, vérifia, mima les gestes de sortir à la fois son arme et un couteau imaginaire.

— Très pratique. Et qu'est-ce que c'est que cette doublure ? Elle me paraît dense. Elle n'est pas lourde mais...

— C'est un produit sur lequel le département Recherches et

Développement travaille depuis un certain temps. Une doublure pare-balles, expliqua-t-il en Rapprochant pour tâter le tissu.

— Pas possible ! Elle est trop fine, trop légère. Et en plus, elle est souple.

— Crois-moi, elle a subi tous les tests. Leonardo a su le façonner pour en faire un manteau. Si tu reçois un projectile ou un coup de couteau, tu sentiras l'impact mais tu seras parfaitement protégée. En revanche, le cuir risque de souffrir.

— Sérieux ?

Elle s'empara de son pistolet, le tendit à Connors.

— Essaie.

Il ne put s'empêcher de rire.

— Pas question.

— Tu ne fais pas confiance à ton équipe du département Recherches et Développement ?

— Je refuse de tirer sur ma femme dans notre chambre.

— On peut descendre dans la salle de tir.

— Crois-moi, Eve, fit-il en la forçant doucement à rengainer son arme, nous avons procédé à tous les tests imaginables. Tu possèdes désormais le prototype sous une forme élégante. Nous allons bientôt nous lancer dans la fabrication et entamer des négociations avec le Département de Police de New York pour en équiper tous ses officiers – en moins chic, bien sûr.

Elle s'accroupit brusquement > pivota, se releva en lançant la jambe.

— Je peux bouger à ma guise, s'enthousiasma-t-elle. Tu m'as dit que vous bossiez sur ce projet depuis un moment.

— Il faut du temps pour développer un modèle innovant et qui est soumis à des exigences spécifiques.

— Combien de temps ?

Il esquissa un sourire.

— Oh, environ deux ans et demi ! Depuis que je suis tombé amoureux d'un flic.

— Tu as fait ça pour moi.

— Pour moi aussi. Je tiens à te garder.

Elle lui caressa la joue. Il lui prit la main, la porta à ses lèvres et lui embrassa la paume.

— Nous approchions du but, mais j'ai accéléré le mouvement ces dernières semaines.

— Depuis Dallas.

— McQueen t'a blessée, et je n'étais pas là.

— Tu étais là quand j'ai eu besoin de toi. J'ai eu le dessus sur lui, cette fois encore, mais j'ai failli sombrer.

— Tu n'aurais pas sombré.

— Tout ce que je sais, c'est que tu étais là quand j'ai eu besoin de toi, répéta-t-elle. J'ignore si j'aurais réussi à m'en remettre sans toi. Je ne veux plus jamais retourner là-bas, murmura-t-elle en fermant brièvement les paupières. Mais si j'y suis forcée, je sais que tu m'accompagneras.

— Tu n'y retourneras jamais seule, Eve.

— Depuis notre retour, tu veilles sur moi, mine de rien. Tu me ménages.

— Et réciproquement.

— Ça a été un calvaire pour nous deux, je suppose.

— Tu n'as pas fait de cauchemars, depuis. Je craignais que tu... Eve ? s'enquit-il comme elle reculait d'un pas.

— Plus de cauchemars, non. Juste... des rêves, enchaîna-t-elle en se débarrassant du manteau et en le posant avec précaution sur le lit. Parfois, je ne vois que Stella, parfois elle est avec McQueen ou avec mon père. Parfois je les vois tous. Mais je parviens à me réveiller

avant l'horreur.

— Pourquoi ne pas m'en avoir parlé ?

— Pour t'épargner, peut-être ? Je n'en sais rien, Connors. Ce ne sont que des rêves – je peux m'en échapper. Et tu es là, à mes côtés.

— Tu en as discuté avec Mira, au moins ?

— Pas encore. Je le ferai, promet-elle. C'est indispensable, mais je ne suis pas encore prête. Je me sens... bien. Solide, normale.

— Quand tu seras prête, tu le sauras.

— Tu me ménages, là encore, murmura-t-elle avec un sourire.

Elle se laissa aller contre lui, cala la tête au creux de son épaule.

— Merci pour le manteau magique.

— Pas de quoi.

Elle changea de position, noua les bras autour de son cou pour l'embrasser. Puis elle soupira.

— Bon. Il est temps de passer à l'acte.

— Lequel ?

Elle s'écarta.

— Comme d'habitude, tu es trop habillé. Commence par régler ce problème.

Elle le contourna pour ôter le manteau et la boîte du lit.

— Est-ce une scène de séduction ? s'enquit-il. Je suis tout émoustillé.

— Je t'explique.

Elle posa les affaires sur le canapé, détacha son harnais.

— Je suis obligée de visionner cette vidéo de Matthew et de Marlo en train de s'envoyer en l'air – d'un bout à l'autre. Si je fais

l'amour avec toi après, je serai mal à l'aise. Donc, on va faire l'amour avant.

— Et si je ne suis pas d'humeur ?

Elle ricana.

— Tu parles !

Elle ôta ses boots, le lorgna.

— Je t'inviterais volontiers à dîner d'abord, mais nous avons déjà mangé.

— Nous n'avons pas pris de dessert.

— Justement, rétorqua-t-elle avec un sourire coquin.

Il éclata de rire, s'assit sur le bord du lit pour enlever ses chaussures.

— Ma foi, puisque tu es tellement déterminée... Elle se débarrassa de son chemisier, puis de son pantalon.

— Oh ! Je peux accepter un refus.

— Qui te parle de refuser ?

Longue et gracieuse, elle s'approcha, s'assit sur ses genoux, face à lui. Elle lui agrippa les cheveux et réclama sa bouche en un baiser profond, ardent. Elle glissa la main entre eux, caressa son sexe.

— Apparemment, tu es d'humeur, constata-t-elle. Elle se sépara de lui, s'allongea sur le dos, haussa les sourcils.

— Tu es encore habillé.

Le problème fut réglé en moins de dix secondes.

— Habillé ? Moi ? répliqua-t-il en se jetant sur elle. Le chat, qui avait l'espoir de s'offrir une bonne sieste, bondit sur le sol et s'éloigna d'un air dépité.

Eve avait besoin de se distraire, de se défouler pour oublier ce bref retour dans les cauchemars et les souvenirs pénibles, devina Connors. Il lui chatouilla les côtes et elle gloussa.

— Faute ! s'écria-t-elle en lui pinçant les fesses.

— Quoi ? ça ? fit-il en recommençant à la chatouiller.

— Continue et tu le regretteras.

— Tu n'auras pas la force de me repousser.

Il lui enfonça l'index dans le flanc et elle poussa un cri perçant.

— Tu vois ? Une petite chatouille de rien du tout et tu redeviens une gamine.

— Tu me cherches.

— Certainement. Et je vais te trouver.

— Attention à toi, camarade.

Elle lui mordit le lobe de l'oreille, se redressa. Il en profita pour les faire rouler une fois, deux fois, et se retrouva sur elle, en travers du lit.

— Je suis plus lourd que toi, lieutenant. Et plus musclé. Autant abandonner maintenant.

Plaquant les bras d'Eve au-dessus de sa tête, il se pencha et s'empara de sa bouche. Elle laissa échapper un gémissement de pur plaisir et son corps se détendit sous lui.

La seconde d'après, il était sur le dos, le genou d'Eve sur son entrejambe, son coude sur sa gorge. Elle le fixa d'un regard luisant.

— L'agilité vaut davantage que le poids et les muscles.

— Décidément, tu es imprévisible.

Elle s'inclina sur lui, lui frôla les lèvres des siennes quelques instants avant de l'embrasser.

— Qui est une gamine ?

— Tu es à moi, chuchota-t-il en refermant les mains sur ses seins.

— Mauviette, répliqua-t-elle dans un soupir.

Avec davantage d'affection que de passion – la passion viendrait ensuite –, elle couvrit son visage de baisers. Dieu qu'elle aimait ces traits bien dessinés, ces pommettes, la ligne de sa mâchoire !

Avec une tendresse infinie, il l'étreignit. Ils demeurèrent ainsi un long moment, corps contre corps.

Sa femme, songea-t-il, tandis que ses mains et ses lèvres attisaient les premières braises de la passion. Sa femme si énergique, si complexe, si résistante. Il aimait chaque recoin de son esprit, de son cœur même quand elle l'irritait. Il la chérissait de toutes ses forces.

Il avait cru en l'amour bien qu'il en ait été privé durant sa jeunesse tourmentée. Ou peut-être parce qu'il en avait été privé. Mais il lui avait fallu Eve pour comprendre ce que l'amour signifiait, ce qu'il apportait, ce qu'il coûtait, ce qu'il impliquait.

Leur souffle s'accéléra tandis que le feu s'embrasait. Elle ondula sur lui. Puis sous lui lorsqu'il la fit basculer. Lorsqu'il entra en elle.

Les yeux dans les yeux, unis, ils laissèrent l'incendie les dévorer.

Tableau de meurtre en ligne de mire et ordinateur ronronnant, Eve examinait les visages, les faits, les indices, la chronologie.

Elle avait l'impression de se trouver face à un mur de brique.

— Je ne les comprends pas. D'où, peut-être, ma difficulté à cerner l'affaire. Acteurs, producteurs, réalisateurs, c'est une industrie, du business, mais tout est basé sur le simulacre.

— Tu mets en équation le simulacre et la simulation, observa Connors. Ce n'est pas pareil. L'imagination est essentielle à l'être humain, pour le progrès technologique, l'art et même le travail de la police.

Elle faillit le contredire, se ravisa. En effet, pour découvrir la vérité, elle devait, dans une certaine mesure, imaginer la victime, l'assassin et les événements.

— Ces gens – ces acteurs. Ils doivent devenir quelqu'un d'autre. Ils doivent le vouloir. Ils jouent la comédie, comme on dit. Mais ils doivent aussi gagner leur vie. Donc, ils s'entourent d'agents, de managers, de réalisateurs et de producteurs.

Elle fit le tour du tableau.

— Le réalisateur. Il voit le projet dans son ensemble, n'est-ce pas ? Tout en le séparant en sections, en séquences. Il mène la barque mais il est dépendant de ses acteurs, de leur capacité à...

— Devenir quelqu'un d'autre, compléta Connors.

— Oui. Le producteur mise son argent sur le succès du film. Il détient le pouvoir suprême. C'est lui qui dit « oui, vous pouvez avoir ceci » ou « non, vous ne pouvez pas ». Lui aussi voit le projet dans son ensemble mais d'un point de vue financier. Ce que les acteurs et le réalisateur vont porter à l'écran ne suffit pas. Il leur demande de cultiver leur renommée et de nourrir les médias afin que le public imagine les vraies vies – les paillettes, le sexe, les scandales – de ceux dont le métier est d'être quelqu'un d'autre.

De nouveau, elle fit le tour du tableau.

— En somme, c'est Steinburger, le producteur – et ses acolytes en costume-cravate – qui veillent à ce que le public croie au grand amour entre Julian et Marlo. Parce qu'à leurs yeux, ledit public est largement composé d'idiots qui vont tomber dans le panneau. Pire, qui veulent tomber dans le panneau et se précipiteront au cinéma ou s'arracheront la vidéo. Car au bout du compte, tout le monde veut un retour sur investissement.

— Qu'en déduis-tu ?

— Primo, Julian, Marlo et tous les autres ont accepté de jouer le jeu. Dans leurs interviews, Julian et Marlo sont enjoués, complices. Ils ne confirment ni ne démentent les rumeurs. Quand on leur demande s'ils sortent ensemble, ils proposent des variations futées sur le thème « nous sommes de bons amis », assaisonnées de quelques piques taquines sur l'alchimie et l'attrance. Il en va de même pour Matthew et Harris.

Eve s'immobilisa.

— En ce qui concerne ces derniers, le fantasme est moins

exploité car moins important. C'est surtout K. T. qui en a rajouté en insistant sur le plaisir qu'elle a pris à jouer avec Matthew. Lui évoque davantage le tournage, ses camarades en tant que groupe. Il prend soin de se détacher de Harris. Il s'en tient à son boulot. Il est prudent.

— Ce qui t'incite à penser... ?

— Qu'elle ne comptait pas vraiment pour lui. Certaines personnes tuent un animal ou une personne qui ne compte pas, mais ce n'est pas le cas ici. Marlo et lui étaient inquiets et furieux mais pas au point de commettre un meurtre. Si la discussion avait dégénéré, ils en seraient restés là. K. T. était vivante quand elle est tombée dans la piscine. Ils ne la craignaient pas tant que ça. Ils auraient surmonté le scandale et récolté le soutien du public parce que tout le monde aime les amoureux.

— Ils sont heureux, ajouta Connors. Le bonheur est une revanche exceptionnelle. Si K. T. avait mis ses menaces à exécution, c'est elle qui serait passée pour une imbécile, pas eux. Je suis d'accord avec toi. Ça ne colle pas.

— Venons-en à Andréa. K. T. s'en est pris à son filleul, à la réputation de celui-ci. Les mères peuvent tuer pour protéger leurs petits. Je n'ai rien décelé au cours de son audition mais c'est une professionnelle talentueuse et expérimentée. Donc, elle reste sur ma liste. Julian, à présent. Si la liaison entre Marlo et Matthew était révélée avant la fin du tournage, quelle humiliation pour lui, la vedette, l'homme auquel aucune femme ne résiste ! K. T. l'a provoqué pendant le repas. Il était soûl. Une confrontation, une bousculade, un sursaut de rage, l'orgueil blessé, l'ego, l'alcool... un mélange détonnant.

13

Eve s'arracha à son rêve aux premières lueurs de l'aube. Elle se força à respirer calmement, le temps de s'assurer qu'elle était bien réveillée et non dans cet état second entre deux cauchemars.

Elle avait la bouche sèche mais elle demeura immobile, paupières closes, et attendit que son pouls ralentisse. Connors glissa le bras autour de sa taille et l'attira contre lui.

— Je suis là.

— Ce n'est rien. Il faut que je me lève.

— Chut.

Elle referma les yeux. Elle avait beau savoir que cela ne durerait pas, elle détestait cette impression de fragilité – comme si elle allait se craqueler si elle bougeait trop vite. Contrairement à son habitude, Connors n'était pas déjà levé, habillé et absorbé par ses affaires, et elle s'en voulut.

— Raconte.

— Ce n'est rien, répéta-t-elle.

Mais il lui effleura les cheveux d'un baiser et elle craqua.

— Stella, dans la chambre de son appartement de Dallas. Celui que nous avons fouillé. Mais la pièce ressemble en même temps à celle que j'ai connue, enfant. J'ignore où nous nous trouvions à l'époque. Aucune importance. Bref... elle est assise à une petite table croulant sous les produits de beauté. Je sens son parfum – écœurant. J'ai envie de vomir. Elle me tourne le dos mais elle m'observe par le biais du miroir. Le regard méprisant, haineux... J'ai soif.

— Je t'apporte de l'eau.

Elle ne discuta pas. Inutile. D'ailleurs, elle reprenait déjà ses esprits. « Ce n'était qu'un rêve », se rappela-t-elle.

Elle prit le verre que Connors lui tendit, s'efforça de boire lentement.

— Merci.

Sans un mot, il posa le verre sur la table de chevet, lui prit la main.

— Sa gorge, poursuivit Eve. Le sang en jaillit, dégouline sur le devant de la robe rose qu'elle portait quand je l'ai arrêtée, quand j'ai défoncé sa camionnette. Elle est furieuse. Tout est ma faute. Sa robe est fichue. J'ai tout gâché. Puis je l'aperçois dans la glace, juste derrière moi. McQueen. Ou mon père. Difficile à dire. Je veux dégainer mais mon arme a disparu. Et Stella sourit. Elle sourit et c'est

horrible... Il faut que je me sauve, que je me réveille. Et je me réveille.

— C'est toujours pareil ?

— Pas exactement. Je n'ai pas peur d'elle. Je veux lui demander pourquoi elle me déteste autant, mais je sais qu'il n'y a pas de réponse. Quel que soit le tour que prend le rêve, la terreur me saisit au moment où je me rends compte que mon arme a disparu. Là, je panique. Je suis donc obligée de me réveiller.

— Aucun d'entre eux ne pourra te faire du mal. Plus jamais.

— Je sais. Et quand je me réveille, je suis ici, avec toi. Je me sens bien. Je ne veux pas que tu t'inquiètes pour moi. Je me sentirais coupable.

Elle se serra contre lui, cœur contre cœur.

— Ne change pas tes habitudes pour moi. Ça va m'énerver. Du reste, si tu délaisses tes transactions matinales, comment pourras-tu continuer à me fournir ma marque de café préférée ? Si tu deviens négligent, je vais devoir me trouver un autre Irlandais milliardaire, producteur de café.

— Pas question. Je continuerai comme avant, à condition que tu me promettes de me parler de tes cauchemars, murmura-t-il en lui caressant les cheveux.

— D'accord.

— Et puisqu'il semble que mon bonheur repose essentiellement sur ton addiction au café, je vais t'en chercher.

— Je ne dirais pas non, mais il faut que je me remue. J'ai donné rendez-vous à Peabody chez Asner. Je veux l'intercepter avant qu'il s'en aille.

— Asner ? répéta Connors en se dirigeant vers l'autochef.

— Le détective privé.

— Ah, oui ! Petit-déjeuner léger, donc.

Le chat exécuta un huit autour de ses mollets.

— Pour les humains, précisa-t-il.

Eve se leva en sachant pertinemment qu'il tenterait de la convaincre de prendre son café – et le petit-déjeuner léger – au lit. Elle lui arracha la tasse des mains, la vida.

— Je file sous la douche, annonça-t-elle. Tu ferais mieux de rattraper ton retard.

— Après avoir nourri Galahad.

Elle fonda dans la salle de bains pendant qu'il s'occupait du chat. Puis, sa propre tasse à la main, il alla se poster devant la fenêtre.

Oui, en ce moment, ils se ménageaient l'un l'autre, songea-t-il. Selon toute apparence, ils allaient continuer.

Eve se sentait de nouveau elle-même – voire plus encore, grâce au manteau magique – lorsqu'elle prit la direction du centre-ville. Elle avait baissé la vitre pour savourer la fraîcheur de l'air et appréciait le calme relatif, les dirigeables publicitaires n'ayant pas encore envahi le ciel.

À cette heure-ci, les touristes étaient rares et New York appartenait presque exclusivement aux New-Yorkais. En pleine effervescence matinale, les glissa-grils vendaient des litres de café au soja et des tonnes de roulés aux œufs. Les maxibus, bourrés de gens qui se rendaient au travail, éructaient et crachaient. Les piétons grouillaient sur les trottoirs telles des fourmis affairées.

Eve avait un plan dont la première étape consistait à pousser A. A. Asner dans ses retranchements. Ses accusations d'effraction, d'intrusion criminelle et électronique, de complicité de chantage – pour commencer – et la menace de lui confisquer sa licence devraient suffire à le faire parler comme un gamin gavé de sucre.

Elle consentirait à négocier s'il lui remettait la vidéo originale – ainsi que toutes les copies éventuelles –, et s'il lui révélait tout ce qu'il savait au sujet de K. T. Harris : ses mouvements, ses intentions, ses rencontres.

S'il ne s'était pas documenté sur Harris, s'il ne lavait jamais filée, Eve en mangerait son manteau magique.

Par précaution, elle avait requis un mandat de perquisition pour son domicile et son bureau en précisant son lien avec la victime.

Elle était à peu près certaine de l'obtenir.

Elle se contenta d'un emplacement au deuxième niveau d'un parking situé à un bloc et demi de l'immeuble d'Asner. Quartier convenable, nota-t-elle. Moins glauque que celui où se trouvait son bureau. Des groupes d'enfants trottaient en direction de leur école, certains accompagnés par leurs parents ou par leur nounou. Ils pépiaient gaiement, presque tous affublés de bottes à mi-mollet et à semelles compensées – la toute dernière mode chez les mômes, sans doute.

Une femme en salopette levait le rideau de fer d'une supérette. Elle adressa un sourire à Eve.

« Le temps s'est rafraîchi, les gens sont de meilleure humeur », constata-t-elle.

Elle savourait cette petite marche, et se promit d'inclure dans son programme de la soirée la séance de gym qu'elle avait dû repousser à cause de cette visite impromptue.

Elle aperçut Peabody qui arrivait au pas de charge de la direction opposée, chaussée des bottes de cow-boy roses que Connors avait tenu à lui acheter à Dallas.

Peabody se figea en pleine foulée et sa bouche s'arrondit en un « o » de stupéfaction. D'instinct, Eve posa la main sur son arme et jeta un coup d'œil pardessus son épaule, mais Peabody gambadait déjà (littéralement) vers elle.

— Ooohh ! s'exclama-t-elle en tendant les bras.

— Hé ! Bas les pattes.

— S'il vous plaît ! S'il vous plaît ! Il est maaaaa-gnifique. Laissez-moi juste le toucher.

— Vous êtes assez ridicule comme ça avec vos bottes roses, n'en rajoutez pas en bavant sur mon manteau.

— Je les adore, mes bottes de cow-boy roses, répliqua Peabody en caressant subrepticement la manche d'Eve. Oooh ! Quelle

merveille. On dirait du beurre.

— Si c'était du beurre, il fondrait sur moi.

— En tout cas, il vous va comme un gant. Il est trop cool, si doux et si élégant. Quand vous avancez, il froufroute.

— Maintenant que nous avons parlé chiffons, si nous allions tirer Asner du lit ? Puisque nous sommes là.

Peabody leva de nouveau la main pour tâter le cuir, mais Eve brandit un index menaçant.

— Vous l'avez déjà touché.

Comme elle pivotait vers l'entrée du bâtiment, Peabody lâcha son troisième « Oooh ! » de la matinée.

— Cette martingale dans le dos ! Elle met en valeur votre postérieur.

— Quoi ? s'écria Eve en se tordant le cou pour vérifier. Seigneur !

— Non, non, c'est bien pas du tout vulgaire. C'est un cadeau spontané ? Ce sont les plus précieux. Le mois dernier, McNab m'a offert une paire de boucles d'oreilles adorables – deux minuscules chaînes de cœurs – rien que pour le plaisir. Quand un homme vous achète des bijoux, même de pacotille, rien que pour le plaisir c'est qu'il est accro.

— Ah bon.

Eve s'immobilisa devant la porte, sortit son passe-partout.

— Doublure spéciale pare-balles.

— Hein ?

Elle écarta les pans.

— La doublure est un nouveau tissu développé par les chercheurs de Connors. À l'épreuve des balles et des coups de couteau.

— Sans blague ?

Cette fois, Eve ne protesta pas quand Peabody palpa l'étoffe.

— Elle est si fine, si légère... et elle bouge. Elle est vraiment à l'épreuve des balles ?

— Connors prétend que oui et je lui fais confiance. J'ai pensé que vous pourriez me tirer dessus tout à l'heure, histoire de vérifier.

— Nom d'un chien. Vous savez quoi ? Ce manteau, c'est comme la voiture.

— Vous jouez aux devinettes ?

— Non, protesta Peabody. C'est un objet banal, non ? Enfin, il est spécial mais ce n'est qu'un manteau. Idem pour la voiture. Pourtant, les deux sont uniques, spécialement conçus pour un flic. Décidément, Connors vous connaît par cœur.

— Vous avez raison.

Dans le hall, Eve marqua une pause.

— Il s'inquiète pour moi.

— Cet épisode à Dallas a dû vous ébranler, tous les deux, observa Peabody, prudente.

— Ne remuez pas le couteau dans la plaie.

— J'ai lu vos rapports et j'imagine qu'il y a un tas de choses personnelles qui ne s'y trouvent pas. Je vous connais. Ça vaut mieux quand on est coéquipières, non ?

— Si.

— Un de ces jours, on pourrait boire un verre ensemble et vous me parlerez de ce qui n'était pas dans vos rapports. s

— On fera ça, oui.

Eve était sincère. Parce que Peabody la connaissait par cœur. Parce qu'elle ne la harcelait jamais.

— Asner habite au deuxième étage.

Au fur et à mesure de leur ascension, elles perçurent les bruits

habituels dans un édifice ancien mal insonorisé et réservé aux classes ouvrières. Ronronnements d'émissions matinales, musique, claquements de portes, gémissements de l'ascenseur, enfants qui n'étaient pas encore partis pour l'école.

Pas de tableaux de sécurité tactiles, remarqua-t-elle, mais des verrous solides et des judas. Elle examina le panneau Secure-One sur la porte d'Asner et se dit que c'était pour la frime, l'effet dissuasif.

Elle frappa trois coups avec le poing. Presque aussitôt, la porte d'en face s'ouvrit. Un homme en tenue de jogging, son sac de gym en bandoulière, s'encadra sur le seuil. Il les gratifia d'un sourire aimable tout en coiffant sa casquette de base-ball.

— Je doute qu'A, soit chez lui.

— Ah, non ? s'enquit Eve.

— J'ai tenté de le contacter il y a quelques minutes. Nous nous entraînons ensemble presque tous les matins. Il n'a pas décroché, alors...

Il s'en tint là et haussa les épaules.

— Vous l'avez vu hier ?

Le sourire s'estompa.

— Oui. Pourquoi ?

Eve sortit son insigne.

— Nous voudrions parler à M. Asner. À quel moment l'avez-vous vu, hier ?

— À peu près à cette heure-ci. On est allés à la gym. De quoi s'agit-il ?

— Nous avons des questions à lui poser au sujet d'une enquête en cours.

— Vous devriez essayer son bureau.

Il leur cita l'adresse qu'elles connaissaient déjà.

— Il est tôt mais s'il travaille sur une mission qui l'a retenu à

l'extérieur toute la nuit, il a peut-être dormi là-bas.

— Il n'est pas rentré de la nuit ?

L'homme se balança d'un pied sur l'autre, visiblement mal à l'aise.

— Ce n'est qu'une supposition. On avait plus ou moins prévu de regarder le match ensemble avec deux autres copains. Chez moi. Asner nous a fait faux bond. Pourtant, il n'est pas du genre à louper un match, surtout quand on a parié sur le résultat. J'ai pensé qu'il était débordé de boulot. Allez à son bureau. Je n'aime pas beaucoup parler d'un copain avec les flics. Ça me gêne.

— Compris. Merci pour les infos, dit Eve en lui tendant sa carte de visite. Si jamais vous l'apercevez à la salle de gym, dites-lui de me contacter.

— Pas de problème, répondit-il, rasséréné. Si vous le voyez avant moi, dites-lui qu'il me doit vingt dollars.

— Je n'y manquerai pas.

Eve attendit que le voisin ait disparu dans l'escalier.

— On va à son bureau, décida-t-elle. Ce n'est pas loin et il est possible qu'il ait décidé d'y passer la nuit.

Une fois dans la voiture, Eve exposa à Peabody le fruit de ses réflexions, conclusions et théories échafaudées la veille.

— Je suis d'accord en ce qui concerne Marlo et Matthew, déclara Peabody. Ils sont heureux comme des tourtereaux. Non pas que les tourtereaux ne tuent jamais – l'époux gênant, la vieille tante Edna « riche comme Crésus mais qui refuse de mourir ». Mais, d'une part, Harris ne rentre pas dans le moule, d'autre part, ni Matthew ni Marlo ne sont mariés et tous deux gagnent bien leur vie. Qu'en est-il de la vidéo ?

— Ils ont fait l'amour, puis ont échangé des mots doux sur l'oreiller. Ils ont fait un peu de yoga avant de commander un repas chez le traiteur asiatique, qu'ils ont mangé en répétant leurs prochaines scènes. Il l'a aidée avec la chorégraphie d'une séquence de bagarre. Quand ils ne discutaient pas boutique, ils évoquaient la possibilité d'une escapade. Ils hésitaient entre les îles Fidji et Corfou.

Ensuite, ils ont regardé un film au lit, refait l'amour et se sont endormis.

— Une soirée assez banale entre tourtereaux.

— La routine matinale n'a rien révélé d'extraordinaire. Une séance de remise en forme, l'amour sous la douche – ils avaient laissé la porte de la salle de bains ouverte –, fruits et yaourts pour le petit-déjeuner, re-boulot, re-projets de voyages. Ils riaient beaucoup. Enfin, ils se sont habillés et ont quitté le loft.

— Aucun signe de Harris ou du détective revenant chercher les caméras ?

— S'il est malin, il aura effacé les images compromettantes. Et vu la manière dont se termine l'enregistrement, il l'est. Aucune trace de Harris et très peu de commentaires à son égard. Ce qui a dû énerver la dame.

Eve se gara et jeta un coup d'œil à la fenêtre du bureau d'Asner. Le ciel était plombé, pourtant aucune lampe n'était allumée.

— Il n'est pas là, ou alors, il dort encore.

En montant, Eve se demanda pourquoi, s'il était si futé, il avait évité les flics. Il devait savoir qu'on l'épinglerait tôt ou tard et que plus ce serait tard, plus l'interrogatoire serait pénible. Avait-il préféré prendre le temps d'inventer un scénario, pour se couvrir, de consulter son avocat ? S'était-il volatilisé après avoir empoché ses chèques ?

Cette idée ne lui plaisait guère et l'autre possibilité qui lui venait à l'esprit, encore moins.

Elle s'approcha de la porte en verre, frappa.

— Elle n'est pas fermée à clé, constata-t-elle.

L'autre possibilité devint tout à coup une certitude.

Eve et Peabody dégainèrent d'un même mouvement.

— Il a peut-être oublié, hasarda Peabody.

— Ça m'étonnerait.

Eve hocha la tête, compta jusqu'à trois et elles pénétrèrent

ensemble dans le cabinet.

La zone de réception était sens dessus dessous. De l'ordinateur sur le bureau, il ne restait que l'écran. Tous les tiroirs avaient été retournés.

Elles ouvrirent la porte de l'ancre d'Asner, Eve effectuant un balayage à gauche, Peabody à droite.

Là aussi, le désordre régnait. Ainsi que la mort. A. A. Asner gisait à plat ventre. On lui avait défoncé l'arrière du crâne, sans doute avec la statue d'oiseau recouverte de sang et de matière cérébrale qui se trouvait près de lui.

Triple A ne rembourserait jamais les vingt dollars qu'il devait à son copain. Il ne parlerait non plus jamais de sa cliente également décédée.

Eve rengaina son arme.

— Allez chercher le kit de terrain. Je préviens le Central.

— On l'a cogné par-derrrière. Avec force et à plusieurs reprises. Voilà qui élimine la thèse de l'accident.

Peabody sortit pendant qu'Eve appelait le Central, déclarait le crime et requérait renforts, police scientifique et médecin légiste.

Elle fixa son micro sur le col de son manteau, le mit en marche. – Dallas, lieutenant Eve, et Peabody, inspecteur Délia. Sommes entrées dans le cabinet de Asner, A. A., détective privé. La porte n'était pas sécurisée. L'inspecteur Peabody est descendue récupérer un kit de terrain. Central averti, renforts demandés. La victime, dont l'identité reste à confirmer, a souffert de multiples coups à l'arrière du crâne. L'arme semble être la statue d'un oiseau noir aux ailes repliées, au bec... un faucon maltais, murmura-t-elle. Il a été frappé avec la réplique d'un accessoire figurant dans un film. Dans un livre aussi, se rappela-t-elle.

Les deux figuraient parmi les préférés de Connors.

— Dans l'histoire, qui se passe au début du XXe siècle, le héros est un détective privé, un dur à cuire. Encore une touche d'ironie, je suppose.

Elle alla examiner l'entrée.

— Aucune trace d'effraction. Il a laissé entrer le meurtrier ou est entré avec lui. Soit il le connaissait, soit il ne s'en méfiait pas car le coup fatal a été porté par-derrière.

Prenant soin de ne rien toucher, elle revint sur ses pas.

— Il se dirigeait vers son bureau, le dos tourné à l'assassin. Je vois un guéridon à gauche. La statue est à portée de main. Le tueur s'en empare, l'abat sur Asner qui s'écroule.

Évitant une mare de sang coagulé sur le sol, elle s'approcha du corps.

— Le meurtrier s'acharne. Il assène un deuxième, voire un troisième et un quatrième coup pour faire bonne mesure. Les lieux ont été saccagés. Les ordinateurs ont disparu, les tiroirs sont retournés. La victime ne porte pas de montre, ce pourrait être un cambriolage qui a dérapé. Je n'y crois pas une seconde. Celui qui a éliminé Asner a aussi éliminé Harris. Pour récupérer une vidéo, des informations, pour avoir... la paix.

Eve entendit Peabody revenir, légèrement essoufflée.

— À votre avis, quelles sont les chances pour que ce soit une coïncidence ? Le détective privé engagé par Harris tabassé à mort environ vingt-quatre heures après qu'elle s'est noyée ?

— Elles sont minces, sinon nulles, décréta Peabody en s'emparant d'une bombe de Seal-It.

— Je dirais même extra minces, sinon nulles. Vérifions son identité et l'heure du décès.

— Enlevez votre manteau.

— Quoi ?

— Il est flamboyant neuf, Dallas, et mégatop. Vous risquez de le salir. Personnellement, j'ai mis trois couches de produit de protection sur mes bottes.

Elle n'avait pas tort. Eve suivit son conseil. Voilà pourquoi, selon elle, les flics devraient éviter de porter des tenues trop élégantes.

Le manteau mis à l'abri, elle s'accroupit près du corps.

— Il s'agit bel et bien d'Abner Andrew Asner, annonça Peabody après avoir relevé ses empreintes. Quarante-six ans, détective privé muni d'une licence en bonne et due forme, propriétaire et gérant de l'affaire située sur ce site.

Manipulant les jauges, Eve ajouta :

— Heure du décès, 23 h 20. Donc, un rendez-vous tardif.

Elle inspecta plusieurs poches.

— Pas de portefeuille, pas de monnaie, rien. Et de votre côté ?

— Pas davantage. Pas de montre, pas de communicateur, pas de mini-ordinateur, pas d'arme.

— J'aperçois une veste par terre, là-bas sous la patère. Jetez-y un coup d'œil. Ensuite, fouillez le bureau. Le coupable a tenté de maquiller la scène en cambriolage qui a mal tourné, poursuivit Eve, comme il a tenté de faire croire à la noyade accidentelle de Harris. À l'évidence, il ne connaît rien aux méthodes de la police.

— Nous ne sommes pas des idiots, grommela Peabody. Rien dans la veste. Des emballages de bonbons à la menthe qui sont peut-être tombés de la poche.

Peabody s'attaqua au bureau.

— La victime a empoché cent mille dollars mais conservé l'original de la vidéo, reprit Eve en s'asseyant sur ses talons. Impossible de résister à la tentation. Il a dû se dire qu'il pouvait encore exploiter le filon. Comment ? Il se doutait bien que Harris allait menacer Marlo et Matthew. Aurait-il essayé de les faire chanter à son tour ? Où s'en est-il pris à quelqu'un d'autre ?

— Il ne nous reste plus qu'à demander à tous les intéressés ce qu'ils faisaient hier soir vers 23 h 30.

— Ce serait bien de le savoir.

— Ils sont probablement tous au studio. Preston m'a appelée hier soir pour me signaler qu'ils prévoyaient de tourner ma scène samedi. Il m'a proposé de passer voir la costumière aujourd'hui si j'en

avais le temps.

— Vous comptez y aller ?

— Eh bien... Je ne devrais pas selon vous ?

— Vous n'avez pas de raison de ne pas y aller. Après tout, même si nous n'avons pas résolu cette enquête d'ici là, à l'écran les flics jouent constamment la comédie avec les meurtriers.

— Je n'avais pas songé à cela. McNab m'accompagne. Ils vont peut-être lui filer une scène, à lui aussi. Quant à moi, je n'ai pas peur d'un tueur hollywoodien. N'oubliez pas que je peaufine mon corps-à-corps.

Pour faire bonne mesure, Peabody gonfla le biceps droit.

— Quand vous choisirez votre costume, veillez à pouvoir y dissimuler votre arme, lui conseilla Eve.

— Bonne idée : pas d'agenda, pas de portable, pas d'enregistrement.

— Continuez à chercher. Je m'occupe de la réception.

Eve commençait à peine quand les uniformes débarquèrent. Elle les envoya quadriller le quartier dans un rayon de deux pâtés de maisons. Le tueur avait emporté des appareils électroniques, il était donc venu en voiture ou avec un complice qui en possédait une. Il avait dû se garer et effectuer au moins deux allers-retours. Il faudrait se renseigner sur les horaires du restaurant et du salon de tatouage.

Elle releva la tête en entendant un cliquetis de talons dans le couloir – suivi d'un gloussement et d'un rire masculin.

Elle s'approcha de la porte, et franchit le seuil. Barbie arrivait, en jupe rouge à peine plus grande qu'une serviette de table, flirtant outrageusement avec un type dégingandé en costume froissé.

Bobbie, présuma Eve. Ces deux-là ne s'étaient pas contentés de boire un verre ensemble.

Toujours hilare, Barbie tourna la tête ; elle battit des cils, de stupéfaction, cette fois.

— Tiens ! Vous êtes de retour ?

— Oui.

— C'est A. qui vous a ouvert ? Je ne l'attendais pas si tôt. Je suis venue en avance parce que je me sentais un peu coupable d'être partie avant la fermeture, hier.

— Avez-vous parlé à M. Asner après notre départ ?

— Non. Il ne m'a jamais rappelée. Je lui ai laissé un message sur sa boîte vocale pour le prévenir que je m'en allais. Il est fâché ? s'inquiéta-t-elle en se mordillant la lèvre. Je pensais qu'il s'en ficherait dans la mesure où...

— Non, il n'est pas fâché. Je suis au regret de vous annoncer que M. Asner a été assassiné cette nuit.

— Quoi ? Quoi ? cria-t-elle. C'est impossible. A. est un professionnel.

— Il semblerait qu'il soit entré ici avec quelqu'un ou qu'il l'ait reçu. Il a été frappé à l'arrière du crâne avec la statue du faucon maltais.

— Non ! Vous en êtes sûre ? Vraiment sûre ? Parce que A. sait se défendre. Il ne peut pas être mort.

— Je suis désolée.

— Mais... mais...

Les larmes jaillirent, ruisselèrent sur ses joues. Elle pivota, pressa le visage contre le torse de son compagnon en gémissant :

— Bobbie.

— Robert Willoughby, se présenta-t-il. Je suis avocat. Le cabinet voisin, précisa-t-il en désignant la porte. Je sais que vous devez me poser la question, je vais donc vous faire gagner du temps. Barbie et moi avons quitté l'immeuble aux alentours de 16 h 30. Nous sommes allés au Blue Squirrel boire un verre. Nous en sommes partis vers 19 heures et avons dîné au Padua, un petit restaurant italien dans Mott Street. Ensuite, nous avons décidé de poursuivre les festivités chez Adalaide. Il était à peu près minuit quand nous...

— ... quand nous avons atterri chez moi, renifla Barbie. Nous avons le droit. Nous sommes célibataires. Bobbie, quelqu'un a tué A.

— Je sais. Pourquoi ne pas aller t'asseoir dans mon bureau, le temps de te ressaisir ?

— Je peux ? demanda-t-elle à Eve. Je me sens mal.

— Bien sûr.

Bobbie lui ouvrit, l'installa, revint vers Dallas.

— Elle ne ferait pas de mal à une mouche. Littéralement.

— Je n'ai aucune raison de penser qu'elle ait un lien avec la mort de M. Asner.

— Vous avez dit qu'il était entré avec quelqu'un, ou l'avait reçu. Il n'y a donc pas eu effraction.

— À première vue, non. Mais il est encore trop tôt pour l'affirmer.

— Ce n'était pas un cambriolage.

Eve le dévisagea.

— Vous et moi devrions avoir une petite conversation, Bobbie.

— En effet. J'aimerais joindre mon assistante. Barbie et elle sont copines. Barbie a besoin d'être entourée. Je passe un coup de fil et je suis à vous. Ce ne sera pas long. Sunny habite à deux pas.

— Entendu.

Il jeta un coup d'œil à son cabinet.

— C'était la première fois que nous... Mince ! Sacré lendemain.

Peabody étant plus habile avec les pleureuses – elle avait le don de leur arracher des informations entre deux sanglots –, Eve lui confia Barbie pendant qu'elle auditionnait Bobbie. Le cabinet de ce dernier était identique à celui d'Asner, le décor d'une sobriété exemplaire. Laissant Peabody avec Sunny l'Assistante et Barbie la Bouleversée à la réception, elle s'installa dans le bureau avec Bobbie.

— Que savez-vous, Bobbie ?

— Ce n'est peut-être rien. A. menait grand train depuis deux jours. Il avait empoché un pactole. Je ne suis pas au courant des détails et j'ignore si je vous les révélerais le cas échéant.

— Pas grave. J'en ai déjà collectionné pas mal.

— Bien, soupira-t-il en haussant les épaules. Asner aimait jouer et il avait du blé. Il y avait une partie hier soir parce qu'il est passé me proposer de l'y accompagner en promettant de m'avancer du fric. Le jeu, ce n'est pas mon truc. Je n'en ai pas les moyens. Et pas question d'emprunter. J'ai donc refusé. De toute façon, j'avais du boulot.

— D'accord.

— Il se pourrait qu'il ait tout perdu, ou qu'il soit revenu chercher des munitions.

— Il conservait de l'argent ici ?

— Je l'ignore. Peut-être.

Son regard erra jusqu'à la porte derrière laquelle Barbie venait de lâcher encore un torrent de sanglots.

— Ma partenaire sait y faire avec les endeuillés, murmura Eve.

— Si vous le dites.

Il pressa les doigts sur ses paupières, inspira profondément, reposa les mains sur son bureau.

— Bref... Il est possible qu'il ait perdu et que celui à qui il devait de l'argent l'ait tué. Sauf que...

— ... s'il le tuait, il ne risquait pas de récupérer sa mise, acheva Eve. Nous devons tout de même vérifier. Avez-vous une idée de l'endroit où il était censé jouer hier soir ?

— Ils changent de lieu. Il me semble qu'il a parlé de Chinatown. Le hic... lieutenant, c'est bien cela ?

— Oui.

— Le hic c'est que, certes, A. aimait jouer, mais il était circonspect. Je l'ai suivi à plusieurs reprises et je ne l'ai jamais vu dépasser les limites, s'endetter, prendre des risques inconsidérés. Il aimait le jeu pour le jeu. Je l'imagine mal perdre les pédales.

— Vous soupçonnez autre chose.

— Oui. Puis-je vous offrir un café ?

— Non, je vous remercie.

— Je m'en programme un, déclara-t-il en se levant.

Il s'approcha de l'autochef de la taille d'une boîte à chaussures qui trônait sur un minuscule comptoir.

Il y eut quelques bruits bizarres et grincements divers, puis il en sortit une tasse fumante aux effluves encore plus abominables que ceux du café de Morris, à la morgue.

— Ce n'est peut-être rien, reprit-il, mais...

— Mais ?

Bobbie se rassit, but une gorgée du liquide brûlant, grimaça.

— Doux Jésus, il est vraiment infect ! Récemment, Asner m'a posé plusieurs questions d'ordre juridique. De manière hypothétique et conviviale, autour d'une bière. Mais je ne suis pas complètement stupide.

— Il vous a engagé ?

— Non, sans quoi je ne serais pas en train de vous parler. Ça

m'ennuie mais il est mort. Assassiné. Or je l'appréciais beaucoup. Tout le monde aimait A.

— Poursuivez...

— Il voulait savoir ce qu'un individu, ayant quelque chose en sa possession et exigeant une compensation de nature financière de la part d'une partie intéressée, pouvait craindre de la justice. Je lui ai demandé s'il faisait allusion à un bien volé et il m'a répondu non. Juste une sorte de souvenir. Rien de franchement illégal.

— Rien de franchement illégal, répéta Eve.

Bobbie ébaucha un sourire en s'étrangeant sur une deuxième gorgée de café.

— Moi aussi, j'ai relevé l'expression. Je lui ai répondu que je ne pouvais guère le renseigner sans davantage de précisions mais que, s'il avait récupéré quelque chose sans enfreindre la loi, requérir une compensation financière ne devrait poser aucun problème. En revanche, si ce quelque chose était la propriété de la partie intéressée, ou obtenue par des voies illicites, il s'aventurerait sur un terrain délicat. Il a évoqué la clause de la commission de démarcheur. J'entends ce genre de bêtise à longueur de journée, et je sais reconnaître quelqu'un qui tente à tout prix de rationaliser. Je sais aussi qu'il arrivait à Asner de contourner les règles. Et qu'il aspirait à prendre sa retraite.

— Un plus un égale... l'encouragea Eve.

— Exactement. Je lui ai donc conseillé de réfléchir, ce qui n'était pas du tout ce qu'il avait envie d'entendre. Il rêvait de s'installer sur une île, d'y ouvrir un night-club ou un bar-casino. J'ai eu le sentiment qu'il voyait là un moyen de compléter ses revenus. Hier, je lui ai demandé s'il avait échangé son « souvenir » contre de l'argent. Il m'a dit qu'il travaillait dessus. Ensuite...

Il se frotta les yeux.

— Excusez-moi, j'ai encore du mal à réaliser... Hier, donc, quand il est passé me voir, je l'ai un peu titillé. Cette histoire m'ennuyait. Il m'a expliqué que des événements avaient bouleversé le cours des choses, qu'il songeait à revoir sa position, quitte à remettre le souvenir à la partie intéressée sans contrepartie, plier bagage et en finir. Il a promis qu'on boirait un café ensemble aujourd'hui et qu'il me raconterait.

Bobbie fixa ses mains.

— Je crains que l'histoire n'ait mal tourné. J'aurais dû me montrer plus clair dans mes réponses, plus ferme.

— Je suis navrée que vous ayez perdu un ami, mais, selon moi, Asner était pris dans un engrenage dont vous n'auriez probablement pas pu l'arracher.

— Pourriez-vous m'informer quant aux modalités envisagées pour la disposition du corps ? Asner avait deux ex-femmes, pas d'enfants. Je doute que ses ex veuillent s'en occuper. Il avait beaucoup d'amis. Je pense que nous pourrions nous cotiser pour lui offrir des obsèques dignes de ce nom.

— Je vous tiendrai au courant.

Eve se leva, alla jusqu'à la porte, s'immobilisa.

— Que faites-vous ici, Bobbie ?

— Dans ce bouge, vous voulez dire ? Je m'y sens chez moi. J'ai travaillé pendant deux ans comme détective privé. Un travail nécessaire mais dans lequel on n'a jamais le choix. Ce cabinet est minable mais je peux choisir mes clients, quand j'en ai.

— Bonne chance. Je vous contacterai.

Une fois dehors, Peabody inspira une grande bouffée d'air.

— Elle était vraiment bouleversée. J'ai eu l'impression qu'elle le considérait un peu comme un oncle de substitution. Elle n'avait rien à dire de plus qu'hier, Dallas.

— Bobbie nous aura peut-être mises sur une piste.

En chemin pour le studio, Eve résuma leur conversation.

— Cela confirme plus ou moins qu'Asner cherchait à revendre la vidéo, conclut Peabody. Ou peut-être, en apprenant la mort de sa cliente, qu'il a changé son fusil d'épaule.

— Et que la partie intéressée a trouvé plus facile de tuer une seconde fois. Stupidité, avidité. Il semblerait qu'il espérait une manne pour renflouer sa pension de retraite. Maintenant, il est retraité pour

toujours.

— L'assassin doit avoir la vidéo. Si Asner l'a emmené à son bureau, c'est sans doute qu'elle s'y trouvait.

— On fouille son appartement, annonça Eve. Peut-être en était-il encore au stade de la négociation. J'ai demandé que l'on pose les scellés à son domicile. Voyons un peu jusqu'à quelle heure le restaurant polonais est resté ouvert. Avec un peu de chance...

— Ceci n'est pas une simple affaire de sexe concernant deux acteurs célibataires n'ayant enfreint ni la loi ni la morale.

— Sur ce point, vous avez raison. C'est une affaire de contrôle, de pouvoir qui a tourné au vinaigre. D'obsession, de besoin de dominer. En supprimant les obstacles et les problèmes.

— On revient à la case départ, observa Peabody. Ce pourrait être n'importe lequel de nos suspects. Si le meurtrier voulait la vidéo, quelle qu'en soit la raison – et qu'Asner était bien en possession de celle-ci au moment du meurtre, il a eu le temps de la détruire, de la mettre à l'abri, d'en faire mille copies. Une fois encore, quelle qu'en soit la raison.

— Oui, murmura Eve, l'esprit en ébullition.

L'assistant d'un assistant les attendait à la Sécurité et les escorta à travers un labyrinthe jusqu'au plateau. Le décor était celui de la salle de conférences du domicile de Connors où, dans la vraie vie, Dallas et Peabody avaient interrogé les trois clones répondant au nom d'Avril Ilove.

Dans la zone d'observation, Marlo et Andréa jouaient une scène intense et pleine d'émotion entre Eve et Mira. Roundtree les interrompit, reprit la séquence, les interrompit de nouveau, les poussant toutes deux à donner le meilleur d'elles-mêmes. À la fin d'une prise, Marlo s'approcha de la vitre sans tain et la fixa, le visage fermé.

Julian entra, vint se poster à ses côtés.

— Coupez ! Parfait ! On reprend pour les contrechamps.

Eve intervint.

— Je vais devoir vous demander d'attendre.

Le réalisateur pivota vers elle, la fixa avec l'expression d'un homme absorbé dans son travail et décidé à le rester.

— Cinq minutes, le temps qu'on se prépare, dit-il. Preston...

— Ce ne sera pas suffisant.

— Si vous avez des questions à nous poser, une fois de plus, adressez-vous à quelqu'un qui n'essaie pas de bosser. Nous avons perdu un membre de la distribution, nous sommes assaillis par les médias, les paparazzis et les putains de flics. Je veux terminer cette scène avant...

— Vous allez être assaillis par les médias, les paparazzis et les putains de flics – moi, surtout – encore un certain temps. Il y a eu un deuxième meurtre.

La fureur de Roundtree s'évapora et il blêmit tandis qu'autour de lui fusaient cris, marmonnements et jurons.

— Qui ? aboya-t-il en scrutant les alentours tel un père comptant sa progéniture. Qui a été assassiné ?

— A. A. Asner, un détective privé.

Partagé entre le soulagement et l'irritation, il agita la main.

— Quel rapport avec nous ?

— Considérable. À présent, soit vous nous autorisez, ma coéquipière et moi, à interroger les individus que nous estimons concernés de manière à vous déranger le moins possible, soit nous exigeons l'arrêt du tournage pour une durée illimitée.

Elle n'était pas tout à fait certaine de pouvoir mettre cette menace à exécution, mais cela sonnait bien. Roundtree vira au violet.

— Preston ! glapit-il. Appelez le service juridique et cet imbécile de Farnsworth que la production nous a imposé. J'en ai assez de ces conneries. Assez !

— Mason ! s'exclama Connie en se précipitant vers lui. Que se

— passe-t-il ? Respire, ajouta-t-elle, l'index pointé sur sa poitrine. Je ne plaisante pas. Respire.

Il semblait sur le point d'exploser, mais il s'efforça de prendre une profonde inspiration, puis une autre.

— Elle veut qu'on arrête tout sous prétexte qu'un crétin de détective privé a été tué, expliqua-t-il. Je ne supporte plus ce harcèlement.

— Un détective privé ? Assassiné ?

Le ton de Connie incita Eve à se concentrer sur elle.

— A. A. Asner. Je pense que ce nom vous est familier. Si vous coopérez raisonnablement, je vous ficheraï la paix. Moi aussi, j'ai un boulot à faire, lança-t-elle à Roundtree. Nous pouvons tous deux exercer notre métier mais le mien passe en priorité. Et ça, c'est non négociable.

— Une heure, bougonna-t-il.

— Je dois interroger toutes les personnes qui étaient présentes à votre dîner.

— Steinburger et Valerie ne sont pas là. Ils tentent de nous sortir de ce putain de pétrin. Nadine s'est probablement réfugiée quelque part pour écrire un nouveau livre sur ledit putain de pétrin. Matthew n'était pas convoqué aujourd'hui.

— Faites-les venir. Plus vite nous en aurons fini, plus vite nous débarrasserons le plancher.

Il esquissa ce qui ressemblait vaguement à un sourire, puis se ravisa.

— Preston ?

— Je m'en charge, fit ce dernier.

— Une heure de pause ! claironna Roundtree. Soyez prêts dans une heure.

— Personne ne quitte les lieux, précisa Eve. Nous questionnerons les acteurs dans leurs loges respectives. Allez-y,

ordonna-t-elle. Attendez ! Roundtree, il me faut un endroit où recevoir les membres de l'équipe technique.

— J'ai un bureau. Vous n'avez qu'à vous y installer.

— Parfait. Connie, je commence par vous.

— D'accord. Je vous conduis jusqu'au bureau.

— Ensuite, ce sera votre tour, dit Eve à Roundtree. Puis Preston. Prévenez-moi dès que les autres arriveront.

— Je m'en charge, répéta Preston avant de détalier.

— Peabody, je vous propose de suivre Preston et de vous assurer que chacun se rend là où il le doit. Pour gagner du temps, joignez Nadine vous-même. Tâchez de savoir où elle se trouve.

— Oui, lieutenant.

— Par ici, murmura Connie.

En ballerines et pantalon décontracté, elle précéda Eve.

— Pourquoi êtes-vous ici aujourd'hui ? lui demanda Eve tandis qu'elles quittaient le plateau.

— Tout le monde est sur les nerfs, bouleversé comme on pouvait s'y attendre. Je me rends utile. Les gens se confient facilement à moi. Je fais un bon mur des lamentations.

— Et vous savez empêcher votre mari d'implorer.

Connie poussa un soupir, bifurqua dans un couloir.

— La journée d'hier a été éprouvante. Dans notre milieu, nous sommes habitués à être observés au microscope des médias. Mais hier, malgré tous les tampons que nous avons mis en place, c'était l'enfer. Je ne compte plus les appels que j'ai filtrés, évités ou transférés à Valerie. Reporters, blogueurs, hôtes de sites de divertissements mais aussi membres de l'industrie du cinéma – acteurs, réalisateurs, producteurs, techniciens –, qui connaissaient K. T. ou cherchaient simplement à satisfaire leur curiosité.

Elle déverrouilla une porte et pénétra dans une vaste pièce meublée d'un canapé confortable, d'un trio de fauteuils club, d'une

kitchenette rutilante et d'une salle de bains.

— J'ai envie d'un café. En voulez-vous ? J'en ai déjà trop bu, mais il est un peu tôt pour un verre de vin, n'est-ce pas ?

— Je prendrais volontiers un café. Noir.

— Mason se sent responsable, expliqua Connie en programmant l'autochef. Il ne l'admettra pas, mais je le connais. K. T. est morte au cours d'un dîner organisé par nos soins. Nous nous étions énervés contre elle et il regrettait de l'avoir recrutée sur ce projet. Nous savions tous deux qu'elle était capricieuse, mais elle s'était comportée de manière tellement irréprochable au départ.

Connie secoua la tête, passa la main sur ses cheveux rassemblés en queue-de-cheval.

— Elle était enthousiaste, coopérative – au début. Mais au cours de ces deux ou trois derniers mois, cela n'a été qu'une suite de discussions, d'exigences, de frustrations et de retards.

— Pas facile à gérer, pour Roundtree.

— Il maîtrisait la situation. Comme vous l'avez sans doute remarqué, mon mari n'est pas du genre à dissimuler ses sentiments ni ses pensées. Il a clairement exprimé son mécontentement à l'égard de K. T., et s'est juré de ne plus jamais travailler avec elle. Désormais, bien sûr, c'est impossible. Par conséquent, il se sent responsable.

— Il ne l'est en rien – à moins que ce ne soit lui qui l'ait noyée.

— Il en aurait été incapable.

Gracieuse, calme, Connie s'installa sur le canapé, posa les deux tasses sur la table basse, et croisa les mains.

— Écoutez-moi bien, reprit-elle. Roundtree râle, hurle, peste, tape du pied. Il l'aurait envoyée bouler s'il lavait pu – ce n'est pas impossible. Mais jamais il n'aurait levé la main sur elle.

— Et vous ? s'enquit Eve en s'asseyant à son tour.

— J'en serais capable, oui. J'ai réfléchi. La plupart d'entre nous seraient capables de tuer dans certaines circonstances. Moi y compris, je pense. Je lui aurais volontiers tordu le cou tellement j'étais furieuse

contre elle le soir de la réception. Je me suis retenue. Je souhaite que vous découvriez le coupable mais je ne veux pas que ce soit quelqu'un que j'aime. Les deux sont difficiles à concilier.

— Parlez-moi d'Asner. Le détective privé.

— Vous êtes au courant, pour Marlo et Matthew.

— Vous aussi, apparemment.

— Elle s'est confiée à moi hier. Elle m'a tout raconté – qu'ils étaient amoureux, qu'ils partageaient un loft dans le quartier de Soho, que K. T. l'avait appris et embauché un détective privé. Marlo a évoqué la vidéo. C'est forcément ce détective qui a été tué. Sans quoi vous ne seriez pas ici. Mais je ne comprends pas.

— Il possédait l'original de l'enregistrement, et avait, semble-t-il, l'intention de le revendre à un tiers intéressé.

— Les médias.

— J'en doute.

— Qui d'autre ? Marlo ou Matthew ? s'écria Connie, visiblement exaspérée. Ils ne sont pas si bêtes et j'espère avoir réussi à les rassurer hier. Quelle importance ? Oui, les journalistes saliveraient, les blogueurs aussi. Le film serait visionné par des millions de gens. Est-ce injuste ? Certainement. Est-ce un viol odieux de leur vie privée ? Absolument. Mais si l'on veut la justice et la paix, autant changer de métier.

— Est-ce pragmatique ?

— C est une question de survie. J'étais folle de rage pour eux, écœurée par K. T. – même morte. C'était abominable, égoïste et stupide de sa part. Mais Marlo et Matthew sont jeunes, beaux, heureux et talentueux. Pourquoi se mettre dans un tel état ? S'il y a fuite, il y a fuite. Ensuite, on réagit. Valerie aurait réglé le problème en moins de deux.

— Même si la fuite avait eu lieu avant la fin du tournage, alors que Julian et Marlo sont supposés avoir une liaison torride ?

— Ce ne sont que des absurdités, de toute façon. Certes, ce type de publicité génère du chiffre, mais personne n'est dupe. Le

public veut y croire, d'une part parce que Marlo et Julian vont bien ensemble, d'autre part parce qu'ils incarnent des personnages réels – un couple qui fascine.

L'expression d'Eve lui arracha un sourire.

— Si vous ne vouliez pas que les projecteurs se braquent sur vous, il ne fallait pas épouser Connors ni exceller dans votre travail.

« Difficile de la contredire », dut reconnaître Eve.

— Mason pense-t-il comme vous que ce ne sont que des absurdités ?

— L'idée que Marlo et Julian aient une relation à la ville lui plaisait. D'après lui, cela leur permettait d'être davantage dans leurs personnages respectifs. Toutefois, il ignorait cette histoire avec Matthew. Comme nous tous, je crois.

— Où étiez-vous hier, entre 22 heures et minuit ?

— Chez moi. Après la journée que nous venions d'endurer, je n'avais pas le cœur aux mondanités.

— Roundtree était-il avec vous ?

— Bien sûr. La production a tout arrêté pendant vingt-quatre heures, pour des raisons évidentes. Et par souci de sécurité. Par ailleurs, il restait une poignée de scènes dans lesquelles K. T. devait intervenir.

Mason, Nadine et le scénariste ont fait plusieurs holoconférences pour régler ce problème. Après le dîner, Mason est descendu en salle de montage. Il a dû se coucher vers 2 heures du matin. À 6 heures, il avait un petit-déjeuner de travail avec Joël et deux des directeurs de la production venus tout exprès de Californie.

— Qu'avez-vous fait pendant ce temps ?

— J'ai programmé un droïde pour prendre les appels avec ordre de ne me déranger qu'en cas d'extrême urgence. J'étais épuisée. J'ai lu des scénarios dans mon lit, ou du moins était-ce mon intention. J'ai dû m'endormir aux alentours de 21 heures.

— Si je comprends bien, votre mari et vous n'étiez pas à

proximité l'un de l'autre durant ce laps de temps ?

Connie demeura un instant silencieuse.

— Non. Si c'est ce qui vous tracasse, je suis obligée de vous dire que nous n'avons pas d'alibi. Je n'ai pris aucune communication, je n'ai adressé la parole à personne entre 20 h 30 et le moment où Mason m'a retiré le scénario des mains et s'est couché.

— Entendu. Merci, Connie.

— C'est tout ?

— Pour l'instant. Si vous pouviez m'envoyer votre mari, nous tâcherons d'accélérer le mouvement afin qu'il puisse se remettre au travail.

Pendant qu'elle attendait, Eve prit quelques notes et en profita pour inspecter le bureau. Les murs étaient couverts de photos encadrées. Roundtree en compagnie de divers acteurs – certains qu'elle connaissait, d'autres pas. Roundtree sur un tournage en extérieur, perché sur une grue, casquette de base-ball retournée et mine renfrognée, les yeux rivés sur son moniteur. L'un de ses oscars de « meilleur réalisateur » trônait sur une étagère à côté d'autres trophées, notamment une coupe pour ses exploits de footballeur en dernière année de lycée.

Des photos de famille étaient posées sur le bureau, face au fauteuil.

Il entra d'une démarche lourde, l'air grognon.

— Je suis censé vous présenter des excuses mais je refuse. Je déteste que l'on me donne des ordres sur mon plateau.

— Je l'avais compris.

— Et si vous essayez de faire arrêter le tournage, vous le paierez cher.

— Dans ce cas, je vous propose de vous asseoir afin qu'on en finisse au plus vite.

Il montra les dents, puis sourit.

— Merde. Je vous aime bien. Vous m'exaspérez, mais je vis plus ou moins avec vous depuis maintenant six mois. Vous êtes une dure à cuire et une bosseuse. Ça me plaît.

— Youpi. Où étiez-vous hier entre 22 heures et minuit ?

— Je bossais.

— Chez vous. Seul.

— Je déteste qu'on regarde par-dessus mon épaule. Nous avons un sacré problème. À moi de le résoudre. Mes comédiens, mes techniciens sont totalement perturbés. Connie...

Il se laissa choir dans un fauteuil et, pour la première fois, laissa voir sa fatigue.

— Elle adorait cette putain de piscine.

Il tira sur sa barbichette, rumina.

— Je la lui ai offerte il y a deux ans. Une surprise. Les ouvriers sont venus l'installer pendant que nous étions à Los Angeles. Quand nous séjournons à New York, chaque matin, même si elle est convoquée sur le plateau à 6 heures, elle commence par faire ses longueurs.

Il fixa Eve de ses yeux bleus perçants, et elle y lut de la colère et de l'amertume.

— Elle ne voudra plus jamais l'utiliser. Elle se sent responsable de ce qui est arrivé à K. T.

Eve inclina la tête de côté, songeant que Connie avait dit la même chose de lui.

— Parce que ?

— Après le repas, elle a sermonné K. T. Ma femme avait préparé cette soirée avec soin. C'est elle qui avait tenu à l'organiser, et maintenant, elle en est malade, elle s'efforce de soutenir tout le monde. Elle est ainsi.

Il fit rouler ses épaules.

— Bon, alors, qu'est-ce que c'est que cette connerie à propos

d'un détective privé et quel rapport avec nous ?

— Harris avait recruté Asner pour qu'il installe une caméra dans le loft de Soho où vivent Marlo et Matthew.

Il fronça les sourcils.

— Quoi ? De quoi parlez-vous ?

Eve lui exposa les faits, du moins une partie. Elle l'observa tandis qu'il encaissait, ruminait. Soudain, il bondit sur ses pieds et se mit à arpenter la pièce.

— Idiots. Bande d'idiots. Qu'est-ce que j'en ai à faire si Marlo et Matthew ont envie de s'envoyer en l'air comme deux étudiants en vacances de printemps. Nom de Dieu ! Et je vous le jure, si cette garce stupide, folle et égocentrique était encore en vie, je l'étranglerais.

Il flanqua un coup de pied dans le bureau, geste qu'Eve comprit parfaitement dans la mesure où elle avait tendance à en faire autant lorsqu'elle était énervée.

— Pourquoi n'avez-vous pas arrêté ce crétin d'Asner ?

— Difficile d'arrêter un mort.

— Merde, souffla-t-il en se rasseyant. Quel bousin.

— En cas de fuite, quels dommages cette vidéo aurait-elle pu causer ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? On se décarcasse, on essaie de dénicher un bon scénario, de bons acteurs, puis on lance les dés. Pour Marlo, Matthew et Julian, ce serait embarrassant, mais vite oublié. La production apparaîtrait stupide, du moins aux yeux de ceux qui savent comment on fabrique ce genre de battage. À part cela, on continuerait à jouer à quitte ou double.

— Comment vous déplacez-vous quand vous êtes à New York ?

— En voiture. J'ai la mienne et Connie, la sienne.

— Merci, ce sera tout pour l'instant.

Peabody passa la tête dans l'entrebâillement alors qu'Eve venait de libérer Roundtree.

— Vous voulez mon rapport ? s'enquit-elle.

D'un signe, Eve l'invita à entrer.

— Nadine est encore un poil énervée de ne pas avoir décelé avant vous le lien entre Marlo et Matthew* Elle veut des exclusivités à gogo. Elle a contacté toutes les personnes que nous avons interrogées hier et même réussi à s'introduire dans la chambre d'hôtel de Julian – avec sa permission – pour un face-à-face dans l'après-midi. Elle n'a pas appris grand-chose, mais elle creuse comme une taupe.

— Tant mieux.

— Preston a un alibi. Je l'ai vérifié. Il était avec Carmandy – dans sa chambre à elle – jusqu'après minuit. On peut toujours visionner les disques de sécurité de l'hôtel, mais il m'a paru sincère.

— Bien.

— Matthew est dans les murs. Il s'était réfugié dans sa caravane. Marlo et lui sont arrivés ensemble ce matin. Steinburger et Valerie sont là aussi. Ils réfléchissent à un plan d'attaque vis-à-vis des médias.

— Interrogez donc les tourtereaux – séparément. Puis Andréa. Je prends Valerie, puis Steinburger, et je terminerai avec Julian.

— Ça me va. Je vous envoie Valerie.

Eve s'occupa jusqu'au moment où elle perçut le cliquetis des talons aiguilles de Valerie. Celle-ci était équipée d'une oreillette. Son mini-ordinateur et son communicateur étaient accrochés à ce qu'Eve supposa être une ceinture à la mode. Elle tenait deux gobelets à la main.

— Smoothie à la mangue, annonça-t-elle en les posant sur le bureau. J'ai pensé que cela vous ferait plaisir.

Elle s'assit, croisa les jambes.

— En quoi puis-je vous être utile ?

— Vous pouvez commencer par me dire où vous étiez hier entre 22 heures et minuit.

Valerie leva le doigt pour la faire patienter, décrocha son Palm.

— Je jette un coup d'œil sur mon calendrier. Vous pouvez toujours recouper les informations avec celles qui figurent dans mon agenda – qui se trouve dans ma mallette, dans le bureau de Joël. J'avais une holoconférence avec des journalistes de la côte Ouest jusqu'à 22 heures. Nous avons dû terminer avec une dizaine de minutes de retard. J'avais rendez-vous avec Joël à 22 h 30. Nous avons fait un brainstorming et réglé toutes sortes de problèmes jusqu'aux alentours de 1 heure du matin.

— Où vous êtes-vous retrouvés ?

— Chez lui. Il a un pied-à-terre à New York. J'ai dormi dans la chambre d'amis pour simplifier la situation.

— La situation ?

Valerie conserva son expression aimable quoiqu'un brin suffisante.

— Le meurtre de K. T. Harris est une situation.

— Pour le moins. Avez-vous une liaison avec Joël Steinburger ?

— Non. Vous m'insultez.

— Parce que vous avez rompu ? Figurez-vous que j'ai deux déclarations distinctes dans lesquelles il est dit que vous êtes sortis ensemble à une époque.

— Cela ne regarde personne, et n'a aucun rapport. M. Steinburger et moi ne sommes pas amants.

— Mais vous l'avez été ?

— Brièvement. Il y a plusieurs mois. Nous avons mis un terme à cette phase de notre relation – à l'amiable – et continuons à travailler ensemble. Rien de plus.

— Bien. Et hier soir, M. Steinburger et vous avez travaillé ensemble à son appartement, de 22 h 30 à 1 heure du matin.

— C'est cela. Si je me souviens bien, j'ai discuté avec mon

assistante. Nous sommes tous obligés de faire des heures supplémentaires

— À cause de la situation.

— Oui.

— Comment faites-vous face à la partie « Matthew et Marlo sont amoureux » de ladite situation ?

— Je vous demande pardon ?

— Dites-moi ceci. Combien d'heures supplémentaires avez-vous consacrées à K. T. Harris quand elle était vivante ?

— Je ne comprends pas.

— Comment avez-vous contourné, couvert, dissimulé ses problèmes d'addiction, ses menaces et l'aversion qu'elle suscitait parmi les membres de toute l'équipe ?

— K. T. était une actrice talentueuse, dont le travail était reconnu et respecté. Comme c'est souvent le cas avec les artistes, son caractère était mal compris par ceux qui ne la connaissaient pas.

— Il y a des gens qui avalent ces salades ? Étonnant.

Valerie crispa les mains sur ses genoux.

— Envoyez-moi une liste de tous les participants à votre holoconférence et une copie des résultats de votre séance de brainstorming. À présent, je vais m'entretenir avec Steinburger.

— Cela nous aiderait considérablement si vous pouviez vous entretenir avec lui dans son bureau. Nous sommes débordés, ce matin.

— Volontiers. Je vous suis.

Jeu de pouvoir, décida Eve en pénétrant dans la pièce à la suite de Valerie. Joël Steinburger s'affairait face à un mur d'écrans. Plusieurs d'entre eux étaient allumés, le son coupé. Sa table croulait sous les appareils électroniques.

Lui aussi avait un canapé, des fauteuils confortables, des trophées, des photos – et une petite table de conférence où gisaient les restes de ses réunions.

— Prenez place, prenez place, dit-il. Je suis à vous tout de suite. Valerie, j'ignore où est passée Shelby. Allez chercher un café pour le lieutenant Dallas.

— Ce n'est pas la peine, merci, dit Eve. Vous pouvez nous laisser, ajouta-t-elle à l'adresse de Valerie.

— J'aimerais que Valerie...

— Plus tard, trancha Eve. Il ne s'agit pas d'un rendez-vous d'affaires mais d'une enquête policière. Vous pouvez exiger la présence d'un avocat ou désigner Valerie comme votre représentante légale. Toutefois, elle ne sera pas légalement tenue de garder confidentiel ce qui sera dit dans cette pièce.

— Ce ne sera pas long, Valerie. Nous reprendrons d'ici... à vingt minutes, décréta-t-il en consultant sa montre. Prenez une pause.

— Je ne serai pas loin.

Valerie sortit, ferma la porte.

— Pardon d'être aussi brusque, s'excusa Steinburger. Nous devons régler quantité de problèmes, à tous les niveaux. On m'a dit que vous étiez ici à propos de la mort d'un détective privé, et que vous pensiez qu'il pourrait y avoir un lien avec le meurtre de K. T.

— En effet. Où étiez-vous hier entre 22 h 30 et minuit ?

— Voyons, voyons, murmura-t-il en parcourant son agenda. J'ai observé l'holoconférence de Valerie avec des journalistes de la côte Ouest. Elle devait se terminer à 22 heures, mais nous avons un peu débordé. Nous avons ensuite passé énormément de temps pour voir comment gérer la situation.

— Encore ce mot.

— Pardon ?

— Continuez.

— Nous avons envisagé d'organiser une cérémonie en l'hommage de K. T. ici même, au studio, puis une autre en Californie. Nous avons bien avancé, ajouta-t-il en se calant dans son siège pivotant. Nous nous sommes mis d'accord sur la manière de réagir,

quelles interviews accepter, lesquelles refuser. Auparavant, j'avais discuté avec Roundtree et plusieurs associés des modifications à apporter au scénario en fonction des scènes déjà tournées. Valerie et moi avons dû travailler jusqu'aux alentours de 1 heure du matin. En ce moment, je carbure au café et aux remontants.

— Valerie a dormi dans la chambre d'amis de votre résidence new-yorkaise.

— Il était tard et nous voulions nous y remettre tôt ce matin.

— Avez-vous décidé de la façon dont vous alliez gérer la liaison de Marlo et Matthew sur le plan médiatique ?

— Marlo et Julian, vous voulez dire.

— Non, non, fit-elle en se levant. Merci, monsieur Steinburger.

Elle se dirigea vers la porte, puis, juste avant de franchir le seuil, s'immobilisa.

— Une dernière question. Possédez-vous un véhicule à New York ?

— J'ai une voiture mais, le plus souvent, je circule en limousine avec chauffeur. Cela me permet de travailler pendant les trajets, expliqua-t-il. Pourquoi ?

— Simple curiosité.

Elle sortit.

Roundtree et Connie possédaient chacun une automobile, Steinburger aussi. Il ne lui restait plus qu'à vérifier si les autres en avaient loué une.

Elle contacta Peabody.

— On file à l'appartement d'Asner. Quoi de neuf ?

— Pas d'alibi pour Andréa ni Julian. Tous deux prétendent s'être terrés dans la chambre, histoire d'éviter les requins de la presse. Andréa a parlé avec son mari vers 21 heures. Il arrive à New York aujourd'hui pour la soutenir. Julian a admis – ou plutôt proclamé – qu'il avait bu une bouteille de vin et avalé un tranquillisant. Il se

souvient d'avoir appelé plusieurs de ses amis de la côte Ouest au cours de la soirée mais ne se rappelle ni qui ni quand, vu son état. Il a dit aussi qu'il avait laissé tomber son communicateur et que l'appareil étant cassé, il l'avait jeté dans la benne de recyclage.

— Commode.

— N'est-ce pas ? Et de votre côté ?

— Beaucoup de calme et de compassion de la part de Connie, qui paraît sincère, mais on ne sait jamais. Beaucoup d'énervement de la part de Roundtree et – ô surprise ! – lui aussi semblait sincère. Connie était au courant de l'histoire entre Marlo et Matthew. Marlo lui a tout raconté hier. Les Roundtree possèdent chacun un véhicule à New York et ont passé la soirée chez eux, chacun dans son coin.

— Pas d'alibi.

— Non. Valerie et Steinburger déclarent avoir travaillé ensemble jusqu'à 1 heure du matin. Leurs versions correspondent. À la virgule près.

— Oups !

— Elle a dormi dans sa chambre d'amis parce que c'était plus pratique.

— Encore oups !

— Lui aussi possède une voiture à New York. Toutefois, ce qui ma frappée, c'est leur maladresse. Ils sont très mauvais comédiens. Valerie sait tout sur tout le monde, pourtant elle a fait mine d'ignorer l'histoire d'amour entre nos tourtereaux. J'y aurais peut-être cru si elle ne mentait pas aussi mal. En outre, si Valerie était au courant, Steinburger l'était aussi – et vice versa. Mais il a, lui aussi, opté pour le mensonge, puis éludé le problème.

— Ce troisième « oups ! » nous portera-t-il chance ?

— Possible. Allons faire un tour chez Asner.

15

En milieu de journée, l'immeuble d'Asner était nettement plus calme que le matin.

Après avoir ôté les scellés, Eve déverrouilla la porte, et ne put que constater le désastre.

— Soit Asner était vraiment désordonné, soit quelqu'un nous a devancées, commenta Peabody, lèvres pincées.

Le contenu des tiroirs jonchait le sol, mélangé aux affaires sorties des placards et des armoires. Tels des intestins vidés, le rembourrage jaillissait des coussins du canapé délavé et du fauteuil.

— Il n'y a personne, mais vérifions tout de même.

Eve dégaina son arme et fonça vers la chambre.

Elles seraient arrivées plus tôt que cela n'aurait rien changé, se dit-elle en rengainant son pistolet. Mais Dieu que c'était agaçant.

— Le tueur voulait s'assurer qu'il avait toutes les copies de la vidéo. Ou bien Asner n'avait pas conservé l'original dans son bureau. Quoi qu'il en soit, la fouille a été minutieuse. Il est prudent, aussi, continua Eve. Il n'a déplacé aucun meuble – trop de bruit, un voisin aurait pu s'en plaindre à cette heure de la nuit.

— Il élimine Asner, saccage son bureau, enchaîna Peabody. Il lui a pris son portefeuille et la victime n'avait aucune carte-clé sur elle. Donc...

— Oui. Et j'ai loupé quelque chose. Le véhicule. L'assassin n'en avait pas besoin. Un détective privé ne peut pas se passer d'une voiture personnelle. Il lui suffisait d'emprunter celle d'Asner.

Elle imagina les étapes.

— Il jette tout ce qu'il a récolté au cabinet dans le coffre, roule jusqu'ici, fouille l'appartement. Puis il abandonne la caisse quelque

part, se débarrasse des appareils électroniques ou les détruit. Oui, il est minutieux. Cette fois, il a eu plus de temps pour réfléchir.

— N'empêche que c'est stupide, Dallas, observa Peabody en repoussant un tiroir du bout du pied. Une vidéo de deux stars qui s'envoient en l'air : pas de quoi s'acharner à ce point, il me semble.

— En effet, ça paraît ridicule. Complètement excessif. Il y a donc autre chose, ailleurs. Peut-être que Harris lui a confié une autre mission et qu'Asner a découvert quelque chose à propos de son meurtrier. Peut-être qu'on se mord la queue avec cette histoire de vidéo. Qu'elle n'est qu'un leurre, ou qu'une partie d'un tout.

— Elle l'a grassement rémunéré.

— Cinquante mille par mission ? Merde. On tourne en rond. Appelons une équipe de techniciens pour gagner du temps. Il faut aussi lancer un avis de recherche pour son véhicule. Je veux que la police scientifique apporte des détecteurs. Asner avait peut-être une cachette que le meurtrier n'a pas trouvée. Il n'y a pas d'appareils électroniques ni d'ordinateur, il a donc tout emporté. Interrogeons les voisins, au cas où quelqu'un l'aurait vu transporter du matériel lourd hier soir.

Après avoir perdu un temps considérable avec des voisins qui n'avaient rien vu ni rien entendu, elles regagnèrent leur véhicule. Le communicateur d'Eve bipa.

— Dallas... Oui... Faites-la remorquer. Il faut inspecter. On a retrouvé la caisse d'Asner garée près de la marina de Battery Park, annonça-t-elle à Peabody après avoir raccroché.

— Marina égale eau, égale dépotoir.

— Vous avez raison. Voyons lequel de nos suspects possède un bateau. Qu'est-ce qui vaut mieux que de balancer des appareils électroniques depuis un quai ?

— De les balancer au large.

— J'ai l'impression que cette fois, notre tueur se sert de ses méninges. Allons au Central.

À son arrivée, elle découvrit le rapport du légiste sur son bureau et regretta de ne pas avoir un peu de temps pour en discuter

avec Morris en personne. Cependant, le compte rendu confirmait ses observations sur la scène du crime. Coups multiples à l'arrière du crâne infligés avec la statue du faucon. D'après la reconstitution, les deux premiers – sur les quatre qui avaient été portés – avaient été fatals.

L'analyse toxicologique révélait la présence de bourbon dans le sang au moment du décès. Aucune trace de lutte ou de violence.

Eve compléta son tableau en y ajoutant le document ainsi que les photos d'Asner, de la scène du crime et de l'appartement. Puis, munie d'un grand café, elle s'assit et posa les pieds sur son bureau.

Elle examina son tableau tout en buvant. Que de liens, songea-t-elle. Que d'ego. Sans oublier les mobiles : le sexe, l'argent, la célébrité.

Elle décida de commencer par le sexe.

Relier Harris à Julian et à Matthew. Puis à Preston, indirectement, Harris l'ayant menacé de l'accuser de harcèlement sexuel. Pour l'heure, Elle mettait de côté l'alibi de Preston. Dans un groupe soudé, les gens mentaient volontiers les uns pour les autres.

Harris avait-elle couché avec d'autres personnes figurant sur sa liste ?

Relier Matthew à Marlo puis, là encore indirectement, à Julian pour cause de buzz publicitaire. Ce qui relie Harris à Marlo, à travers le sexe... Roundtree et Connie. Lui, elle ou les deux avaient pu commettre une infidélité à une époque, soit avec la victime, soit avec l'un des autres. Harris prétendait avoir eu une liaison avec Roundtree – impossible à vérifier. Elle affirmait que Marlo couchait avec Roundtree – impossible à vérifier.

Relier Steinburger à Valerie, que leur relation sexuelle soit passée ou présente. Harris avait le don de dénicher les ragots. Il est très possible qu'elle ait été au courant et ait menacé d'exploiter l'info. Aucun lien apparent côté sexe avec Andréa.

L'argent.

Eve n'y croyait guère. Ces gens avaient de l'argent. D'un autre côté, les chiffres – et donc l'argent, en l'occurrence – étaient la raison des rumeurs lancées sur le couple Julian-Marlo, et des efforts pour

dissimuler les frasques de Harris.

Par conséquent, elle devait se renseigner sur ce point.

La célébrité.

N'était-ce pas un peu comme le sexe ? Un excitant, un besoin, surtout chez ces gens-là. La notoriété. Le désir de l'atteindre, puis de la conserver. De surcroît, comme le sexe et l'argent, la célébrité conférait du pouvoir. On pouvait s'en servir pour manipuler, contrôler.

« Je tourne en rond », se répéta-t-elle. Et pourtant... Sexe, argent, célébrité, pouvoir, tout se mélangeait dans leur monde. Tous pouvaient être des armes ou des points faibles.

Mobile : garder le pouvoir à tout prix.

Premier meurtre. Une bouffée de colère ou une maladresse de la victime, suivi d'un geste impulsif ou calculé. Rapide, opportuniste, improvisé. ^ Mais le deuxième ? Là, c'est de la rage teintée de désespoir. Opportuniste, de nouveau en attrapant la statue à portée de main. Mais une attaque par-derrière. Rien de personnel. Et le tueur veille à faire disparaître les éléments compromettants. Laborieux : il transporte le matériel électronique, le charge à bord de la voiture de la victime, recommence le même manège à son appartement. Risqué, aussi, mais cette fois il sait où il va, il a tout planifié.

Tout cela pour récupérer la vidéo de deux personnes en train de s'envoyer en l'air, et qui en ont parfaitement le droit ?

Chantage.

— Dallas ?

Elle jeta un coup d'œil à Peabody, plissa le front.

— Je travaille.

— Je sais, mais le frère de K. T. Harris est là. Il souhaiterait vous parler. Il est passé à la morgue. Le corps sera remis à la famille demain. J'ai pensé que vous voudriez peut-être vous entretenir avec lui – mais ailleurs qu'ici.

Eve regarda le tableau, la scène de crime, les photos de Harris, morte.

— Demandez qu'on le conduise dans la salle de repos. J'arrive.

Elle prit le temps de relire les données concernant les proches de Harris, se leva, et se rendit compte, surprise, que la pluie tambourinait contre sa fenêtre.

Elle repéra immédiatement Brice Van Horn. Il se démarquait nettement des flics. Costaud, large d'épaules, les cheveux fraîchement coupés, il fixait sa boisson pétillante d'un regard sombre.

Il avait le visage tanné – une allure de paysan nourri au maïs, selon Eve. Il portait un jean, une chemise à carreaux et des bottes qui avaient connu des jours meilleurs.

Quand Eve s'approcha de la table, il releva la tête. Ses yeux étaient du même bleu délavé que son pantalon, nota-t-elle.

— Monsieur Van Horn, je suis le lieutenant Dallas.

— M'dame.

Il se leva, tira la deuxième chaise. Eve comprit avec un temps de retard que c'était un geste de galanterie. Elle s'assit pour qu'il en fasse autant.

— Je vous présente toutes mes condoléances, commença-t-elle.

— Nous avons déjà perdu Katie depuis longtemps, mais je vous remercie, répondit-il d'une voix rauque, en croisant ses grandes mains calleuses. J'ai pensé que je devais venir. Je ne voulais pas que ma mère... Au fond, peu importe ce qu'était devenue sa fille. Elle l'aimait malgré tout. Je ne tenais pas à lui imposer ce voyage, je lui ai donc demandé de rester à la maison avec ma femme et mes gosses, et de donner un coup de main à la ferme pendant que je m'occupais de rapatrier Katie.

De nouveau, il contempla son soda.

— Je suis allé à la morgue. Le médecin à qui j'ai parlé...

— Le D^r Morris.

— C'est ça, Morris. Il a été très gentil. Tout le monde a été très gentil. C'est la première fois que je viens à New York, je ne m'attendais pas à ça. On a tort de juger les endroits et les gens qu'on ne connaît

pas mais...

— New York n'a rien à voir avec l'Iowa.

— Oh, que non ! souffla-t-il avec l'ombre d'un sourire. Je sais que c'est vous qui vous occupez d'elle.

— En effet, confirma Eve, touchée.

— Je voulais vous en remercier. K. T. était une femme dure, mais c'était ma sœur. Cela faisait plus de cinq ans que je ne l'avais pas revue. C'est comme ça, je n'y peux rien. Je ne peux rien changer au fait que j'ai été fâché contre elle pendant tout ce temps. N'empêche qu'elle ne méritait pas de mourir de cette façon. Savez-vous qui l'a tuée ?

— Nous menons notre enquête.

Il paraissait si triste, si grand et tellement peu à sa place. Tellement désemparé.

— Je crois l'avoir identifié, enchaîna-t-elle, mais je ne peux pas encore le prouver. J'y travaille. Nous ferons notre possible pour rendre justice à votre sœur.

— C'est déjà ça. Malgré tout ce que Katie a fait, ma mère a suivi sa carrière. Elle a vu tous ses films. Elle m'a dit que Katie en tournait un sur vous.

— Pas sur moi. Sur une affaire que j'ai résolue.

— Il paraît que vous étiez là quand elle est morte.

— C'est exact.

Il hocha la tête, regarda dans le vide.

— Maman veut l'enterrer chez nous. Katie détestait cet endroit, mais c'est le souhait de maman, alors... Vous la connaissiez ?

— Pas vraiment, non.

— Nous non plus, au fond. En tout cas, pas celle qu'elle était devenue.

Il but une gorgée de sa boisson.

— Mon père était dur et intransigeant. Katie l'aimait. Enfin, ce n'était peut-être pas de l'amour. Ce qui est sûr, c'est qu'elle lui ressemblait. Je suppose que ceci explique cela.

Eve ne dit rien. S'il éprouvait le besoin de s'exprimer, elle glanerait peut-être quelques informations intéressantes.

— Il était violent avec ma mère. Il la battait. Il était costaud comme moi. Comme moi maintenant, je veux dire. Pas elle. Maman me demandait toujours de veiller sur Katie, parce qu'elle était plus jeune. Quand le paternel rentrait, ivre et l'air mauvais, elle me disait d'emmener Katie à l'écart. Je n'étais qu'un môme. Je ne pouvais rien pour aider ma mère. Mais Katie ? Elle ne voulait pas le quitter d'une semelle.

Il pinça les lèvres, soupira.

— Rien de ce que faisait notre père ne la choquait, même quand maman pissait le sang. Plus tard, Katie s'est mise à lui rapporter des trucs – si maman avait bavardé trop longtemps avec une copine, par exemple, ou si elle n'avait pas fini une tâche. Parfois, elle inventait des histoires, juste pour qu'il s'énerve contre maman, surtout quand maman lui avait interdit ou refusé quelque chose.

K. T. avait appris très tôt à prendre le pouvoir, songea Eve.

— Il appelait ma sœur sa princesse, il lui disait qu'elle était la meilleure, qu'elle devait avoir tout ce qu'elle désirait, quitte à s'en emparer de force. Elle a pris ce conseil à cœur. Elle n'était qu'une enfant, ce n'était pas entièrement sa faute. Il lui offrait des cadeaux, une espèce de récompense, quand elle caftait sur maman. Au point que maman lui passait tout. Ça se comprend. Mais K. T. n'était jamais contente, elle en voulait toujours plus.

— Vous en avez souffert, devina Eve. Vous étiez témoin de ces abus et vous n'aviez pas le pouvoir de les empêcher.

— Un jour, j'ai cru que j'étais assez grand pour l'arrêter. Je ne l'étais pas et il m'a tabassé.

— Est-ce à ce moment-là que votre mère l'a quitté ?

— Vous êtes au courant. Apparemment, elle acceptait qu'il s'en prenne à elle, mais pas à moi. Elle a attendu qu'il soit ivre mort, puis elle m'a emmené à l'hôpital et elle a prévenu les flics. Et voilà que

Katie a hurlé que c'était une menteuse et que papa ne m'avait jamais touché. Les gens du coin connaissaient bien mon père, et en plus, il avait les mains à vif. Après elle a dit...

Il marqua une pause, but.

— ... elle a dit qu'il avait essayé de la protéger parce que j'avais tenté de la violer. Ma propre sœur ! Personne ne l'a crue, d'autant qu'elle n'arrêtait pas de changer son histoire. Mais ils étaient obligés de lui poser des questions, de l'examiner. Bref, au bout du compte, ils ont enfermé notre père.

— Et votre mère vous a emmenés dans l'Iowa.

— Oui. On a plié bagage et on a filé. Une dame avait parlé avec elle, lui avait expliqué ce qu'elle devait faire. Elle lui avait donné l'adresse d'un refuge où on pourrait s'installer, le temps de se retourner. J'ai dû rester à l'hôpital une semaine mais, dès que j'ai été en état de voyager, on a détalé. Katie en a beaucoup voulu à notre mère, à moi aussi, je suppose. Ce qui est sûr, c'est qu'elle s'est arrangée pour nous rendre la vie infernale. Mais le juge lui avait ordonné de nous suivre, d'aller à l'école et de suivre une thérapie. Pour couronner le tout, quand il est sorti de prison, le vieux n'a plus voulu entendre parler de nous. Ça aussi, Katie l'a reproché à notre mère... Vous savez, m'dame, quand on s'est enfuis, c'était la première fois que ma mère passait une semaine entière sans prendre de coups. Comment Katie pouvait-elle lui en vouloir ?

— Parfois, pour certains, la violence devient une façon de vivre. La norme.

— Sans doute. En tout cas, il n'a pas tardé à replonger. Un jour, il s'est retrouvé en face d'un plus mauvais que lui et il en est mort. Katie nous la reproché. Remarquez, chez elle, c'était une manie. Elle a dérapé. Mauvaises notes à l'école, vol à l'étalage, soûleries, drogue. À la première occasion, elle s'est précipitée en Californie. Ma mère a voulu qu'on reprenne son nom de jeune fille, mais Katie a insisté pour garder celui de notre père. Ça prouve quelque chose, non ?... Je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça.

— Cela me permet de mieux la connaître. Peu importe qui elle était, ce qu'elle a fait. Plus j'en sais sur elle, plus j'aurai de chances de démasquer son meurtrier.

Le regard de Van Horn se mit à briller et il lutta pour se

ressaisir.

— Je ne sais pas ce que je suis censé ressentir. Ma mère a du chagrin, mais pas moi. Je ne peux pas pleurer ma sœur.

— Vous avez parcouru tout ce chemin pour la ramener à la maison. Ça, ça me prouve quelque chose.

Une larme solitaire roula sur sa joue.

— Je le fais pour maman. Pas pour Katie.

— Peu importe. Vous êtes venu, vous repartirez avec elle.

Il ferma les yeux, soupira.

— Quand ma femme portait notre premier enfant, j'étais terrorisé. J'avais si peur d'être comme mon père, d'avoir ça dans le sang – comme Katie. Et puis, notre fils est né. Et je me suis demandé comment un père pouvait... Plutôt me couper un bras. Je vous le jure. Mais Katie était différente. À présent, quelqu'un l'a tuée, comme notre père. Est-ce que c'était écrit dès le départ ?

— Je n'en crois rien. Personne n'avait le droit de lui ôter la vie. Elle s'est trompée dans ses choix et vous avez du mal à l'admettre. Le meurtre est aussi un choix. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que celui qui l'a tuée le paie.

— C'est ce que j'avais besoin d'entendre, j'imagine, murmura-t-il. C'est pour ça que je suis venu vous voir. Je pourrai le répéter à ma mère, je pense que ça la réconfortera.

— Je l'espère.

— Bon, il va falloir que je trouve à m'occuper jusqu'à demain.

— Vous avez deux enfants, n'est-ce pas ?

— Un garçon, une fille, et un troisième en route.

Eve sortit une carte de visite – la dernière –, nota mentalement d'en dénicher d'autres.

— Je connais un gosse. Tiko, précisa-t-elle en gribouillant au dos de la carte. Il vend des foulards et des souvenirs à ce carrefour dont je vous note l'adresse. C'est un bon garçon. Allez lui acheter une

écharpe pour votre mère, une autre pour votre femme, et des bricoles pour vos enfants. Dites-lui que vous venez de ma part, il vous fera un prix.

— Merci.

— N'hésitez pas à me contacter en cas de besoin. Vous avez mes coordonnées.

— Les gens ont tort de dire que les New-Yorkais sont froids et mal élevés. Vous avez été tout le contraire.

— Ne le répétez pas. Nous autres New-Yorkais avons une réputation à défendre.

Lorsque Eve traversa la salle commune, Peabody vint à sa rencontre.

— Alors ?

— Le pauvre passe un sale moment. Il se sent coupable de ne pas éprouver de chagrin, mais il en a. Il est le contraire de Harris. Il est l'arbre solidement planté, elle était la vigne vierge qui grimpe au tronc. Il m'a fourni quelques éléments intéressants à son sujet.

— À ce propos, Mira vous attend dans votre bureau.

— Merde. J'avais complètement oublié la consultation.

— Elle n'est là que depuis quelques minutes. Elle avait un rendez-vous dans le secteur et a décidé de faire un saut ici avant.

— Bien. Ne lâchez pas les techniciens. Le tueur a pu commettre une négligence avec la voiture d'Asner. Et mettez une équipe sur l'appartement, au cas où on relèverait une goutte de crachat séché n'appartenant pas à Asner.

— Entendu. Entre-temps, je me suis renseignée. Aucun d'entre eux ne possède de bateau à New York.

— Flûte.

— Mais Roundtree et Steinburger en ont un à New Los Angeles. Et Julian et Matthew sont tous deux des skippers aguerris. De même qu'Andréa Smythe. Son mari et elle ont un yacht de pêche sportive

dans les Hamptons. Imaginons que l'un d'entre eux ait un ami dont l'embarcation est amarrée dans la marina et qu'il l'ait empruntée. Ou qu'il en ait tout simplement volé une pour se débarrasser de tous ces objets encombrants.

— Bien vu. Creusez la question.

— Je peux utiliser McNab ?

— Je vous ai dit que je ne voulais pas entendre parler de votre vie sexuelle.

— Ha ! Ha ! Cette recherche requiert toutes sortes de recoupements. McNab est doué. Oups ! J'avais oublié. Interdit de parler de ma vie sexuelle.

— Adressez-vous à Feeney si vous avez besoin de lui avant la fin de son service. Ensuite, à vous de jouer. Fin des allusions à votre vie sexuelle.

Eve pénétra dans son bureau, repéra Mira, debout près de l'étroite fenêtre.

— Il pleut en continu, commenta Mira. La circulation promet d'être infernale.

— Ça compensera pour mon trajet sans stress de ce matin. Pardon pour le retard. Je serais venue jusqu'à vous.

— J'étais dans les parages et Peabody m'a prévenue que vous vous entreteniez avec le frère de Harris.

Elle pivota, ravissante en tailleur rose, son rang de perles préféré autour du cou.

— Ce genre de conversation n'est pas sans stress, ajouta-t-elle.

— Van Horn est un homme bien qui se flagelle parce que sa sœur n'était pas une femme bien. Le père battait la mère régulièrement. Non seulement Harris le défendait, mais en plus elle lui refilait des infos – souvent fausses – lui fournissant des prétextes pour passer la mère à tabac et récompenser la fille pour sa loyauté. Quand le fils a été assez grand pour essayer de l'arrêter, il a atterri à l'hôpital. La mère a enfin appelé les flics et ils ont mis ce salopard en cage. Harris était folle de rage. Elle a prétendu qu'il ne s'était rien passé

alors que son frère pissait le sang. Ensuite, elle a affirmé que ledit frère avait tenté de la molester et que le père ne cherchait qu'à la protéger. Quand la mère a voulu s'installer ailleurs avec ses enfants, Harris a sauté au plafond. Apparemment, elle s'était donné pour mission de suivre la voie du père. Elle a du reste gardé son nom – contrairement à son frère – lorsque sa mère a repris son nom de jeune fille.

— Voilà qui est significatif, observa Mira. Elle considérait sa mère comme un être faible. Son père avait tous les pouvoirs. Harris se rangeait du côté du pouvoir et en appréciait les récompenses. Le jour où sa mère a brisé le cycle, Harris a pris cette initiative pour une punition et une confiscation de son pouvoir.

— Conséquence, elle a passé le reste de sa vie à tenter de le reprendre et de le conserver. Mensonges, chantages, menaces. Tout le monde assure qu'elle avait du talent. Elle devait aimer son métier. Mais ce qu'elle voulait par-dessus tout, c'était avoir le contrôle sur son entourage. Lui inspirer de la peur. Elle confondait peur et respect.

— Je suis d'accord avec vous, dit Mira. Elle noyait son mal-être dans la drogue et l'alcool, qui augmentaient probablement son sentiment de puissance. Le frère a-t-il sous-entendu un lien sexuel entre le père et la fille ?

— Non. Toutefois, je pense que son père était sa principale obsession.

— Les jeunes filles rêvent souvent d'épouser leur père. C'est un fantasme bénin, innocent, que l'on surmonte à l'adolescence. Chez Harris, c'était sans doute plus complexe. Elle puisait son pouvoir en lui par le biais de la violence et de la trahison. Les hommes qu'elle a connus plus tard – Matthew, par exemple – sont devenus des obsessions, certes, mais pas des substituts. Elle voulait endosser le rôle de son père, dominer. Sa mère avait mis fin au pouvoir de son mari en le quittant. Harris refusait l'idée que cela puisse lui arriver. À ses yeux, c'était inacceptable.

Eve se tourna vers le tableau et ce visage qui, curieusement, ne lui rappelait plus du tout celui de Peabody.

— Plus on avance, plus on a l'impression qu'elle donne davantage l'image d'une tueuse que celle d'une victime.

— Si elle avait vécu, elle aurait peut-être poussé l'escalade

jusqu'au meurtre, expliqua Mira. Votre assassin a déjà franchi un pas en en commettant un deuxième. Plus agressif, mieux planifié. Le premier crime était passif. Le second démontre une rage qu'il ne ressentait peut-être pas à l'égard de Harris. On constate plusieurs similitudes : il a emporté le portable de K. T., les appareils électroniques d'Asner. Il a cherché à maquiller la mort de Harris en accident, celle d'Asner en cambriolage ayant mal tourné.

— Tentatives merdiques, les deux fois, assena Eve.

— Une similitude de plus. Votre assassin – il ou elle – se croit malin, prudent, habile. Il s'est donné beaucoup de mal dans le cas d'Asner. Il est intelligent, organisé, concentré. Je doute que la vidéo soit le véritable mobile.

— Sur ce point, je suis entièrement d'accord avec vous.

— Le meurtre de Harris aurait pu n'être qu'un acte de colère précipitamment maquillé. Celui d'Asner change la donne, déclara Mira.

— Je pense que Harris avait embauché Asner pour une autre mission au moins et qu'il a découvert quelque chose de nettement plus compromettant que deux stars de Hollywood s'envoyant en l'air. Il est possible que Marlo et Matthew se soient servis de cet enregistrement comme d'un écran – qu'ils me l'aient donné pour que je n'aille pas chercher plus loin. Il est aussi possible, s'ils ne sont pas impliqués dans ces crimes, qu'Asner ait déniché un élément préjudiciable à l'assassin. Une de ces choses pour lesquelles les riches et célèbres iraient jusqu'à tuer.

— Vous avez peut-être raison. En tout cas, cela correspond à la pathologie de Harris. Vous avez déjà établi qu'elle avait intimidé plusieurs personnes.

— De là à éliminer Asner, argua Eve. Asner avait découvert autre chose, ou du moins le meurtrier le craignait-il. Quelque chose qui n'est pas apparu lors des auditions.

Elle jeta un coup d'œil sur son tableau.

— Il faut que je réétudie tout ça. J'ai dit au frère que Harris ne méritait pas de finir ainsi.

— En êtes-vous convaincue ?

— Je pense qu'il était grand temps de l'arrêter. Vous auriez opté pour une thérapie. J'aurais plutôt penché vers la sanction. Non, rectifia Eve, j'aurais insisté. Les tyrans doivent payer, mais pas de leur mort. Donc, il me faut lui rendre justice.

— Elle avait besoin d'aide et d'une punition. Elle a eu une enfance difficile. Je sais que ce genre d'argument vous agace, poursuit Mira tandis qu'Eve haussait instinctivement les épaules, mais c'est la vérité.

— Possible. N'empêche qu'elle avait trouvé le moyen de s'en sortir. Je me demande...

— Quoi ?

— Parfois, je me demande de quel genre de famille ou d'environnement était issue Stella. Est-elle née vicieuse – égocentrique, coléreuse, sans cœur ? Est-elle tombée malgré elle dans le cycle ? Je ne l'excuse en rien. Après tout, les cycles, il faut savoir les briser.

— Connors pourrait sûrement se renseigner.

— Je ne suis pas certaine d'avoir envie de connaître la réponse. On verra plus tard. Il s'inquiète pour moi. Il aimerait bien que je parle avec vous.

— A-t-il raison de s'inquiéter ?

— Je ne veux pas l'embêter.

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

Eve poussa un soupir. Une fois n'est pas coutume, elle n'avait aucune envie d'un café. Elle se leva pour aller chercher deux bouteilles d'eau.

— Je rêve d'elle. Ce ne sont pas exactement des cauchemars mais des rêves étranges, lucides. Elle m'assaille de reproches, ce qui colle à sa personnalité.

— Et vous ? Vous vous en voulez ?

Eve s'accorda un instant de réflexion.

— Le frère de Harris se sent coupable parce qu'il n'a pas su aimer sa sœur ; il la pleure à sa façon. J'ignore si j'éprouve de la culpabilité. En tout cas, je ne pleure pas. Je vous l'ai déjà dit, et cela n'a pas changé. Je sais que je n'y suis pour rien. Stella est l'unique responsable de ce qui lui est arrivé. McQueen aussi. Même mon père est plus blâmable que moi. Toutefois, j'ai déclenché le processus quand je l'ai descendue à Dallas avant de savoir qui elle était.

Le regard rivé sur sa bouteille d'eau, Eve revécut ce moment en un éclair.

— J'ai déclenché le processus quand je l'ai poussée à dénoncer McQueen. Il l'a arrêté en lui tranchant la gorge. Prétendre le contraire serait mentir. Je faisais mon boulot. D'autres vies étaient en jeu. Mais en faisant mon boulot, j'ai participé à la mort de Stella.

— En faisant votre travail, vous avez sauvé des innocents, lui rappela Mira. Les choix de Stella ont fini par la tuer.

— J'en ai conscience. Je le crois. Cependant, je suis impliquée dans la disparition de mes deux parents. Directement en ce qui concerne mon père puisque c'est moi qui tenais le couteau. Oui, je n'étais qu'une enfant, je ne cherchais qu'à me défendre... mais c'est moi qui tenais le couteau. Indirectement en ce qui concerne Stella. Malgré tout ce qu'ils m'ont infligé comme souffrances, j'ai du mal à accepter le fait que c'est moi qui ai mis fin – ou contribué à mettre fin – à l'existence des deux êtres qui m'ont fabriquée.

— Ils ne vous ont pas fabriquée. Ils ont commis un acte qui a eu pour résultat votre conception, et ceci afin d'en tirer profit. Ils n'étaient vos parents que sur le plan biologique, au sens le plus strict du terme.

— Je le sais.

— En avez-vous la certitude ? Vous l'appellez Stella, signe que vous avez pris une certaine distance émotionnelle. Mais vous continuez à parler de votre « père ». Pourquoi ?

— Je... je l'ignore, avoua Eve.

— Réfléchissez-y. Nous en reparlerons, promet Mira en s'approchant pour lui presser brièvement l'épaule. Dites à Connors que nous avons eu une conversation. Il s'inquiétera peut-être un peu moins.

— D'accord.

Restée seule, Eve fronça les sourcils. Elle se remémora les paroles de Mira : « Ils n'étaient vos parents que sur le plan biologique, au sens le plus strict du terme. » En suivant ce raisonnement, on pouvait en déduire que K. T. Harris n'avait été une fille, une sœur que sur le plan biologique, au sens le plus strict du terme.

Par choix, décida Eve, Harris était morte fille de personne.

16

Un retour sur les scènes de crime s'imposait. Eve décida de les revisiter toutes les trois sur le chemin du retour.

Elle commença par le domicile d'Asner. Elle interrogea de nouveau le voisin et camarade de gym. Ébranlé mais coopératif, celui-ci n'avait rien à rajouter à ses déclarations précédentes.

Elle frappa à quelques portes. Tout le monde appréciait A., personne n'avait vu quelqu'un entrer ou sortir de son appartement ni rôder autour de l'édifice, la veille.

Elle fit le tour de l'appartement en se remémorant le rapport des techniciens. Ils n'avaient rien trouvé, sinon quelques empreintes. Celles de la victime, celles de son copain, celles d'un autre voisin qui n'inspirait aucun soupçon et celles d'une prostituée nommée Délia McGrue. Eve se promit d'avoir une conversation avec cette dernière.

Elle tenta d'imaginer les lieux avant le saccage.

Décor Spartiate. Meubles bas de gamme, sauf pour l'écran mural géant – un truc de mec. Quelques affiches sur les murs représentant des paysages lambda.

Deux paires de draps, dont lune se trouvait sur le lit avant que le tueur ne les en arrache pour inspecter le matelas. Garde-robe sobre. Deux costumes, un noir, un marron, une demi-douzaine de chemises, quelques paires de chaussettes, quelques caleçons. Trois paires de chaussures en plus de celles qu'Asner portait le jour de sa mort – une paire de mocassins, une paire de souliers noirs élégants, et une paire de baskets.

Sweat-shirts, shorts, tee-shirts, deux ou trois cravates.

Dans la salle de bains, rien de clinquant. Une boîte de cachets d'aide à la performance sexuelle, une boîte de préservatifs (moins trois).

Elle s'assit sur le bord du lit. Asner était un type pas compliqué,

qui aimait jouer, aller à la gym tous les matins, boire une bière devant son écran géant le soir. Et qui recevait une compagne licenciée à l'occasion.

Un détective privé qui n'hésitait pas à franchir la ligne de temps en temps. Qui rêvait de posséder son propre bar-casino dans un pays chaud. Un homme sympathique, que ses voisins regrettaient, que son employée avait pleuré.

A. A. Asner. Harris l'avait-elle sélectionné parce qu'il apparaissait en tête des listings ? Sans doute avait-il obtenu nombre de ses clients grâce à cela.

— La dernière ne lui a pas porté chance, marmotta Eve.

Délia McGrue habitant tout près, elle se rendit chez elle.

L'immeuble ressemblait furieusement à celui d'Asner, mais quand une Délia aux yeux gonflés lui ouvrit, Eve vit d'emblée que son logement était très différent.

Couleurs chatoyantes, désordre, le jappement d'une boule de fourrure que Délia serrait contre sa poitrine voluptueuse. Des dizaines de coussins empilés sur le canapé rouge, des tables couvertes de chandelles, de coupes décoratives et d'animaux en verre soufflé.

Délia, ses longs cheveux blonds encadrant un visage au petit nez retroussé, aux lèvres pulpeuses et aux yeux bleus rougis par les larmes, murmura des mots rassurants à son chien.

— Nous sommes tous les deux bouleversés, avoua-t-elle à Eve. Frisky adorait A. Est-ce qu'on peut s'asseoir ? Depuis que j'ai appris la nouvelle, j'ai le tournis. J'ai pris une tisane. En voulez-vous ?

— Non, merci. Vous entreteniez une relation professionnelle avec M. Asner ?

Délia s'effaça pour la laisser entrer.

— Plus ou moins, mais pas vraiment, répondit-elle en s'emparant de sa tasse de tisane. Si on couchait ensemble, j'étais obligée de le faire casquer. Il faut bien que je gagne ma vie. A. le savait. Mais je lui accordais toujours une ristourne. Parfois, on se contentait d'aller dîner ou au cinéma. Histoire de passer du temps entre amis, sans le sexe. Je l'aimais beaucoup.

— Je suis désolée.

— Il prenait des risques, je suppose. Le plus souvent, il enquêtait sur des histoires d'assurance ou de divorce. Mais dans ce métier, on ne sait jamais. N'empêche, je n'aurais jamais imaginé qu'on pourrait...

— Quand lui avez-vous parlé pour la dernière fois ?

— Hier. Il avait reçu une grosse avance d'une cliente et il voulait jouer. Il voulait qu'on couche ensemble avant, pour lui porter chance. Je ne travaille jamais aussi tôt dans la journée sinon pour un ami ou un fidèle.

— Il vous a parlé de sa cliente ?

— Non. Il a juste dit qu'il ne l'aimait pas, qu'elle avait quelque chose de cruel, mais qu'elle était friquée. Ah ! Et aussi, qu'elle n'était pas celle qu'elle prétendait être. C'est elle qui l'a tué ?

— Non, mais tout renseignement la concernant pourrait m'être utile.

— Il ne m'a pas raconté grand-chose. Il était de très bonne humeur. Il a apporté ses croquettes préférées à Frisky, et à moi, il a offert une boîte de chocolats. Il était plein d'attentions.

— Vous a-t-il dit ce qui le mettait d'aussi bonne humeur ?

— Non. Juste qu'il avait pris des décisions, que parfois les choses tournaient mal, et que ça vous réveillait, ça vous remettait dans le droit chemin, quitte à en payer le prix.

— Il ne vous a fourni aucun détail ?

— Non. Il était bien, c'est tout. Ah ! Il m'a dit qu'il allait prendre sa retraite. Il me le répétait souvent mais là, il avait l'air d'y croire. Il devait partir pour les îles la semaine prochaine visiter une propriété. Il m'a proposé de l'accompagner. J'aurais peut-être accepté. Il était d'une compagnie agréable. Ensuite, on est allés au lit. Puis je lui ai préparé un sandwich et... Ah ! J'oubliais ! Quelqu'un l'a appelé. Il a pris sa voix de pro, j'en ai déduit que c'était un client.

— Avez-vous entendu la conversation ?

— Non. Asner a quitté la pièce avec son communicateur. J'ai cru comprendre qu'il devait rencontrer quelqu'un à 22 heures. Il me semble bien que c'était 22 heures. Quand il est revenu, il était... songeur. C'est le mot que j'emploierais. Il m'a embrassée, a caressé Frisky et il est parti. Et je ne le reverrai plus jamais.

Eve lança quelques perches supplémentaires, mais se rendit vite compte que la source était à sec. Asner ne révélait jamais les noms de ses clients ni la teneur de ses affaires à ses amis.

Toutefois, elle avait un nouvel os à ronger. Apparemment, c'était le meurtrier qui avait joint Asner et non le contraire.

Lorsqu'elle arriva chez les Roundtree, le droïde lui annonça que M. Roundtree était au studio et que M^{me} Burkette n'était pas encore rentrée. « Tant mieux », décida Eve.

— J'ai besoin de revoir la salle de projection et la terrasse sur le toit.

— *Voulez-vous que je contacte M^{me} Burkette ?*

— En quel honneur ?

— *Je... je n'ai pas pour habitude de laisser quelqu'un se promener dans la maison en l'absence de M. Roundtree ou de M^{me} Burkette.*

— Je ne suis pas quelqu'un. Je suis flic et j'enquête sur un homicide qui s'est produit dans cette maison.

— *Nous sommes tous très émus.*

— Je n'en doute pas. Vous le serez sans doute moins quand l'individu qui a assassiné M^{me} Harris aura été identifié et inculpé. Par conséquent, j'exige de visiter les endroits mentionnés.

— *Bien sûr. Je vous conduis à la salle de projection.*

— Pas la peine.

Eve sortit son mini-ordinateur, afficha la photo d'Asner.

— Vous le connaissez ?

— *Non, répondit le robot en scannant le cliché. Non. Jamais vu.*

— Même dans le quartier ?

— *Je n'ai rien en mémoire. Puis-je vous offrir quelque chose pendant votre... visite ?*

— Non, merci. Je partirai dès que j'aurai terminé.

Eve descendit directement dans la salle de projection. Elle demeura immobile quelques minutes, se remémorant la soirée : les invités qui circulaient, buvaient, dégustaient des desserts, discutaient par petits groupes ou étaient affalés dans les fauteuils.

Des gens heureux d'être ensemble. Harris exceptée. Elle boudait, repliée sur elle-même, à 1 écart des autres, songea Eve, irritée de lui avoir prêté si peu d'attention.

Certes, personne n'imaginait qu'elle serait morte une heure plus tard.

Elle baissa les lumières, s'assit dans le fauteuil qu'elle avait occupé, revécut la scène.

Elle s'était concentrée sur le bêtisier, mais Roundtree était à proximité. Il n'avait pas bougé. Rires, remarques, blagues. Paupières closes, elle entendit le gloussement de Mavis, les propos d'Andréa. Mais quand ? Quand ?

Elle n'était pas sûre.

D'autres rires, le chuchotement de Connors dans son oreille alors qu'à l'écran Marlo cafouillait avec son faux pistolet.

Très bien, mieux valait oublier ce qu'elle avait entendu et penser plutôt à ce qu'elle n'avait pas entendu.

Aucun commentaire de la part de Harris. Ni de Valerie, Preston ou Steinburger. Rien de Connie après les premières minutes de la projection.

Julian ? Il s'était exprimé d'une voix pâteuse. Au début. Peut-être.

Elle augmenta l'intensité lumineuse, balaya la salle du regard. Belle taille, sol incliné afin que tous les spectateurs puissent voir l'écran sans être gênés par des têtes. Une sortie latérale, la principale

au fond.

Facile d'entrer ou de sortir discrètement, d'autant qu'ils étaient éparpillés. Roundtree l'ayant obligée à prendre place avec Connors au premier rang, elle n'avait pas repéré où se trouvaient les uns et les autres.

Elle consulta ses notes, fit quelques déductions à partir des déclarations des témoins. Baissant de nouveau la lumière, elle s'assit à divers endroits, testa les angles, les points de vue.

Intéressant, mais loin d'être concluant.

Pour monter sur le toit, elle prit l'ascenseur. Le tueur l'aurait emprunté. C'était le moyen le plus rapide et le plus facile pour atteindre la terrasse sans être vu. Une ascension d'à peine deux minutes. Qu'avait-il vu en émergeant de la cabine ?

Harris arpentant la terrasse ? Fumant ses cigarettes aux herbes, s'imbibant d'alcool ? Agressive, menaçante, exaspérante.

Le tueur s'était-il disputé avec elle ? Si oui, la querelle avait-elle tourné court ou s'était-elle prolongée ? La chute, la décision. La pousser dans le bassin, fouiller dans son sac. S'emparer du chiffon sur le bar pour nettoyer le sang, le jeter dans le feu. Reprendre l'ascenseur.

Quelques minutes suffisaient. À peine plus qu'un petit tour aux toilettes.

Eve leva les yeux. Le dôme était entrouvert, se rappela-t-elle. Il faisait bon, mais...

Intriguée, elle repartit à la recherche du droïde.

— Question. À cette saison, le dôme de la terrasse est-il en général ouvert ou fermé ?

— *Fermé. M^{me} Burkette utilise la piscine tous les jours – du moins elle l'utilisait. Nous avons eu un automne particulièrement doux mais elle aime que la rotonde soit chauffée. Et le mécanisme doit être révisé.*

— Parce que ?

— *De temps en temps, il cale. Dans ce cas, pour le refermer*

complètement, il faut l'arrêter puis le remettre en marche. Quelqu'un devait venir le réparer mais depuis la réception, M^{me} Burkette n'est pas remontée sur le toit. Personne n'est autorisé à y aller.

— Quelqu'un d'autre était-il au courant de ce dysfonctionnement ?

— *M. Roundtree, forcément, la plupart des membres du personnel, l'équipe de maintenance du bassin.*

— Personne d'autre ?

— *Pas à ma connaissance.*

— Merci.

Donc, l'assassin avait ouvert le dôme, pensa-t-elle, de retour dans sa voiture. Si c'était Harris qui l'avait ouvert, pourquoi l'avoir refermé ? Ou tenté de le refermer. Cette découverte renvoyait Connie tout en bas de la liste. Si elle avait voulu le refermer, elle aurait su comment s'y prendre.

Le meurtrier n'y était pas parvenu. Peut-être ne s'était-il pas aperçu qu'il était resté entrebâillé.

Pourquoi l'avoir ouvert ? Pour laisser s'échapper la fumée de cigarettes ? Le tueur était-il allergique à l'odeur ? Avait-il simplement voulu un peu d'air frais ?

L'esprit en ébullition, elle franchit le portail de sa demeure.

La pluie lui cingla le visage tandis qu'elle gravissait les marches du perron au pas de charge. Une fois à l'intérieur, elle constata que le vestibule était désert.

Pour une fois, elle avait pris le squelette ambulant de vitesse. Elle ôta son manteau et le jeta délibérément sur la boule de la rampe. Cela exaspérait Summerset, mais, hélas, c'était un plaisir dont elle était privée quand il faisait chaud. Satisfaite, elle gravit l'escalier et fonça dans la chambre se changer.

Une heure d'entraînement dans la salle de gym et une série de longueurs dans la piscine lui détendraient le corps et le cerveau. Pour éviter de croiser Summerset, elle prit l'ascenseur. Elle s'immobilisa sur le seuil en découvrant Connors, ruisselant de sueur, en train de

soulever de la fonte.

— Quelle surprise, lança-t-il.

— J'ignorais que tu étais rentré, répliqua Eve en s'approchant. Tu n'avais donc plus rien à acheter ?

— Rien qui en vaille la peine – aujourd'hui. Tu as attrapé tous les méchants ?

— J'ai atteint mon quota. J'avais envie de transpirer sur quelques hypothèses, supputations et probabilités, puis de me doucher avant d'embarquer un nouveau lot de crapules.

— Bon plan, approuva-t-il en replaçant les poids sur leur support. Tu avais l'intention de courir ? s'enquit-il en s'emparant d'une bouteille d'eau.

— Initialement, oui.

— Je t'accompagnerais volontiers. Où vas-tu ?

— Pas décidé.

— J'ai un nouveau programme virtuel auquel on peut jouer à deux.

Elle étreint les yeux.

— Pas de sexe.

Il but longuement, une lueur amusée dansant dans ses prunelles. Il s'était attaché les cheveux et sa peau luisait. Eve songea qu'il n'aurait pas grand mal à lui faire changer d'avis.

— Curieux comme tu as l'esprit mal tourné.

— Peut-être parce que tu me sautes sans cesse dessus.

— Peut-être, concéda-t-il en se dirigeant vers le placard encastré contenant le matériel vidéo. En attendant, cette application propose divers obstacles, différentes directions qui engendrent leurs propres conséquences et récompenses. Une variété de scénarios. On peut opter pour toutes sortes de paysages : urbain, rural, désertique. La nuit, le jour, une combinaison des deux.

— C'est un jeu ou une séance d'entraînement ?

— Les deux à la fois. Pourquoi ne pas en profiter ? Où veux-tu aller ?

Elle commença par sélectionner un environnement urbain car c'était ce qu'elle connaissait le mieux. Mais puisqu'il s'agissait d'un jeu – et pour elle, jeu rimait avec compétition.

— On tente le rural, décréta-t-elle.

— Tu me surprends.

— Nous serons ainsi tous deux en terrain neutre. Mélange le jour et la nuit.

Il lui remit une paire de lunettes spéciales, pressa une série de touches.

— Le but est d'atteindre la destination qui apparaîtra sur la carte en bas à droite de ton écran. Si tu loupes un obstacle, si tu es blessée, tu perds des points et de la distance. Si tu en surmontes un, tu en gagnes. Au bout d'un certain nombre de points, tu obtiens un objet utile en récompense.

— Tu t'es déjà exercé ?

— Plusieurs fois mais pas sur le scénario que je viens de lancer. Nous démarrerons à égalité. Trente minutes ?

— Parfait.

Eve chaussa ses lunettes, étudia le paysage qui l'entourait, jeta un coup d'œil sur la carte. Elle y découvrit une multitude de sentiers tortueux, d'intersections, de difficultés, et une petite lumière clignotante indiquant l'objectif final.

Forêt dense, éclairage sombre, un chemin cahoteux, des sous-bois touffus. Le genre d'endroit où rôdaient des animaux bizarres. Avec des grandes dents.

Il lui aurait été plus facile de courir à travers un entrepôt obscur rempli de toxicos criminels. D'où son choix. Cela lui demanderait plus d'efforts.

— Prête ?

— Prête.

Le vent se mit à rugir, fouettant les arbres tandis que la scène prenait vie. Eve entendit des craquements – des branches qui se cassaient – et une rumeur lointaine qui pouvait être celle d'une cascade.

Elle démarra lentement, le temps de s'échauffer. Parvenant à une fourche, elle partit sur la gauche. Un arbre se fracassa à quelques mètres à peine devant elle. Elle bondit par-dessus, récolta quelques points, accéléra.

Elle vira à droite, perçut un grognement, revint sur ses pas. Tant pis, elle emprunterait l'autre parcours, un peu plus long.

À présent, elle avait atteint sa vitesse de croisière.

Elle distingua une étroite passerelle en bois et en corde qui oscillait au-dessus d'un ravin. En dessous rugissait une rivière boueuse. Eve s'élança, bondissant par-dessus les espaces entre les planches, faillit passer au travers quand l'une d'entre elles céda sous son pied.

Soudain, elle ressentit une forte vibration. Merde ! pensa-t-elle tandis que la corde cassait net et que les planches derrière elle chutaient dans la rivière impétueuse.

Se cramponnant à la corde qui pendait, elle se propulsa en avant. La poussée du vent, la vitesse lui parurent aussi exaltants que terrifiants. Elle atterrit lourdement – elle ressentit le choc depuis les chevilles jusqu'aux genoux – sur une corniche étroite.

À sa droite, celle-ci s'élargissait et se transformait en une sorte d'escalier grossier. Sur lequel se tenait une horde de loups hurlants. Comme elle hésitait, ils s'avancèrent vers elle.

Elle réfléchit un instant, puis entreprit de se hisser jusqu'au sommet de la falaise. Lorsqu'elle y parvint, elle était en nage et épuisée.

La phrase : Récompense. Vous disposez maintenant d'un couteau, clignota sur l'écran.

Eve se tâta la hanche, sentit l'étui.

Génial.

Haletante, elle s'éloigna en courant vers la gauche, à l'opposé des loups. Elle retrouvait son rythme quand quelque chose s'enroula autour de sa cheville. La seconde d'après, elle était suspendue, la tête en bas, à une branche.

Au loin, l'écho de tam-tams.

Des cannibales, sans aucun doute.

Le temps qu'elle se redresse – aïe ! les abdos ! –, coupe la corde et se retrouve sur le sol, le bruit de tambours s'était rapproché.

Elle reprit son souffle, jeta un coup d'œil sur la carte.

Une flèche s'enfonça dans un tronc à trois centimètres de sa main !

Elle repartit de plus belle. Franchit une montagne de pierres, trébucha dans un marais, sauta dans une rivière pour fuir un ours particulièrement effrayant.

Sa deuxième récompense – une lampe électrique – tomba à pic car la nuit dégringolait telle une avalanche.

Trempée, éreintée, momentanément perdue, elle ne put s'empêcher de pousser une exclamation de surprise quand l'écran annonça la fin du round.

Elle ôta ses lunettes et pivota vers Connors. À son immense satisfaction, il paraissait aussi épuisé qu'elle. Cerise sur le gâteau, elle lavait battu de trois points.

— Apparemment, je me suis fracturé le bras, expliqua-t-il. Ça ma coûté cher.

— J'ai failli servir de casse-croûte à un ours et j'ai paumé mon couteau dans le marais, riposta-t-elle. Je me suis bien amusée.

— Moi aussi. On se refait trente minutes ?

Elle s'était donné une heure, se souvint-elle. Alors pourquoi pas ?

— D'accord. Après, j'aimerais effectuer quelques longueurs de

piscine, puis me remettre au boulot. Je croule sous les questions. Si je t'en pose quelques-unes, tu pourras peut-être m'éclairer.

— Entendu. Le perdant se charge du dîner. J'ai envie de viande rouge.

— Parfait.

— On reprend depuis le début ou là où on en était resté ?

— Là où on en était resté.

À la fin, elle s'affaissa sur le sol, sans forces.

— J'ai été attaquée par un cochon.

— Un sanglier, rectifia Connors.

— Un cochon mutant. J'ai toujours su qu'il y avait des cochons mutants à grandes dents dans les bois. Pourquoi les gens apprécient-ils autant les balades en forêt ? Je suis arrivée dans un pré. C'était joli. J'aurais dû me méfier : il était envahi de serpents.

Heureusement, j'avais gagné une machette. Elle m'a bien servi.

S'asseyant à ses côtés, Connors compara leurs scores.

— Saignant, mon steak, s'il te plaît, ma chérie.

— Merde, grommela Eve, cet imbécile de cochon m'a coûté la partie. Soit dit en passant, nous n'avons ni l'un ni l'autre atteint l'objectif.

Connors se leva.

— Ce sera pour la prochaine fois. Tu as toujours envie de nager ? s'enquit-il en l'aidant à se redresser.

— Je me suis baignée. Dans une rivière. Pleine de rochers pointus. Et peut-être même d'alligators. Cela dit, question remise en forme, c'est efficace, conclut-elle.

Elle fonça sous la douche, puis s'occupa de leur repas. Et n'émit pas la moindre objection lorsque Connors décida d'ouvrir une bouteille de vin.

Ils la méritaient bien.

— Donc, attaqua Eve en savourant sa première gorgée, peux-tu me dire qui tu as entendu – ou pas – pendant la projection du bêtisier ?

— Franchement, je n'ai pas fait attention.

— Moi non plus. De ce côté-là, je suis dans l'impasse. J'ai eu une conversation avec une prostituée qu'Asner voyait pour la compagnie et pour le sexe. Elle a couché avec lui l'après-midi de sa mort, après quoi elle lui a préparé un sandwich.

— Sympa.

— Moi, je t'offre un steak.

— Et le sexe ?

— Plus tard, riposta-t-elle avec un sourire. Asner a dit à sa copine qu'il avait décidé de revenir dans le droit chemin, quitte à en payer le prix.

— Intéressant. Tu penses qu'il avait l'intention de remettre la vidéo ?

— Possible. Vu l'état d'esprit d'Asner – confirmé par sa secrétaire, des conversations qu'il aurait eues avec son ami avocat et ses confidences à la prostituée –, je penche pour l'hypothèse suivante : le meurtre de Harris a incité Asner à réfléchir. Il a décidé de jouer franc jeu, de remettre la vidéo, de prendre sa retraite et de s'installer dans les îles.

— Mais il a fini à la morgue.

— Oui. La compagne déclare qu'il a répondu à un appel juste avant de partir. Elle n'a rien entendu de la conversation sinon qu'il avait un rendez-vous à 22 heures.

— Donc, son assassin l'aurait contacté.

— Exactement. Conclusion : le meurtrier connaissait son existence et savait comment le joindre.

— Par le biais du communicateur de Harris ?

Quel bonheur d'avoir un mari aussi perspicace !

— C'est mon avis. Il organise la rencontre, élimine Asner, emporte les dossiers et les appareils électroniques. Il ne néglige aucun détail. Les gens tuent pour toutes sortes de raisons, mais je refuse de croire que ces crimes ont été commis pour un banal enregistrement.

— Tu penses qu'Asner – via Harris ou vice versa – avait quelque chose sur l'assassin.

— Quelque chose qu'il prévoyait de dévoiler en remettant la vidéo de Marlo et de Matthew, oui. Ou du moins l'assassin le craignait-il. Harris était une fouille-merde. Son frère est venu me voir aujourd'hui.

Tout en mangeant, elle lui résuma leur rencontre.

— Quelle triste vie, commenta Connors. Non contente de se retourner contre ceux qui l'aimaient, Harris s'est servie d'eux. Elle préférait la domination, le pouvoir, à l'affection et à l'amitié.

— A-t-elle choisi de ressembler à son père ou a-t-elle hérité de ses défauts ?

Connors posa la main sur la sienne.

— Tu es la preuve vivante que l'on peut choisir.

— D'une manière générale, c'est ainsi que ça fonctionne. Chacun décide pour soi. Comme dans ton jeu : on opte pour la gauche ou la droite, la montée ou la descente, et on assume les conséquences. Donc, oui, je pense qu'Harris était responsable de ses choix. Mais elle n'en était pas heureuse pour autant.

— Pourtant, elle persévérerait dans ce sens.

— Jusqu'à ce que quelqu'un décide de la supprimer. J'ai déjà écarté Roundtree et Connie. D'après les éléments dont je dispose actuellement, j'écarte aussi Marlo et Matthew. Ainsi que Preston.

— Tu as réduit le champ.

— Le tueur a ouvert le dôme de la rotonde.

— Comment le sais-tu ?

— Parce qu'il a tenté de le refermer. Si c'était Harris qui l'avait ouvert, il n'aurait eu aucune raison de le refermer. Du moins, me semble-t-il. Or le dôme était entrouvert quand on a découvert le corps.

— Je m'en souviens, en effet.

— Le mécanisme est enrayé. Pour qu'il fonctionne, il faut couper le courant, puis remettre en marche. Le meurtrier l'ignorait. Connie, elle, le savait vu qu'elle se baignait quotidiennement.

— Tu penses que quelqu'un a pu entrer par l'extérieur ?

— Par l'extérieur ?

— Passer par le dôme.

— Merde. Merde ! Je n'y avais pas songé. Comment aurait-il grimpé dessus ? Maintenant que tu as semé le doute, je vais devoir vérifier.

Mais je suis tout de même d'avis que le tueur l'a ouvert de l'intérieur. Harris avait fumé ou fumait ces cigarettes aux herbes, six en tout, l'odeur devait être infecte.

— Un dôme fermé, de la fumée. Il avait besoin d'air frais. Ou elle. Si je comprends bien, tu ne cibles désormais plus que Julian et Steinburger, Andréa et Valerie.

— Ou une combinaison. Quelqu'un qui couvre quelqu'un. Je m'intéresse surtout à Steinburger et à Valerie – que je sache, ils sont les seuls à m'avoir menti jusqu'ici. Elle serait davantage du genre à le protéger que l'inverse.

— À moins qu'elle ne connaisse un secret à son sujet, suggéra Connors. Du coup, il serait enclin à la couvrir.

— C'est vrai. Ils ont couché ensemble autrefois, et les gens qui couchent ensemble ont tendance à se lâcher sur l'oreiller.

— Je ferai en sorte de tenir ma langue.

— Ce qui m'échappe, c'est... Supposons que c'est Steinburger. Pourquoi tuer Harris ? Pour toutes sortes de raisons, bien sûr, mais pourquoi maintenant ? Pourquoi ne pas céder à tous ses caprices jusqu'à la fin du film ? Se débarrasser d'une de ses propres vedettes n'a aucun sens.

— Le sanglier ou la rivière, répliqua Connors. Ni l'un ni l'autre ne sont attrayants, pourtant il faut choisir. Parfois sous la pression.

— Bien vu, approuva Eve. D'un côté, on a un cochon mutant qui veut vous arracher la jambe. De l'autre, une rivière pleine de rochers pointus sur lesquels on risque, ou pas, de se défoncer le crâne.

— La plupart des gens préfèrent sauter dans l'eau.

— Parce que la menace du cochon mutant est plus immédiate. Autant tenter sa chance dans la rivière. Mais le mieux, ça reste de tuer le cochon mutant et de s'éloigner tranquillement sur la terre sèche.

— J'aurais peut-être dû commander du porc plutôt que du bœuf.

Eve s'esclaffa. Il lui remplit son verre.

— Tout doux ! Je passe au café. Je dois creuser du côté de Steinburger et de Valerie. Si j'ai raison et qu'ils sont dans le coup, il y a quelque chose à déterrer. Si le détective privé y est parvenu, je le peux aussi.

— J'en suis sûr. Et je suis aussi sûr que tu peux encaisser un verre et demi d'un délicieux cabernet. Dis-moi pourquoi tu vises Steinburger.

— Quand on ment à un flic, c'est pour une raison. Elle est parfois stupide, mais elle existe. De surcroît, lors de notre premier entretien, il s'est montré très offensif.

— Offensif, donc sur la défensive.

— Tu as tout compris. Par ailleurs, dans cette affaire, il ne s'agit que de pouvoir et de contrôle. Harris en voulait au monde entier. Qui, parmi nos protagonistes, a le plus de pouvoir et de contrôle sur ce projet – dans le métier en général ?

— Celui qui a l'argent. Presque toujours.

— Parole de milliardaire.

— Naturellement.

— Steinburger a l'argent. Il est le propriétaire de la maison de production et jouit d'une excellente réputation. Il est considéré comme l'un des hommes les plus puissants de Hollywood.

— Tu t'es documentée.

— Il faut connaître le terrain sur lequel on travaille, argua Eve. Steinburger aime être sous les projecteurs, il cherche la publicité. Il est menteur, méfiant, et c'est lui qui paie. Il a aussi une jeune et jolie menteuse à sa disposition en la personne de Valerie. Cela suffit à me pousser dans cette direction. Quitte à m'enfoncer dans des sables mouvants, conclut-elle avec un sourire.

17

Connors dégusta tranquillement son vin pendant qu'Eve mettait à jour son tableau.

Elle semblait détendue et, malgré son réveil difficile, ce matin, plus reposée que depuis leur retour de Dallas.

Ses blessures guérissaient. Il pensait – espérait – que celles qui ne se voyaient pas commençaient à guérir aussi.

— Je t'entends t'inquiéter dans ton coin, lança-t-elle.

— En fait, je contemple ma femme et je la trouve en forme.

— C'était mon premier entraînement intensif depuis... un bon moment. J'en avais besoin, admit-elle tout en poursuivant sa tâche. J'ai parlé avec Mira.

— Ah bon ?

— Elle m'a donné matière à réflexion. Je gère la situation, Connors.

Il se leva, vint se placer derrière elle, l'entoura de ses bras.

— Moi aussi, murmura-t-il en déposant un baiser sur son crâne avant de s'écarter. Si j'avais eu le moindre doute, je t'aurais laissée gagner la partie.

— Tu parles !

Il rit, l'étreignit de nouveau, plus fort.

— Tu as raison. Preuve que je ne te flatte jamais. J'ai trop de respect pour toi.

— Et l'eau saumâtre continue à monter. Ton ego t'empêche de plonger.

— Les ombres de mon ego et de mon respect sont très étirées.

— Quelle est la forme de l'ombre de ton respect ?

— Pardon ?

— Celui de ton ego a la forme d'un pénis. Alors je me pose la question.

Il la fit pivoter face à lui, tapota sa fossette au menton comme elle le gratifiait d'un sourire radieux.

— Je pense que je vais emmener l'ombre de mon pénis dans mon bureau. Que veux-tu que je recherche plus particulièrement ?

— Le sexe et l'argent.

— Je croyais qu'on avait fini de parler de mon ego.

— Très drôle. Le sexe et l'argent s'appliquent à Steinburger et/ou à Valerie. Je flaire quelque chose. Elle était trop sûre d'elle, ce matin. Comme si elle venait de s'envoyer en l'air ou de toucher une prime.

— Je vais creuser dans cette direction.

— Un truc me chiffonne. Si le tueur avait prévu d'éliminer Asner, il se serait muni d'une arme. Mais il s'est servi d'une statue – un faucon maltais. Comme dans le bouquin.

— Sans blague ? Assassiner le Sam Spade d'aujourd'hui avec le faucon. Quelle ironie.

— Je doute qu'Asner ait goûté la plaisanterie, commenta Eve. Donc, soit le tueur a opté pour le cynisme et la commodité, soit il n'était pas armé. Dans ce cas, le meurtre n'était pas prémédité. Le rendez-vous a mal tourné, point barre.

— Une hypothèse de plus, convint Connors. Peut-être que la rencontre devait être une négociation, et que l'assassin n'a pas aimé les conditions. « Et puis zut, tiens ! Je vais te défoncer le crâne. » Pour nombre de personnes, tuer est plus facile la deuxième fois. Dès lors que ç'a été vu comme une solution, pourquoi ne pas remettre cela ?

Eve étudia les photos des victimes sur leurs scènes de crime respectives.

— Je tendrais plutôt vers la thèse de l'improvisation. J'en reviens à notre jeu. Une fois qu'on a emprunté un chemin, soit on en reprend un autre, soit on revient en arrière. On ne peut pas ressusciter un mort, donc...

— En général, on ne s'arrête pas là, murmura Connors, devinant la suite de son raisonnement. Si c'est Steinburger le tueur, et si celui-ci s'est servi de Valerie pour le couvrir, elle représente une nouvelle menace. Qu'il vaudrait mieux éliminer.

— Possible. Mais j'ai besoin du « pourquoi ». Je peux lui mettre la pression si je le connais. Sinon, je ne me base que sur des impressions.

Mains dans les poches, elle se balançait d'avant en arrière.

— Pour un amateur, il s'est relativement bien débrouillé pour effacer ses traces. Jusqu'ici.

— Peut-être avait-il déjà pris ce virage auparavant, suggéra Connors.

Elle s'immobilisa, pivota vers lui.

— Tu crois ? Ce serait intéressant. Cela expliquerait-il le « pourquoi » ? Le sexe et l'argent, répéta-t-elle en se dirigeant vers son bureau. Je vais approfondir mes recherches sur son passé, au cas où il traînerait d'autres cadavres dans son sillage.

— C'est merveilleux, non ? Je suis l'incarnation du sexe et de l'argent ; toi, des cadavres. Nous formons une sacrée équipe.

— Mieux vaut s'en tenir à ses spécialités.

Et s'il avait tué autrefois ? s'interrogea-t-elle. Accidentellement, délibérément, impulsivement. Sans jamais être inquiété. Et si Harris le savait ou le soupçonnait. Si elle avait payé Asner pour qu'il creuse plus profond.

Eve réfléchit. Qui se précipitait dans une seule direction, à présent ? Si elle se trompait, elle perdrait un temps précieux. Mais en l'absence de preuves, quel autre choix avait-elle, sinon d'avancer dans le noir ?

— Ordinateur, biographie de Steinburger, Joël. Recouper avec décès associés à cet individu.

— *Requête entendue. Recherche en cours...*

— Tâche secondaire. Extraire tous les meurtres non élucidés auxquels a pu être relié le sujet, à propos desquels il a été détenu ou interrogé. Ainsi que tout suicide ou décès accidentel relié au sujet ou à la société *Big Bang Productions*.

Elle se leva, se rendit dans la kitchenette, revint avec un café.

Les faits : Harris avait menacé Marlo, Matthew, Julian, Preston, Andréa et Connie.

Elle avait eu des mots avec Matthew, Julian, Andréa et Connie le soir du drame.

Elle avait passé un certain temps dans la rotonde à fumer des cigarettes aux herbes.

Elle s'était blessée à l'arrière de la tête en tombant.

Elle s'était noyée.

Qu'elle ait eu un communicateur et la vidéo dans son sac n'était qu'une supposition. Pas un fait.

Le dôme était légèrement entrouvert.

On avait effacé le sang à l'aide d'un chiffon et de l'eau du bassin.

Tout en ressassant, Eve réorganisa son tableau.

Harris avait engagé Asner pour qu'il installe une caméra dans le loft que partageaient Marlo et Matthew.

Asner s'était exécuté et avait fourni à Harris une copie de l'enregistrement.

Là encore, qu'il en ait conservé l'original n'était qu'une supposition.

Un témoin déclarait qu'Asner avait répondu à un appel sur son communicateur personnel et accepté un rendez-vous tardif. Une déclaration. Pas un fait.

Asner avait reçu son meurtrier dans son bureau. Un fait.

Il était mort après avoir été frappé à plusieurs reprises avec une statue.

L'assassin – qui d'autre ? – avait emporté tout son matériel électronique et s'était servi de la voiture d'Asner pour le transport.

Le véhicule du détective avait été retrouvé à la marina.

— *Première tâche complétée...*

— Voyons, voyons... Afficher les données.

La liste était longue, mais Eve s'y attendait. Elle avait délibérément demandé une recherche élargie.

Trois des quatre grands-parents, un père, une belle-mère, une sœur – une flopée de cousins, oncles et tantes, une ex-épouse. Eve commanda le classement en sous-ensemble des membres de la famille Steinburger.

La liste des relations extérieures à la famille était la plus longue. Un colocataire du temps de l'université, plusieurs acteurs, divers professionnels de l'industrie, son jardinier, son médecin, un partenaire, la professeur de chant de son épouse actuelle (retraîtée au moment de son décès).

Eve créa deux nouveaux sous-ensembles, l'un comprenant les collaborateurs, le second, les amis n'ayant aucun rapport avec le métier.

Puis elle ordonna de croiser les données pour mettre en exergue tous les liens entre eux et générer un quatrième sous-ensemble.

Tandis qu'elle examinait le résultat, l'ordinateur lui annonça qu'il n'existait aucun meurtre non résolu relié au sujet, hormis ceux sur lesquels elle enquêtait actuellement.

— Dommage, marmonna-t-elle.

En revanche, côté suicides et morts accidentelles...

Eve se servit un autre café et parcourut la liste. À un moment, Connors lui expédia le reçu d'un transfert d'argent effectué la veille, d'un montant de cinquante mille dollars, du compte de Steinburger à celui de Valerie.

Elle s'empressa de l'ajouter à son dossier avant de démarrer un deuxième tableau.

Elle ne croyait pas aux coïncidences. À force de gratter, on finissait toujours par découvrir le schéma. Il se révéla alors qu'elle reculait d'un pas pour contempler son œuvre.

— Nom d'un chien ! Connors ? Tu peux venir, s'il te plaît ? J'ai besoin d'un œil neuf.

— J'en ai deux à te prêter. J'étais en train de faire joujou avec des relevés bancaires.

— Tu vas avoir du pain sur la planche.

— J'adore que l'on m'autorise à fourrer le nez dans les affaires des autres. Ça m'aide à rester honnête.

— Plus ou moins.

— Tu es sur une nouvelle piste, constata-t-il en découvrant le nouveau tableau.

Elle y avait fixé le portrait de Steinburger au milieu, entouré d'une série de photos, chacune marquée d'une date.

— Quel rapport entre ces gens, Steinburger et ton enquête en cours ?

— Curieusement, ils sont tous morts. Dans l'ordre chronologique : Bryson Kane, colocataire du temps de l'université. Ils partageaient une maison hors campus avec deux camarades. Kane est décédé suite à une chute dans l'escalier. Sa mort a été classée accidentelle, son taux d'alcoolémie dans le sang faisant pencher la balance en ce sens. Les autres, tout aussi imbibés, dormaient et n'ont rien entendu. On a retrouvé son corps le lendemain matin. Kane avait vingt ans.

— Très jeune.

— Le suivant l'était moins. Marlin Dressler, quatre-vingt-huit ans, arrière-grand-père de la fiancée de Steinburger à l'époque – et sa première ex épouse. Producteur, lui aussi, chez Horizon Studios, où Steinburger a décroché son premier emploi dans l'industrie – il était son assistant. Dressler avait une résidence secondaire dans le nord de la Californie. Il est tombé d'une falaise.

— Sans blague ?

— Randonneur aguerri, passionné de botanique. Apparemment, il s'était aventuré dans le canyon pour recueillir des échantillons. Il aurait trébuché, se serait fracturé la jambe et plusieurs côtes, d'où une hémorragie interne. Le légiste estime que son agonie a duré douze heures. Après la disparition de Dressler, Steinburger a gravi quelques échelons dans la hiérarchie.

— Pratique.

— N'est-ce pas ? Dressler est mort six ans après Kane. Trois ans plus tard – je précise au passage qu'entre-temps Steinburger avait épousé la fiancée et poursuivi son ascension chez Horizon – Angelica Caulfield, actrice...

— J'ai vu ses films, l'interrompt Connors.

— Elle était réputée autant pour ses extravagances que pour son talent. Personne n'a cillé quand elle a succombé à une overdose. En revanche, la nouvelle de sa grossesse en a surpris plus d'un. Elle était enceinte d'environ cinq semaines. Père inconnu.

D'après les rumeurs, Steinburger avait une liaison avec elle bien qu'il l'ait toujours nié avec véhémence. Il est vrai que Caulfield collectionnait les amants. Toutefois, Steinburger était l'un des producteurs de son dernier projet et avait lourdement insisté pour

qu'elle fasse partie de la distribution. Sa femme était enceinte de leur premier enfant au moment de la mort de Caulfield. On a conclu à un suicide.

— Donc écarté la thèse du meurtre.

— En effet. Avance rapide sur quatre ans. Jacoby Miles, un paparazzi qui a harcelé Steinburger – avec une horde d'autres paparazzis –, est retrouvé mort à son domicile. On l'a frappé avec un haltère de cinq kilos. Toutes les caméras, tous les appareils électroniques avaient disparu. La police a pensé que Miles avait interrompu un cambriolage, et a d'ailleurs procédé à l'arrestation d'un homme accusé de vol avec effraction dans le quartier au bout de quelques semaines. Si ce dernier a nié le crime, il n'en a pas moins été condamné à une peine de prison de vingt-cinq ans. Un mois plus tard, Steinburger et sa femme se séparaient et entamaient une procédure de divorce. Deux jours après l'officialisation dudit divorce, monsieur se remariait avec Sherri Wendall. Une comédienne connue pour son talent comique et son sale caractère. Leur union a duré quatre ans et a été qualifiée de tumultueuse. Trois ans après leur divorce, Wendall mourait, noyée accidentellement après une chute provoquée par un abus d'alcool. C'a été la tragédie, et le scandale, qui ont marqué le Festival de Cannes de cette année-là. Steinburger y assistait en sa qualité d'associé de la société Big Barig Productions.

— Elle était vraiment formidable. Tu as vu certains de ses films.

— Elle était très drôle, en effet. Cinq ans plus tard, Buster Pearlman, un associé de Steinburger, avale un cocktail mortel de barbituriques et de whisky. La théorie du suicide a été renforcée par des soupçons de détournement de fonds et ce que Steinburger a qualifié à regret de « menaces d'un audit interne ».

— Je vais devoir explorer le chapitre financier, commenta Connors,

— On fait un bond de sept ans. C'est long, je vais devoir revenir sur cette période. Allys Beaker, vingt-deux ans. Stagiaire au studio, retrouvée morte dans son appartement. Selon le rapport, elle aurait glissé dans sa douche et se serait fracturé le crâne. Son ex petit ami a été mis en examen, mais rien ne prouvait sa culpabilité. Dans sa déposition, il déclare qu'il pensait qu'Allys fréquentait un autre homme, plus âgé et marié. Cette supputation a été confortée par une amie de la décédée, selon laquelle cette dernière était convaincue que

son amant allait larguer sa femme pour l'épouser. Steinburger était marié depuis deux ans avec sa dernière ex-femme. Ce qui nous ramène au présent. Connaissant tous ces faits, que vois-tu sur mon tableau ?

— Un schéma. Tu crois qu'il tue depuis... Seigneur ! Quarante ans ? Sans avoir jamais été suspecté ?

— J'en ai la certitude. C'est une façon de résoudre un dilemme, de faire un choix. Le plus délicat consiste à déceler le problème dans chacun des cas. Pour certains, c'est évident, enchaîna-t-elle en indiquant le tableau. Une liaison conduisant à une grossesse, la femme enceinte refusant de céder. Des difficultés financières provoquées par un ex-associé qui participait à la fraude ou l'avait mise à jour. Un journaliste trop curieux qui a photographié une scène compromettante. Une jeune fille stupide qui voulait à tout prix se marier et le menaçait d'informer son épouse de leur histoire.

— Le sexe et l'argent, comme tu le supposais depuis le début.

— La plupart de ces crimes sont violents, relativement impulsifs. Une poussée, un coup. Il maquille le crime. Il arrive peut-être même à se convaincre que c'était un accident. Ou un geste d'autodéfense.

Connors posa la main sur son épaule tandis qu'elle s'arrêtait près de lui.

— Neuf victimes, dit-il.

— Probablement plus, mais c'est un sacré début. Ce type est un tueur en série qui ne correspond nullement au profil standard. Pas d'escalade, pas de méthode, sa relation ou son implication avec chacun de ces morts n'apparaît que si l'on creuse. En surface, ce n'est qu'une période de quatre décennies jonchée d'accidents, de suicides et de mésaventures. De manque de chance. Qui va établir un lien entre un octogénaire qui a trébuché sur un chemin de randonnée et un étudiant ivre de vingt ans tombé dans l'escalier ?

— Toi.

Elle secoua la tête.

— J'aurais très bien pu louper le coche. J'ai considéré le meurtre de Harris comme un premier crime. J'ai examiné une liste de suspects et pensé querelle, acte impulsif. Point à la ligne. Panique,

maquillage. Mira était du même avis bien qu'elle ait décelé deux styles différents – l'impulsion et le calcul. Je l'ai vu sans le voir. Pas distinctement. Ensuite, tu as évoqué la possibilité qu'il ait déjà sévi. Je n'y avais pas songé.

— Que vois-tu maintenant ?

— Ambition, avidité, égocentrisme, un besoin obsessionnel de préserver son statut et sa réputation. Tendances sociopathes et volonté de contrôle absolu.

Il a préféré tuer Asner plutôt que de le payer. Ce faisant, il a pris un risque. Mais c'était calculé. Il avait un alibi, et si Asner était lié à Harris, il l'était aussi à nombre de gens louches vu son métier. Il a payé Valerie pour qu'elle mente à son sujet. Il ne peut pas se permettre de perpétrer un troisième crime, pas tout de suite. Mais tôt ou tard, elle aura un « accident ». En attendant de pouvoir se débarrasser d'elle, il s'assurera de son soutien en la rémunérant.

— Il a supprimé Harris parce que celle-ci avait compris le schéma.

— Du moins, en partie, répondit Eve. Et elle a demandé à Asner de fureter. Il a peut-être déterré d'autres secrets. Nous ne saurons sans doute jamais tout ce que Harris et Asner avaient découvert.

Elle se percha sur le bord de son bureau, ramassa sa tasse vide, grogna.

— Je ne peux rien prouver de tout cela.

— Pas encore.

— C'est gentil de penser que je peux accomplir des miracles.

— Je suppose qu'il a distribué d'autres pots-de-vin. Si tu veux, proposa Connors, je peux me pencher dessus, en me basant sur les dates de chacun de ces décès. Je peux notamment rechercher des comptes bancaires ouverts à l'époque du détournement de fonds. Et commencer avec les dossiers scolaires du colocataire.

— J'ai deux ex-épouses à interroger, des rapports de police à relire, des enquêteurs à secouer. Le meurtre parfait, ça n'existe pas. Il aura commis des erreurs. Il s'en est tiré jusqu'ici mais ses jours sont

comptés. Oui, ses jours sont comptés, répéta Eve. Il paiera pour chacun de ses crimes... J'ai besoin d'un café. Ensuite, nous essaierons d'accomplir quelques miracles.

Les affaires classées avaient leur propre ton, leur propre approche, leur propre dynamique. Les souvenirs s'estompaient ou s'altéraient. Les preuves s'égarèrent. Les protagonistes mouraient.

Pour une fois, question décalage horaire, Eve avait l'avantage. Il était suffisamment tôt en Californie pour prendre des contacts, poser des questions, requérir des renseignements supplémentaires.

La chance lui sourit en la personne de l'inspecteur McHone – devenu sergent-inspecteur – qui avait assisté le responsable de l'enquête sur le suicide de Buster Pearlman.

— Bien sûr que je me souviens ! Pearlman avait pris assez de barbituriques pour achever un cheval. Un gaspillage de bon whisky, a noté mon collègue de l'époque. Aujourd'hui, il est retraité, il vit dans le Montana, à Helena. Il passe son temps à la pêche.

— D'après les données dont je dispose, dit Eve, Pearlman aurait détourné des fonds de la société.

— Il avait transféré cinquante mille dollars le matin même sur un compte offshore au nom de sa femme. Elle a juré qu'il était incapable de voler un paquet de chewing-gum. Ils ne menaient pas grand train, mais ils étaient aisés. Les sommes manquantes s'élevaient à dix fois ça. On n'a jamais retrouvé le reste.

— Qu'est-ce qui vous a fait soupçonner le détournement de fonds ?

— La femme. Les gosses et elle avaient passé quelques jours chez ses parents. À leur retour, ils l'ont découvert, mort. Elle a déclaré que ce ne pouvait pas être un suicide. Il ne se serait jamais donné la mort, il ne les aurait jamais quittés, les enfants et elle. Nous avons insisté encore et encore. Il ne nous a pas fallu longtemps pour dénicher le fric et flairer le problème au studio. Un audit était prévu pour la semaine suivante.

— Parlez-moi de Steinburger.

— Il figure sur votre liste de suspects dans l'affaire Harris ?

— Il était présent à la soirée, donc oui.

— Il a affirmé catégoriquement que Pearlman était innocent, qu'il avait fauté malgré lui. Il était furieux contre nous. Il nous a accusés de salir la réputation d'un homme bien, de bouleverser ses proches. Il n'a pas hésité à en parler à la presse. Dans ses interviews, il soutenait son ami et associé, la veuve et les gamins.

— N'avez-vous jamais songé à une mise en scène ?

— Tout semblait clair. La disparition de l'argent nous intriguait, mais d'après les recherches de nos comptables, Pearlman s'était servi à plusieurs reprises au cours des deux dernières années. Il avait pu blanchir cet argent de mille et une façons.

— Vous n'avez aucune archive ? Pas de livres comptables ?

— Il avait nettoyé tous ses disques durs et leur avait injecté un virus. On ne disposait pas de la même technologie que de nos jours.

— Vous les avez encore en votre possession ?

— Doux Jésus, ça fait un bail ! Au moins quinze ans. Je n'en ai aucune idée.

— Je vous serais reconnaissante de bien vouloir vérifier, sergent-inspecteur. Et vu les avancées en ce domaine, si ces disques existent toujours, vous pourriez y déceler des éléments révélateurs.

— Je ferai de mon mieux. Vous soupçonnez Steinburger d'avoir tué Harris ?

— En effet. Et s'il a assassiné ma victime, je parie qu'il a assassiné la vôtre.

— L'ordure.

— Exactement.

Elle interrogea d'autres flics, prit des notes, but encore du café. Connors entra, vit le pot sur le bureau. Il disparut dans la kitchenette et revint avec une bouteille d'eau.

— Change de boisson.

— Quoi ? Tu es la police du café ?

— Si je l'étais, tu passerais ta vie en liberté conditionnelle. J'ai quelques transactions potentiellement intéressantes. Un virement d'un compte que Steinburger a soigneusement caché sous le nom de B. B. Joël.

— B. B. comme Big Bang ? Vraiment ?

— Ce n'est guère inventif mais B. B. paie ses impôts rubis sur l'ongle. Le jour de la mort d'Angelica Caulfield, il a transféré vingt mille dollars sur un nouveau compte ouvert par une certaine Violet Holmes.

— Le jour même ?

— Oui. Le corps n'a été découvert que le lendemain.

— Il avait peut-être prémédité ce crime. Il s'était préparé un alibi. Attends une seconde.

Eve pivota vers son ordinateur, ouvrit des fichiers tandis que Connors enchaînait.

— Holmes était une star en devenir – jeune, fraîche, elle venait de décrocher son premier grand rôle. Steinburger et Big Bang l'ont menée à la gloire. Holmes et lui ont eu quelques liaisons entre deux mariages.

— Elle possède un bateau amarré dans la marina où l'on a retrouvé la voiture d'Asner. Peabody et McNab ont repéré quatre liens possibles entre des individus propriétaires d'un yacht ici et Steinburger et les autres qui figurent sur la liste.

— Holmes et Steinburger ont vécu ensemble pendant quelques mois à une époque, dit Connors. Apparemment, ils sont restés amis.

— Tellement amis qu'il sait où elle amarre son bateau et comment le piloter.

— Ça ne m'étonnerait pas. J'ai noté aussi un retrait de dix mille dollars du compte de B. B. Joël le lendemain de la noyade de l'ex-épouse. Pas de virement, mais certaines personnes préfèrent être payées en espèces.

— D'où provient l'argent sur ce compte ?

— Justement, je me penche sur la question. Je suis remonté dans le temps et j'ai observé plusieurs dépôts de moins de cinq mille dollars effectués les premiers mois après l'ouverture du compte. À savoir, une vingtaine de mois avant le suicide supposé de son associé. Les sommes ont augmenté progressivement sans jamais dépasser dix mille dollars. Il pioche dedans régulièrement. Peut-être est-ce pour lui une sorte de petit tiroir-caisse. Quand on veut empocher du fric sans que son comptable s'en aperçoive, que fait-on ?

— Le public le perçoit comme un homme qui mène la grande vie – pouvoir, paillettes, amis célèbres, voyages. Cette image-là est nette. B. B. Joël est peut-être plus tortueux. Je dois maintenant rattacher tout cela afin de convaincre Whitney et le substitut du procureur.

— Eve, murmura Connors comme elle se tournait vers son communicateur. Il est minuit passé. Qui réveilles-tu ?

— Peabody. Il nous faut une salle de conférences pour demain matin. Je convie Whitney, Reo si elle peut se libérer, Mira.

Elle marqua une pause, dévisagea Connors d'un air songeur.

— J'ai quelques réunions demain pour assurer ma domination sur le monde, commença-t-il, mais je peux...

— Non, qui oserait se mettre en travers d'une telle mission ? Peux-tu envoyer une copie de tes trouvailles à Feeney ? Je vais avoir besoin de lui et de son protégé.

— Je m'en occupe.

— Peabody, prononça une voix éraillée, vidéo bloquée.

— Localisez Violet Holmes, ordonna Eve.

— Hein ? Qui ? Ah... lieutenant ?

Eve ignore les bruits de fond, chuchotis, soupirs et grognements.

— Holmes – le bateau. Trouvez-la-moi. Réservez une salle de conférences pour 8 heures. Soyez à l'heure. Venez avec McNab.

— D'accord. Qu'est-ce qui... Pardon, nous étions juste...

— Je me fiche éperdument de le savoir et si vous insistez, je vous suspends trente jours. Holmes, la salle de conférences. Rendez-vous dans mon bureau trente minutes avant pour une mise à jour.

— Oui, lieutenant.

— Beau boulot, pour le yacht.

— Merci.

— Retournez à votre vie privée, conclut Eve avant de couper la communication.

Elle convoqua les autres par mail.

— Bien, fit-elle. À présent, je dois mettre de l'ordre dans tout ça. Je suis proche du but mais je veux peaufiner.

— J'en fais autant de mon côté afin que Feeney puisse intercepter facilement les transactions financières.

— Merci de ton aide. Je te suis redevable.

Il rit, se pencha, déposa un baiser sur son crâne.

— Je collecterai mon dû plus tard. Pour l'heure, vas-y mollo sur le café.

Elle attendit qu'il fût sorti pour lever les yeux au ciel. Mais elle s'empara de la bouteille d'eau.

18

Quand il la sentit s'agiter à ses côtés, Connors l'attira dans ses bras, lui frotta doucement le dos.

— Chut, murmura-t-il. Accroche-toi à moi et dors.

Elle frissonna, se blottit contre lui.

Il avait allumé un feu de bois dans la cheminée juste avant qu'ils ne se couchent. À présent, les braises rougeoyaient dans la pénombre.

Paix, chaleur, sérénité. Si seulement elle pouvait les trouver dans son sommeil, songea-t-il. Mais elle se cramponnait à lui pour lutter contre ses cauchemars.

Il déposa un baiser sur ses cheveux dans l'espoir d'atténuer la tension de son corps, d'effacer ces images et ces émotions qui la hantaient.

Paupières closes, il continua à lui caresser le dos pour l'apaiser.

Dans le noir, serrée contre lui, elle paraissait si frêle. Elle ne l'était pas. Son Eve était forte, dure et athlétique. Il l'avait vue prendre des coups – plus d'une fois – et en donner. À titre personnel, il pouvait attester de la puissance de ses poings.

Il avait pansé ses blessures comme elle avait pansé les siennes. Elle cicatrisait vite et bien. Son flic solide et entêté.

Mais ce corps résistant, discipliné, cachait des fragilités, des vulnérabilités qui poussaient Connors à la protéger, à la reconforter, à faire tout ce qui était possible pour lui éviter les coups.

Si la force de sa femme suscitait son admiration et sa fierté, ses fragilités le minaient. L'amour qu'il éprouvait pour elle était incommensurable.

Il avait caressé de nombreux rêves dans sa vie, il s'était battu

pour bâtir un empire, mais jamais il n'avait imaginé connaître un tel bonheur. S'il était devenu ce qu'il était, c'était grâce à Eve.

Petit à petit, elle se détendit, et il pria pour qu'elle dérive vers cette paix et cette chaleur où la violence n'avait pas cours. Il se laissa dériver avec elle, son corps la protégeant tel un bouclier.

Quand elle lui offrit son visage, quand il posa ses lèvres sur les siennes, ils s'abandonnèrent à une autre sorte de rêve, aussi doux et agréable que les lueurs du feu jetant des ombres dansantes sur les murs.

Leurs cœurs s'unirent et il lui murmura des mots en irlandais.

Elle en connaissait certains ; il les lui avait déjà chuchotés. Mais plus le temps passait, plus il la comblait, devinant ses moindres besoins.

Un effleurement, un baiser, tout en langueur.

Les angoisses qui l'avaient tracassée dans son sommeil s'évaporèrent, seuls demeurèrent le poids du corps de Connors sur le sien, la douceur de ses mains, le goût de sa bouche.

Elle se laissa porter par le courant de ses sensations. À cet instant, plus rien ne comptait. Plus rien n'existait hormis eux.

Elle s'arqua vers lui pour l'accueillir. Comme ils se mouvaient en une danse lascive et voluptueuse, elle retint son souffle, les yeux soudain humides de larmes.

— Je t'aime, murmura Connors contre son épaule. *A ghra. A ghra mo chroi.*

— L'amour, soupira-t-elle en s'envolant vers l'orgasme, aussi légère qu'une plume. L'amour, répéta-t-elle un peu plus tard, allongée contre lui, la main sur sa joue.

Elle s'endormit, calme et apaisée.

Connors aussi.

Lorsqu'elle se réveilla, le soleil inondait la chambre. Elle constata avec plaisir que Connors buvait son café dans le coin-salon – le chat vautre sur ses genoux – tout en consultant les chiffres de la Bourse. Il avait revêtu l'un de ses costumes de dieu des affaires.

Ce qui signifiait qu'il était debout depuis une heure, sans doute plus, pour s'occuper de son empire.

Conclusion : il s'inquiétait moins pour elle.

Elle jeta un coup d'œil sur le réveil, grogna, roula hors du lit et courut prendre une douche. Dans la cabine de séchage, elle ferma les yeux pour savourer les pulsations d'air chaud qui l'enveloppaient.

Au boulot ! s'ordonna-t-elle. Mais pas avant un bon café.

Elle s'empara du peignoir accroché derrière la porte de la salle de bains et l'enfila tout en fonçant vers l'autochef. Elle but la première demi-tasse comme si sa vie en dépendait, puis se tourna vers Connors.

— Bonjour.

— Tiens ! Elle parle.

— Ce n'est qu'un début.

Elle se dirigea vers le dressing, choisit des vêtements au hasard.

— Pas aujourd'hui, décréta Connors, juste derrière elle.

— Quoi ? Je ne m'habille pas aujourd'hui ?

— Si seulement ! Non, tu t'accordes un moment pour réfléchir à ta tenue. N'oublie pas que tu dois présenter ton affaire à ton commandant – entre autres.

— Pure routine, argua-t-elle. Je ne vais pas me pomponner pour ça.

Connors sélectionna un pantalon chocolat, une veste bleu foncé à trois boutons et un chemisier à fines rayures.

— Là ! conclut-il. Sobre et net.

— Tout ça ?

— Mets tes boots neuves, lui conseilla-t-il. Elles iront bien avec l'ensemble, et avec ton manteau, bien sûr.

— Quelles boots neuves ? s'enquit-elle en fronçant les sourcils tandis qu'il en saisissait une paire sur l'étagère. D'où sortent-elles, celles-là ?

— Les elfes des chaussures ? suggéra-t-il.

— Elles seront éraflées en moins d'une semaine ; ils vont faire la grimace.

— Ils sont tolérants.

— S'ils continuent, il faudra agrandir mon dressing.

Eve enfila toutefois les vêtements pendant que

Connors leur programmait un petit-déjeuner pour deux. Puis elle s'assit pour passer les boots – du beurre, aurait dit Peabody, tant elles étaient souples. Eve se mit debout, fit quelques pas.

— Elles sont formidables. Stables. De quoi défoncer quelques dents.

— Les elfes avaient reçu la consigne.

— Pfft ! En même temps, elles sont confortables, flexibles et légères. Idéales pour une course-poursuite.

— Là encore, la consigne.

Il posa deux assiettes de gaufres sur la table, jeta un regard torve à Galahad, puis examina Eve de haut en bas.

— Impeccable. Tu as l'air assuré, inébranlable, et par-dessus tout, capable de défoncer quelques dents.

— C'est la dernière partie qui me plaît le plus.

— Et c'est l'une des myriades de raisons pour lesquelles je t'aime.

Ils s'installèrent, et Eve posa la main sur celle de Connors.

— Je me sens assurée et inébranlable. Je me suis réveillée ainsi

parce que tu étais près de moi cette nuit, parce que tu m'aimes. Et parce que tu as repris ta routine matinale, signe que tu t'inquiètes moins pour moi.

— Est-ce à dire que tu vas cesser de t'inquiéter que je m'inquiète ?

— Possible. Une bonne dispute nous permettra de clore définitivement ce chapitre. Une bonne dispute, c'est comme un bon orgasme. On met les choses au clair, une fois pour toutes.

— Une bonne dispute ! J'en rêve. Dépêchons-nous d'en inscrire une sur notre agenda, s'esclaffa-t-il en lui passant le flacon de sirop d'érable, sachant qu'elle allait en inonder ses gaufres. Je trépigne d'impatience.

— Tâche de t'en souvenir la prochaine fois que je t'énervrai.

Elle inonda ses gaufres de sirop.

Trente minutes plus tard, Eve vérifia son communicateur.

— Tout le monde peut se libérer pour la réunion, annonça-t-elle. Je file au Central m'assurer que tout a été préparé selon mes instructions.

— Bonne chance. Je devrais avoir un peu de temps cet après-midi, soit pour régler la question de la dispute, soit pour donner un coup de main à Feeney.

— Avec un peu de chance, on réussira à cumuler les deux.

Elle déposa un rapide baiser sur ses lèvres avant de se diriger vers la porte.

— Prends soin de mon flic ! lança-t-il. Quant à toi, si tu oses lécher cette assiette, tu le regretteras, l'entendit-elle ajouter à l'adresse du chat.

Eve descendit l'escalier, le sourire aux lèvres.

La circulation était plus dense que la veille, mais elle en profita pour figoler son approche.

Elle voulait un mandat pour fouiller la résidence, le bureau et

le véhicule de Steinburger, et un autre pour embarquer tous ses appareils électroniques et les confier à Feeney.

Ses chances d'obtenir ces autorisations étaient minces. Elle pourrait – ferait en sorte de – convaincre toutes les personnes présentes au débriefing : depuis quarante ans, Steinburger éliminait tous ceux qui l'énervaient, se mettaient en travers de son chemin ou le dérangent.

Malheureusement, le manque de preuves poserait problème.

Elle insisterait malgré tout, et si elle essayait un refus (ce à quoi elle s'attendait), elle se débrouillerait pour obtenir que l'on mette tous ses communicateurs et ordinateurs sur écoute.

Elle tenait à ce que ce dispositif soit en place avant d'interroger les ex-épouses survivantes, le copain skipper, les ex-colocataires, la veuve de Buster Pearlman. Et avant d'entamer un nouveau round avec les Hollywoodiens.

Elle se gara sur son emplacement du parking du Central, emprunta un ascenseur qui s'arrêtait à presque tous les étages. Elle se reprochait de ne pas avoir emprunté les escaliers roulants quand un inspecteur en civil qu'elle connaissait s'engouffra dans la cabine, poussant devant lui un nain au crâne chauve, couvert de tatouages, et à l'air féroce.

Les deux empestaient.

— Seigneur, McGreedy ! s'exclama un collègue en s'écartant. Tu as dormi dans les égouts ?

— J'y ai pourchassé ce crétin. Et je t'ai rattrapé, pas vrai, espèce de connard. Il m'a mordu la cheville. J'ai la marque de ses dents.

À cet instant, son prisonnier le gratifia d'un coup de pied dans le tibia, puis poussa une sorte de cri de guerre avant de bondir, aussi agile et rapide qu'une araignée, sur le dos de l'uniforme devant lui.

Au milieu du chaos et des odeurs nauséabondes, Eve réfléchit. Deux flics s'efforçaient en vain d'arracher ce cinglé à sa proie.

Elle opta pour une approche différente. Dégainant son arme, elle demeura à distance prudente, se pencha en avant et pressa le

canon sur la tempe du salopard.

— Tu veux goûter ?

Il pivota, montra ses dents gâtées, et Eve comprit qu'il allait se servir de l'uniforme comme d'un tremplin pour lui sauter à la figure.

— Tu tomberas comme une pierre, l'avertit-elle. Une pierre moche et puante. Ensuite, je t'enfermerai dans une cage.

— Je l'ai, lieutenant.

Haletant, grognant, ruisselant de sueur, McGreedy arracha son détenu de l'uniforme et le plaqua à terre.

— Connard.

— Officier ?

— Merde, grommela l'uniforme avant de répondre : Bingly, lieutenant.

— Officier Bingly, dans la mesure où vous allez devoir prendre une douche et vous changer, je vous suggère d'assister l'inspecteur McGreedy pour traîner cette ordure jusqu'en cellule de dégrisement.

— Oui, lieutenant. Merde.

— Ça ne sent pas la rose, convint McGreedy.

— Retenez-le, voulez-vous ? demanda Eve avant de quitter précipitamment l'ascenseur.

Décidément, on n'était jamais au bout de ses surprises, songea-t-elle en reniflant sa manche, au cas où.

Elle gagna directement la salle de conférences où elle recréa ses tableaux de meurtres et téléchargea ses documents sur un ordinateur.

Peabody ne devrait pas tarder. Elle décida de s'offrir un café en attendant, verrouilla la porte et se dirigea vers son bureau.

Elle aperçut Marlo, « incognito » en perruque brune et lunettes de soleil démesurées, qui arrivait par l'escalier roulant.

— Dallas.

— Vous ne travaillez pas aujourd'hui ?

— Je suis convoquée au maquillage pour 9 heures. Si vous avez quelques minutes à m'accorder...

— Quelques minutes seulement.

Eve salua Peabody et McNab qui venaient de surgir à leur tour.

— Ne bougez pas, dit-elle à l'actrice.

— C'est Marlo ? s'enquit Peabody.

— Oui. Je dois parler avec elle. Allez dans la salle de conférences. J'ai installé les tableaux. Étudiez-les, réfléchissez, préparez-vous à discuter. Que contient cette boîte ?

— Des beignets, annonça McNab avec un grand sourire. On s'est dit qu'on serait entre flics, que c'était l'heure du petit-déjeuner.

— Bonne idée. Je vous rejoins tout de suite.

Eve invita Marlo à pénétrer dans son bureau.

— Merci de...

Marlo s'interrompit tandis que regard se fixait sur le tableau de meurtre.

— Seigneur ! C'est rude. Et vraiment déconcertant de voir mon propre visage affiché ainsi que ceux de gens que je connais et que j'apprécie. Puis-je m'asseoir ?

— Bien sûr.

Eve préféra se percher sur le coin de sa table. Malgré elle, elle pensa au nombre de postérieurs qui s'étaient posés ces derniers jours sur son stock de friandises.

— J'ai travaillé comme une folle pour ce rôle, commença-t-elle. Je me suis préparée physiquement. Et mentalement, du moins, je le croyais. Mais je me suis vite rendu compte que je n'étais pas aussi solide que je le pensais. Je peux me mettre dans la peau de mon personnage, mais dès que je quitte le plateau, je redeviens Marlo

Durn, et j'ai peur.

— De quoi ?

De nouveau, l'actrice regarda le tableau.

— L'un d'entre nous a tué K. T. Forcément. Je sais que d'après vous, son meurtrier a aussi supprimé l'homme qu'elle avait engagé pour nous épier, Matthew et moi. Donc, j'ai peur parce que je travaille en ce moment avec quelqu'un qui est capable de commettre de tels actes.

— Asner vous a-t-il contactés, Matthew ou vous, au sujet d'une compensation en échange de la vidéo ?

— Non, répondit Marlo, les yeux rivés sur la photo du détective privé. Je ne l'ai jamais vu. Il s'est introduit dans notre loft, dans notre chambre. Et maintenant, il est mort.

— Quelqu'un d'autre vous a-t-il approchés ?

— Non. Je vous l'aurais dit. Cette affaire va bien au-delà du viol de la vie privée et de l'humiliation. Si je suis là, c'est parce que j'aimerais savoir si vous pensez démasquer bientôt le coupable. Vous ne pouvez sans doute pas me répondre, mais je déteste être ainsi... inquiète, méfiante, obligée de m'enfermer à double tour dans ma caravane.

— Craignez-vous un individu en particulier ?

Marlo secoua la tête.

— Matthew domine mieux la situation, Andréa aussi. Julian est encore plus bouleversé que moi. Une loque. Connie devait s'envoler pour Paris tourner une publicité. Leur fille devait l'y retrouver afin qu'elles y passent quelques jours ensemble. Elle a retardé son voyage pour rester auprès de Roundtree. Je suis consciente que ça n'a pas grande importance, mais...

— Vous avez du mal à remettre de l'ordre dans votre existence, même à court terme, devina Eve. Vous vous demandez si quelqu'un que vous connaissez est le contraire de ce que vous avez cru.

— Oui, soupira Marlo en fermant brièvement les yeux. Oui. Pouvez-vous me dire quelque chose ?

— Nous nous réunissons ce matin pour envisager de nouvelles pistes.

— Tant mieux. Tant mieux.

La rumeur se répandrait vite. Comment Steinburger réagirait-il en l'apprenant ?

— Un détail me tracasse, reprit Eve. Vous pourriez peut-être me faire gagner du temps.

— Je vous écoute.

— Hormis Harris, y en a-t-il parmi vous qui fument ? De l'herbe ou autre chose.

— Euh... moi, avoua Marlo en se voûtant légèrement. De temps en temps. Pas d'herbe. Du tabac, et je sais, je sais, je sais, c'est mauvais pour la santé, horriblement coûteux. Je dois me cacher comme une voleuse. J'ai considérablement réduit ma consommation pour toutes ces raisons et, surtout, soyons honnêtes, parce que Matthew déteste cela. Il prétend que le yoga produit les mêmes effets, ce qui prouve qu'il n'a jamais fumé.

— Donc, il vous l'interdit ?

— En tout cas, il désapprouve.

— Qui d'autre fume ou désapprouve ?

— Andréa chipe une bouffée de temps en temps. De nombreux techniciens s'éclipsent pour s'en griller une durant les pauses. Roundtree leur a désigné une zone réservée, contre l'avis du studio. Et Joël a fait une crise.

Eve sourit intérieurement.

— Pas possible.

— Ce type est la gestapo des fumeurs, déclara Marlo en levant les yeux au ciel. Je vous jure, si on n'a aspiré ne serait-ce qu'une bouffée, il le sent à un kilomètre.

Elle fit mine de renifler, fronça les sourcils, à la manière de Steinburger, puis s'exclama d'une voix rauque :

— Qui a fumé ? Preston ! Valerie ! Aérez les lieux immédiatement ! Vite ! Une pastille pour la gorge et une bouteille d'eau minérale ! ajouta-t-elle en se raclant la gorge et en se couvrant la bouche de son avant-bras.

Puis elle s'esclaffa, se recala dans son fauteuil.

— Sans rire, si quelqu'un a le malheur de « penser » à fumer, il a les yeux qui pleurent. K. T. et lui se disputaient sans arrêt à ce sujet. Ils... Oh, je ne voulais pas dire... Il n'irait pas jusqu'à tuer pour cela. C'est juste qu'il ne supporte pas la fumée, cela lui brûle les yeux.

— Compris, murmura Eve avec un sourire. Nous savons que Harris a fumé de l'herbe sur la terrasse et dans la rotonde. Les analyses le confirment. Si je me fie à ce que vous venez de me raconter, je doute qu'elle les ait obtenues de l'un des invités.

— Croyez-moi, elle n'aurait jamais osé demander. Ni partager.

— Voilà un détail de réglé, conclut Eve. Je suis désolée, je dois me rendre à ma réunion, Marlo.

— Bien sûr, fit l'actrice en se levant. Merci. Sincèrement.

Elle serra la main à Eve.

— C'est peut-être stupide, mais je me sens déjà un peu mieux.

— Heureuse d'avoir pu vous rendre service. Je vous raccompagne.

Marlo ôta sa perruque.

— Vous devez me trouver ridicule de me déguiser ainsi.

— Je pense surtout que je serais très malheureuse si je ne pouvais pas aller me balader ou m'acheter un hot-dog au soja sans que les passants se ruent sur moi pour me demander un autographe ou me prendre en photo.

— Ce sont les aléas du métier.

— Tout le monde a les siens. On n'est pas forcé d'y prendre plaisir.

— Matthew et moi envisageons de rendre publique notre

relation, avoua l'actrice tout à trac. Les exigences des producteurs nous semblent ridicules. Deux personnes sont mortes, alors... Et vous savez quoi ? enchaîna-t-elle en fourrant sa perruque dans son sac. Au diable, les cachotteries ! Je suis Marlo Durn.

Elle gratifia Eve d'un sourire étincelant et se dirigea vers l'escalier roulant.

Armée de ces données supplémentaires, Eve fonça jusqu'à la salle de conférences. McNab engloutissait la dernière bouchée d'un beignet lorsqu'elle y pénétra.

Peabody se détourna du tableau, arrondit les yeux.

— Nom d'un chien, Dallas !

— Convaincue ?

— Vous plaisantez ? Le schéma est là. Sous notre nez. Il tue les gens.

— Ce n'est pas une manie, intervint McNab, mais plutôt une sorte de hobby. À moins qu'il n'y ait eu d'autres victimes qui n'ont aucun lien avec lui. Qu'entre deux, il assassine des inconnus.

— Possible, admit Eve. Mais selon moi, il s'agit tout simplement d'un moyen de régler ses problèmes. Parfois on renvoie des gens, parfois on met fin à un partenariat. Parfois, on tue.

— C'est ignoble, assena Peabody. S'il avait le profil type du tueur en série, on pourrait au moins dire qu'il agit par contrainte. Mais quand plusieurs années s'écoulent entre deux crimes, c'est...

— Un confort.

— Quand je pense que j'étais si excitée qu'il m'ait proposé une figuration !

— Nous l'épinglerons, promet McNab.

— Et maintenant, je veux un beignet, décréta Peabody.

— J'ai pris ton préféré, fourré à la crème et recouvert de sucre glace, claironna McNab en le lui tendant.

Elle mordait dedans avec gourmandise quand Whitney fit son

apparition.

— Commandant, le salua Eve. Merci d'être venu.

— J'ai eu l'impression que c'était urgent. Ce sont des beignets ?

Incapable de parler puisqu'elle avait la bouche pleine, Peabody opina vigoureusement.

— Les inspecteurs Peabody et McNab ont jugé que l'occasion s'y prêtait, expliqua Eve.

— Quand ne s'y prête-t-elle pas ? riposta Whitney en s'emparant d'un beignet à la confiture saupoudré de paillettes multicolores.

Le tableau attira son attention avant qu'il n'y goûte. Il examina les données sans mot dire, puis :

— Neuf morts ?

— Oui, commandant. Voire davantage, mais ces dates, ces circonstances, je peux les vérifier. J'attends le D^r Mira, le capitaine Feeney et le substitut du procureur afin de vous présenter mes hypothèses et mes conclusions.

— Entendu. Kyung se joindra à nous à 9 heures. Je peux avancer l'horaire si nécessaire.

— J'espère que non.

Whitney hocha la tête.

— Quel merdier.

En effet, songea Eve. Elle se réfugia dans un coin tandis que Feeney entra, se ruait sur les beignets, puis en dégustait un en considérant le tableau. Mira et Reo, le substitut du procureur, arrivèrent ensemble, et Eve entendit des bribes de leur conversation à propos de chaussures en soldes.

Elle patienta tandis que chacune s'attardait devant le tableau, puis que Mira acceptait la tasse de thé que Peabody lui proposait. Jugeant que le moment était venu de commencer, Eve s'avança jusqu'au tableau.

— Les éléments que nous détenons, mon intime conviction et un taux de probabilité de 73,8 % indiquent que Joël Steinburger a tué les neuf individus figurant sur ce tableau. Les mobiles demeurent encore obscurs, mais commençons par Bryson Kane : la victime et le suspect étaient âgés respectivement de vingt et vingt et un ans. Le suspect était menacé de renvoi pour absentéisme et mauvaises notes. D'après les archives, la situation ne s'est guère améliorée. Pourtant, quatre semaines plus tard, il s'est retrouvé sur le tableau d'honneur.

— Tu le soupçonnes d'avoir triché, devina Feeney.

— Oui. Je pense qu'il a payé la victime, excellent élève, pour qu'il rédige ses dissertations et lui file un coup de main pour les examens. Soit la victime a voulu arrêter, soit elle a exigé davantage d'argent. Ils se sont disputés et le suspect l'a poussé dans l'escalier. Les notes du suspect ont connu une chute vertigineuse dans les trois semaines qui ont suivi le décès de son colocataire. À l'époque, on a mis cela sur le compte de l'émotion due au décès de son camarade. Je n'y crois pas une seconde. Il avait éliminé sa source, point à la ligne. Il devait en trouver une autre.

— Quelles sont vos preuves ? s'enquit Reo.

— Une analyse de ses relevés bancaires, des entretiens avec ses autres colocataires, ses professeurs, des étudiants. Deuxième victime, enchaîna-t-elle : L'arrière-grand-père aisé et influent de sa fiancée, patron du suspect. À sa mort, l'arrière-petite-fille – qui avait épousé le suspect – a reçu un héritage conséquent. On note à partir de ce moment que le suspect collectionne les femmes.

— Tricheur un jour, tricheur toujours, commenta Feeney. Il trompe l'épouse, Grand-papa le découvre et l'envoie paître.

— C'est ce que je pense, oui, confirma Eve. Le suspect se retrouve avec une épouse richissime, un poste élevé au studio et la possibilité d'hériter à son tour. Troisième victime.

Eve poursuivit son exposé, jonglant avec les données et les théories, répondant aux questions, réaffirmant les chronologies.

— Vu la longueur de la période étudiée, déclara Reo, il faudrait un miracle pour pouvoir recouper toutes ces informations, localiser et interroger toutes les parties impliquées. Sans compter qu'au fil des ans les souvenirs et les impressions s'estompent.

— Il s'en sort parce que ses crimes s'étaient dans le temps et qu'il change de méthode. Neuf personnes, voire plus, sont mortes parce que Joel Steinburger en a décidé ainsi. Parce qu'il voulait l'argent, le sexe, la célébrité ou la réputation qu'il ne méritait pas. Elles sont mortes parce qu'il voulait accéder sans effort au tapis rouge, aux médias, au sommet d'une industrie prestigieuse. Il voulait susciter l'envie et profiter au passage de tous les à-côtés, l'argent, encore et toujours, et le sexe.

— J'aurais tendance à aller dans votre sens, Dallas, reconnut Reo. Mais si vous avez mis à jour un mode de fonctionnement – logique et convaincant –, vous n'avez pas de preuves.

— Nous les obtiendrons.

— Où en êtes-vous concernant sa culpabilité dans les homicides Harris et/ou Asner ?

— J'approche du but. Donnez-moi un mandat pour perquisitionner son domicile, son bureau, son véhicule. Et un autre pour confisquer et analyser ses appareils électroniques.

— Vous voulez aussi que je vous offre un poney, pendant que vous y êtes ? rétorqua Reo. Quel motif invoquer ? Le juge et n'importe quel avocat digne de ce nom – et croyez-moi, Steinburger s'entourera d'un escadron entier – vous démontreront que nombre de sexagénaires peuvent avoir eu des liens avec neuf décès au cours de leur vie. Qu'une seule de ces affaires a été désignée comme un homicide pour lequel un individu a été inculpé. J'aurai beau supplier un juge de se pencher sur le dossier, de voir ce que vous voyez, ce que je vois moi-même, vous n'obtiendrez pas vos mandats.

— Vous n'allez même pas tenter le coup ? s'indigna Eve.

— Bien sûr que si. J'ai autant envie que vous de mettre cette ordure à l'ombre jusqu'à la fin de ses jours. Mais vous n'aurez pas vos mandats.

Eve se mit à aller et venir devant le tableau.

— Je parlerai à votre patron, dit Whitney à Reo, et je solliciterai autant de juges que nécessaire. Docteur Mira, avez-vous des choses à dire sur tout ceci ?

— Oui, commandant.

— Auparavant, interrompit Eve, que penseriez-vous d'un mandat pour la surveillance de ses transmissions ? Cet homme est mon principal suspect dans deux enquêtes en cours. Je peux d'ores et déjà écarter plusieurs des personnes présentes sur les lieux lors de la mort de Harris. J'ai un dôme entrouvert, des mégots de cigarettes aux herbes assaisonnées de Zoner, un témoignage selon lequel le suspect avait une aversion pour la fumée. Le dôme était fermé, le mécanisme défaillant. Le suspect l'ignorait. Il l'a ouvert pour aérer la rotonde, mais n'a pas réussi à le refermer complètement après avoir tué Harris.

— Une mise sur écoute me paraît possible, avoua Reo. Par ailleurs, je travaillerai avec le procureur sur le suicide Pearlman. Si votre contact peut nous ressortir les dossiers, peut-être serons-nous à même de revenir en arrière, maintenant que nous disposons de ce compte secondaire. Toutefois, si la mise sur écoute ne donne rien à court terme, nous aurons du mal à la maintenir une fois qu'il aura quitté New York.

Reo tourna les yeux vers le tableau.

— Je veux y croire mais, sincèrement, il faudrait des années pour réunir toutes les preuves.

— Il sévira de nouveau, avertit Mira. Cette fois, il n'attendra pas plusieurs années. Il a tué deux fois en deux jours. C'est une nouvelle forme de pouvoir. Il a assassiné Asner avec une brutalité inouïe. On avait envahi son intimité. Il a réagi par la violence, puis il a emporté et, du moins le supposons-nous, détruit tout ce qui le concernait. Mais Asner ne sera pas le dernier. Si Valerie a été rémunérée ou récompensée pour lui avoir fourni un alibi, elle représente désormais une menace. Il voudra se débarrasser d'elle et je crains qu'il n'agisse rapidement. Pour reprendre complètement le contrôle, il doit mettre fin à ce chapitre.

Mira dévisagea Eve.

— Il est plus dangereux maintenant qu'il a la sensation de ne pas tout maîtriser. Il est organisé, donc il prendra le temps de planifier. Il est égoïste et trouvera le moyen de justifier ses actions le cas échéant. Il est impitoyable. Tout ce qui risque d'empiéter sur son confort, son succès ou son ambition doit être supprimé. Il a tué pour satisfaire ses besoins pendant quarante ans. Il est devenu un homme puissant, respecté, riche et célèbre. Pour lui, tuer revient à payer un homme pour le faire.

— Simple business, renchérit Eve.

— Exact. Par ailleurs, c'est un geste extrêmement personnel. Des amis, des maîtresses, des ex-épouses. Vous découvrirez peut-être qu'il a eu une liaison avec Harris à une époque. Seules deux de ses proies n'appartenaient pas à son cercle intime.

— Et il s'est littéralement déchaîné sur elles.

— Avec elles, il pouvait se lâcher. À mon avis, quand vous interrogerez les ex-épouses et les maîtresses, elles vous avoueront – si elles sont honnêtes – qu'il avait une préférence pour les relations sexuelles agressives et les jeux de rôles. La violence, toujours. Leur ôter la vie lui donne l'impression de tout contrôler, mais en même temps il est poussé par le besoin de les éliminer lorsqu'il se sent menacé.

— Il ne va pas être content quand on va le jeter en cellule. Obtenez-moi un mandat, ajouta Eve à l'intention de Reo. N'importe lequel.

On frappa un coup bref à la porte et Kyung entra.

— Voulez-vous que j'attende dehors ? s'enquit-il.

— Non, vous tombez à pic, répondit Eve. Si tout le monde peut rester encore quelques minutes, j'ai une petite idée à vous soumettre. Prenez donc un beignet, ajouta-t-elle à l'adresse de Kyung en indiquant la boîte en carton.

19

— Vous allez devoir organiser une nouvelle conférence de presse, expliqua Eve à Kyung.

Après une brève inspection de rassortiment proposé, ce dernier sélectionna un beignet classique et le rompit en deux.

— Je le crains, en effet.

— Mais pas avant que Reo ait obtenu un mandat et que la DDE ait mis en place une écoute électronique.

— Ma foi, je vous trouve bien conciliante, s'étonna Kyung.

— J'espère pouvoir en dire autant de vous. J'annoncerai une avancée dans l'affaire qui pourrait conduire à une arrestation imminente.

— Excellente nouvelle, approuva Kyung en la dévisageant. Si elle est vraie.

— L'avancée est réelle. Selon moi. L'arrestation dépendra de la réaction du tueur.

Eve pivota vers Whitney.

— Avec votre permission, bien entendu, commandant.

— Je vous suis, répondit celui-ci. Vous pensez que votre suspect, poussé par la panique ou la curiosité, prendra contact avec quelqu'un suite à la diffusion de cette nouvelle ?

— Il voudra connaître les éléments dont nous disposons et savoir s'ils risquent de jeter une ombre sur lui. Au lieu de sa rencontre avec Asner, il prétend avoir passé la soirée en compagnie d'une jeune femme. Je pense qu'il a acheté cet alibi. Les enchères pourraient monter si elle décide de renégocier les termes du marché.

— Ils pourraient en discuter face à face, argua Feeney. Sans passer par un communicateur ou un ordinateur.

— Exact. Mais j'ai déjà quelqu'un qui va affronter le suspect face à face. Nadine excelle dans l'art d'inciter les gens à raconter des faits qu'ils n'avaient pas prévu de dévoiler. Le moindre dérapage fera pencher la balance en notre faveur. J'aimerais la convoquer, commandant. Non seulement parce qu'elle a un intérêt particulier dans cette affaire, mais parce que j'ai la certitude qu'elle ne divulguera aucune information sans mon feu vert. Surtout quand j'aurai accepté – à contrecœur – de lui accorder un entretien exclusif dans son émission en échange de son aide et de sa discrétion.

— Il est habile, commenta Mira. Personne ne peut vivre comme il a vécu, commettre de tels actes pendant quarante ans sans être un maître de la manipulation. Nadine possède ce même don, elle aussi. Et vous, Eve. Vous savez pertinemment que Steinburger lui mentira.

— Oui. Mais à propos de qui ? Quand il saura que nous sommes sur le point de démasquer le coupable, il s'empressera de jeter le discrédit sur quelqu'un d'autre. Le nombre de suspects est limité. Pour se sentir en sécurité, il n'hésitera pas à dénoncer l'un des siens, en mentant ou en déformant la vérité. Plus il s'engouffrera dans cette voie, plus les chances qu'il dérape augmenteront.

— Il pourrait tuer un membre de son entourage, avertit Mira. Et maquiller la scène en un suicide dû à la culpabilité.

— En effet, nous devons anticiper cette possibilité. J'y travaille.

Kyung leva la main.

— Excusez-moi. Je ne suis pas inspecteur mais ai-je bien vu ce que j'ai cru voir ? fit-il en désignant le tableau.

— Cette information ne doit pas quitter cette pièce, se contenta de répondre Eve.

— Je comprends. Évidemment. Mais... avez-vous effectivement relié neuf meurtres à Joël Steinburger ? L'un des producteurs les plus respectés et célébrés de l'industrie du cinéma ?

— Miser sur les bons films ne l'empêche pas d'être un assassin, répliqua Eve. Et je suis sur le point d'entacher sa réputation.

— Quel scoop ! Les médias vont se ruer sur la nouvelle – et sur vous, lieutenant.

— Cela semble vous réjouir.

— Chacun son boulot.

— Absolument.

De la salle de conférences, Eve se rendit directement à son bureau pour joindre Nadine.

— La dame du bateau ? demanda-t-elle à Peabody.

— Elle habite à Tribeca avec son compagnon.

— Contactez-la. Qu'elle nous rejoigne à son yacht. Exécution, Peabody. Ah ! Nadine, bonjour, enchaîna Eve. J'aimerais vous voir.

— J'ai un trou cet après-midi aux alentours de...

— Immédiatement.

— Dallas, je suis au beau milieu d'un...

— Croyez-moi, le jeu en vaut la chandelle.

— Vraiment ? Plus que de finaliser une interview exclusive d'Isaac McQueen en attendant son transfert dans un pénitencier hautement sécurisé, hors-planète ? Entretien que je compte rajouter à ceux des jumelles Jones, de la demoiselle que McQueen et sa complice ont enlevée au centre commercial et de toutes celles libérées par un flic novice à New York, il y a douze ans. Une émission spéciale de six heures, en trois parties. Un coup de maître.

— Tant mieux pour vous. Et si je vous proposais de quoi écrire un nouveau bouquin et susciter l'intérêt du tout-Hollywood ?

— Où ? Quand ?

— La marina Land Edge, Battery Park. Ne quittez pas...

Eve jeta un coup d'œil à Peabody qui revenait. Celle-ci articula : « Dans une heure. »

— Dans deux heures, dit Eve en reprenant la communication. Ne soyez pas en retard.

Elle raccrocha.

— Indépendamment des bouquins et des films, c'est une affaire incroyable, commenta Peabody* En devenant flic, je n'aurais jamais imaginé être confrontée à un cas pareil. Comment a-t-il pu... pendant quarante ans ? C'est...

— Déprimant, trancha Eve. On aurait dû l'arrêter depuis longtemps. Si un flic avait regardé à droite plutôt qu'à gauche, en haut plutôt qu'en bas, posé une question de plus, peut-être serait-il déjà en cage.

— Oui. Certaines personnes réussissent à échapper à la justice ou à se glisser entre les mailles du filet uniquement parce qu'on manque de preuves. Mais, c'est... Quarante ans, Dallas ! Regardez-moi ce tableau, cet étudiant... il était plus jeune que moi. Il ne vieillira

jamais, il n'obtiendra jamais son diplôme, il ne tombera jamais amoureux. Il serait assez âgé aujourd'hui pour être grand-père, mais non, il aura toujours vingt ans.

— Pensez à lui. Gravez son visage et son nom dans votre mémoire, Peabody, et rappelez-vous qu'il est mort à cause de Joël Steinburger.

— Nous veillerons à ce qu'il ne recommence plus jamais.

Le communicateur d'Eve bipa.

— Dallas.

— McHone. J'ai eu de la chance, j'ai retrouvé le carton contenant les pièces à conviction, le dossier de l'enquête et les appareils électroniques. Après avoir parlé avec vous, ça m'a obsédé, du coup, j'ai creusé.

— Je vous suis redevable. Écoutez, de notre côté, on avance. Si vous pouviez m'expédier le tout, notre chef de la DDE et son expert consultant civil surdoué pourraient mettre le nez dans les ordinateurs. Quant à moi, j'aimerais jeter un coup d'œil au dossier de l'enquête et au reste.

— Si vous découvrez quelque chose qui me permette d'assurer à la veuve de Pearlman que son mari n'était ni un lâche ni un voleur, nous serons quittes. J'ai de la paperasse à remplir pour vous envoyer tout ça, mais je m'en occupe au plus vite.

— Je peux vous soulager d'une partie de ces tâches. Je demande à mon commandant de se charger du côté administratif et je vous envoie un transporteur. Si je peux vous être utile en quoi que ce soit, sergent-inspecteur McHone, n'hésitez pas.

— Comptez sur moi.

— Peabody, mettez Whitney au parfum, enchaîna Eve dès qu'elle eut coupé la communication. Je règle le problème du transport.

Sur le point de solliciter Connors, elle tressaillit, grimaça, effectua un aller-retour de son bureau à sa fenêtre. Elle s'en voulait de le déranger chaque fois qu'elle avait besoin de quelque chose qu'il pouvait lui procurer.

Pour finir, ravalant son amour-propre, elle appela Summerset.

— Lieutenant ?

— Il me faut une navette ultrarapide pour emmener deux officiers du Département de Police en Californie et les ramener avec des documents confidentiels à New York.

— Je vois. Donnez-moi la destination exacte et le lieu de départ.

— C'est tout ?

— Je suppose que vous êtes pressée. Par conséquent, oui, cela me suffit.

— Bien, marmonna-t-elle, sur ses gardes.

Elle lui transmet tous les renseignements nécessaires.

— Entendu. Envoyez vos hommes à l'embarquement munis d'une pièce d'identité et d'une autorisation signée dans trente minutes.

— Une autorisation signée par qui ?

— Vous-même, lieutenant, nos navettes étant toujours à votre disposition. Et si vous décidez de les accompagner, cette formalité devient inutile.

— Non, je n'irai pas. Ils seront là dans une demi-heure. Merci, ajouta-t-elle, non sans mal, après un silence.

— De rien.

Summerset disparut de l'écran et Eve plissa le front. Comment aurait-elle pu deviner que ce serait si facile ? Si elle l'avait su, elle aurait contacté elle-même le transporteur. Cela dit, Summerset serait sans doute plus rapide.

— Dallas ?

— Quoi ?

Distraite, elle tourna la tête, et découvrit Reo sur le seuil de son bureau.

— Vous avez votre mandat, annonça cette dernière. J'ai prévenu Feeney.

— Parfait. On lance la machine.

— Vous n'avez pas envie de me l'entendre dire, je sais, mais vous aurez beaucoup de chance si vous réussissez à le faire parler.

— Il dira peut-être quelque chose qui nous mènera à autre chose. C'est un processus, Reo.

— Un processus qui pourrait durer des années – voire l'éternité – si vous voulez l'accuser des meurtres passés. N'auriez-vous pas intérêt à vous concentrer sur les deux que vous avez déjà ?

— Je suis capable de poursuivre deux objectifs à la fois. Un étudiant, une femme enceinte, un mari et père, un vieil homme, une femme assez intelligente pour le quitter, un type qui se contente de faire son métier. Qui dois-je délaisser ?

— Aucun d'entre eux. Mais si vous parvenez à l'inculper pour les homicides Harris et Asner, il ne reverra plus jamais la lumière du jour. Il n'a qu'une vie, Dallas, et il la finira en prison.

— Je m'en contenterais s'il ne s'agissait que de lui. À cause de lui, sept personnes ont quitté cette terre prématurément. Avez-vous regardé les photos ?

— Oui. Je sais. Je sais, Dallas. J'aimerais qu'il paie pour chacune d'entre elles. Mais en attendant, ce serait bien pour Harris et Asner qu'on l'épingle, en espérant pouvoir rendre justice aux autres au fil du temps.

— Non. Je veux le mettre en miettes. Pour l'ensemble.

— Mira est inquiète. L'avez-vous senti, vous aussi ? Elle craint qu'il ne trouve le moyen de braquer les projecteurs sur quelqu'un d'autre. Ou pire. Nous devons à tout prix éviter qu'il ne tue de nouveau.

— À présent, je sais comment il fonctionne. J'ai un train d'avance sur lui.

— Tenez-moi au courant. Et si vous me fournissez des preuves, je me mettrai en quatre pour obtenir vos mandats de perquisition.

— Vous pourriez essayer maintenant.

Reo secoua la tête.

— Si j'essaie maintenant, j'essuierai un refus. Et si j'essuie un refus, j'aurai d'autant plus de mal à gagner ma cause plus tard.

Cela tenait la route, même si c'était contrariant.

— Quand Peabody et moi avons visité le plateau, avant tous ces événements, expliqua Eve, ils tournaient une scène où une jeune femme substitut du procureur accompagne deux flics au domicile d'Icove. Quand ils découvrent un corps, le substitut tombe dans les pommes.

— Zut ! Ils ont inclus cet épisode dans le film ? s'exclama Reo, mortifiée. C'était mon premier corps. Ça aurait pu arriver à n'importe qui.

— La chute de l'actrice était très gracieuse.

— Cela vous a amusée, devina Reo, les yeux étrécis.

— Je n'ai pas trouvé ça nul, assura Eve. Et si je ne m'abuse, vous vous êtes bien rattrapée. Vous avez fait preuve d'efficacité.

— Un fragment de preuve et je recommencerai, promit Reo avec un soupir.

— Préparez-vous ! fit Eve en attrapant son manteau.

— Ô mon Dieu ! s'écria Reo avec ravissement.

— Quoi ? C'est mon manteau qui vous excite ?

— Il est... délicieux.

— Interdiction de le lécher ! Je vous permets de le toucher. Une seule fois.

— Mmm ! Quelle merveille !

Eve fonça dans la salle commune.

— Peabody, avec moi, lança-t-elle. Reo, vous allez l'avoir, votre fragment.

Le vent soufflait. La journée était assez belle et les touristes en profitaient, déambulant dans le parc, s'entassant sur les ferries à destination de Liberty Island. Les plates-bandes étaient encore fleuries, les couleurs commençant à prendre des teintes automnales.

Dans leurs stands, les vendeurs arnaquaient sans vergogne les promeneurs, leur proposant au prix fort hot dogs au soja, souvenirs, guides, communicateurs et appareils photos jetables.

Eve scruta la marina où des centaines de bateaux dansaient sur l'eau.

La zone réservée aux particuliers était clôturée afin de décourager les badauds, les vandales en puissance et les voleurs, mais elle n'avait rien d'infranchissable. Cela dit, ceux qui pouvaient s'offrir une place dans ce port avaient sûrement équipé leur yacht somptueux de systèmes de sécurité tout aussi somptueux.

— Voilà Violet Holmes, annonça Peabody en indiquant d'un signe de tête la femme qui se dirigeait vers le portail.

Elle portait une veste coquelicot impeccablement coupée sur un jean aux poches ornées d'un fin galon or et un chemisier à rayures rouges. Elle avait autour du cou une écharpe imprimée qui voletait derrière elle dans la brise. Une casquette bleu marine coiffait ses courts cheveux argentés.

— Inspecteur Peabody. Et vous, vous devez être le lieutenant Dallas, ajouta-t-elle en leur offrant une poignée de main ferme. J'ai déjà l'impression de vous connaître après avoir lu le livre sur l'affaire Icove et suivi les reportages sur K. T.

— Vous la connaissiez ? s'enquit Eve.

— Fort peu. Je vis désormais à New York et je ne me rends qu'occasionnellement sur la côte Ouest. Je suis ravie de vous rencontrer toutes les deux, mais j'ai du mal à comprendre en quoi le Simone peut vous intéresser.

— Le bateau, expliqua Peabody à Eve.

— En hommage au rôle qui m'a apporté la gloire. Vous êtes trop jeunes, mais c'est « Simone » qui a lancé ma carrière. Ce yacht a maintenant dix ans et j'en tire toujours autant de plaisir.

— En parlant de vos débuts dans la profession, Joël Steinburger a-t-il l'habitude de payer une actrice débutante vingt mille dollars ?

— Pardon ?

— C'est juste l'un de ces détails qui vous sautent à la figure au cours d'une enquête de routine. Vingt mille dollars virés sur votre compte – nouvellement ouvert – le 18 juillet 2029. Était-ce une pratique habituelle ?

— Pas du tout, et c'est ce qui fait de Joël un être exceptionnel. Je m'en souviens bien puisqu'il s'agissait de Simone. Le personnage. Je tenais absolument à le jouer. J'ai préparé mes auditions pendant des jours, avoua-t-elle avec un petit rire. À l'époque, je mangeais, je dormais, je respirais Simone. Mais si Joël voulait m'engager, ses associés, eux, avaient des réticences. Je n'étais pas assez belle, pas assez sophistiquée... Sensuelle... Sexy. J'en passe et des meilleures.

— Vingt mille dollars ont changé cela ?

— Vous n'imaginez pas à quel point. Joël a déboursé cette somme de sa poche, il a pris ce risque. Il m'a encouragée à solliciter l'un des consultants les plus réputés en matière de relooking. J'étais au septième ciel. Une fois satisfaite de ma nouvelle image, j'ai repassé une audition. Et j'ai décroché le rôle. Je suis redevable à Joël.

— Avez-vous été amants ?

— Un peu plus tard. Brièvement. Je trouve vos questions bizarres.

— Je m'en doute. En voici une autre. Vous qui vous rappelez si précisément cet incident, vous devez vous souvenir de ce que Joël vous a demandé en retour.

— D'obtenir le rôle.

— Une petite faveur qu'il vous aurait demandée à peu près à la même époque, insista Eve.

— Je ne vois pas le rapport avec mon bateau.

— Il y a toutes sortes de détails à éclaircir.

— Ma foi, oui, cela me revient. Je lui ai rendu un petit service. Toutefois, je n'ai jamais eu l'impression qu'il s'agissait d'un échange en contrepartie de l'argent qu'il m'avait avancé.

— Soyez plus précise.

— Joël voulait faire une surprise à son épouse. Us venaient d'apprendre qu'elle était enceinte de leur premier enfant. Il souhaitait se rendre dans leur villa au Mexique pour veiller aux préparatifs d'une grande fête. Je devais simplement, le cas échéant, affirmer qu'il avait assisté à ma première réunion avec le consultant, prévue le soir même. D'ailleurs, il était avec nous durant les deux premières heures. Ensuite, il a dû nous quitter pour prendre son avion.

— Voilà qui clarifie ce point. Merci. Quand la police vous a interrogée, j'imagine que vous vous en êtes tenue à cette version.

— Oh ! s'écria Violet en plaquant la main sur son cœur. L'overdose d'Angelica Caulfield. Je saisis mieux le lien avec la police, à présent. Quelle tragédie ! Quel gâchis !

— Vous avez bel et bien été interrogée par la police ?

— Les flics avaient parlé à Joël. D'après les rumeurs, il avait une liaison avec Angelica. En toute franchise, je ne compte plus le nombre de fois où l'on m'a acoquinée avec de parfaits inconnus. Ce sont les aléas du métier.

— Vous avez donc répondu que Joël Steinburger était avec vous et le consultant.

— Oui. Germain – le consultant – était présent lors de cet entretien de routine. Il a confirmé spontanément que Joël était bien avec nous. Du coup, moi aussi. Cela semblait plus facile.

Elle marqua une pause, soupira.

— Je n'y ai pas repensé depuis des années, mais avec le recul, je me rends compte que nous avons peut-être eu tort. Certes, les médias auraient révélé le voyage impromptu de Joël au Mexique, la surprise aurait tourné court. Ça n'a pas été le cas et Lana est tombée

des nues. La fête était extraordinaire. Ma première grande soirée, murmura Violet avec un sourire mélancolique.

— L'effet de surprise n'entrant plus en ligne de compte, cela vous ennuerait de rectifier le tir – pour les archives ? s'enquit Eve.

— Ah ! Euh..., non, bien sûr. Si c'est vraiment nécessaire.

— Par souci de rigueur, répliqua Eve d'un ton désinvolte. Nous verrons cela plus tard. En attendant, pouvons-nous visiter le Simone ?

— Avec plaisir. Ponton numéro 6. Mon chiffre porte-bonheur.

— Êtes-vous montée à bord ces derniers temps ?

— Pas depuis deux semaines. J'étais à Baltimore pour le tournage d'une nouvelle série. Je ne suis rentrée qu'hier après-midi à New York.

— Qui d'autre y a accès ?

— Phillip – Phillip Decater. Nous cohabitons depuis deux ans. Mais il ne l'a jamais piloté ; il n'a pas le pied marin – c'est son seul défaut. Il était avec moi à Baltimore.

— Vous emmenez vos amis en balade, je suppose ?

— Les amis, la famille. Quand c'est possible. Où voulez-vous en venir ?

— Peut-être nulle part. Avez-vous un moyen de savoir si votre bateau a été utilisé en votre absence ?

— Si vous pensez que quelqu'un a pu « l'emprunter », j'en doute. Il faut franchir le portail, la sécurité de la timonerie et, pour finir, décoder le système de démarrage. Après s'être donné tant de mal, pourquoi ne pas filer jusqu'en Nouvelle-Écosse et le revendre ?

— D'accord. Mais imaginons tout de même que quelqu'un l'ait emprunté, vous avez les moyens de le savoir ?

— Oui, car le journal de bord numérique aura enregistré la dernière sortie, les coordonnées, le temps écoulé.

— Ah bon ?

— C'est mon nouveau joujou, admit Violet avec un petit rire. Phillip me l'a offert pour mon anniversaire le mois dernier. Je n'en ai pas vraiment besoin, mais il sait combien j'aime le Simone. Et j'adore les gadgets.

— Peut-on vérifier ledit gadget ?

— Pourquoi pas ? Suivez-moi. Les placards sont toujours pleins, enchaîna Violet. Puis-je vous offrir une boisson ?

— Non, merci.

— Que c'est beau ! s'exclama Peabody un instant plus tard. Je n'y connais rien en bateaux, mais en boiseries, en revanche... Celles-ci sont magnifiques.

— Teck récupéré, précisa Violet. Nous recevons beaucoup à bord pendant l'été. Nous pouvons coucher huit personnes.

Elle gravit un escalier étroit, déverrouilla une porte en verre. L'espace dans lequel elles pénétrèrent ressemblait à un poste de pilotage ultramoderne, mais la barre était ancienne. Et la vue sur le port, spectaculaire.

Eve s'efforça d'ignorer les mouvements du sol sous ses pieds.

— Voici les gadgets, annonça Violet en se dirigeant vers la droite. Un sonar, très pratique pour traquer les bancs de poissons ou même les baleines si l'on s'éloigne suffisamment de la côte. Diverses chaînes météo mondiales. Enfin, cerise sur le gâteau, le journal de bord numérique.

Elle alluma un écran, cita son nom ainsi que celui du yacht.

— Phillip a programmé la fonction vocale, histoire de rire. Afficher journal de bord, ordonna-t-elle. Comme vous pouvez le constater, nous sommes très peu sortis depuis... Tiens ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Est-ce que je lis bien ? intervint Eve. Le bateau a quitté la marina cette nuit à 1 h 16. Retour un peu plus d'une heure plus tard, à 2 h 02. Parcours : 2,25 miles nautiques. C'est la vitesse moyenne ?

Violet ôta sa casquette, se passa la main dans les cheveux ;

— Oui, en nœuds. Je suis abasourdie.

— Ces chiffres, ce sont les coordonnées ? Sa destination ?

— Oui, oui. Nom de nom. La sécurité de la marina va m'entendre. Si un employé s'est permis d'emprunter le Simone, cela lui coûtera cher.

— Vous devriez peut-être faire le tour du bateau, suggéra Peabody. Histoire de vous assurer que rien n'a disparu.

— Mon Dieu. Oui, bien sûr. Bon sang !

Tout en regagnant le pont, elle sortit son communicateur. Eve l'entendit dire :

— Phillip, quelqu'un s'est servi du Simone. Non, non, pas de dégâts. Je suis avec la police.

— Le suspect n'était pas au courant pour le nouveau gadget, supputa Eve. Il savait probablement que Violet était à Baltimore. Il savait surmonter tous les obstacles, démarrer.

— Ils ont été amants, chuchota Peabody. Elle a menti autrefois pour le couvrir lors d'un interrogatoire officiel.

— D'après moi, elle était jeune, reconnaissante, naïve. Elle se sentait redevable envers lui parce qu'il lui avait prêté de l'argent, parce qu'il l'avait pistonnée pour le rôle. Je suis convaincue de sa sincérité : elle s'est confiée à nous sans la moindre hésitation.

Peabody jeta un coup d'œil vers l'entrée de la timonerie.

— Il n'avait aucune raison de la mettre en garde, renchérit-elle. Elle ne s'attendait sûrement pas que l'on revienne là-dessus tant d'années plus tard. Elle a paru étonnée mais pas effrayée.

— Elle a probablement modifié les mesures de sécurité depuis leur liaison. Elle vit depuis deux ans avec ce Phillip. Mais Steinburger a pu monter à bord entre-temps. C'est un ami et il possède lui aussi un bateau.

Eve sortit, Peabody sur ses talons, puis descendit l'escalier, et descendit encore en entendant un remue-ménage sous le pont.

— Tout semble en place, annonça Violet, qui se tenait dans la kitchenette. Je me prépare un Bloody Mary. Je suis furieuse ! Phillip arrive. C'est un homme sur qui l'on peut compter.

— Vous avez dit que vous étiez les deux seuls à pouvoir accéder au Simone. Mais en cas d'urgence ? Les gens de la sécurité ont sûrement des passe-partout.

— Oui, c'est vrai. J'avais oublié.

— Vous avez dit aussi que vous receviez souvent à bord. Peut-être que certains de vos amis ou des membres de votre famille connaissent les codes.

Violet but une gorgée de cocktail.

— Possible. Mais ce sont des proches. S'ils voulaient utiliser le yacht, ils se seraient adressés à moi. Ils n'auraient pas rôdé en pleine nuit dans la marina alors qu'il leur suffisait de me contacter pour obtenir une autorisation.

— Vous est-il arrivé de recevoir des membres de l'équipe ou du casting du film sur l'affaire Icove ?

Violet abaissa son verre.

— Vous pensez que cet incident a un lien avec le meurtre de K. T. Harris ? Je... j'ai besoin d'air.

Elle se précipita sur le pont. Eve lui accorda une minute de répit avant de l'y rejoindre avec Peabody.

— Avez-vous organisé une soirée pour eux ?

— Connie et moi sommes amies. J'adore Roundtree. Andréa et moi sommes assez copines aussi, maintenant que nous ne sommes plus en compétition pour certains rôles.

Elle s'assit, sirota son Bloody Mary.

— J'avais eu l'occasion de rencontrer Julian et je l'avais trouvé charmant. Quant à Joël, vous savez déjà que nous avons eu une liaison autrefois. Nous sommes restés amis. Phillip et moi les avons tous reçus à la fin du mois d'août. Il y avait aussi K. T., Marlo Durn, Matthew Zank – et quelques autres. Un groupe restreint est resté dormir. Connie

et Roundtree, Joël, Andréa... Nous possédons tous un bateau, nous sommes tous marins. Mais je ne vois toujours pas le rapport avec...

— Certains d'entre eux sont-ils revenus depuis cette réception ?

— Hum, murmura Violet en se frottant le front. Quand on travaille sur un projet, on n'a guère de temps à consacrer aux festivités. Connie et moi avons déjeuné sur le pont le mois dernier, il me semble. Nous sommes restées au port. Ah, oui ! J'ai prêté le Simone à Joël il y a quelques semaines. Il cherchait un bateau à louer pour chouchouter quelques financiers. Je lui ai aussitôt proposé le mien.

— Vous lui avez donc transmis les codes.

— Certainement. J'avais l'intention de les changer, par principe. Mais j'ai été tellement accaparée par cette nouvelle série que j'ai oublié. Et puis, j'insiste, ni Joël ni les autres n'auraient eu la moindre raison de partir en douce au beau milieu de la nuit.

— Je pinaille, la rassura Eve. Merci pour votre coopération. Avant de partir, puis-je faire une copie de votre journal de bord numérique ?

— Je vous en prie. Vous ne devriez pas aussi prélever quelques empreintes ?

Eve lui sourit.

— Le document suffira. Puisque nous sommes là, si nous en profitons pour rectifier votre fameuse déclaration.

— Est-ce vraiment indispensable ? Cela remonte à trente ans.

— Ce n'est qu'une formalité. Peabody, occupez-vous de la copie pendant que je me charge de la déclaration.

Quand elles eurent terminé, elles laissèrent Violet ruminer sur son Bloody Mary et quittèrent le bateau.

— Peabody.

— Je sais : expédier le document à la police portuaire, coordonner avec eux une expédition sur le lieu de dépôt, y dépêcher une équipe de plongeurs.

— Au plus vite, insista Eve. Nous avons notre premier fragment et, en prime, la rectification de Violet Holmes concernant l'alibi de Steinburger le soir du décès de Caulfield.

— Il avait tout prémédité. Organisé le rendez-vous avec le consultant – oui, je vais vous le dénicher –, choyé la jeune actrice avide de succès.

— Qui était probablement amoureuse de lui, ajouta Eve. Reo sera contente. Si nous parvenons à localiser le lieu du dépôt, ce sera encore mieux. Nous obtiendrons enfin nos mandats de perquisition.

— Ce journal de bord numérique est une aubaine.

— La chance sourit depuis trop longtemps à Joël Steinburger. Si nous n'avions pas eu ce gadget, nous aurions trouvé autre chose, une consommation anormale de carburant, par exemple. Bref... Envoyez deux uniformes quadriller la marina à la recherche d'éventuels témoins oculaires. Je veux que la DDE vérifie la sécurité du portail. Violet s'est servie d'une carte-clé et d'un code pour entrer. Voyons comment Steinburger s'y est pris.

— Tout de suite. Tiens ! Voilà Nadine.

— Je vois, oui.

— J'espère que je ne me suis pas déplacée pour rien, attaqua celle-ci bille en tête. Je suis submergée de boulot. J'ai dormi à peine trois heures la nuit dernière et j'ai englouti deux viennoiseries archi sucrées pour mon petit-déjeuner parce qu'elles étaient sous mon nez. Et maintenant, je suis ici alors que je devrais être en train de peaufiner mes questions pour ce salaud de McQueen.

— Une promenade dans le parc vous ferait du bien. Peabody, je compte sur vous. Vous nous rattraperez dès que vous aurez fini.

— Je n'ai pas le temps pour une foutue promenade ! aboya Nadine.

Mais Eve s'éloignait déjà.

— Oh ! Si j'en avais le courage, je lui botterais volontiers les fesses.

— Croyez-moi, vous ne regretterez pas la balade, la rassura

Peabody. Le jeu en vaut largement la chandelle.

20

L'avantage d'un parc en pleine ville, songea Eve, c'était que la nature y demeurait relativement civilisée. La faune se bornait aux écureuils, pigeons, agresseurs et inévitables pronostiqueurs de fin du monde – invariablement plus miteux que les écureuils.

Les fleurs lui plaisaient assez. Quelqu'un avait pris la peine de les planter plutôt que de les laisser jaillir de la terre quand tout le monde avait le dos tourné. Au gazouillis d'oiseaux et bourdonnements d'insectes suceurs de sang répondait le réconfortant fond sonore de la circulation.

— Pas question d'arpenter Battery Park avec ces chaussures, décréta Nadine.

Eve jeta un coup d'œil à ses escarpins à talons rouille mouchetés d'or.

— Pourquoi les porter si vous ne pouvez pas marcher avec ?

— Il y a une différence entre la marche et la randonnée, riposta Nadine.

Elle se laissa choir sur un banc, croisa les jambes et les bras.

— De quoi s'agit-il et pourquoi devons-nous à tout prix en discuter de vive voix ? Mon emploi du temps est explosé, à présent.

— Vous ne le regretterez pas.

Nadine fixa Eve d'un regard méfiant.

— Avez-vous la moindre idée du travail que représente une série de cette envergure ? La programmation, les voyages, l'écriture, la conception, le choix de ma garde-robe ? Sans compter que c'est moi qui assure tous les entretiens, la préparation des questions, l'organisation, la narration. Et en plus, je suis productrice déléguée. Alors...

— À propos de producteurs, l'interrompt Eve d'un ton neutre en s'asseyant près d'elle. J'aimerais que vous convainquiez Steinburger d'accepter une interview. Vous lui demanderez ce qu'il pense du meurtre de Harris, ce qu'il ressent à figurer parmi les suspects, comment lui et les autres font face à ce décès tout en poursuivant le tournage. Vous voyez le genre.

— Vous m'apprenez mon métier maintenant ? C'est le comble ! s'emporta Nadine. Je le jure devant Dieu, je crois bien que je vais vous botter les fesses.

— Avec ces chaussures ? railla Eve. Vos chevilles se briseront comme des brindilles.

— Écoutez, Dallas, les médias se sont tous rués sur cette affaire. Steinburger et ses copains s'en tiennent à la ligne dictée par le studio. Ils sont en état de choc, bouleversés, terrassés par le chagrin, mais le spectacle continue. Je les ai tous rencontrés officiellement. Si vous êtes sur une nouvelle piste et que je peux l'exploiter, parfait. Sinon, ce ne seront que des redites jusqu'à ce que vous me fournissiez de nouvelles infos. Sauf si vous m'annoncez que Steinburger en personne est monté sur ce toit et a tué Harris.

— C'est confidentiel.

Nadine étrécit les yeux.

— C'est une blague, Dallas ? Vous me faites traverser la moitié de la ville, vous sous-entendez que vous soupçonnez l'un des producteurs les plus respectés de l'industrie du cinéma d'avoir éliminé une de ses actrices les plus rentables, si capricieuse soit-elle, et vous voulez que je garde cela pour moi ?

— Absolument. Sans quoi, vous partez de votre côté, juchée sur vos talons, et moi, du mien, dans mes boots neuves et archi confortables.

— Qu'est-ce que vous pouvez m'énervier !

Nadine examina les boots d'Eve avec une moue boudeuse.

— Elles sont belles.

Eve étira les jambes.

— Elles vont bien avec le manteau, je suppose, dit-elle.

— Ne me parlez pas de ce manteau. Il devrait être à moi. J'en apprécierais la coupe et la souplesse bien plus que vous.

— Je l'aime beaucoup, assura Eve. Bon, on continue à parler chiffons ou on passe aux choses sérieuses ?

— Merde. Je...

— Une seconde !

Eve se leva, s'approcha d'un type maigre en blouson et pantalon informes. Elle l'agrippa par le bras.

— Toi et moi savons que cette femme est une idiote de porter son sac de cette manière.

— C'est quoi, votre problème ? aboya-t-il en la repoussant.

Eve resserra son étreinte.

— Elle est stupide et sa copine aussi. Elles débarquent probablement du fin fond du Wisconsin. Leur voler leurs sacs ne servira qu'à ternir l'image de notre ville.

Il ricana, brandit le poing.

— Foutez-moi la paix ou j'appelle les flics.

— Je suis flic, crétin. Je suis assise là-bas et je t'observe en train de cibler tes proies. C'est insultant.

— C'est quoi, ce délire ? rétorqua-t-il avant d'ajouter d'un ton gaignard : Je me balade, c'est tout.

— Rends-nous service à tous les deux. Balade-toi ailleurs.

Eve le relâcha et il détala comme un lapin, à l'opposé des deux dames éventuellement originaires du Wisconsin qui se promenaient le sac pendant au bout de la main.

Eve rejoignit Nadine.

— Désolée pour cette interruption. Où en étions-nous ?

— Comment avez-vous su que c'était un voleur à la tire ?

— Il épie ces deux touristes depuis plusieurs minutes, l'œil rivé sur leurs sacs, en se demandant s'il fait d'une pierre deux coups, répondit Eve, avant de poursuivre dans la foulée : Si vous voulez savoir ce que je sais, prononcez les mots magiques.

— Bordel.

— Ce n'est pas ça.

— D'accord, mais j'espère que le jeu en vaut la chandelle. Cela restera confidentiel. Je vous écoute.

— Outre Harris et A. A. Asner, Steinburger a tué au moins sept autres personnes. Plus, selon moi, mais pour l'heure nous nous en tenons à ce chiffre. Il sévit depuis quarante ans.

Nadine cligna des yeux une fois, lentement.

— Joël Steinburger. Lauréat de l'Academy Award, honoré par le Kennedy Center, fondateur de *Big Bang Productions*... Joël Steinburger, assassin depuis quatre décennies ?

— En commençant par un colocataire du temps de l'université et en terminant, si j'ai mon mot à dire, par Asner.

— Nom d'un chien ! Vous en êtes sûre ? Évidemment, sinon vous ne me le diriez pas. Seigneur !

Elle bondit de son siège, effectua quelques allées et venues en vacillant sur ses escarpins.

— C'est énorme. Énormissime ! Une histoire monstrueuse. Godzilla. De quoi écrire un deuxième best-seller qui deviendra forcément un film, vu le lien avec Hollywood.

— Quand je pense que seulement neuf individus, plus ou moins, ont dû mourir.

— Accordez-moi une minute, voulez-vous ? J'ai du mal à me retenir de danser le mambo tellement je suis excitée. *Joël Steinburger : producteur criminel*.

— Je vous propose de réfléchir au titre une fois que nous

l'aurons enrhumé.

Nadine se rassit.

— D'accord, je me calme. J'aurais sans doute moins jubilé si je l'avais apprécié. J'en avais très envie. Cet homme produit un film adapté de mon livre et j'admire son travail. Mais je l'ai trouvé flagorneur, irritable et plutôt collant. C'est un tâteur de fesses, expliqua Nadine. Il se la joue « amicale » mais je n'étais pas dupe. Je me suis donc tenue à distance.

— Le sexe et l'argent sont ses principaux moteurs, ainsi que le besoin d'exercer le pouvoir. Tâter les fesses des femmes n'est qu'une façon parmi d'autres de montrer que c'est lui le chef.

— Vous êtes remontée jusqu'à un colocataire du temps de ses études supérieures ?

— Nous pensons que celui-ci rédigeait ses devoirs, ou lui en vendait moyennant finances, ou encore, qu'il avait découvert la supercherie. Steinburger l'a poussé dans l'escalier. La thèse de l'accident maquillé est plausible, mais il suffit de creuser un peu pour constater, au fil des ans, un taux anormalement élevé de morts dans son entourage. De surcroît, j'ai un témoin qui est revenu officiellement sur sa déclaration concernant l'alibi de Steinburger pour le soir où Angelica Caulfield a succombé à une overdose.

— Angelica Caulfield. Nom de nom ! Vous le soupçonnez d'avoir tué Angelica Caulfield.

— J'en ai la certitude. Il ne me reste plus qu'à le prouver. Et ce n'est pas tout.

Eve lui résuma rapidement ses découvertes tandis que Peabody s'approchait avec un cornet géant de pop-corn. Elle en jeta distraitement à un écureuil. Aussitôt, ce dernier fut cerné par une horde de copains.

— Peabody ! s'exclama Eve d'un ton de reproche.

— Il avait l'air d'avoir faim.

— Maintenant, il est devenu un escadron, et voilà les forces aériennes qui s'y mettent.

Les pigeons fondirent sur les rongeurs.

— Jetez-moi ça avant qu'ils n'organisent l'attaque, ordonna Eve. J'ai l'impression que celui-là est armé.

Dépitée et vaguement terrorisée, Peabody se faufila entre la masse d'écureuils et de pigeons, et fila avec ses pop-corn.

— C'est son côté Free Age, marmotta Eve.

— On a spéculé depuis des années sur la disparition de Caulfield et la paternité du bébé qu'elle portait, reprit Nadine. Pendant tout ce temps... Mais vous n'avez aucune preuve. Du moins, pas encore. Sans quoi, vous ne vous confieriez pas à moi.

— Avant de jouer les fées marraines avec la faune de ce parc, Peabody a contacté la police portuaire. Ils vont dépêcher des plongeurs sur le site. Nous allons retrouver du matériel électronique. Nous avons des pistes sérieuses. Je peux l'enterrer jusqu'au cou et je le ferai. Autres éléments : le dôme entrouvert et son aversion pour la fumée.

— Ça, je peux vous le confirmer. Marlo et moi avons grillé une cigarette dans sa loge un jour en révisant une scène. Il est passé une heure plus tard. Il a réagi comme si on avait brûlé des déchets nucléaires.

— Nous allons traquer les témoins de tous les meurtres en question. Je devrais recevoir le dossier sur le suicide Buster Pearlman à mon retour au Central. Cet après-midi, nous donnerons une conférence de presse. J'annoncerai que, sur la base de nouvelles informations, nous explorons une voie et espérons procéder très vite à une arrestation.

— Vous voulez essayer de l'enfumer ?

— Il va s'inquiéter, tenter de chercher à quel moment il a pu commettre une erreur. Destabilisé, il en commettra d'autres. Mira craint – et je suis de son avis – qu'il n'élimine l'un des membres de l'équipe de tournage dans le seul but de détourner l'attention. Ce ne serait pas la première fois.

— L'associé, murmura Nadine. En somme, vous voulez que je lui mette la pression en insistant pour l'interviewer.

— S'il acceptait, on vous équiperait en conséquence.

— Une seconde...

— Pour votre propre protection, Nadine. Il pourrait décider que c'est vous qu'il faut éliminer.

— N'importe quoi ! Pourquoi moi ? Nous nous connaissons à peine. Je ne me suis rendue sur le plateau que trois ou quatre fois et à de rares réunions ou séances de lecture.

— Harris vous harcelait pour obtenir des modifications. Elle était prête à déformer la vérité pour gagner en visibilité à l'écran.

— Je n'irai pas jusqu'à parler de harcèlement, mais...

— Elle a lourdement insisté auprès de Roundtree, et de Steinburger, qui ne serait que trop heureux de nous raconter avoir arbitré une dispute entre K. T. et vous – après s'être débrouillé pour vous clouer le bec à tout jamais. Harris critiquait votre travail. Elle vous considérait comme une journaliste et non pas une scénariste.

— Elle n'a jamais... pas exactement. D'ailleurs, je n'aurais pas cédé.

— Cependant, elle s'en est prise à vous le soir du dîner. Ivre, prétentieuse, insultante. Peut-être même vous a-t-elle bousculée. Vous vous êtes défendue. Vous n'aviez pas l'intention de la tuer mais la situation a dérapé.

— Hé !

— À présent, vous êtes rongée par la culpabilité. Vous cherchez à gérer votre malaise en vous lançant à fond dans un autre projet. Nous avons beau être amies, je flaire quelque chose, je ferai mon boulot. Cette idée vous est insupportable. Le scandale, la pression, la peur de finir derrière les barreaux. Résultat, vous optez pour la solution de facilité en mettant fin à vos jours.

— Certainement pas. Vous savez pertinemment que jamais je ne me suiciderais. Quant à vous, vous jureriez de venger ma mort, le cas échéant, tout en ravalant vos larmes devant mon magnifique et élégant cadavre.

— N'exagérons rien. Le problème, c'est que Steinburger ne nous

connaît pas suffisamment, vous et moi, pour savoir que jamais je n'avalerais votre suicide. Il pourrait vous considérer comme une proie commode.

— Je comprends. Mais je ne suis pas la seule.

— En effet. Toutefois, dans la mesure où je n'ai aucune envie de passer du temps à venger votre mort et à ravalier mes larmes, pourquoi prendre le moindre risque ? Nous vous équiperons.

— J'obtiendrai le rendez-vous et j'irai avec un micro caché à condition que vous m'accordiez un face-à-face en exclusivité d'une heure dans mon émission.

Eve grogna pour la forme.

— Ce n'est pas une affaire de scoops et de taux d'audience, Nadine. Il s'agit d'arrêter un assassin qui, non content d'échapper à la justice pendant toutes ces années, en a largement profité.

— Si ce n'était pas une affaire de médias, vous ne me demanderiez pas un coup de main. Vous avez besoin de nous. J'accepte de jouer votre jeu, acceptez de jouer le mien en échange.

Elle extirpa un carnet du fond de son sac, prit quelques notes.

— J'aurais aussi besoin de votre collaboration pour le livre que j'écirai ensuite, reprit-elle. Afin de me documenter, je vais mettre mes compétences – qui sont considérables – sur les autres meurtres. Et je partagerai mes découvertes.

Elle rangea son carnet, gratifia Eve d'un sourire félin.

— Vous savez aussi bien que moi qu'il faudra réunir nos forces pour récolter les preuves nécessaires, acheva-t-elle.

Eve fixa la pointe de ses boots, l'air renfrogné, puis :

— Entendu. Marché conclu. Mais vous devrez l'interviewer aujourd'hui. Après la conférence de presse.

— Parfait. Je savais que nous finirions par tomber d'accord mais je suis ravie d'avoir passé ce moment en plein air avec vous, déclara Nadine en se levant. J'assisterai à la conférence. Dès que j'ai calé un rendez-vous avec Steinburger, je vous préviens.

Eve la regarda s'éloigner, puis partit à la recherche de Peabody afin de s'assurer qu'elle n'avait pas été dévorée par les écureuils.

De retour au Central, Eve dépêcha deux uniformes au studio avec une convocation pour Valerie.

— Si elle refuse de venir, nous nous déplacerons, expliqua-t-elle à Peabody, mais je préfère que l'entretien se passe ici. Une audition formelle, un peu intimidante – avant la conférence de presse. Nous l'avertirons que nous nous apprêtons à diffuser une annonce sous peu.

— Nouvelle qu'elle s'empressera de répandre au studio, devina Peabody.

— Je tiens à ce qu'elle parvienne aux oreilles de Steinburger. Je veux qu'on le surveille, qu'on le file dès qu'il quittera les lieux.

— Baxter et Trueheart ?

— Oui, s'ils sont disponibles. En civil. Mettez-les au parfum. J'alerte Feeney et la DDE au sujet de l'équipement de Nadine et je fais part de nos avancées au commandant.

Eve consulta sa montre.

— Tâchons de savoir où en sont les plongeurs.

Ce ne fut pas long. Eve appela Kyung, commença à parcourir le dossier rapatrié de Californie de toute urgence, puis sourit en lisant le SMS de Peabody – Valerie, la responsable des relations publiques de Big Bang Productions, était dans la maison.

Quelques accessoires faisaient toujours bon effet, décida Eve en rassemblant une pile de documents qu'elle coinça sous son bras. Elle traversa la salle commune.

— Où est-elle ?

— Salle d'interrogatoire A, lui répondit Peabody.

— Allons-y. Pas la peine de prendre des gants, ajouta-t-elle

tandis qu'elles gagnaient ladite salle. Nous avons quelques points à éclaircir afin de pouvoir fournir aux médias des informations sûres. Quand je la pousserai dans ses retranchements, sentez-vous libre d'afficher un air compatissant.

— Excellent entraînement avant ma scène de figuration. Preston vient de m'adresser un message. J'ai une réplique : « C'est la police. » Je pourrais la prononcer comme une simple déclaration. Ou alors, « C'est la police ! » avec un zeste d'inquiétude. Et si j'optais pour l'interrogatif ? « C'est la police ? »

— Je comprends votre dilemme.

— Je veux que ce soit bien. Et si j'y mettais un soupçon d'hésitation : « C'est... la police ! » Ma famille est aux anges. McNab sera à mes côtés et c'est à lui que je m'adresserai. Nous formerons un couple.

Eve poussa la porte.

— Mademoiselle Xaviar, fit-elle en saluant Valerie d'un signe de tête.

Elle mit en marche son appareil, cita les noms des personnes présentes.

— Merci d'être venue, poursuivit-elle sans laisser à Valerie le loisir de s'exprimer. Nous vous avons déjà cité vos droits. Souhaitez-vous que je vous les répète ?

— Non, mais j'ignore pourquoi vous m'avez convoquée.

Eve s'assit, étala ses dossiers.

— Dans la vie réelle, contrairement au cinéma, une enquête sur un meurtre implique beaucoup de répétition et de routine. Je souhaite revoir avec vous quelques points figurant dans votre précédente déclaration afin de m'assurer que nous disposons d'un témoignage précis de votre version des faits.

— Ma version ?

— Cinq personnes assistent au même événement. Chacun le rapporte selon sa propre sensibilité.

— Vous allez demander à tout le monde de revenir ?

Eve ne répondit pas ; elle se contenta d'ouvrir un dossier.

— Puis-je vous offrir à boire avant que l'on commence, Valerie ? s'enquit aimablement Peabody.

— Non. Je veux en finir. Nous sommes très occupés en ce moment.

— Nous aussi, riposta Eve d'une voix glaciale. Nous jonglons avec deux homicides et subissons la pression de ces médias dont vos associés et vous êtes si friands.

— Nous donnons une nouvelle conférence de presse aujourd'hui, intervint Peabody avec enthousiasme. Nous avons du nouveau et espérons procéder rapidement à une arrestation.

— Peabody.

— Désolée, lieutenant. Mais Valerie connaît le milieu, elle sait comment il fonctionne. Dallas hésite toujours à abattre ses cartes, ajouta Peabody à l'intention de Valerie. Mais les huiles veulent le buzz.

— Bien sûr. Vous avez donc démasqué celui qui a tué K. T. ?

— Nous...

— Peabody ! glapit Eve. Nous ne sommes pas ici pour discuter des détails confidentiels et officiels de cette affaire. Peu importent les huiles.

— Je pourrais peut-être vous aider, hasarda Valerie. C'est mon domaine et...

— Nous avons tout ce qu'il nous faut, coupa Eve en sortant une tablette d'un dossier. Vous avez déclaré avoir été assise à cet endroit pendant la projection chez Roundtree le soir du meurtre de K. T. Est-ce exact ?

— Euh...

Valerie se pencha pour étudier le plan qu'Eve avait créé.

— Oui, il me semble. J'étais vers le fond, à droite.

— D'après vous, ai-je bien placé les autres ?

— Je n'y ai pas prêté attention, mais je me rappelle avoir vu Marlo et Matthew s'installer là où vous les avez inscrits. Roundtree était devant, avec vous et votre mari. Joël était derrière moi, Julian aussi. Oui, j'ai l'impression que cela correspond.

— Vous avez aussi affirmé n'avoir vu personne sortir pendant la projection.

— Je persiste et signe.

— Vous étiez à l'arrière, sur la droite. La pièce derrière les portes était faiblement éclairée. Quand on les ouvrait – et nous savons qu'elles l'ont été à plus d'une reprise puisque la victime, l'assassin, Nadine Furst et Connie Burkette ont quitté la salle, la lumière devait forcément vous gêner. Pourtant, vous n'avez rien remarqué ?

— Comme je vous l'ai précisé auparavant, je travaillais. C'est pourquoi j'avais choisi de m'installer là. Peut-être un siège plus loin. Je ne m'en souviens plus.

— Lequel ? Celui-ci ? fit Eve en posant le doigt sur l'écran. Celui-là ?

— Je n'en suis pas sûre.

— Vous n'en êtes pas sûre, s'étonna Eve, le regard froid. Pourtant, lors de votre déposition initiale, vous l'étiez.

— Je ne me doutais pas qu'un détail de ce genre pouvait avoir une telle importance.

— Vous ne saviez pas que de l'endroit où vous étiez assise – si vous l'étiez –, voir quelqu'un sortir, sortir vous-même était important dans une enquête pour meurtre ?

— Je ne suis pas sortie, articula Valerie d'une voix où perçait la panique. Julian ou Joël m'auraient vue. Ils étaient derrière moi.

— Vous en êtes certaine ?

— Oui.

— Mais vous ne vous rappelez plus où vous étiez assise. Vous

pouvez m'indiquer où se trouvaient deux autres personnes – ainsi que la victime, lors de votre précédente déclaration –, mais pas vous.

— J'étais là, assena Valerie en pointant le doigt sur le plan.

— Maintenant vous en êtes certaine ?

— Oui.

— Et pourtant, vous n'avez jamais été gênée quand les portes s'ouvraient.

— Non.

— C'est curieux car j'ai effectué une reconstitution en m'asseyant à cet endroit, et moi, ça m'a gênée.

— De toute évidence, vous êtes plus observatrice que moi, ou plus sensible aux variations de lumière.

— Ce doit être cela. Vous n'oseriez pas me mentir.

Valerie masqua difficilement son affolement.

— Je n'ai aucune raison de mentir.

— Vous avez une carrière. Je parie qu'elle compte beaucoup pour vous. Je continue : vous avez confirmé votre présence au domicile de Joël Steinburger au moment du meurtre de A. A. Asner. Vous maintenez ?

— Bien sûr.

— Simple vérification. Ni vous ni M. Steinburger n'avez quitté ce lieu avant le lendemain matin.

— Non.

— Vous en êtes certaine parce que vous étiez ensemble pendant tout ce temps.

— Nous avons travaillé jusqu'à près d'1 heure du matin. J'ai dormi dans la chambre d'amis et nous nous sommes mis d'accord pour continuer dans la matinée.

— Combien vous rapportent ces heures supplémentaires ?

— Pardon ?

— Je me demande ce que vous gagnez en échange de ces longues heures de travail.

— J'exerce un métier qui demande de la flexibilité et implique des horaires lourds et inhabituels. Je ne vois pas en quoi cela peut vous intéresser.

— Les flics sont curieux. Je suis curieuse, et je m'interroge : sont-ce ces longues heures de travail qui vous ont valu un virement sur votre compte de cinquante mille dollars de la part de M. Steinburger, hier matin ?

— Quoi ? s'insurgea Valerie. Vous avez examiné mes relevés bancaires ? De quel droit...

— J'ai tous les droits. Il s'agit d'un meurtre. Qu'avez-vous fait pour obtenir ces cinquante mille dollars, Valerie ?

— Mon boulot ! Joël est exigeant et je suis consciencieuse. Les suites du décès de K. T. ont engendré un surcroît de travail. Il m'a versé une prime.

— Mais vous venez de dire que votre métier implique des horaires lourds et inhabituels.

— En effet.

— Combien de primes de cinquante mille dollars avez-vous reçues ? Car à moins de les avoir empochées en espèces, ce qui signifie que vous n'avez pas payé d'impôts sur ces sommes, je n'ai rien relevé de comparable au cours des deux dernières années.

— Vu les circonstances, Joël a dû estimer que je méritais une récompense, je suppose.

Elle détourna les yeux.

— Vous n'avez qu'à lui poser la question.

— C'est mon intention. Couchez-vous de nouveau avec lui, Valerie ?

— Pas du tout ! Je ne suis pas obligée de m'allonger sur le

canapé de mon employeur pour avancer dans ma carrière.

— Vous avez couché ensemble autrefois.

— Ça n'avait aucun rapport. Ce n'était qu'un moment d'égarement de sa part et de la mienne. Notre aventure s'est terminée avant notre venue à New York.

— Tant mieux pour vous. À propos d'avancement, j'ignore quelle mouche m'a piquée mais j'ai contacté votre hôtel. Vous disposez désormais d'une suite VIP. Sacré progrès, non ?

— J'avais besoin de plus d'espace et de confort. Pour mon boulot.

— Sans oublier le service personnalisé, la salle de gym et l'ascenseur privé.

— J'avais besoin de plus d'espace, s'entêta Valerie. La production a approuvé ma requête.

— Peabody, savez-vous ce que je flaire ?

— Eh bien...

— Un dessous-de-table. Non seulement les flics sont curieux, mais en plus, ils sont suspicieux et cyniques.

— Je n'ai rien à me reprocher. Je suis venue ici de mon plein gré mais je ne suis pas obligée de rester et de subir vos insultes.

— Quelle impression cela fait-il de s'occuper des relations publiques de personnes qui gagnent... combien ? Dix fois plus que vous ? Davantage ? Des personnes qui ont droit à toutes les attentions pendant que vous vous escrimez dans l'ombre afin de les présenter sous leur meilleur jour. Et dont vous couvrez ensuite les erreurs, les bêtises, les caprices. Les péchés, les crimes.

— Je fais ce que je fais, et avec talent. Je suis au service de lune des maisons de production les plus réputées du pays. Je dirige une équipe de six personnes et je suis en rapport direct avec l'une des icônes de notre business.

— L'icône vous a-t-elle demandé de mentir pour elle, Valerie ? Ou pour quelqu'un d'autre ?

— Vous avez ma déposition. Je n'ai rien à ajouter.

— Sans commentaire, en somme. Vous êtes libre de partir, mais nous nous reverrons. Très bientôt. Pour l'heure, j'ai une conférence de presse à préparer. Des conseils ?

— Les vacheries sarcastiques passent mal à l'écran.

Eve sourit intérieurement tandis que Valerie sortait.

— Fin de l'audition. Je suis une vache sarcastique.

— Sans commentaire, ironisa Peabody.

— Cette fille est une menteuse terrifiée qui ne sait plus où donner de la tête. Elle ne va pas tarder à dénoncer Steinburger. Je parie que la DDE va l'entendre avant qu'elle n'ait atteint le hall de l'immeuble.

— Nous avons peut-être mis sa tête sur l'échafaud, Dallas.

— S'il la tue, l'avancement et le fric n'en paraîtront que plus louches. S'il est intelligent, il la gardera en vie, confirmera sa version de la prime et du besoin d'espace. Mais on garde un œil sur elle.

— Comment ?

Eve s'empara de son communicateur.

— Ici Dallas. Connie, j'ai un service à vous demander.

— Lequel ?

— Joignez Valerie, donnez-lui rendez-vous. Peu importe où. Occupez-la avec votre mari jusqu'à la fin de la journée.

— Entendu. Puis-je savoir pourquoi ?

— Vous pouvez poser la question, mais je ne vous répondrai pas.

— C'est agaçant, mais elle me serait bien utile cet après-midi. Les costumes-cravates du studio veulent que je prononce quelques mots à la cérémonie en hommage à K. T. Ils confient ! l'éloge à Mason. Entre ça et... Bref. Quand voulez-vous que je la contacte ?

— Tout de suite.

— Tout de suite ?

— Tout de suite. Et motus. Je vous rappelle plus tard.

— Mais...

Eve coupa la communication.

— Valerie ne peut rien refuser à Connie – une actrice vedette, la femme du réalisateur. L'hommage tombe à pic.

— Vous avez confiance en elle ? Connie ?

— Plus ou moins mais, dans la mesure où elle n'a tué ni l'une ni l'autre de nos victimes, je ferai avec, décida Eve. Allons lâcher notre bombe sur le public qui ne se doute de rien, ajouta-t-elle après avoir vérifié l'heure.

Son communicateur bipa.

— Dallas.

— Steinburger vient de recevoir un message de Xaviar, annonça Feeney. Elle ne semble guère dans son assiette.

— Pas possible.

— Elle t'a traitée de tous les noms.

— Aïe ! J'ai mal.

— Je t'envoie une copie de la transmission.

— Merci. Pour l'heure, un résumé suffira.

— Au sujet de ton agressivité ? Ou la grossièreté suffira ?

— Raconte-moi plutôt la partie où elle confie à Steinburger que j'ai mis le nez dans ses finances.

— Ah, ça ! Tu as un sacré culot de fouiller dans ses affaires, de remettre en cause ses conditions de logement à l'hôtel, d'essayer de l'effrayer. Mon avis ? Tu n'as pas essayé, tu as réussi. Steinburger l'a cuisinée. Il voulait un récit détaillé de votre conversation. Je ne

reviens pas dessus puisque tu étais présente. Il lui a dit qu'elle n'avait pas à s'inquiéter. Il l'a rassurée, cajolée, remerciée pour sa discrétion et sa loyauté. Quand elle lui a appris que tu t'apprêtais à annoncer une arrestation imminente en conférence de presse, il l'a interrogée de nouveau. Ensuite, il l'a mise en attente sous prétexte d'un appel entrant. Mensonge.

— Il avait besoin d'un moment pour se ressaisir.

— Je le pense. Elle a patienté soixante-treize secondes. Quand il a repris la communication, il était parfaitement calme. Pas de souci, ils agissaient tous deux pour le mieux et, une fois l'affaire tassée, il saurait la récompenser.

— Elle est tombée dans le panneau ?

— Elle l'a remercié, puis lui a déclaré qu'elle retournait à l'hôtel travailler. Elle a promis de suivre la conférence et de rédiger une réponse officielle pour le studio.

— Elle va être très occupée dans les heures qui viennent, expliqua Eve. Et hors d'atteinte. Tiens-moi au courant. Nous affrontons la presse dans quelques minutes.

— Je ne t'envie pas.

Feeney raccrocha. Levant les yeux, Eve vit que Peabody s'était immobilisée, son propre communicateur à la main. Son visage se fendit d'un large sourire tandis qu'elle le rangeait dans sa poche.

— Les plongeurs remontent du matériel électronique. Dès réception, la DDE lancera une recherche sur les numéros de série. Cerise sur le gâteau, l'un d'entre eux a eu de la chance : il est tombé sur un communicateur rouge gravé des initiales K. T. H.

— On l'a, Peabody. Prévenez Reo. Dites-lui qu'elle a son putain de fragment et qu'elle se grouille de nous procurer nos mandats.

21

Face aux journalistes, Eve joua le jeu à fond. Elle n'eut aucune difficulté à paraître vaguement agacée ni à montrer des signes

d'impatience. À force de répéter en boucle : « À ce stade, nous ne sommes pas en mesure de vous fournir de détails », elle était carrément exaspérée. D'autant qu'elle avait d'autres chats à fouetter : contacter l'équipe de plongeurs, harceler Reo, obtenir ses mandats afin de gâcher complètement la journée de Steinburger.

Et le reste de sa vie minable.

Pourvu que ses déclarations lui donnent une indigestion !

— J'insiste, une fois de plus. Notre enquête avance. Grâce aux nouvelles informations dont nous disposons, nous sommes sur le point de procéder à une arrestation. Mais « sur le point » ne suffit pas. Par conséquent, maintenant que je vous ai dit tout ce que j'étais libre de vous dire, ma partenaire et moi allons nous remettre au travail.

Elle s'éloigna du pupitre et jeta un coup d'œil à Nadine.

Tandis que plusieurs reporters s'escrimaient à brailler des questions, Nadine se leva et lui adressa un discret signe de tête.

En se dirigeant vers la sortie, la journaliste sortit son communicateur.

— Elle contacte Steinburger, confia Eve à Peabody. Nous aurons besoin de connaître le lieu du rendez-vous. Dès que nous aurons nos mandats, nous commencerons par là où il n'est pas. Inutile de lui mettre la puce à l'oreille pour l'instant.

— Il pourrait envoyer paître Nadine.

— Elle ne se laissera pas faire. C'est un vrai furet. Quant à lui, il ne pourra pas se réfugier derrière Valerie puisqu'elle est occupée. Il n'osera jamais l'arracher à Connie au risque de passer pour une mauviette. Il ne peut pas se permettre de paraître faible ou stupide.

— Selon moi, il est les deux, répliqua Peabody. Mais voilà quelqu'un qui n'est ni l'un ni l'autre, ajouta-t-elle.

Eve regarda Connors approcher.

— Il lui arrive parfois d'être stupide, murmura-t-elle. Ne lâchez pas les plongeurs, Peabody. Un fragment de plus incitera peut-être Reo à se bouger les fesses.

— Lieutenant, inspecteur. Vous êtes bien élégantes, commenta Connors. Jolies bottes, Peabody.

— Ne l'encourage surtout pas. Nous n'aurions jamais dû choisir ce rose, marmonna Eve.

— Au contraire. C'est charmant.

Incapable de s'en empêcher, Peabody pivota gracieusement.

— Je les adore.

— Servez-vous-en pour marcher, Peabody, grommela Eve. Les plongeurs.

— Je les adore, répéta Peabody.

Elle gratifia Connors d'un sourire avant de s'éloigner.

— Charmant, grogna Eve. Charmant ne rime pas avec flic, et elle a menacé de les porter tous les jours. D'ailleurs, elle les a portées tous les jours cette semaine.

— Je suis toujours heureux quand on apprécie mes cadeaux. Je me suis rendu disponible car j'éprouve un intérêt tout personnel pour cette affaire.

— La vieille excuse.

— J'ai pensé que Feeney aurait une mission intéressante à me confier.

— Il a mis les communicateurs de Steinburger sur écoute. Nadine va le convaincre d'accepter une interview. Mieux encore, nous avons récupéré les appareils électroniques de Pearlman. Je compte sur la DDE pour remonter dans le temps et, partant du compte dissimulé que tu as déniché, établir un lien entre le détournement de fonds et Steinburger.

— Tu vois ? De quoi amuser tout le monde. J'aimerais creuser côté finances. Et toi ?

— J'attends que Reo me procure mes mandats. Ensuite, je fouillerai le domicile, le véhicule et le bureau de cette ordure jusqu'à ce que je trouve de quoi l'enfermer pour l'éternité.

— Mettre le nez dans ses affaires personnelles – encore plus amusant.

— Tu as de l'expérience en la matière, admit-elle. Tu pourrais nous être utile.

— Mon but dans l'existence.

— Si je te mets sur les ordinateurs de Steinburger, cela soulagera Feeney. De toute façon, c'est ce que tu préfères. Ensuite, tu n'auras qu'à approfondir la piste Pearlman.

— Son disque dur contient sûrement des données sur le compte de B. B. Joël. Après tout, un homme se doit de veiller sur son argent.

— Sans doute.

Tout en entraînant Connors vers la salle de conférences, elle lui résuma la situation. Ils s'immobilisèrent devant le tableau de meurtre et l'étudièrent en silence.

— C'est à la fois efficace et effroyable, observa-t-il.

— Je dois le remettre à jour. Nous avons découvert le bateau.

Elle rajouta cette information, expliqua à Connors où elle en était.

— Mais tu n'as toujours pas de quoi l'arrêter, constata-t-il.

— En effet. Je ne peux pas prouver qu'il a emprunté le yacht. Je ne peux que démontrer qu'il en avait les moyens, connaissait les codes d'accès. Je ne peux pas prouver qu'il a soudoyé Valerie. Je ne peux que présenter le virement.

— Mais le puzzle commence à prendre forme.

— Pièce après pièce. En ce qui concerne Valerie, elle ne va pas tarder à craquer. Pour l'heure, elle se protège, elle réfléchit. À ce qu'il y a de mieux pour elle. Si j'en sais un peu plus sur Steinburger, si j'évoque la possibilité de l'inculper pour complicité, elle le trahira dans la seconde.

— Crois-tu qu'il ait l'intention de l'éliminer ?

— Absolument. Mais pas tout de suite. Ce serait trop risqué.

D'ici à quelques semaines, elle sera victime d'un terrible accident ou succombera à une overdose, peu importe. Il n'osera pas pointer le doigt dans sa direction, car elle lui sauterait à la gorge tel un chien enragé. J'en déduis donc qu'elle est en sécurité. Au cas où Steinburger paniquerait, Connie fera un excellent tampon.

— Qui va-t-il impliquer, d'après toi ?

— Justement, je me pose la question. Connie ? La scène au cours du repas, la conversation en privé qui a suivi. Elle a reconnu avoir quitté la salle pendant la projection. Il ignorait que le système de fermeture du dôme était défaillant, mais cela ne suffira pas à convaincre un jury. Mais c'est un détail. Il pourrait s'imaginer que nous soupçonnons Connie d'avoir tué Asner parce que Harris l'avait recruté et qu'il avait déterré un scandale sur elle ou sur Roundtree. En outre, elle connaît la propriétaire du bateau. Oui, Connie ferait bien l'affaire, conclut Eve. De même qu'Andréa, dont nous savons qu'elle a eu des problèmes avec son filleul. Steinburger est certainement au courant. Marlo et Matthew ? Ça m'étonnerait car cela l'obligerait à les impliquer tous les deux. Trop délicat. En revanche, Julian...

— Julian, justement.

— Ivre, humilié, une erreur commise dans le passé. Il apprend qu'Asner est au courant. Il se met en colère, tue Harris, puis Asner, histoire de faire le ménage. Le hic, c'est que ce type n'a pas l'âme d'un tueur. En tout cas, il aurait été incapable de s'attaquer à Asner avec une telle violence. Et il n'est pas assez intelligent pour avoir exécuté deux meurtres en deux jours. Il aurait merdé, il se serait noyé dans la culpabilité et la terreur.

Connors posa la main sur son épaule, la frotta doucement.

— Tu dois épingler Steinburger pour eux tous. Tu pourrais le convoquer, le cuisiner. Tu pourrais faire craquer Valerie. Tu aurais de bonnes chances de clôturer les dossiers Harris et Asner.

— Possible. Mais pas sûr, convint-elle après réflexion. Pour les sept autres, je n'ai que des coïncidences et des spéculations. L'idéal serait de réussir à prouver qu'il ne s'est jamais rendu au Mexique ce fameux soir il y a trente ans.

— C'est faisable. Mais cela ne prouve pas qu'il a tué Caulfield.

— Ça ferait pencher la balance en ma faveur. Plus on est lourd,

plus les muscles et les articulations souffrent... Je ne parviendrai peut-être qu'à lui faire savoir que je sais. Lui faire comprendre que je continuerai à creuser et que je l'enterrerai. Mais avant de me contenter de cela, je vais me mettre en quatre pour le massacrer.

Elle sortit son communicateur.

— Dallas.

— J'ai vos mandats, annonça Reo. Et croyez-moi, malgré vos fragments, j'ai eu du mal. Comment aurais-je pu me douter que le juge à qui j'avais fait appel était un fan de cinéma et un grand admirateur de Joël Steinburger ? Seigneur !

— Il tournera peut-être d'autres films depuis sa cage. Je vous rappelle si j'ai du nouveau.

Elle raccrocha, adressa un sourire féroce à Connors. À

— Au boulot.

Nadine s'enfonça dans le fauteuil club du bureau de Steinburger, lui adressa un sourire professionnel et croisa les jambes. Il n'était pas enchanté par la situation mais le cachait bien. Il s'installa en face d'elle, de l'autre côté d'une table basse dominée par un joli bouquet de fleurs, son oscar exposé derrière lui.

Les mains posées sur les accoudoirs, il offrait l'image d'un responsable confronté à une situation difficile.

— Merci de me recevoir, Joël, commença-t-elle. Je sais combien vous êtes débordé. Mais c'est à cause de ce « surtout en ce moment » qu'il me paraît important – et je suis sûre que vous serez d'accord avec moi – de discuter de ce qui se passe, de ce que vous ressentez et de la manière dont vous gérez les choses. Tous les regards se tournent vers vous, le directeur de *Big Bang Productions*.

Il eut un geste d'impuissance.

— On ne peut pas ériger un mur entre le public et nous.

— En effet. Vous êtes prêt ?

— Quand vous voudrez.

— Parfait.

Elle jeta un coup d'œil vers la caméra, hocha la tête.

— Ça tourne !

— Ici Nadine Furst. Je suis avec le célèbre producteur Joël Steinburger, dans son bureau de *Big Bang Productions*, à New York. Joël, merci infiniment d'avoir accepté de nous rencontrer aujourd'hui.

— C'est toujours un plaisir, Nadine, même en ces circonstances douloureuses.

— Le meurtre de K. T. Harris a bouleversé l'industrie du cinéma, ainsi que la distribution et l'équipe de tournage de ce qui sera, malheureusement, son dernier film. Joël, vous êtes connu pour votre implication totale dans des projets tels que *La Conspiration Icove*. Je sais que K. T. et vous avez beaucoup travaillé ensemble sur son rôle. Comment allez-vous ?

— La blessure est à vif, Nadine. À vif. On nous a enlevé une actrice talentueuse, une femme exceptionnelle, une amie... d'une manière aussi inutile que tragique. C'est incompréhensible.

Il se pencha en avant, le regard humide mais intense et Nadine se demanda pourquoi il n'avait jamais tenté sa chance de l'autre côté de la caméra.

— K. T. s'était tellement investie dans ce rôle. Elle a travaillé sans relâche pour perfectionner son jeu et tirer le meilleur de ses camarades. Je commence à peine à mesurer à quel point elle va nous manquer.

— Mais le spectacle continue.

— Bien entendu. K. T. n'aurait jamais accepté qu'il n'en soit pas ainsi. C'était une professionnelle jusqu'au bout des ongles.

— Elle avait la réputation d'être difficile.

Il ébaucha un sourire empreint de tristesse.

— Nombre de nos grands artistes sont ainsi étiquetés parce qu'ils sont constamment en quête de la perfection, selon moi. Oui, cela provoque parfois des étincelles sur le plateau, mais c'est de cette lumière, de cette énergie que naît le génie.

— Pourriez-vous partager avec nous un souvenir que vous avez d'elle ?

Nadine le laissa s'exprimer, persuadée qu'il inventait son anecdote à mesure qu'il la racontait. Cependant, à sa grande satisfaction, elle constata qu'il se détendait, se libérait.

— Vous lui rendez hommage en tant qu'actrice et en tant que femme, enchaîna Nadine lorsqu'il eut terminé.

— De mon point de vue, il est indispensable de comprendre toutes les facettes des gens avec qui je travaille. Nous formons, pour un temps, une famille – ce qui signifie intimité, discordes, plaisanteries et frustrations. Je me considère un peu comme la figure paternelle. Celui qui donne le ton, qui guide. Je dois anticiper et comprendre les besoins de ma famille afin que chacun donne le meilleur de soi-même. Nous venons de perdre l'un des nôtres, brutalement, violemment. Nous sommes tous bouleversés.

— Ce n'est pas la première fois que vous faites face à la perte d'un être cher. Le fait que vous ayez déjà enduré et surmonté ce genre de perte doit vous aider en tant que figure paternelle, et par conséquent aider les autres. Je pense à la mort de Sherri Wendall, par exemple. Durant votre mariage, vous étiez l'un des couples les plus en vue de Hollywood. Et vous avez dû supporter l'un et l'autre d'être scrutés par les médias lors de votre divorce tumultueux. Vous n'étiez plus ensemble lors de son décès mais sa disparition a dû vous marquer néanmoins.

— Sherri était l'une des femmes les plus fascinantes que j'aie jamais connues – et aimées. Quant à son talent... soupira-t-il en secouant la tête. Qui sait ce qu'elle aurait accompli si elle avait vécu ?

— Vous étiez tous deux à Cannes quand elle s'est noyée. Aviez-vous fait la paix avant ce drame ?

Brièvement décontenancé, il changea de position.

— Oh ! Je pense que oui. Le grand amour va souvent de pair avec les grands conflits. Nous avons connu les deux.

— L'accident, là encore absurde, terrible. Un faux pas, une chute, la noyade. À certains égards, il fait écho au triste sort de K. T. Harris. Cela doit résonner en vous, je suppose.

— Je... l'un était un accident, l'autre, un meurtre. Mais, oui, ce sont deux étoiles scintillantes qui se sont éteintes trop tôt.

— Autre perte cruelle pour vous – pour nous tous, d'ailleurs. Angelica Caulfield. Vous étiez amis et collègues. D'aucuns prétendent que vous étiez plus qu'amis.

Nadine nota la façon dont les doigts de Steinburger se crispaient sur les accoudoirs, dont sa mâchoire se raidissait. La caméra le verrait aussi.

— Angelica était une amie très chère. Une femme perturbée. Trop fragile, je le crains, pour survivre aux besoins de son immense talent et à l'appétit du public.

— Les spéculations persistent concernant son décès – suicide ou accident – et la paternité de l'enfant qu'elle portait. Vous dites que vous étiez proches. Savez-vous dans quel état d'esprit elle était à cette période ? Vous avait-elle confié qu'elle était enceinte ?

— Non, répondit-il un peu trop sèchement, avant de se ressaisir. J'étais alors, je le crains, accaparé par ma propre existence. Mon épouse attendait notre premier enfant. Je me suis toujours demandé si j'avais été davantage... à l'écoute, moins enfermé dans mon propre univers... peut-être aurais-je perçu son désarroi. Je regrette qu'elle ne se soit pas tournée vers moi. Si elle m'avait contacté...

— Mais elle l'a fait. D'après la presse de l'époque, elle est venue vous voir quelques jours avant sa mort. Au studio.

— Oui. Oui, c'est vrai. Avec le recul... je suis obligé de m'interroger. Allait-elle mal ? Aurais-je dû sentir son désespoir ? Tout ce que je sais, c'est que je n'ai rien vu. Elle cachait bien son jeu. Actrice jusqu'au bout.

— Vous penchez donc pour la théorie du suicide.

— Je vous le répète, Angelica était une femme fragile, perturbée.

— Je ne vous pose la question que parce que, toujours selon la presse et vos déclarations à l'époque, vous proclamiez haut et fort qu'elle avait succombé à une overdose accidentelle.

Il transpirait à présent.

— Au fil des ans, une fois les plaies pansées, on y voit plus clair. Cependant, je peux vous certifier que sa disparition fut une grande perte. Et maintenant, Nadine...

— Revenons en arrière. Ces trois femmes – talentueuses et célèbres – ont toutes fait partie de votre vie d'une façon ou d'une autre. Un accident, un suicide présumé, un meurtre. Sans oublier le suicide de votre associé et ami de longue date, Buster Pearlman.

Il se raidit visiblement. Nadine garda les yeux rivés sur lui.

— Vous avez eu plus que votre lot de drames, Joël. Je pense aussi au décès accidentel de votre colocataire à l'université et, bien sûr, à celui de votre mentor, le légendaire Martin Dressler. Cela ne vous pèse pas, à la fin ?

Il marqua un silence.

— La vie est faite pour être vécue. J'ai eu la chance de connaître toutes ces personnes, de faire un métier que j'aime et qui me permet de rencontrer tant de gens merveilleux. Quand un homme a passé plus de la moitié de son existence dans cette industrie, entouré de tant d'artistes doués – avec l'ego et la vulnérabilité qui vont de pair –, les pertes sont inévitables.

— Espérons que les meurtres ne le sont pas.

— Loin de moi l'idée de le sous-entendre. Il n'empêche que dans notre société, dans notre monde, c'est une réalité.

— K. T. jouait le rôle de l'inspecteur Peabody dans une adaptation pour l'écran de la notoire affaire Icové. C'est ce qui l'a amenée, comme vous, à New York aujourd'hui. Le lieutenant Eve Dallas, Peabody et le Département de Police de New York avaient résolu cette enquête. Dallas est chargée d'enquêter sur l'homicide de K. T. Elle vient d'annoncer qu'elle disposait de nouvelles informations, et s'apprête, dit-elle, à procéder à une arrestation. Qu'en pensez-vous ?

— J'espère que ce n'est pas du bluff.

— Du bluff ?

— J'ai cru comprendre qu'elle subissait des pressions de la part de ses supérieurs et des médias. Je souhaite vivement que l'on découvre qui a tué K. T. Cela ne nous la ramènera pas mais, au moins, nous pourrons tous faire notre deuil.

— Vous en éprouverez du soulagement ? s'enquit Nadine avec l'ombre d'un sourire. En tant qu'invité à la réception chez Roundtree ce soir-là, vous figurez parmi les suspects.

— Comme vous, rétorqua-t-il.

— Je plaide non coupable, répondit Nadine en levant la main droite. Personnellement, je serai soulagée quand le lieutenant Dallas aura arrêté le coupable. Ne trouvez-vous pas troublant, Joël, d'être soupçonné par la police au même titre que plusieurs de vos amis et collègues ?

— Je refuse de croire que l'un d'entre nous a assassiné K. T. – notre sœur, notre fille, notre amie. Je pense que ces nouvelles informations concernent une personne de l'extérieur.

— Une personne de l'extérieur ?

— Quelqu'un qui a pu pénétrer dans les lieux en se faisant passer pour un domestique ou un employé du traiteur. Voire un fan dérangé. Pour répondre à votre question, oui, je serai soulagé quand toute cette histoire sera terminée et que nous pourrons retrouver une vie normale. Le lieutenant Dallas fait son boulot, je le conçois, mais de là à nous pointer du doigt... c'est absurde. Après tout, nous étions tous rassemblés au même endroit quand K. T. est morte. Vous y étiez aussi. Quelqu'un a dû la suivre sur la terrasse, et le drame a eu lieu. Si... Entre nous...

Nadine fit signe qu'on arrête la caméra mais ne dit rien, sachant que son micro caché enregistrerait la suite.

— Je ne veux pas jeter l'opprobre sur mes amis et collègues en public.

— Je comprends.

— C'est mauvais pour le business. Officiellement, je maintiens mon hypothèse d'une personne venue de l'extérieur. Toutefois, je

crains fort qu'il n'y ait eu ce soir-là une dispute entre K. T. et... l'un d'entre nous.

— Vous soupçonnez quelqu'un, murmura Nadine en écarquillant les yeux. Joël !

— Je refuse d'en discuter, même entre nous. Le fait est... si elle n'était pas montée là-haut pour s'adonner à cette sale manie de fumer, elle serait peut-être encore parmi nous.

— En effet, c'est mauvais pour la santé.

— Surtout quand on mélange l'herbe avec du Zoner. Quelle puanteur ! s'exclama-t-il en agitant la main devant son visage. Pardon. Je suis bouleversé et fatigué. Je m'en veux de dire du mal d'une défunte. Ça aussi, c'est mauvais pour le business.

— Joël, j'étais là...

Pour renforcer le lien, elle se pencha en avant, posa la main sur la sienne. Un geste de solidarité.

— Je suis concernée, moi aussi. Si vous avez des raisons de croire... Si vous pensez connaître le coupable, dites-le-moi. Je saurai me taire.

— Cela m'ennuie. Accordez-moi un jour ou deux.

Il tourna la main pour presser la sienne brièvement.

— J'ai besoin de réfléchir. Je fais sans doute une montagne d'une taupinière. À présent, Nadine, finissons-en. La journée a été longue.

— Bien sûr.

S'adossant à son siège, elle fit de nouveau signe à la caméra. Elle relança l'interview par quelques questions simples, histoire de le mettre à l'aise.

— Encore merci d'avoir accepté de me rencontrer, conclut-elle. Je sais que c'est un moment difficile pour tout le monde.

— La vie, le travail continuent. Je vous raccompagne.

— Ne vous dérangez pas pour moi.

— J'allais partir. La journée a été dure, je rentre chez moi.

Lorsqu'il ouvrit la porte, Julian cessa d'arpenter le couloir et se précipita vers lui.

— Joël ! Désolé, Nadine, je dois absolument parler à Joël.

— Pas de problème, Julian, assura-t-elle. Mon pauvre, vous avez l'air épuisé.

— Je ne suis pas dans mon assiette. Je ne peux pas travailler ainsi. Je ne supporte pas de... Joël...

— Entre, Julian, proposa ce dernier. Nous allons bavarder un peu. Bonsoir, Nadine.

Comme il se détournait, il lui adressa un regard douloureux.

— Bon sang, qu'est-ce que ça veut dire ? marmotta-t-elle tandis que Joël refermait la porte de son bureau. Intérieur, Julian se remit à aller et venir.

— Pour l'amour du ciel, assieds-toi, Julian ! s'exclama Joël. Tu me donnes le tournis.

— Je ne peux pas m'asseoir. Je ne peux pas travailler. Je ne peux ni réfléchir ni dormir. Je suis une boule de nerfs, Joël. Tu as vu Dallas ? Tu l'as entendue ? Elle va procéder à une arrestation. Que dois-je faire ? Aller la voir pour lui expliquer...

— Pas question. Ressaisis-toi. Je t'ai dit que je m'occupais de tout, non ? C'était un accident et tu n'as aucune raison d'en payer le prix. Est-ce que cela nous la ramènerait ?

— Non, mais...

— Tu veux finir tes jours en prison, Julian ?

— Non ! Seigneur, non, mais...

— Mettre fin à ta carrière, renoncer à tous tes rêves ? Pour quoi ?

— Je n'en sais rien ! gémit Julian, les paumes pressées contre ses tempes. Tout est tellement confus. Je revois tout dans ma tête, mais ça n'a aucun sens.

— Tu étais ivre, Julian. C'est normal que ce soit confus. Ivre d'abord, en état de choc ensuite. Fiston, continua Steinburger avec une telle compassion que Julian s'immobilisa, poussa un profond soupir. Écoute-moi attentivement. Ce n'est pas ta faute. Tu as dit que tu m'obéirais. Que tu me ferais confiance.

— C'est la vérité. Sans ton soutien, je ne sais pas ce que je deviendrais.

— Alors suis mes conseils. Retourne à l'hôtel. Verse-toi un verre ou deux de cet excellent vin que nous avons goûté hier soir.

— Mais tu m'as dit de ne plus boire.

— C'était hier soir, répliqua Joël en lui tapotant l'épaule. Tu ne tournes pas demain, fais-toi plaisir. Un bon verre de vin, un bain à remous. Je sais combien tout ceci est pénible pour toi. Ôte-toi tout cela de la tête un moment.

— Tout est si confus.

— Je sais. Suis mes conseils. Vin et bain à remous. Tu verras, demain, tout ira mieux.

— Je n'ai pas l'impression, souffla Julian, et dans son regard le chagrin le disputait à la culpabilité. Joël, je n'ai jamais fait de mal à personne. Je n'ai...

— Elle s'est fait du mal toute seule, coupa Steinburger. Ne l'oublie pas. Tu sais quoi ? Je vais te déposer en chemin. Mon chauffeur m'attend.

— D'accord. Tu pourrais peut-être monter quelques minutes. Je déteste être seul.

— C'est mieux pour toi – nous sommes d'accord, non ? Ce soir, tu suis la prescription du D^r Joël. Demain, nous dînerons ensemble, nous discuterons. Si ça ne va pas mieux, nous envisagerons les solutions possibles.

— Entendu. Oui. Des solutions. Merci, Joël.

— À quoi servent les amis ?

Dans la chambre principale de l'appartement de Steinburger, Eve écoutait Feeney lui résumer l'interview de Nadine pendant que Connors inspectait le dressing.

Avec l'équipe de la police scientifique, ils avaient déjà exploré le salon, la salle à manger, le bureau, la cuisine et même la terrasse. Pour l'heure, ils étaient bredouilles, mais Eve avait bon espoir pour l'étage.

— Parfait. Tiens-moi au courant, conclut-elle avant de fourrer son communicateur dans sa poche. Steinburger a dit à Nadine qu'il rentrait chez lui – fatigué, dure journée. Pourtant, il a contacté un copain, producteur comme lui, et l'a convaincu d'aller boire un verre et manger un morceau.

— Nous avons donc du temps avant qu'il ne débarque ici et n'exprime son indignation.

— Oui, confirma Eve. Il voulait peut-être de la compagnie, continua-t-elle. Ou un alibi. D'après Feeney, Nadine l'a fait transpirer. Elle a évoqué l'ex-épouse, le grand-père de la première femme, la maîtresse enceinte, l'associé, le copain de fac.

— Je décèle une lueur dans tes prunelles...

— Il a demandé à Nadine d'arrêter l'enregistrement. Elle est fûtée, elle a fait signe qu'on éteigne la caméra mais s'est bien gardée de le demander à voix haute. Les avocats ergoteront sur le fait qu'elle était équipée d'un micro caché, mais nous avons un mandat. Tout ça pour dire qu'il a essayé de la manipuler : il sait peut-être quelque chose, ça l'inquiète, il n'ose pas en parler, rechigne à lancer des cailloux sur les copains, etc.

— Tu penses qu'il a sélectionné son pigeon.

— Je pense qu'il va devoir agir assez vite. Je l'ai déstabilisé en annonçant une arrestation imminente. Nadine en a rajouté une couche. Mieux encore, il a dérapé. Il a déclaré que Harris serait encore vivante si elle n'était pas montée fumer sur le toit.

Connors marqua une pause, haussa une épaule.

— C'est vrai et consigné.

— Sauf qu'il a parlé de Zoner. Et de la puanteur du mélange.

— Trahi par son horreur du tabac – c'est ballot, commenta-t-il. Cela étant, dans la mesure où tout le monde savait qu'elle prenait des produits illicites, je ne vois pas en quoi cette révélation peut le compromettre.

— Les éléments s'additionnent. S'il ne l'a pas rejointe là-haut, comment sait-il qu'elle avait fumé dans la rotonde ? Quand Nadine a parlé de la maîtresse enceinte, il a tressailli. À force de trébucher, il finira par tomber.

Eve tourna les talons et retourna dans la chambre.

— Il est organisé – dans sa façon de vivre, de réfléchir, de travailler. De tuer. Pas de manière obsessionnelle, mais il est prudent. Tout de même, je note quelques détails. Trop de joujoux et de remontants sexuels.

— Peut-on en avoir trop ?

— À en juger par son stock, il les utilisait tous. Sexe égale pouvoir. Il a disposé ses récompenses et ses lauriers dans toutes les pièces. Il veut les voir partout où il va. Il possède des classeurs dans lesquels il a rassemblé les moindres articles, encarts, mentions arborant son nom ou son visage au cours de sa carrière. Et comme tu l'avais prédit, le compte de B. B. Joël apparaît sur ses ordinateurs.

— Ce qui devrait nous permettre d'établir un lien avec le détournement de fonds, une fois que j'y mettrai le nez. Pour l'heure, il ne s'agit que d'un compte secondaire sur lequel il paie méticuleusement ses impôts.

— N'oublions pas le dossier que tu as déniché comprenant les biographies approfondies de tous les participants au projet – jusqu'au porteur de café. Là encore, on constate son besoin de tout contrôler.

— Cela n'a rien d'illégal.

— Non, concéda Eve.

— En revanche, ceci pourrait l'être.

— Quoi ? s'écria-t-elle en se ruant vers lui. Qu'as-tu trouvé ?

— Du calme, ma chérie. Un faux fond dans ce placard, et juste en dessous, un tiroir coffre-fort. Que j'ai réussi – ô surprise ! – à ouvrir. Et dans ce...

— Des cartes-clés, des codes d'accès, des clés – tous étiquetés. Tiens ! Voici celui du portail de la marina, et celui de la timonerie du yacht. Mince ! Les codes d'accès au domicile de Roundtree, à son bureau, à son véhicule.

— J'ai l'impression que tu as trouvé ton pigeon.

— Il ne peut pas se servir de Roundtree, mais de Connie, sûrement. Ma foi, je n'en reviens pas du nombre de passes qu'il possède. Lui, c'est le copain qu'il a appelé tout à l'heure : Steinburger a de quoi accéder à sa demeure et à son vestiaire du country club. Et apparemment, à toutes les caravanes louées pour le tournage.

— Quel fouineur.

— Il veut tout contrôler. Pas uniquement pour asseoir son pouvoir, mais parce que c'est commode s'il veut piéger quelqu'un.

— Il me semble que M. Steinburger te doit quelques explications.

— Tu ne crois pas si bien dire. J'ai la preuve qu'il pouvait emprunter le bateau. Et tu as vu ça ?

— Pas d'étiquette.

— 3A DP S-2C. Triple A – A. A. Asner, détective privé, suite 2-C. Je parie que c'est le code de la voiture d'Asner. Peut-être l'a-t-il jeté là-dedans au cas où, à moins que ce ne soit un souvenir.

Elle partit chercher un sachet transparent.

— Je vais le massacrer, ce salaud.

Elle scella le sachet, l'étiqueta.

— Que les collègues s'occupent du véhicule. On file au bureau du studio. Ensuite, nous irons au *Ce soir*.

Elle avait l'air d'une guerrière, prête pour la bataille, songea Connors.

— Je peux nous obtenir une bonne table, dit-il. Il se trouve que je connais le propriétaire.

— Qui n'est autre que toi-même, railla Eve. Tant mieux pour toi mais nous n'y mangerons pas. Nous allons interrompre le repas de Steinburger et lui gâcher sa putain de soirée.

— Je frémis d'impatience.

— On se prendra un en-cas aux distributeurs automatiques pendant qu'il marine en salle d'interrogatoire.

— Beurk !

— Ce n'est pas si mauvais. Une seconde. Dallas ! aboya-t-elle dans son communicateur.

— Écoutez, Dallas...

— Nadine, vous avez fait très fort.

— Vous avez déjà visionné l'interview ?

— Non, mais Feeney me l'a résumée.

— Dallas, j'avais pratiquement atteint le siège de la chaîne, mais j'ai sauté de la camionnette et hélé un taxi. Je me dirige vers le centre-ville et l'hôtel de Julian. J'ai un mauvais pressentiment.

— À quel sujet ?

— Feeney vous a-t-il dit que Steinburger m'avait tendu une perche – confidentiellement. Il s'inquiète parce qu'il craint qu'il ne se soit passé quelque chose entre K. T. et l'un des leurs.

— Vous pensez qu'il s'agit de Julian ?

— Julian patientait dans le couloir. Il était dans un état pitoyable. Fatigué, bouleversé, à bout de nerfs. Terrifié, aussi. Avec le recul, je pense qu'il avait peur. Joël l'a invité à entrer dans son bureau en me lançant un regard qui me tracasse depuis. Du genre : « C'est lui qui me préoccupe, que je m'efforce de protéger. » Et si j'ai raison...

— Cela signifie qu'il planifie la fin de Julian – accident ou suicide dû à la culpabilité. Nous allons vérifier.

— Où êtes-vous ?

— Chez Steinburger. Nous avons trouvé des choses intéressantes.

— Il vous faudra plus longtemps que moi pour vous rendre à l'hôtel. Mais pouvez-vous m'y rejoindre ? Même si je me trompe, j'ai la sensation que Julian sait quelque chose et qu'il est assez vulnérable pour cracher le morceau.

— Nous partons tout de suite, assura Eve. Faites-moi plaisir, demandez à la sécurité que l'on vous accompagne jusqu'à la chambre. Inventez un prétexte, n'importe lequel, mais n'y allez pas seule.

— Julian ne me ferait pas de mal – ni à personne, du reste. Mais d'accord.

— J'ai confiance en son instinct, déclara Connors tandis qu'Eve fronçait les sourcils devant l'écran vide.

— Moi aussi. On file à l'hôtel. Je préviens Peabody. Tandis qu'elle contactait sa partenaire, Eve se demanda comment Steinburger pouvait tuer – ou inciter un homme à se suicider – alors que lui-même savourait un repas gastronomique avec un ami à l'autre bout de la ville.

Dans le taxi, Nadine tenta une nouvelle fois de joindre Julian. Ridicule, se dit-elle car elle savait qu'elle allait tomber sur la boîte vocale – comme les trois fois précédentes. Et qu'il avait programmé le communicateur de sa chambre en mode NE PAS DÉRANGER.

Pourquoi n'avait-elle pas réagi plus tôt ? Pourquoi n'avait-elle pas suivi son instinct et n'était-elle pas retournée dans le bureau de Steinburger ou au moins hélé tout de suite un taxi pour foncer à l'hôtel ?

Parce qu'elle était pressée de regagner le studio, de visionner et de monter son interview. De se lécher les babines. De danser un boogie de la victoire.

— Nom d'un chien, grommela-t-elle, la culpabilité cédant la place à la peur.

Vu la circulation, Steinburger aurait le temps de tuer Julian, de boire un verre, de planifier un hommage et d'écrire l'eulogie avant qu'elle n'atteigne sa destination.

Ridicule, se répéta-t-elle. Elle s'affolait sans doute pour rien. Quoique...

— Vous ne pouvez pas vous dégager de cet embouteillage ? glapit-elle.

Le chauffeur continua à pianoter sur le volant au rythme de l'abominable musique qui sortait des haut-parleurs.

— Pas d problème, m'dame. Suffit d'activer mon laser pour transpercer le bouchon.

— Nom d'un chien, répéta-t-elle en sortant sa carte pour régler la course. Je vais continuer à pied.

Elle bondit hors du véhicule, se faufila entre les pare-chocs et se rua jusqu'au trottoir bondé.

Elle esquiva, contourna, injuria ses escarpins qui l'empêchaient de courir. Elle vilipenda le trafic, pesta contre ces imbéciles de touristes qui lui bloquaient le passage, maudit son imagination débordante qui la mettait dans un tel état – probablement pour rien.

Mais elle accéléra le pas.

Dans sa chambre d'hôtel, Julian ignora le communicateur qu'il avait jeté sur la table. Il n'avait pas la force de se lever pour l'éteindre. Il n'avait pas non plus le courage de se plonger dans le bain à remous. Il était très bien ainsi, vautré dans un fauteuil, à boire du vin et à se laisser aller.

Joël avait raison, bien sûr. On pouvait toujours compter sur lui.

Julian comptait sur lui plus que jamais. Un homme intelligent, solide, habitué à surmonter les crises. Un homme capable de lui prodiguer des conseils.

La situation lui paraissait un peu moins catastrophique après deux verres de vin et un troisième en cours.

Tout de même... le mieux serait peut-être de parler avec Eve Dallas. De tout lui expliquer – enfin pas tout, parce qu'il était tellement confus qu'il avait du mal à se l'expliquer à lui-même.

Mais juste lui parler, lui raconter ce qui s'était passé, du moins ce dont il se souvenait.

Elle comprendrait. Il en avait la certitude. Il la connaissait.

Elle était juste, courageuse et... et sexy.

Joël se trompait sur son compte, pensa Julian, les paupières de plus en plus lourdes. Elle ferait son possible pour qu'il n'atterrisse pas en prison. Ce n'était pas uniquement une question d'arrestation. Pas pour son Eve... Sa vision se brouilla.

C'était une question de justice.

Mais Joël était malin. S'il avait raison...

Julian n'avait pas envie d'y penser maintenant. Il n'en avait pas la force. D'ailleurs, il devait se faire couler un bain. Ne l'avait-il pas promis à Joël ? Le lui avait-il promis ? Bizarre, il ne se rappelait plus très bien.

Il avait trop bu. Il devait absolument se restreindre. Mais il était si bouleversé, si malheureux, et il avait peur.

Plus de vin, décréta-t-il. Un bon bain chaud, de la musique relaxante. Ensuite, il appellerait Andréa ou Marlo ou Connie. Il supportait mal la solitude. Il avait besoin d'une femme à qui se confier.

Les femmes l'écoutaient toujours.

Il essaya de se lever.

— Ivrogne, marmonna-t-il, furieux contre lui-même.

Déterminé, il parvint à se hisser sur ses pieds, fit un pas chancelant.

Le verre lui échappa et se fracassa sur la table tandis qu'il s'effondrait.

À bout de souffle, les pieds en sang, Nadine se précipita vers le comptoir de réception.

— Nadine Furst. Appelez la sécurité.

L'hôtesse lui adressa un sourire aimable.

— Bonsoir, madame Furst. Puis-je vous demander pourquoi ?

— Écoutez, vous savez que j'ai l'autorisation d'accéder à la suite de... M. Birmingham, répondit Nadine, citant le pseudo dont Julian se servait pour protéger son intimité.

— En effet, madame Furst.

— J'ai besoin qu'un agent de la sécurité m'y accompagne,

— Il y a un problème ?

— Il y en aura un si vous ne vous dépêchez pas.

— Un instant. Je préviens la directrice.

— Je ne veux pas de la directrice, bordel ! Trouvez-moi un agent de la sécurité sinon vous, Marie, déclara-t-elle en déchiffrant le nom sur son badge, et cet hôtel ferez l'objet d'un reportage cinglant dans mon émission.

Sur ce, elle tourna les talons et se dirigea vers les ascenseurs.

Julian était probablement dans sa chambre, confortablement installé avec une nouvelle conquête, se rassura-t-elle en s'engouffrant dans la cabine. Elle allait se ridiculiser. Il s'en amuserait et l'inviterait à se joindre à la fête – et il ne plaisanterait pas vraiment.

Ils en riraient ensemble. « Mon Dieu, je vous en supplie ! pria-t-elle. Faites qu'il soit avec une femme. Faites que tout aille bien. » À force de fréquenter des flics, elle voyait des meurtres partout.

Elle jaillit de l'ascenseur, se propulsa au bout du couloir. Ignorant la lumière rouge, elle appuya sur la sonnette, frappa.

— Julian ! Ouvre-moi ! C'est important ! C'est Nadine.

Il ne pouvait pas l'entendre, à moins d'appuyer sur le bouton de l'interphone, mais elle insista.

Sa panique allait s'amplifiant.

— Madame Furst ! s'écria la directrice, qui remontait le couloir, suivie d'un homme imposant en costume sombre. S'il vous plaît. Vous dérangez nos clients.

— Je les dérangerai encore plus si vous n'ouvrez pas cette porte, rétorqua Nadine.

— Madame Furst, M. Birmingham a demandé à ne pas être dérangé. Si vous voulez lui laisser un message, je...

— Ouvrez cette putain de porte.

— Je vais devoir vous mettre dehors. Si M. Birmingham et vous vous êtes querellés, ce n'est pas une manière de...

Nadine carra les épaules et étrécit les yeux.

— Essayez de me mettre dehors et vous aurez du mal à trouver un boulot de directrice de chenil. Julian a des ennuis et il est peut-être déjà trop tard. La police est en route. Ouvrez cette putain de porte. S'il ne s'est rien passé de grave, vous pourrez m'arrêter. Si je ne me suis pas trompée et qu'il est arrivé quelque chose à Julian parce que vous refusez d'obtempérer, je me mettrai en quatre pour que le lieutenant Dallas vous inculpe pour complicité de meurtre.

La directrice se raidit.

— Je n'apprécie guère les menaces. Soyez assurée que nous porterons plainte contre vous. Allez-y, ajouta-t-elle à l'intention de l'agent. Je suis sûre que *M. Birmingham* portera plainte, lui aussi.

— Vite ! implora Nadine.

— Veuillez reculer, madame.

L'homme se servit de son passe-partout, entrouvrit.

— Sécurité ! cria-t-il.

Nadine le bouscula pour se ruer à l'intérieur.

— Julian !

Elle traversa la pièce, s'accroupit près de lui.

— Appelez une ambulance ! hurla-t-elle en le tournant délicatement sur le dos.

Tandis qu'elle cherchait son pouls, Julian s'agita.

— Julian ! Réveille-toi. Parle-moi.

— Fatigué, murmura-t-il d'une voix pâteuse. Trop fatigué.

— Julian, qu'as-tu pris ?

Nadine vit la bouteille de vin, le verre brisé.

— Qu'as-tu mis dans ton verre ?

— Du vin. Dormir...

— Non. Reste éveillé.

— On va le redresser, suggéra l'agent de sécurité.

Nadine secoua la tête, leva la main et gifla Julian.

— Reste éveillé !

— Va-t'en. Fatigué. Malade. Pas fait exprès.

— Ne touchez pas à cela ! glapit Nadine comme la directrice s'approchait du verre brisé. Ne touchez à rien. C'est une scène de crime.

— Ça, c'est ma réplique, lança Eve en franchissant le seuil.

Elle s'approcha de Nadine, posa la main sur son épaule, vérifia le pouls de Julian, lui souleva les paupières pour inspecter ses pupilles.

— Il fait une overdose. Faites-le parler, mettez-le debout, essayez de l'obliger à marcher. Connors, mets-toi en quête des stupéfiants. Ils ne sont sans doute pas loin. Julian aura plus de chances de s'en sortir si nous savons ce qu'il a ingurgité. Tu as eu raison de m'apporter mon kit de terrain. Vous, lança-t-elle à la directrice, qui était blanche comme un linge, descendez, envoyez-nous les secouristes et ne revenez pas.

Elle la poussa vers la sortie.

— Il avait mis des somnifères dans son vin, annonça Connors tandis qu'Eve glissait la bouteille de vin dans un sachet. Le flacon est vide. La prescription est au nom de K. T. Harris...

Elle lui tendit un sachet transparent.

— Mets du Seal-up si tu veux toucher.

— C'est grave ? murmura Connors, tandis que Nadine et l'agent de la sécurité traînaient Julian autour de la chambre.

— Son pouls est faible et ses pupilles, énormes. C'est grave, mais ce le serait davantage si Nadine n'était pas intervenue. Que diable fabriquent les secouristes ? aboya Eve.

D'un pas ferme, elle alla se planter devant Julian.

— Marchez, nom de nom. Je vous interdis de mourir. Où avez-vous obtenu les cachets ? Et le vin ?

La tête de Julian tomba en avant. Eve la releva d'un geste brusque.

— Restez éveillé.

Connors alla remplacer Nadine.

— Somnifères... *Somnipoton*, marmonna Eve.

Elle réfléchit, se fia à son instinct. Et enfonça le poing dans le ventre de Julian.

— Dallas ! protesta Nadine.

— Je refuse de mettre les doigts dans sa gorge sauf nécessité absolue.

Julian toussa, hoqueta, s'affaissa. Eve le frappa de nouveau. Et s'écarta vivement tandis qu'il se pliait en deux pour vomir.

— Charmant, murmura Connors.

— La méthode est efficace. Continuez à le faire marcher.

Julian se mit à gémir, vacilla. Eve préleva un échantillon de vomissure pour analyse.

— Les secouristes arrivent ! cria Nadine.

— Ce n'est pas trop tôt. Emmenez-le dans la chambre. Connors, tu restes auprès de lui. Qu'on le soigne à l'écart de ma scène de crime.

Eve s'empara de son communicateur pour rameuter les experts. Les secouristes déboulèrent et elle leur indiqua la chambre.

— Non, Nadine, n'y allez pas. Ça risque d'être désagréable, et je ne veux pas qu'il vous parle s'il est en état de le faire.

— Vous pensez qu'il va survivre ? J'ai cru qu'il était mort quand j'ai enfin réussi à convaincre cette mégère de m'ouvrir.

— Il devrait s'en sortir. Une demi-heure de plus et il était mort.

Vous lui avez sauvé la vie, Nadine.

La journaliste s'essuya les yeux. Renflant, elle s'assit, ôta ses escarpins.

— Je peux demander quelque chose à boire ? s'enquit-elle.
Commander une boisson forte au room service ?

— À votre guise.

Nadine boitilla jusqu'au communicateur.

— Oui, dit-elle. Je veux une vodka Martini, sec comme le Sahara avec trois olives. Et je le veux fissa.

Elle se rassit.

— Comment Steinburger l'a-t-il incité à avaler ces comprimés ?

— Espérons que Julian pourra nous l'expliquer. Vous avez des ampoules.

Nadine grimaça, se frotta les pieds.

— Taisez-vous.

— Puisque c'est le résultat d'une course-poursuite, voyons si l'un des secouristes peut vous soulager.

A cet instant précis, un secouriste émergea de la chambre.

— Dans quel état est-il ?

— On lui a vidé l'estomac. Il est conscient, il a une mega gueule de bois mais il est stable. Nous l'avons mis sous intraveineuse pour le réhydrater. Il refuse d'aller à l'hôpital.

Eve tourna la tête tandis que Peabody entra en compagnie de deux uniformes. Elle lui indiqua Nadine avant de s'adresser de nouveau au secouriste.

— Que recommandez-vous ?

— Vingt-quatre heures en psychiatrie pour observation et évaluation. Un type qui gobe une poignée de tranquillisants avec son cabernet a besoin d'aide.

— Ce n'était pas une tentative de suicide mais une tentative d'homicide, assena Eve en tapotant son insigne.

Dubitatif, l'infirmier haussa les épaules.

— C'est vous qui le dites.

— En effet. Est-il suffisamment remis pour rester ici ?

— S'il n'avait pas vomi l'essentiel avant notre arrivée, vous ne me poseriez pas cette question. Il faut le surveiller de près, mais il est stable.

— Quelqu'un veillera sur lui et je vais le faire examiner par un médecin.

Le secouriste scruta la pièce, aperçut Peabody qui prenait la déposition de Nadine.

— Bon, eh bien, on va y aller.

— Merci pour votre aide.

Eve pénétra dans la chambre. Connors était assis au bord du lit, et Julian appuyé contre une montagne d'oreillers, le visage blême. Ils discutaient à voix basse.

— Vous pouvez tout lui dire, le rassura Connors. Elle vous aidera. Il a le droit de boire des liquides clairs, ajouta-t-il à l'adresse d'Eve. Je lui commande quelque chose.

— D'accord.

Elle s'avança jusqu'au lit, baissa les yeux sur Julian.

— J'enregistre cet échange. Dois-je vous citer de nouveau vos droits, Julian ?

— Non, fit-il en tressaillant. Mal à la gorge.

— Pas étonnant. Où vous êtes-vous procuré les cachets ?

— Je le jure, je n'en ai pas pris. Juste quelques verres de vin.

— Où vous êtes-vous procuré le vin ?

— Joël l'a apporté hier soir. Il savait que j'étais... bouleversé. Nous n'en avons bu qu'un verre chacun. Je bois trop depuis... vous savez. Je bois trop dès que je suis bouleversé, je suppose.

— Donc, Joël vous a apporté une bouteille hier soir, mais vous ne l'avez pas terminée.

— Un verre chacun. Et tout allait bien. J'ignore pourquoi cela m'a rendu si malade aujourd'hui. J'ai peut-être attrapé un virus.

— Vous avez failli attraper une overdose. Le vin était frelaté au *Somnipoton*.

— Des somnifères ? Non, je n'en ai pas pris. Je l'ai dit aux secouristes. Je n'ai avalé aucun médicament.

Agité, il tenta de se redresser.

— J'ai du Delorix, mais je n'en ai pas pris. Enfin, je ne crois pas, ajouta-t-il en se frottant le cou au niveau de la gorge, paupières closes. En tout cas, je ne m'en souviens pas. Quand je bois trop, tout se mélange.

— Le flacon de somnifères était au nom de K. T. Harris.

— Ça n'a aucun sens, murmura-t-il en plissant le front. Je n'ai pas pris ses... Si ? Je n'y comprends plus rien.

— Avant de revenir ici, vous avez eu une conversation avec Joël. De quoi avez-vous parlé ?

Julian détourna la tête.

— J'étais dans un état pitoyable. Quand je suis ému, je suis incapable de réfléchir. Il m'a conseillé de rentrer à l'hôtel, de boire un verre du vin qu'il m'avait apporté et de prendre un bain chaud pour me détendre.

— Il vous a recommandé de boire ce vin là ? Celui qu'il vous avait offert ?

— Oui. Il est excellent. Je l'aurais volontiers savouré dans la baignoire, mais je n'ai pas eu le courage de faire couler l'eau, alors...

— Si vous l'aviez eu, vous vous seriez noyé, comme K. T.

— Je n'y comprends rien. C'est une sorte de punition, j'imagine. J'ai raconté à Connors...

— Quoi ?

— Que j'avais tué K. T.

— Julian, êtes-vous en train d'avouer le meurtre de K. T. ?

— Je ne l'ai pas assassinée. Mais... je l'ai tuée.

— Comment ?

— J'en suis pas sûr, marmonna-t-il en fixant sur Eve ses yeux rougis.

— Vous n'en êtes pas sûr ? Dans ce cas, comment savez-vous que vous l'avez tuée ?

— Je l'ai bousculée. Pas intentionnellement. Elle m'a poussé, j'ai réagi. Pas fort mais je n'aurais pas dû. Je n'ai jamais été violent avec une femme. Jamais.

Il se tut, reprit son souffle.

— Je n'ai aucune excuse, j'en suis conscient. S'enivrer, craquer ne sont pas des excuses. Mais elle me criait après, elle m'a poussé et, sans réfléchir, je l'ai poussée à mon tour. Elle a glissé, elle est tombée et s'est cogné la tête.

— Revenons un peu en arrière, voulez-vous ? Vous êtes monté sur le toit avec K. T. Harris le soir de sa mort ?

— Oui. J'aurais dû vous le signaler mais Joël...

— Joël Steinburger vous a recommandé de vous taire. Vous lui avez décrit la scène et il vous a conseillé de mentir à la police.

— Il voulait m'aider. Me protéger. C'était un accident. L'incident au cours du repas m'avait sérieusement contrarié. J'ai noyé mon désarroi dans l'alcool. Un peu plus tard, K. T. m'a attiré dans un coin. Je vous ai raconté cette histoire avec les deux filles du night-club. J'ignorais qu'elles étaient mineures. K. T. m'a menacé de divulguer l'information si je ne...

— Si vous ne... ?

— Elle m'a donné rendez-vous sur la terrasse où elle devait me donner des instructions. Je regrette de lui avoir obéi, mais j'en avais par-dessus la tête de ses intimidations. Comme tout le monde.

— Le dôme de la rotonde était-il ouvert ou fermé ?

— Pardon ? Euh... fermé. Je m'en souviens parce qu'elle avait fumé – beaucoup – et qu'on étouffait. Pour être franc, j'ai failli lui demander une taffe. Mais il me suffisait de respirer pour m'intoxiquer.

— Pourquoi n'avez-vous pas cherché à ouvrir le dôme, pour aérer ?

— Je... Ça ne m'est pas venu à l'esprit. De toute façon, je n'aurais pas su comment m'y prendre. J'étais hors de moi. Harris voulait que j'attire Marlo dans ma caravane. Je devais lui offrir un verre et y ajouter une dose de stimulant sexuel pour qu'elle ait envie de coucher avec moi. J'ai refusé. Jamais je n'aurais fait cela à Marlo – ni à n'importe qui, d'ailleurs. Marlo a confiance en moi. Nous sommes amis. Seigneur !

Il passa une main tremblante sur son visage.

— J'étais tellement en colère. Comment Harris pouvait-elle me demander un truc pareil ?

— Vous lui avez dit non.

— Je l'ai envoyée au diable. Je crois. C'est confus, mais je sais que nous nous sommes invectivés. J'ai dû exagérer, car elle m'a giflé, puis poussé. Je l'ai poussée à mon tour, elle est tombée. Je crois que la lanière de sa sandale s'est brisée, et elle est tombée. Il y avait du sang. Je n'arrivais pas à la réveiller. J'étais affolé. J'allais descendre donner l'alerte, appeler une ambulance.

— Et... ?

— Joël a dit... Tout est embrouillé. Il m'a dit de ne pas m'inquiéter, que tout allait s'arranger. Mais ensuite, il m'a appris qu'elle avait dû essayer de se relever, qu'elle était tombée dans la piscine et s'était noyée. Il a dit que je n'y étais pour rien mais que vous seriez convaincue du contraire, que j'irais en prison pour toujours.

— Écoutez-moi. Regardez-moi.

Il obtempéra, pinça les lèvres.

— Je suis en état d'arrestation ?

— Je pourrais vous embarquer pour entrave à la justice. K. T. ne s'est pas relevée, elle n'est pas tombée dans le bassin. Elle y a été traînée alors qu'elle était inconsciente.

— Ce n'est pas moi, se défendit Julian, un trémolo dans la voix. Je n'aurais pas pu. D'accord, j'étais fâché, ivre, mais... Je n'aurais pas pu. Je ne me rappelle plus... Je voulais aller chercher de l'aide.

— Vous avez alerté Joël.

— Je n'en sais rien. Non... il était là, il m'a dit qu'il s'occupait de tout. Ensuite, vous avez annoncé qu'elle était morte. Ce n'est pas moi qui l'ai noyée. Je ne fais jamais de mal aux femmes. Je n'aurais pas dû la bousculer. Je me serais retenu si j'avais été sobre, si elle ne m'avait pas exaspéré... Mais je ne l'ai pas noyée. C'était un accident.

— Non, c'était un homicide. Toutefois, ce n'est pas vous qui avez tué K. T., Julian. C'est Joël.

— Vous délirez. Je vous en supplie, dites que c'était un accident.

— C'était un homicide. Et si Nadine n'était pas arrivée à temps, Joël vous aurait éliminé ce soir. Il avait fomenté un complot pour que l'on vous accuse du meurtre de Harris.

— Pas Joël. Vous vous trompez.

— J'ai raison. Dites-moi, l'avez-vous laissé seul un moment hier soir ? Pour aller chercher quelque chose dans votre chambre, par exemple ? Après avoir rempli vos verres de vin.

— Il voulait revoir la scène que nous devons tourner aujourd'hui. Je conserve mon texte sur ma table de chevet. Je le relis juste avant de dormir.

— Il avait donc largement le temps de verser les comprimés dans la bouteille et de la mettre de côté afin que vous ne soyez pas tenté d'en reprendre tant qu'il n'aurait pas un alibi solide.

— Il m'a fait promettre de ne pas boire davantage hier soir.

Mais... Non !

Enfin, il commençait à saisir.

— Tout s'est mélangé. Ce que je croyais, les bribes qui me revenaient, ce qu'il affirmait. Ça ne collait pas vraiment, mais il a dit... Quand je suis sorti en courant de la rotonde, il était là. Je lui ai expliqué ce qui venait d'arriver. Il m'a assuré qu'il allait... s'occuper de tout. De ne surtout rien dire à personne. De ne pas gâcher la soirée des autres. Il l'a tuée. Il allait me tuer. Pourquoi ? Pourquoi ?

— C'est en quelque sorte son hobby.

Nadine poussa doucement la porte.

— Il peut s'octroyer une pause ? Manger un morceau ?

— Oui. Nous avons terminé pour l'instant.

— Joël, murmura Julian en contemplant ses mains. Je le considère presque comme un père. Il ma fait croire que j'avais tué K. T. J'en étais malade. Vous allez m'arrêter ?

— Non mais ne vous avisez plus de me mentir, conclut Eve avant de se diriger vers Nadine. Primo, contactez le médecin de l'hôtel – ou Louise. Il vaudrait mieux l'ausculter.

— J'ai déjà appelé Louise.

— Parfait. Deuzio. Il va vous parler, vous donner de quoi remplir votre futur bouquin. Gardez ça pour vous jusqu'à ce qu'on ait coincé ce salopard. En revanche, d'ici à, disons trente minutes, vous pourrez révéler au public que Joël Steinburger a été appréhendé.

Eve quitta la chambre.

— Peabody, avec moi. Toi aussi, Connors, si tu le souhaites.

— Toujours.

— Je parie que Steinburger en est au dessert et au cognac. Allons lui pourrir son digestif.

Connors étant le propriétaire du restaurant tout de lambris foncés et cuir bordeaux, Eve savait qu'elle n'avait pas besoin de brandir son insigne pour y entrer.

Mais l'envie la démangeait. Elle voulait provoquer une de ces scènes qui attirent l'attention du public et suscitent la curiosité des médias. Elle consulta sa montre. Nadine avait cinq minutes d'avance sur elle.

Elle songea qu'elle avait amplement mérité un petit divertissement.

— Monsieur, fit le maître d'hôtel en se mettant au garde-à-vous devant Connors. Je vous prépare une table tout de suite.

— Joël Steinburger, intervint Eve en sortant son insigne.

— Bien sûr. M. Steinburger et M. Delacora en sont au dessert. Je vous précède.

Eve l'avait repéré, dans le coin, au fond, face à l'entrée. Pour voir et être vu. Il faisait tourner son alcool dans son verre, l'air satisfait, tout en discutant avec son compagnon.

— Je le vois.

Ignorant le maître d'hôtel, Eve traversa la salle à grands pas.

L'expression de Steinburger changea brusquement. Il fronça les sourcils, partagé entre l'irritation et l'inquiétude, puis afficha un air de résignation polie et se leva.

— Lieutenant. Nick, voici l'authentique Eve Dallas. Permettez-moi de vous présenter Nicholas Delacora.

— Enchanté, fit ce dernier.

— Ça ne va pas durer, riposta-t-elle. Désolée de vous interrompre.

— Avez-vous procédé à une arrestation ? s'enquit Steinburger.

— C'est curieux que vous me posiez la question. Joël Steinburger, je vous arrête pour les meurtres de K. T. Harris et de A. A. Asner, continua-t-elle en le faisant pivoter et en lui tirant les bras

dans le dos. Ainsi que pour tentative de meurtre sur la personne de Julian Cross. Il n'est pas mort, ajouta-t-elle.

Autour d'eux, les couverts retombèrent sur les assiettes, les conversations s'animèrent.

— Vous avez perdu la tête !

— Et ce n'est pas tout, poursuivit-elle en le menottant. J'espère que vous avez bien mangé, Joël, parce que vous ne dînez plus jamais dans un restaurant de cette qualité. Vous avez le droit de garder le silence, enchaîna-t-elle avant de lui citer le code Miranda révisé sous l'œil ébahi des clients. Officiers !

Les uniformes qui l'avaient rejointe encadrèrent Steinburger.

— Bouclez-le, Peabody.

— Avec plaisir, lieutenant.

— Je vous rejoins.

Avec un bonheur non dissimulé, Eve regarda les flics emmener Steinburger.

— Navrée pour le dessert, dit-elle à Delacora. Il avait l'air délicieux.

— Tout cela est une plaisanterie, j'espère ?

— Pas du tout. Oui, décidément, ce dessert...

Elle se tut, sourcils froncés, en apercevant Connors en grande discussion avec le maître d'hôtel. Elle s'approcha d'eux.

— Écoutez, commença-t-elle, je suis désolée si le fait d'arrêter un meurtrier a coupé l'appétit à vos clients, mais...

— Au contraire, l'interrompit Connors, cela en a stimulé plus d'un. Y compris le mien. J'ai faim et je ne veux pas risquer une intoxication alimentaire en me contentant d'un en-cas des distributeurs du Central.

— Je n'ai pas le temps de savourer un dîner gastronomique.

— Il nous sera livré.

— Ah ! Bonne idée, approuva-t-elle.

23

Bien entendu, Connors avait commandé de quoi régaler tout le monde, mais Eve n'allait pas s'en plaindre alors qu'elle s'empiffrait de poulet au romarin dans la salle d'observation.

— Je m'étonne qu'il n'ait pas exigé la présence de ses avocats, commenta Peabody en mangeant une rondelle de pomme de terre.

— Il est trop énervé – pour le moment. Et il veut prouver qu'il a du pouvoir. Après tout, il est le grand, l'unique Joël Steinburger. De surcroît, il réfléchit à ce qu'il va nous raconter. Commençons par Valerie. Laissons-la mariner encore un peu.

— Elle a peur, fit remarquer Peabody. Les uniformes ont dit qu'elle tremblait comme une feuille quand ils l'ont embarquée. Et qu'elle a pleuré pendant toute la procédure d'enregistrement.

— Nous avons donc amorcé la pompe.

Les larmes se mirent à couler sur les joues de Valerie à l'instant où Eve et Peabody pénétrèrent dans la salle d'interrogatoire.

— Je vous en prie, vous commettez une erreur terrible. Tout ceci pourrait ruiner ma carrière.

— Mince. Je parie que K. T. a eu le même sentiment quand Steinburger et vous l'avez tuée.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Nous n'avons jamais fait une telle chose ! Je veux un avocat.

— Très bien, riposta Eve en haussant les épaules. Vu l'heure tardive, cela va prendre un certain temps. Peabody, emmenez Valerie en cellule de détention provisoire.

— Non ! s'écria Valerie en agrippant le bord de la table. Je ne veux pas y retourner.

— C'est là que vous patienterez jusqu'à l'arrivée de votre

avocat. Entre-temps, nous interrogerons Steinburger. Je suis certaine qu'il aura des choses fascinantes à nous dévoiler à votre sujet.

— C'est de la folie ! *Je n'ai rien fait* !

— Désolée mais nous ne pouvons plus vous parler tant que votre avocat n'est pas là. Peabody.

— Non ! Je ne retournerai pas dans cette cellule. Je préfère vous parler maintenant.

— Vous renoncez donc à demander un avocat ?

— Oui. Mettons cette affaire au clair sans attendre. A

— Qui a quitté la salle de projection le soir du décès de K. T. Harris ?

— K. T... Je l'ai vue s'éclipser alors que l'on baissait la lumière. Julian est sorti quelques minutes plus tard. Je ne sais pas combien exactement. Et ensuite... eh bien... Joël.

— Qui d'autre ?

— Connie. Par la porte latérale. Je m'en suis rendu compte parce que je m'apprêtais à aller lui poser des questions à propos du buffet. Mais elle est partie avant K. T. Ah ! Nadine Furst aussi. Après tous les autres.

— À présent, inversons le problème. Qui est revenu ?

— Connie, vers la fin de la projection. Et Nadine. Elle n'a pas dû s'absenter plus de dix ou quinze minutes. Je ne faisais pas attention.

— Continuez.

— K. T. et Julian n'ont pas reparu. Joël, si. Il s'est absenté environ un quart d'heure, pas beaucoup plus. Mais je ne peux pas vous l'assurer. Franchement, je travaillais.

— Pourquoi ne pas nous avoir fourni ces informations plus tôt ?

— Joël m'a demandé de ne rien dire. Il m'a expliqué que Julian et K. T. s'étaient disputés et qu'elle avait eu un accident.

— Quand vous a-t-il dit cela ?

— Le soir du drame. Nous rédigeons une déclaration pour la presse, et j'ai évoqué toutes ces allées et venues. Je voulais savoir s'il s'était chargé de Julian et comment gérer la situation si la rumeur se répandait qu'il avait trop bu. J'étais bouleversée, je craignais que la police ne harcèle Julian parce qu'il avait quitté la salle de projection et n'était pas revenu.

— Que vous a répondu Joël ?

— Que nous devons nous serrer les coudes, pour nous, pour le projet. Que nous devons nous protéger les uns les autres. Ensuite, il m'a relaté la scène. Il m'a assuré que c'était un accident dont seule K. T. était responsable, mais que Julian paierait les pots cassés si la police découvrait qu'il l'avait suivie. Il a promis de s'occuper de tout. Il me suffisait d'affirmer que je n'avais vu personne sortir.

— Vous avez donc couvert un meurtre.

— D'après Joël, c'était un accident. Il m'a dit que vous ne manqueriez pas de le transformer en homicide par intérêt. D'ailleurs, K. T. était une femme méprisante, non ? Je me suis décarcassée pour la défendre face aux médias. Jamais elle n'a eu un mot gentil. Julian est un amour. Aussi, quand Joël Steinburger m'a recommandé de me taire pour sauver la peau de Julian, j'ai obéi.

— Moyennant finances.

Elle pinça les lèvres.

— Il m'a offert une prime. Oui, j'ai bien compris que c'était un dessous-de-table. Je n'exigeais rien, mais je n'allais pas refuser cet argent.

— Vous avez donc menti pour lui de nouveau, dès le lendemain.

— J'étais chez lui. Je travaillais, mais... il s'est absenté un moment. Il m'a avoué qu'il avait un rendez-vous galant et a requis ma discrétion. Bien que toujours mariés, son épouse et lui vivent chacun de leur côté. Je comprends parfaitement qu'il n'ait pas voulu qu'on sache qu'il voyait quelqu'un. Il a droit à une vie privée.

— À quelle heure est-il rentré ?

— Je l'ignore. Je vous le jure ! s'écria-t-elle avant de cacher son visage entre ses mains. Mon Dieu, comment les choses ont-elles pu tourner ainsi ?

— C'est un des aléas du mensonge.

— J'essayais juste de faire mon boulot. Ce soir-là, je me suis couchée aux alentours de minuit. Le vestibule était encore allumé. Le lendemain, avant que vous ne nous annonciez le décès du détective, Joël m'a convoquée dans son bureau. Il m'a déclaré que ce serait plus commode si nous avions chacun un alibi pour la veille. Nous n'en avions aucun, on risquait de nous soupçonner du meurtre d'un homme que nous ne connaissions même pas. Il m'a dit qu'il savait pouvoir compter sur moi, et qu'il m'avait transférée dans la suite VIP, histoire de récompenser ma créativité et ma loyauté. Joël Steinburger a le pouvoir de bâtir une carrière ou de la briser. Il bâtissait la mienne.

— Et parce que vous avez menti, Julian Cross a failli mourir ce soir.

— Quoi ? s'écria-t-elle d'une voix suraiguë. Que s'est-il passé ? Comment va-t-il ?

— Réfléchissez-y. Combien de vies humaines votre carrière vaut-elle ?

Eve tourna les talons et sortit, laissant Valerie en larmes. Peabody lui emboîta le pas.

— On l'inculpe pour complicité après le fait ? s'enquit-elle.

— Laissons cela à Reo et à son patron, répondit Eve. Prête pour le clou de la soirée ?

— Oh, oui ! Connors a commandé de la crème brûlée. Je m'en suis caché une part. Je compte sur cette audition pour brûler des calories avant de me délecter.

— À vous de démarrer.

— Chic ! Méchant flic ?

— Non, Peabody.

— Zut. Vous voulez que je l'amadoue avant que vous ne lui

portiez l'estocade.

— Tenons-nous en à nos forces respectives et cueillons cette ordure.

— Ensuite, je déguste ma crème brûlée.

— Ensuite, vous dégustez votre crème brûlée.

Peabody entra la première, seule. Elle fit mine d'être légèrement intimidée tandis qu'elle lisait les données pour l'enregistrement.

— Le lieutenant Dallas sera là dans quelques minutes. Puis-je vous offrir quelque chose à boire, monsieur Steinburger ?

— Je ne veux rien d'autre qu'une explication. Je me plaindrai auprès de votre commandant, du préfet et du maire.

— Oui, monsieur. Sachez cependant que, eh bien, nous avons noté quelques incohérences dans vos déclarations. Je conçois que le lieutenant ait pu vous paraître... que vous nous trouviez un peu trop zélées, mais ces incohérences nous chagrinent.

— Qu'est-ce que vous racontez ? aboya-t-il en tapant sur la table. Soyez plus précise.

— Eh bien, précisément, nous avons interrogé Valerie Xaviar. Elle affirme maintenant avoir vu Julian, et vous, quitter la salle de projection quelques minutes après la victime. Apparemment, vous lui auriez ensuite expliqué que la victime avait eu un accident. Avant la découverte du corps. Donc...

— Et sa parole vaut davantage que la mienne ?

— Je suis navrée, monsieur, mais elle a été assez... explicite. En outre, vous avez viré sur son compte la somme de cinquante mille dollars. Et le fait que vous ayez un compte sous un nom d'emprunt. Euh... bredouilla Peabody en feignant de fouiller dans son dossier. B. B. Joël.

— Pour une question de confidentialité. Quant à Valerie, elle méritait une prime. Quoi que je commence à en douter, à présent.

— Elle a aussi signalé que vous étiez sorti un moment le soir du meurtre de A. A. Asner.

— Elle se trompe.

— Elle hésitait beaucoup à nous dévoiler cette information. Le lieutenant la croit. Surtout après l'incident de ce soir avec Julian Cross.

— Quel incident ? Soyez précise.

Cette fois, il abattit le poing.

— Je dînais avec un ami, comme vous le savez pertinemment. Je n'ai pas revu Julian depuis que j'ai quitté le studio en fin d'après-midi.

— Mais vous lui avez rendu visite hier soir. Vous apparaissez sûrement sur les disques de sécurité de l'hôtel, insista-t-elle comme il hésitait. Vous lui avez apporté une bouteille de vin.

— Il avait besoin de compagnie. Il ne voulait pas passer la soirée seul. Je lui ai apporté une bouteille de vin, en effet. Et j'ai insisté pour qu'il n'en boive qu'un verre car, ces derniers temps, il consomme trop d'alcool. Il... il n'est pas lui-même.

« Ce type croit me manipuler », songea Peabody, enchantée.

— Il a ingéré deux verres supplémentaires du même vin ce soir, ainsi qu'une quantité non encore déterminée de *Somnipoton*.

— Ô mon Dieu ! Comment va-t-il ? Il est à l'hôpital ? J'aurais dû me douter qu'il...

— Vous craigniez qu'il ne se fasse du mal ?

Steinburger hocha la tête, détourna le regard.

En salle d'observation, Connors sirotait son propre verre de vin.

— Tu n'es pas censé boire ici, lui rappela Eve.

— Arrête-moi. Mais laisse-moi d'abord finir, riposta-t-il. Tu ne

rejoins pas Peabody ?

— Elle le mène par le bout du nez. Il croit la manipuler, mener la barque, faire en sorte que – mort ou vivant – Julian paie à sa place. Mais c'est elle qui a la main. Et elle se débrouille comme un chef.

— Un peu de vin ? proposa Connors en soulevant la bouteille.

— Non. Pour l'amour du ciel !

Elle lui prit son verre, but une gorgée.

— Pas mal, approuva-t-elle. Je vais la laisser continuer encore un moment. Tu veux qu'on en ouvre une autre bouteille tout à l'heure à la maison et qu'on fasse l'amour à moitié ivre ?

— J'en rêve.

Il drapa le bras sur ses épaules tandis qu'ils continuaient à observer Peabody.

— Monsieur, insista celle-ci, l'air sincère, je vais être franche avec vous. Vous êtes dans le pétrin. Les incohérences, l'argent et... bref. Si vous savez quelque chose, dites-le-nous maintenant. À moi. Mon lieutenant est très énervée.

— Qu'elle se calme. Vous vous imaginez que je vais me retourner contre un ami ? Quelqu'un qui compte sur mon soutien ?

— Peut-être cet ami a-t-il besoin d'aide. Mais il risque de ne pas s'en sortir, monsieur Steinburger. Le pronostic est réservé. Julian est dans le coma et les médecins craignent qu'il ne se réveille jamais.

— Ô Seigneur !

— Permettez-moi de vous aider. Pendant que je le peux encore.

— Julian, gémit-il. Pauvre Julian. Je n'aurais jamais dû le laisser seul ce soir. Il m'avait juré qu'il allait bien, qu'il voulait se reposer. Il était anéanti par cette histoire avec K. T. Ce n'est pas sa faute, inspecteur Peabody. Vous devez le comprendre. C'était un accident.

— Quoi ?

— Je vais vous expliquer ce qui s'est passé, soupira

Steinburger. Julian ne revenant pas dans la salle de projection, je me suis inquiété. Je savais que K. T. et lui étaient fâchés, et que tous deux avaient trop bu. Je suis monté sur le toit.

— Pourquoi ?

— C'est là que K. T. allait toujours fumer ses fichues cigarettes aux herbes. À mon arrivée... il était trop tard. Elle flottait dans la piscine, sur le ventre. Julian était en état de choc. Il nettoyait le sang sur le bord du bassin. Il parvenait à peine à parler.

— Elle flottait dans la piscine, sur le ventre, quand vous êtes arrivé ?

— Oui.

— Et vous n'avez pas tenté de l'en sortir ?

— Il était trop tard. Elle était morte.

— Comment pouviez-vous le savoir ?

— Julian me l'avait dit. Apparemment, elle était tombée. Ils s'étaient disputés, bousculés l'un l'autre, et K. T. avait perdu l'équilibre. Quand il a voulu la relever, il est tombé dans les pommes. Lorsqu'il a repris connaissance, elle était dans le bassin, morte. Je crains que, vu son état, il ne l'ait poussée dans l'eau. Il a tenté de se couvrir. Il ne se rappelait pas vraiment, voyez-vous.

— Qu'avez-vous fait ?

— Je l'ai emmené en bas. Il s'est endormi sur le canapé.

— Vous n'êtes pas allé chercher de l'aide.

— C'est de mon aide qu'avait besoin Julian. Je voulais le protéger. Pour K. T., il était trop tard. C'était un accident, inspecteur Peabody.

— Mettons tout cela au clair. Vous avez suivi Julian sur le toit, où il avait retrouvé K. T. Dans la rotonde, c'est bien cela ?

— Oui.

— Le dôme était fermé.

— Naturellement. Nous sommes en octobre. L'endroit empestait la fumée.

— Vous n'avez sans doute pas pensé à ouvrir le dôme.

— Connie préfère qu'il reste fermé pendant l'automne et l'hiver. Elle se baigne tous les matins.

— Là encore, une incohérence. Le dôme avait été ouvert, puis refermé. Sauf que le mécanisme est défaillant. Il ne s'est pas refermé complètement. Il ne l'était pas quand on a découvert le cadavre. Et la rotonde n'empestait pas la fumée. Elle avait été aérée.

— Je l'ai peut-être ouvert moi-même. J'étais en état de choc, moi aussi, vous comprenez.

— Bien sûr. Donc avez-vous ouvert ce dôme ?

— Maintenant que j'y réfléchis, oui. L'odeur était atroce. J'avais besoin d'air frais.

— Quand ? Avant de traîner Harris, inconsciente, dans le bassin ou après ?

Dans la salle d'observation, Eve claqua le poing dans sa paume.

— C'est bon ! s'exclama-t-elle. À moi de jouer.

Elle rejoignit Peabody.

— Dallas, lieutenant Eve, je prends le relais. Vous auriez dû avaler la fumée, Joël, et soulever Harris plutôt que de la traîner. Vous n'auriez pas dû affirmer qu'elle flottait déjà lors de votre arrivée sur les lieux.

Eve posa une boîte en carton sur la table et fusilla Steinburger du regard.

— Primo, cela paraît bizarre que vous n'ayez pas tenté de la sortir de l'eau, de la ranimer. Deuzio, du coup, votre chronologie ne tient plus. Si, comme vous l'affirmez, vous aviez surgi après que Julian l'eut soi-disant fait tomber dans la piscine, puis couru jusqu'au bar chercher un chiffon pour nettoyer le sang, K. T. Harris aurait eu le temps de couler. Les poumons sont comme des éponges. Il faut un bon moment avant que les gaz s'expulsent et que le corps remonte à la

surface. De plus, enchaîna-t-elle en déposant un DVD devant lui, vous auriez mieux fait de détruire ceci plutôt que de le dissimuler dans votre coffre-fort. Vous l'avez pris dans le sac de K. T. après l'avoir tuée. Vous vouliez certainement éviter que les médias ne s'en emparent, mais je pense aussi que vous aviez envie de le visionner. Espèce de pervers.

Elle brandit le communicateur de K. T.

— Vous avez aussi emporté ceci. Vous vous en êtes débarrassé par la suite, ainsi que de tous les appareils électroniques que vous avez récoltés chez Asner – après l'avoir tabassé à mort. Nous savons quel bateau vous avez « emprunté ». Nous avons les horaires, les coordonnées géographiques. Les plongeurs pensent remonter d'autres trésors demain. Vous leur donnez du boulot.

— J'ignore de quoi vous parlez. Je vois bien ce que vous cherchez à faire, croyez-moi. Vous êtes désespérée, vous me lancez n'importe quoi à la figure dans l'espoir que ça colle.

— Oh, ça colle, Joël ! Vous avez aussi piqué un flacon de somnifères au nom de Harris en vous servant d'une de vos innombrables cartes d'accès. Vous aviez même conservé le code du véhicule d'Asner. Vous êtes coincé, Joël. Comment expliquez-vous ceci ?

D'un geste brusque, elle retourna le carton rempli de cartes-clés et de codes.

— Hier soir, reprit-elle, vous avez envoyé Julian dans la pièce à côté et profité de son absence pour frelater le vin que vous aviez si gentiment apporté. Vous avez remis le bouchon et rangé la bouteille. Pour que ce soir il soit un gentil garçon et suive vos ordres. Qu'il boive un ou deux verres en prenant un bain. L'ironie de la situation – deux noyades d'affilée – aurait réjoui les médias. Il s'est tué parce qu'il se sentait coupable de l'avoir tuée.

Steinburger fixa la pile de cartes, s'empourpra.

— Vous avez fouillé mon domicile.

— Exact. Votre domicile, votre bureau, votre voiture. Et nos collègues en Californie en font autant là-bas. Vous aviez accès aux caravanes, au bateau, aux demeures, aux bureaux.

— Cela me paraît normal. Savez-vous qui je suis ?

— Parfaitement. Vous êtes un meurtrier. Petit détail au passage : Julian va beaucoup mieux que ne la indiqué Peabody.

— J'ai un peu exagéré, convint celle-ci.

— Il nous a tout raconté, lâcha Eve. Valerie aussi.

— Julian dirait n'importe quoi pour se couvrir, et Valerie ment pour lui. Elle l'aime.

— Ce n'est pas mon avis. Non, Valerie a menti pour vous, parce qu'elle est ambitieuse et un peu avide. Julian a suivi vos conseils parce qu'il a confiance en vous comme en un père. Quant à vous, Joël, le meurtre est chez vous une seconde nature. Julian aurait été le dernier d'une longue chaîne entamée avec Bryson Kane, votre colocataire à l'université.

Eve contourna la table, se plaça derrière lui, et se pencha pour lui murmurer à l'oreille :

— Vous paierez pour chacun de vos crimes. Je vous le garantis.

— Vous n'avez aucune preuve.

— Kane en a eu assez de vos tricheries. Parce qu'il ne voulait plus coopérer, il a fini au pied d'un escalier, la nuque brisée.

Elle revint vers la table, sortit une photo de la scène du crime et la jeta devant lui.

— Martin Dressler, vieux, riche, vous barrait l'accès à l'argent et au pouvoir. Et peut-être n'était-il pas aussi enthousiaste qu'il aurait dû l'être à la perspective de votre mariage avec son arrière-petite-fille.

Elle lui présenta la photo de ce dernier.

— Une petite poussée du haut d'une falaise a réglé le problème. Angelica Caulfield, enceinte, vous harcelait, vous menaçait de révéler son état à votre femme, enceinte elle aussi. Elle a subi le sort que vous réserviez à Julian Cross – sauf que là, ça a marché. Je pourrais continuer indéfiniment. Les médias vont vous crucifier. Je leur passerai un marteau et des clous pendant que ma partenaire et moi-même vous enfermerons dans une cage jusqu'à la fin de vos jours.

— Qui croiront-ils, d'après vous ? Je suis l'homme le plus puissant de l'industrie du cinéma. Vous n'êtes qu'un flic qui a fait un mariage d'argent.

— Vous avez raison. Je ne suis qu'un flic.

— J'ai essayé de vous aider, intervint Peabody d'un ton attristé. Nous avons un témoin qui vous a vu pénétrer dans le bureau d'Asner le soir où il a été assassiné.

— Vous mentez. Personne ne m'a vu.

Peabody hocha la tête.

— Parfois, les gens travaillent tard.

— Si vous vous imaginez que la parole d'un avocat minable ou d'un garant de caution l'emportera sur la mienne, vous vous fourrez le doigt dans l'œil.

— Comment savez-vous qui occupe les bureaux à l'étage de celui d'Asner ? s'étonna Eve. Oups ! Vous étiez là, Joël. Vous aviez contacté Asner et convenu d'un rendez-vous avec lui à son bureau. Quand vous l'avez appelé, il était avec quelqu'un dont j'ai aussi le témoignage. Vous êtes allé à sa rencontre et vous l'avez tué.

— C'est absurde. Je voulais lui parler parce que K. T. m'avait dit qu'elle l'avait embauché. Tout ce que je voulais, c'était discuter, lui racheter les données qu'il avait pu rassembler.

— Était-il déjà mort, lui aussi ?

— Non. Oui. Oui.

— Non ? Oui ? Difficile de réfléchir sous la pression, n'est-ce pas ? Quand tout vous retombe dessus. En général, vous disposez de davantage de temps, de recul. Vous n'avez pas essuyé la statue du faucon aussi soigneusement que vous le pensiez.

« Un mensonge de plus ou de moins », songea Eve. Pourquoi ne pas ajouter une empreinte fictive au témoin fictif de Peabody ?

— Il m'a attaqué. Je me suis défendu.

— En le tabassant alors qu'il était à terre ? Ça m'étonnerait. Le

jury ne sera pas dupe. Vous l'avez battu à mort. Ensuite, vous avez emporté ses dossiers, son matériel électronique, son communicateur – sur lequel nous trouverons la trace de votre appel. C'est incroyable ce que la DDE peut faire. Vous avez emprunté le bateau de votre amie et tout jeté par-dessus bord. Votre amie, Violet ? Elle est revenue officiellement sur ses déclarations – vous savez, l'alibi qu'elle vous avait fourni pour le soir de la mort de Caulfield –, en précisant qu'elle avait menti à votre demande.

— C'est grotesque. Violet m'en veut parce que je ne lui ai jamais décroché un grand rôle. Je ne peux tout de même pas booster la carrière de toutes les actrices déchues que je croise.

— Elle ne m'a pas semblé fâchée, répliqua Eve. Peabody ?

— Au contraire. Elle vous aime énormément, monsieur Steinburger. Elle vous était reconnaissante de l'avoir aidée dans le passé, de l'avoir payée pour qu'elle puisse s'offrir ce styliste génial. Elle trouvait touchant que vous vouliez organiser une fête-surprise pour votre épouse. Ce que je veux dire, c'est qu'elle vous a cru quand vous avez sollicité sa complicité ; elle a donc affirmé sans hésitation à l'époque avoir passé la soirée avec vous et le consultant – le soir où vous avez éliminé Angelica Caulfield.

— Vos alibis s'écroulent les uns après les autres, Joël, enchaîna Eve. Violet, Valerie. Le pot-de-vin de cinquante mille dollars. Les appareils électroniques que les plongeurs sont en train de repêcher. Ah ! La

DDE détient désormais les ordinateurs de Pearlman. La technologie a considérablement progressé depuis l'époque où vous avez mis en scène son suicide. Nous avons retrouvé les fonds détournés sur votre compte caché.

— Angelica était névrosée et malheureuse. Elle avait un penchant pour les drogues et l'alcool. Pearlman était faible et avide.

— Possible, mais ni l'un ni l'autre n'a mis fin à ses jours. Vous vous êtes débarrassé d'eux, comme vous vous êtes libéré d'un paparazzi trop curieux, d'une assistante trop collante, d'une ex-femme exaspérante. Je compte neuf crimes à votre actif, Joël, et je vais poursuivre mes recherches. S'il y a d'autres morts, je les trouverai.

— Il n'y a rien à trouver.

— Nous verrons. En attendant, vous êtes fichu.

— J'évoluais dans ce business alors que vous n'étiez même pas née ! J'ai plus de pouvoir et d'influence que vous ne le soupçonnez. Je vous écraserai.

— Vous êtes fichu, répéta Eve. Témoins imprévus, nettoyages bâclés, un crime raté ce soir.

Elle émit un petit rire méprisant et appuya la hanche contre la table.

— Vous avez péché par excès de confiance en vous. À force d'échapper aux autorités pendant toutes ces années, vous vous êtes cru hors d'atteinte.

— Vous ne le prouverez jamais.

— Oh que si ! Quant à cette collection de cartes-clés, quelle stupidité. Nous sommes plus malins que vous, Joël. J'ignorais jusqu'à quel point avant aujourd'hui.

Il se redressa, voulut se jeter sur elle. En un éclair, elle s'esquiva.

— Mais je vous en prie, allez-y, railla-t-elle. Nous ajouterons « agression sur un officier de police » à tout le reste. Cela ne me gêne nullement.

Steinburger tremblait – pas de peur mais de rage.

— Je vous aurais rendue célèbre avec ce film. Vous auriez été l'un des personnages les plus connus sur et hors planète. La femme flic la plus admirée de l'Histoire.

— Merci, mais je ne suis qu'un vulgaire flic, et cela me suffit. Vous avez pris votre pied en tuant Asner, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas souvent l'occasion de vous défouler physiquement.

— Personne ne me dit non, marmonna-t-il en abattant le poing sur la table. Je lui ai donné l'ordre de me remettre tout ce qu'il avait sur Marlo et Matthew, sur moi. Il a refusé. Un sursaut de bonne conscience ? L'intention d'alerter la police ? Pour qui se prenait-il ? Pensait-il pouvoir me faire chanter ? L'imbécile dans cette affaire, c'était lui.

— Par conséquent, vous l'avez battu à mort.

— Je me suis défendu. J'ai protégé ma réputation. Ce qui revient à protéger ma vie.

— K. T. devait disparaître aussi. Pour les mêmes raisons.

— Elle me doit tout. Elle ne m'a manifesté aucune loyauté, aucune gratitude, aucun respect. J'ai fait ce que je devais faire, point final.

— Faux. Vous avez piégé Julian pour qu'il paie à votre place.

— Julian est un idiot. Il a du talent mais il est bête. Et faible. Il aurait fini par tout vous révéler. Il aurait ruiné son avenir et le mien. Mieux valait qu'il meure.

— En somme, vous lui rendiez service.

— Il n'était même pas capable de mourir sans qu'on lui explique comment s'y prendre, répliqua Steinburger, dégoûté. J'ai protégé ma personne, mon investissement, ma notoriété. J'en avais le droit.

— Non.

— Le pouvoir engendre des responsabilités et des privilèges. Votre mari en sait quelque chose.

— Mon mari en sait davantage en matière de pouvoir que vous.

— Je n'ai rien de plus à ajouter. Désormais, vous traiterez directement avec mes avocats.

— À votre guise, riposta Eve en remettant les pièces à conviction dans le carton. N'oubliez pas de leur dire que l'on vous accuse d'homicides multiples, prémédités et volontaires. Et attendez-vous que les médias vous passent sur le gril.

Eve ébaucha un sourire.

— Vous allez connaître une autre sorte de célébrité, continua-t-elle. Mais votre nouveau statut ne vous ouvrira pas les portes des salons VIP. Peabody, faites en sorte qu'il prévienne ses avocats.

Mettez-le ensuite en cellule pour la nuit et allez déguster votre crème brûlée.

— Oui, lieutenant.

Eve sortit, tendit le carton à l'officier qui l'attendait dans le couloir. Elle sourit à Connors qui s'approchait.

— Je ne pensais pas qu'il confesserait ses crimes, avoua-t-il.

— Il n'a pas pu s'en empêcher. Tous ces noms, ces éléments, ces preuves dont on le bombardait. Il a eu peur et il déteste ça. De plus, je l'ai fait passer pour un type faible et stupide. Inacceptable à ses yeux. Commettre des meurtres lui donne le sentiment d'avoir du pouvoir. Il ne peut se passer du pouvoir.

— Le pauvre, il va souffrir.

— Oh, oui ! Et tu sais quoi ? s'enquit-elle tandis qu'ils regagnaient son bureau pour qu'elle récupère son manteau. Nous avons clôturé deux affaires d'homicide, une autre de tentative d'homicide et nous pourrions bientôt en clôturer sept autres. Pour une fois, personne ne m'a collé son poing dans la figure, flanqué un coup de couteau ou tiré dessus. Un record, non ?

— L'espace d'un instant, j'ai pensé que tu jouais à quitte ou double.

— Pfft ! J'aurais gagné haut la main, répliqua-t-elle d'un air suffisant. Et tu te rends compte que j'ai réussi à éviter les éclaboussures de vomi ou de sang sur mes boots une journée entière.

— Ça se fête, décréta Connors en lui caressant le dos. On s'offre un verre et on fait l'amour à demi ivre ?

— Avec plaisir.

En chemin, Eve contacta Nadine pour lui raconter l'épilogue.

Ce n'était que justice.